ANNALES DU MUSÉE GUIMET
BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION
TOME XL

CONFÉRENCES
AU MUSÉE GUIMET

CHALON-SUR-SAONE, IMPRIMERIE E. BERTRAND 778

Annales du Musée Guimet

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

TOME 40

V. GOLOUBEW

Peintures Bouddhiques aux Indes

Capitaine DE TRESSAN

Influences étrangères dans la formation de l'Art japonais

J. HACKIN

Illustrations Tibétaines d'une légende du Divyāvadāna

SYLVAIN LÉVI

Les grands hommes dans l'Histoire de l'Inde

F. NAU

L'expansion nestorienne en Asie

Conférences faites au Musée Guimet en 1913



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

PEINTURES BOUDDHIQUES AUX INDES

PAR

V. GOLOUBEW

Ce qui reste aux Indes de la peinture bouddhique est infiniment peu. Les œuvres de sculpture sont bien plus nombreuses, plus variées. Quelles en sont les causes? Il se peut que la sculpture ait été considérée, dans l'Inde ancienne, comme une œuvre plus pieuse, un art plus méritoire. Exigeant de grands efforts physiques, elle créait en même temps des hommages dont la durée devait être éternelle. Toutefois, nous ne manquons pas de sources littéraires qui nous font deviner qu'à cette lointaine époque la peinture ne fut guère délaissée aux Indes. Presque chaque palais possédait une

salle — le *Citrasala*[1] — où étaient peintes, sur les murs, les solennités et les fêtes de la cour, la vie laborieuse des campagnards, la faune et la flore des jungles sauvages. Les pèlerins s'arrêtaient, pleins d'admiration, devant les interminables toiles historiées qui entouraient les sanctuaires.

Le 6e acte de « ÇAKOUNTALA » nous montre un roi contemplant l'image peinte de celle qu'il aime, image dont il n'est pas satisfait encore. — « Il reste à peindre, dit-il, la rivière Mâlini, avec un couple de cygnes couché sur le sable ; puis, aux deux côtés de ses bords, les collines pures, au pied de l'Himalaya, où demeurent les daims. Je veux aussi, sous un arbre aux branches duquel sont suspendus des vêtements d'écorce, représenter une gazelle fauve qui frotte sa tempe gauche à la corne d'une gazelle noire. »

Il est également question de peintres dans « *LE CHARIOT DE TERRE CUITE* ». Le Brahmane Maytreya qui a connu des temps meilleurs, est obligé d'aller « à la recherche des invitations ». Il se souvient avec amertume,

1. Prononcez : *tchitrasala*.

des jours de prospérité où, gavé de friandises, « il piquait le doigt ici et là, dans des plats exquis, pour le secouer ensuite dédaigneusement, *comme fait le peintre de son pinceau, au milieu de ses pots de couleurs* ». Quand Charudatta, au début du 5e acte, contemple d'un air soucieux les noirs nuages qui vont apporter la pluie, nuages qu'il compare tantôt à des cygnes prenant leur vol, tantôt à des poissons fantastiques bouleversés par l'agitation des flots, tantôt à des palais élevés, crénelés, le ciel n'est autre chose pour lui « qu'un vaste tableau aux multiples détails ». L'étude des poèmes sanscrits nous révèle combien l'Hindou sait voir la nature en peintre.

Quelles sont donc les véritables causes de cette apparente prédominance de la sculpture ? Pourquoi nous reste-t-il si peu d'images peintes ?

Aux Indes, tous les ans, d'abondantes pluies périodiques régénèrent la nature. Après de longues semaines de sécheresse et de chaleurs torrides, un jour vient où, soudainement, le ciel se couvre de nuages opaques. L'éclair jaillit. Puis gronde la voix sourde d'Indra, dieu du tonnerre, faisant penser à l'approche tumul-

tueuse d'un troupeau d'éléphants. Les fleuves, les lacs, les étangs, grossis par les averses, débordent, inondent les escaliers, effleurent les terrasses. Dans les palais, temples et chaumières, c'est l'invasion grouillante des fourmis et des termites !

Quiconque a passé aux Indes les mois de la mousson connaît les effets redoutables des pluies. Une étoffe neuve et belle il y a encore quelques jours, est moisie et tombe en miettes. Vous constatez avec désespoir qu'un livre feuilleté peu de semaines auparavant est irrémédiablement perdu, rongé par les insectes. Tout ce qui n'est pas à l'abri, dans un coffre éprouvé, est exposé aux plus grands risques. C'est pourquoi les collections d'Europe ne possèdent aucune peinture de l'Inde ancienne, alors que les salles du musée ethnographique de Berlin et du British Museum affectées au Turkestan Chinois ont pu s'enrichir de fresques, de précieux rouleaux peints, de manuscrits enluminés, retirés intacts des sables arides.



C'est dans les temples excavés d'Ajanta[1] que

1. L'orthographe savante est : Ajiṇṭha (Cf. Fleet, *Ind. Ant.* XXII, p. 114). L'orientation géographique est 30° 32′ N., 75° 46′ E.

se trouvent réunis les vestiges les plus importants de la peinture bouddhique hindoue[1].

Situés dans les montagnes du Dekkan, au Nord-Ouest de l'État d'Hyderabad, ils furent visités pour la première fois au début du dernier siècle par un parti d'officiers anglais. Peu après les savants prirent possession de la découverte. Un remarquable commentaire fut publié par Fergusson en 1843. Il faut rendre aux archéologues du Royaume-Uni cette justice qu'ils reconnurent aussitôt l'intérêt historique des fresques. Malheureusement, ils ne songèrent pas tout de suite à conserver les trésors qu'un heureux hasard venait de leur révéler et nous pouvons être à peu près certains que lorsque le major Gill, chargé par le gouvernement de copier les œuvres peintes d'Ajanta, fit son entrée dans les grottes avec ses boîtes de couleurs, ses pinceaux

1. On trouve des vestiges de peintures bouddhiques à Bagh (Central India, cf. *Ind. Ant.* XXXIX, p. 226) et à Ramgarh, dans l'état de Surguja, cf. le rapport du Dr. Bloch dans les *Ann. Rep.* A. S., Bengal Circle, 1903-4, pp. 12-14, et *Ann. Rep.* A. S., *India*, 1903-4, p. 130. Des restes importants se sont conservés également à Ceylan, sur le rocher de Sigiriya, cf. les rapports de M. Bell, commissaire archéologique pour Ceylan (*Sessional Paper*, XX, 1909) et Vincent A. Smith, *A History of fine art in India*, 1911.

et son fusil de chasse, il ne restait environ que la moitié de ce qui avait été découvert en 1819. Les grottes, déblayées, étaient devenues le refuge des chauves-souris, des abeilles-maçons et des colombes. De temps en temps un tigre en faisait son asile, et, lorsque venait la mousson, des souffles humides parcouraient les galeries abandonnées. En outre, des musulmans fanatiques, à coups de couteaux, de lances, de sabres, de crosses de fusils, avaient mutilé les images qu'ils considéraient comme sacrilèges.

Le major Gill se mit à l'œuvre avec zèle. La révolte de 1857 l'interrompit ; toutefois les copies qu'il exécuta — une trentaine environ — auraient été pour nous d'une valeur sans prix, si elles n'avaient péri, pour la plupart, lors du grand incendie du *Crystal Palace*, en 1866. Nous ne possédons, aujourd'hui, que cinq toiles et quelques dessins au trait, reproduits dans le livre de Mrs Speirs Manning[1], sur l'Inde ancienne et médiévale. En 1872 recommencèrent de nouveaux travaux de copie : tout un atelier, composé de peintres hindous et parsis, se rendit à Ajanta. Leur directeur, M. Griffiths,

1. *Ancient and Mediaeval India*, by Mrs. Manning, 1869.

fit des efforts considérables et parvint à établir plus de cent copies dont un bon nombre contribua à l'illustration de deux grands volumes devenus introuvables[1]. Ce travail eut le même sort désastreux que celui du major Gill. Il périt dans les flammes du *Kensington-Museum*. De ce que l'on put sauver, beaucoup de fragments, noircis par la fumée, ne présentent plus qu'un très médiocre intérêt. Néanmoins, les quelques copies échappées au feu, et l'ouvrage illustré que je viens de mentionner sont pour nous de précieux documents.

Mais ni le séjour du major Gill, ni celui de Griffiths ne protégeaient les fresques contre la destruction. Bien au contraire, leur dégradation matérielle s'accentuait d'année en année. Les peintures s'écaillaient, couvrant de leurs débris pulvérisés le sol des grottes. Est-ce à dire que les explorateurs et les artistes anglais qui séjournaient devant Ajanta manquaient de bon vouloir, d'intérêt? Certes non, mais il eût fallu pour réussir à cette tâche particulièrement difficile, les connaissances précises d'un res-

1. Griffiths, *The Paintings of the Buddhist Cave-Temples of Ajantā, Khandesh, India* (2 volumes, Londres, 1896.)

taurateur de métier. La couche de vernis dont on essaya de couvrir les surfaces peintes ne fut d'aucune utilité, bien au contraire ! Les couleurs si fraiches, si lumineuses, autrefois, ne tardèrent pas à se ternir, et cette malencontreuse restauration constitue aujourd'hui le plus grand des dangers. Non sans inquiétude, les indianistes fervents, pour qui les peintures d'Ajanta sont devenues l'objet d'une profonde vénération, se demandent, si, dans un quart de siècle, il en restera encore quelque vestige. Leurs craintes, il faut le dire, sont justifiées. Il est presque trop tard... Mais, sans prétendre à préserver tout ce que nous possédons encore, ne pourrait-on pas tenter un effort suprême ? Il n'est pas impossible qu'un homme de la compétence d'un Cavenaghi trouve un procédé de conservation efficace. Nous avons vu renaître, dans le réfectoire de *Santa Maria delle Grazie*, la Sainte-Cène de Lionardo, que l'on croyait perdue. Peut-être apprendrons-nous un jour que des restaurateurs savants ont réussi à arrêter la ruine des pieuses images d'Ajanta, en les soustrayant aux influences de l'atmosphère, au travail destructeur des abeilles et des chauves-souris, en les fixant enfin, pour

toujours, sur les parois de ce rocher, dont ils couvrent, pareils à quelque tissu déchiré, les surfaces rugueuses.

Il y a trois ans une Anglaise, Mrs Herringham, conçut la généreuse pensée de se rendre à Ajanta. Elle avait consacré de longues années à l'étude des maîtres italiens, dans les cloîtres de Florence, les palais de Venise et de Sienne. La compréhension du *Quattrocento* la guida, par un long enchaînement d'analogies esthétiques, vers les temples d'Ajanta. Pendant deux hivers, elle campa, avec ses collaborateurs, dans la jungle de Fardahpour, près des grottes. Ses calques, ses dessins, ses peintures exécutées à la détrempe, se trouvent actuellement à Londres et vont être publiés par la *India Society;* on les vit, l'été dernier, exposés au *Crystal Palace*.

A une connaissance très certaine de son métier, Mrs Herringham joint la faculté précieuse de pouvoir reconstituer, par un effort d'imagination érudite et sûre, les lignes disparues ou presque effacées de l'original. Ses copies, ainsi que celles de sa collaboratrice dévouée Miss Larcher, sont, en réalité, des interprétations délicates et profondément sen-

ties, destinées surtout à être vues et étudiées par les artistes[1].

En novembre 1910, je visitai, avec mon ami Charles Müller, le rocher d'Ajanta, accompagné par un photographe professionnel, M. Holman[2]. Nous nous proposions de faire le relevé photographique des peintures. Son Altesse le Nyzam, mit à notre disposition, comme il l'avait fait pour Mrs Herringham, des tentes et un campement. Quoique les difficultés fussent grandes, dans ces cryptes où l'éclairage ne pouvait être qu'artificiel, M. Holman réussit à prendre environ quatre cents clichés. Un simple phare à l'acétylène, apporté de Paris et monté sur pivot, nous rendit d'excellents services. Je ne saurais trop recommander ce procédé à ceux qui veulent obtenir, pour la photographie dans un milieu obscur, une mise au point exacte et une bonne exposition.



Les religieux de Çâkya-Muni choisissaient de

1. Cf. *Burlington Magazine*, vol. XVII (Juin, 1910), où est reproduite une des copies.

2. Je dois des remerciements tout particuliers à M. Hoffmann, de Calcutta, pour m'avoir assisté, avec une compétence remarquable, dans la réalisation technique de mes travaux.

préférence pour leurs temples des sites pittoresques. Il fallait à leur recueillement le voisinage des forêts, peuplées d'abeilles bourdonnantes, d'oiseaux et de singes, l'ombre géante et silencieuse des rochers, le bruit d'une chute d'eau lointaine. Tout cela, nous le trouvons à Ajanta. Les grottes, au nombre de 28, occupent un hémicycle de montagnes. Elles sont creusées à même le roc à différentes hauteurs. Quelques-unes sont reliées entre elles par des marches, d'autres par des sentiers. Leurs orifices parsèment la montagne de taches noires, semblables, de loin, aux alvéoles d'une ruche abandonnée. Le paysage d'alentour, je viens de vous le décrire : des forêts, des rochers, une chute d'eau. C'est la « sombre Vallée » que mentionnaient les pèlerins chinois dans leurs relations. Même aux heures les plus torrides de la journée, on y trouve un refuge sous un pipâl séculaire ou sous quelque manguier.

L'architecture bouddhique connaît deux types de constructions sacrées : le *Caitya*[1] et le *Vihâra*. L'un et l'autre se rencontrent à Ajanta. Le *caitya* est une chapelle ; le *vihâra* n'est

1. Prononcez : *tchaitya*.

autre chose qu'un monastère où sont répartis, autour d'une vaste salle centrale, le sanctuaire et des cellules. Ajanta possède quatre *caityas*, appartenant à différentes époques. Les plus anciens, dont l'exécution remonte au commencement de notre ère, ne contiennent presque pas de sculptures. Il semble que le tailleur de pierres, en les creusant, n'ait eu en vue que d'aménager des surfaces pour les peintres. Par contre, le superbe *caitya* du VI[e] siècle n'est presque entièrement qu'une œuvre du ciseau. C'est qu'alors déjà commence à s'affirmer cette suprématie de l'art statuaire qui ne tardera pas à dominer aux Indes, avec le Brahmanisme victorieux.

Il en est de même pour les *vihâras*. De siècle en siècle, les portiques d'accès, les colonnes et les piliers des salles intérieures se font plus richement sculptés; la tâche du peintre se trouve alors limitée à la décoration du plafond et des parois latérales.

***

C'est par un *vihâra* dont la construction remonte au début du VII[e] siècle que nous commencerons notre visite. On y accède, non sans



Pl. I. *Vihâra I*, Verandah.

Pl. II *Vihāra I*, intérieur

peine, sous un soleil accablant, par un escalier aux marches inégales. Il est précédé d'un portique sculpté, aux colonnes massives, surmontées de ces chapiteaux en forme de T, si particuliers à l'architecture indoue (voir pl. I). La première impression est celle d'un temple enseveli dont le toit aurait disparu sous un éboulement de terre et de rochers. En vérité, le temple entier appartient au rocher. Il y est creusé. Aucune de ses pierres n'est détachée de son bloc d'origine, ni amenée d'autre part. Déjà, dans cette *verandah* rupestre, nous apercevons, çà et là, des restes de peintures. Mais sans nous attarder à leur examen, pénétrons à l'intérieur (voir pl. II).

Tout d'abord, on est comme aveuglé, tant la transition est brusque du soleil tropical à la pénombre somnolente du sanctuaire. Bientôt, une âcre et pénétrante odeur provoque une sorte de vertige : c'est l'odeur des milliers de chauves-souris qui habitent le temple. Par des cris et des vols éperdus, elles signalent l'arrivée du visiteur. Mais peu à peu, le regard prend contact avec les choses environnantes, et se promène tout à l'entour de la grande salle carrée, aux plafonds bas, aux piliers trapus et comme

écrasés sous le poids de la montagne. Et partout il découvre des peintures. Vous cherchez un point de départ. En vain ! Tout s'enchaîne, s'enlace, c'est l'image de la vie, du temps, de l'évolution éternelle.....

Si la tâche d'orner ces murs avait été confiée à des Latins, ils les auraient d'abord divisés en compartiments et en panneaux ; peut-être même y auraient-ils dessinés des pilastres, des frontons, des colonnettes fictives, des guirlandes enrubannées. Les peintres d'Ajanta ont procédé autrement. Ils ont adopté comme modèles ces longues bandes où ils avaient l'habitude de déployer leurs compositions religieuses. Ils les ont agrandies à la proportion de la muraille sans se soucier ni des portes accédant aux cellules, ni des baies ouvertes sur l'extérieur, sans faire intervenir la moindre allusion architectonique. Devons-nous le regretter ? En renonçant à ce qui eût constitué une limite entre leur vision et nous-mêmes, ne nous ont-ils pas donné une relation plus immédiate de la vie ?

Comme les peintures ont beaucoup souffert, nous nous sentons attirés tout d'abord vers les fragments les mieux conservés.



Pl. III. *Vihāra I* (voir p. 15

Auprès d'un couloir sombre, face à la porte d'entrée, voici une figure superbe, de beaucoup plus grande que nature. C'est peut-être le plus beau « morceau de peinture » d'Ajanta : un prince, vu de face, dans une attitude hiératique (voir pl. III). Il est coiffé d'une mitre où des fleurs de lotus et de jasmin s'épanouissent dans l'or ciselé. D'un geste précieux, il tient entre l'index et le pouce un nymphéa. Un page porte son épée, une épée droite et longue comme celle des rois sassanides. Une princesse, avec sa servante, l'accompagne. Sur son front étincelle également une tiare. Voilé de gaze transparente, son corps paraît nu. Autour de ce groupe se déploie un faste de figures accessoires. Au pied d'un arbre, un Kinnara, être fantastique, mi-homme, mi-oiseau, chante au son de sa guitare. Des couples amoureux, abrités par les rochers, semblent plongés dans un rêve languissant. On voit, non loin, des singes, des paons, des oies.

Mais c'est la figure principale qui retient surtout notre attention. Quel est ce prince ? Le peintre a-t-il voulu représenter le prince Siddharta avant qu'il devînt le Bouddha et alors qu'il n'était que le fils d'un souverain illustre,

participant aux réalités de ce monde ? Ce lotus dans sa main, est-ce un symbole ou une offrande ? Ou bien ce personnage est-il Indra, le roi des dieux, au moment où il vient saluer le Bouddha devant sa grotte, dans la solitude des forêts[1] ? Enfin, il n'est pas impossible qu'un des rois protecteurs d'Ajanta ait eu l'humble pensée de se faire figurer sur les parois de la demeure sacrée en une attitude fervente.

Dans cette composition, de nombreux détails mériteraient une analyse minutieuse. Il serait intéressant de savoir si tous les éléments en sont d'origine indienne ou s'il subsiste ici quelque souvenir lointain de la culture hellénique. Comment expliquer, par exemple, la présence de cette femme au corps de marbre, appuyée, dans un mouvement d'abandon, à l'épaule d'un personnage qui nous semble être un silène bruni par le soleil des Indes ? Parmi les autres figures, ces deux-là paraissent étrangères (voir pl. IV). Nul doute qu'elles viennent du Nord, de la Bactriane Bouddhique, de plus loin peut-être. Et, puisque nous avons évoqué le génie grec, examinons de plus près le visage du

1. Cf. A. Foucher, *L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, Paris, 1905, p. 373.



Pl. IV. *Vihâra I* (voir p. 16).

prince. Ses traits ne sont-ils pas d'une rectitude, d'une beauté apollonienne? Mais arrêtons-nous ici, il serait prématuré de pousser plus loin notre analyse. En effet, la participation, très complexe, de l'art hellénique à l'art indien n'est pas encore étudiée à fond. Nous possédons d'excellents ouvrages sur l'époque dite « gandhârienne ». Il n'en va pas de même des autres époques de l'Inde, où l'influence de notre art antique fut anéantie sous une poussée vigoureuse du génie autochtone[1].

Continuons donc l'examen des murs imagés. Il est rendu malaisé par l'état désastreux des peintures. Ici, des surfaces entières ont perdu leur enduit et on ne voit que le rocher nu. Ailleurs, des parties essentielles ont été détruites : tantôt une tête, tantôt une main. La composition n'a plus d'ensemble. Il faut, pour se représenter le sujet, un constant effort d'imagination. Néanmoins, tout est d'un intérêt puissant et nous révèle ce que dût être, en sa floraison, la peinture dans l'Inde antique...

1. Ce serait d'ailleurs rendre un mauvais service à l'étude des arts de l'Inde que de vouloir tracer une limite définitive entre les éléments apportés de loin et l'inspiration indigène. Le génie hindou, multiforme, indéfinissable, renferme en lui le don de la synthèse éclectique aussi bien que celui de la création spontanée.

Un radjah trône, entouré de ses serviteurs, sous un daïs aux colonnettes sculptées. Nous assistons à son sacre. Deux hommes soulèvent de lourdes jarres pour répandre sur son front l'eau des fleuves sacrés, le Gange et la Jumna. Plus loin, nous le voyons à dos d'éléphant, ou bien à la chasse, au combat, en solennelle audience. Et souvent, nous nous arrêtons, émerveillés, devant une tête particulièrement expressive, devant un corps souple comme un fût de palmier, devant une main qu'on dirait dessinée par un maître siennois. Les couleurs, bien que très altérées, restent vives et chaudes. Le brun doré des carnations se mêle au vert profond des palmes et des feuillages ; les blancs sont purs. Au milieu d'une foule, dont la sombre masse fait penser à de la terre humide, alourdie par une pluie d'orage, surgit soudain une colonne rouge. Entre ses doigts ambrés une reine tient un nymphéa bleu céleste...

On est à peu près d'accord sur les sujets représentés à Ajanta. Ils retracent la vie de Bouddha, non seulement sa vie de Prédestiné, de fils de roi, d'ascète, de prédicateur, mais aussi ses existences antérieures, lorsqu'il fut, tour à



Pl. V. — *Vihâra I* (voir p. 19)

tour, brahme, ministre, roi, une caille perdue dans la jungle, lion, éléphant...

L'une de ces *jatakam*, relate qu'un roi généreux, voyant un épervier s'élancer sur une colombe, lui demanda d'abandonner sa proie. L'oiseau consentit, mais à condition que le roi cédât de sa propre chair un poids égal à celui de la colombe. Et, Sibi le roi compatissant, qui n'était autre que Bouddha lui-même dans une de ses incarnations, accepta le marché. La colombe fut pesée. Elle était si lourde qu'il fallut que son sauveur montât sur le plateau. A cette vue, l'épervier prit son vol en renonçant à ce qui lui était dû. Ce sujet est figuré dans une des plus belles compositions d'Ajanta (voir pl. V).

Nous y voyons le roi prenant place sur la balance. La reine semble inquiète. Toute la cour est présente. Quant à l'Epervier et la Colombe, ils sont détruits. Derrière le roi, à demi dissimulés par un rocher, deux brahmes austères, vêtus de peaux de gazelles noires et d'écorce, assistent à la scène. Ils portent de longues barbes, leurs cheveux frisés sont ramenés sur le haut de la tête[1]. L'un d'eux, à en

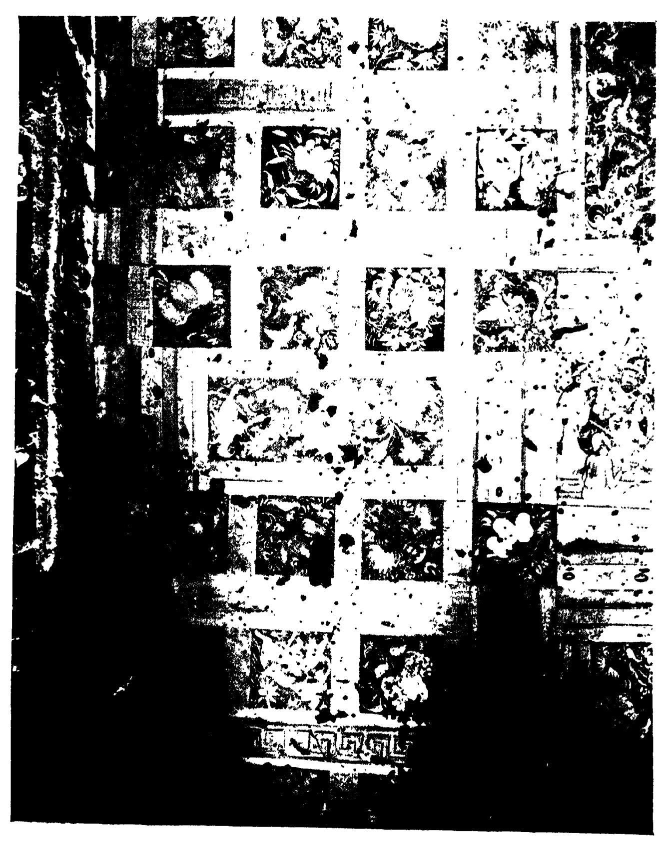
1. Cf. Foucher, *op. cit.*, p. 378. « Un certain brahmane de hauet

juger par la blancheur de sa chair, semble être de haute naissance.

Sur une autre paroi est représentée la tentation de Bouddha. Devant lui se tient Mara, le Seigneur des Démons, avec des monstres armés de glaives et de lances, des femmes cambrées dans des poses lascives, des nains grotesques, personnifiant la volupté, la paresse, la colère. L'illuminé, la main droite baissée vers la terre, demeure impassible sous le feuillage sacré qui l'abrite. Cette émouvante image nous est particulièrement chère. Nous y retrouvons les angoisses des premiers anachorètes et cénobites chrétiens, les visions brûlantes d'un Paphnuce d'Antinoé ou d'un saint Antoine.

Les scènes peintes sur les murs se développent sans discontinuer, comme si la fantaisie des artistes avait voulu s'affranchir de tout ce qui pouvait ressembler à un encadrement. Mais levons nos regards vers le plafond (voir pl. VI). On dirait qu'ils ont subitement changé de discipline ! Maintenant, la peinture n'est considérée que comme le complément des lignes et des surfaces architecturales. Ce plafond si-

taille, portant chignon et vêtu d'écorce, aux yeux rougis, au long nez mince. »



Pl. VI. *Vihāra I*, plafond (voir p. 20).

mule une construction en bois; des poutres et des solives peintes forment des caissons décorés de fleurs, de fruits stylisés, d'animaux, d'êtres humains. La façon dont le carré est rempli dénonce un tradition ancienne, un raisonnement esthétique raffiné. Il se peut que le mode de construction imité par ce plafond peint ne soit pas d'origine indienne. Des plafonds de ce type, supportés par de nombreuses colonnes, existaient en Perse, dans les palais des rois. C'est de là, vraisemblablement, que vint l'inspiration de ce décor, inspiration modifiée, au cours des siècles, par des évolutions dont la continuité nous échappe. Il y a là des centaines de caissons. Chacun mériterait un examen. Le génie hindou y déploie, avec une étonnante prodigalité, sa faculté de tirer des effets décoratifs d'une stylisation de la fleur et de l'animal. Des éléphants enlacés de lotus, des oies sacrées dont les plumes s'enroulent en rinceaux, des buffles à queue de poisson qui s'achèvent en rameaux fleuris, des pygmées grotesques se balançant sur des tiges et des calices... Les artistes se sont plûs à improviser comme nos imagiers gothiques. Souvenons-nous qu'à

la même époque, les Chinois pratiquaient un style analogue de décoration. Vous connaissez les rinceaux des T'ang, qui se terminent en tête de dragons et où galopent des biches, volent des oiseaux fantastiques. On serait tenté d'établir des analogies, mais d'autre part, nous pouvons admettre que ces deux styles ne dépendent pas l'un de l'autre et que les décors d'Ajanta appartiennent à l'Inde, comme ceux de la dynastie T'ang appartiennent à la Chine[1]. De récentes découvertes en Asie Centrale nous ont permis de résoudre nombre de questions relatives aux rapports de ces deux cultures esthétiques. Peut-être éclairciront-elles un jour le problème que nous venons d'effleurer.

Aux croisements des poutres maîtresses, se trouvent des compositions plus importantes, moins décoratives que schématiques. Chacune d'elles représente un roi entouré de divers personnages vêtus comme des Persans ou d'autres habitants du Nord (voir pl. VI). On a

1. Il est intéressant de noter, que la tradition décorative d'Ajanta se trouve dans un grand nombre d'autres monuments religieux. Le décor dit *tiringi talai* de Ceylan s'apparente de près à certains motifs d'Ajanta, vis-à-vis desquels il représente en quelque sorte le gothique flamboyant.

pensé qu'il s'agit ici d'un roi sassanide, cette dynastie ayant été en relations avec les rois du Dekkan, protecteurs d'Ajanta. J'ai peine à le croire. Pourquoi figurer, sur les plafonds d'un temple bouddhique, des souverains d'une autre croyance? En outre le roi ne porte pas la coiffure si particulière des Sassanides, ce diadème surmonté d'un globe, figurée par exemple sur le célèbre plat de Paris, au cabinet des Médailles. Il est vraisemblable que nous devons reconnaître ici l'un de ces souverains bouddhiques de la dynastie Kushan qui, régnant au Nord-Ouest des Indes, furent les mécènes de l'art gandhârien. Les monnaies de cette époque, le fameux reliquaire de Peshâwar, et d'autres trouvailles archéologiques semblent appuyer notre supposition[1].

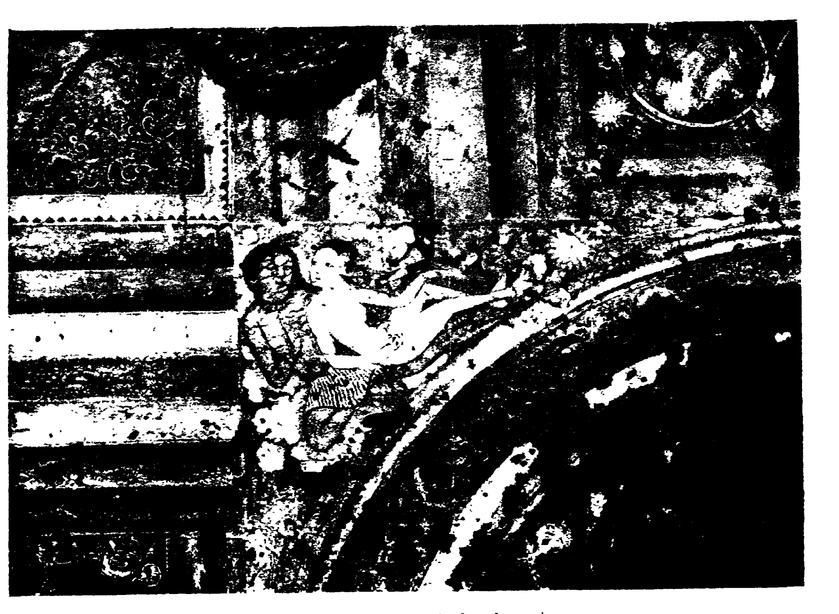
Au point de vue iconographique, ces repré-

1. M. Foucher reconnait en cet image une forme du génie gardien des richesses. Cette hypothèse se confirme par le fait qu'il existe dans la grotte en question quatre images, disposées symétriquement à celle que nous venons de décrire. Notons à ce propos, que le musée de Lahore possède une statue, qui, tout en représentant avec certitude un gardien de richesses, pourrait être en même temps le portrait d'un roi de la dynastie Kushan. Qu'il me soit permis de trouver ici une occasion d'exprimer à M. Foucher ma cordiale gratitude pour l'appui aimable et savant qu'il m'a toujours prêté.

sentations sont pour beaucoup d'entre nous d'un intérêt capital, puisque nous pouvons poursuivre leur évolution d'Ajanta jusqu'à la miniature turco-persane. Evidemment, nous sommes, ici en présence d'un type de composition dont la longévité est surprenante et dont les origines pourraient être recherchées, je le crois, dans l'art indo-bactrien.

Une grande rosace, à motif floral, occupait, autrefois, le centre du plafond. Elle n'existe hélas! plus. Mais des quatre écoinçons, deux sont encore en état presque parfait. On y voit des couples amoureux. L'une de ces images est, entre toutes, séduisante (voir pl. VII). Une jeune femme, souple, aux carnations claires, tourne son regard vers un adolescent qui la soutient par la taille. Des nuages les supportent en se tassant mollement. Pareil vol miraculeux ne leur inspire aucune crainte. Ils semblent l'ignorer. Le corps de l'homme est beaucoup plus sombre que celui de sa compagne[1]. Celle-ci nous paraît être un exemple classique

1. L'opposition des bruns sombres et des tons d'ambre claire a toujours été recherchée par les artistes hindous. Cf. la remarque du roi dans *Çakountala* « une gazelle fauve qui frotte sa tempe gauche à la corne d'une gazelle noire ». — (P. 2 de cette étude).



Pl. VII. *Vihâra I*, plafond (voir p. 24).



Pl. VIII. — *Vihâra I*, chapiteau (voir p. 25).

de la conception que les peintres d'Ajanta se faisaient de la beauté féminine. Elle a la taille fine et déliée, les bras et les jambes minces, le sein gonflé, la hanche sinueuse ; le cou paraît peu développé, les yeux sont allongés en amandes ; aux oreilles sont fixées de lourdes plaques de métal... Dix siècles plus tard, les peintres hindous, interprétant la grâce enfantine des princesses mogoles et radjpoutes, prouvèrent que l'idéal de beauté aux Indes n'avait pas varié.

Avant de quitter ce premier cloître, jetons un coup d'œil sur les colonnes qui supportent le plafond. Elle sont superbes ! Surchargées de bagues et de guirlandes sculptées, elles font penser à de somptueuses pièces d'orfèvrerie. Toutefois, quelques surfaces des chapiteaux ont été réservées aux peintres. Ils y ont représenté des génies accroupis, soutenant les poutres. De ces génies, certains fixent sur le visiteur un regard lourd et impénétrable comme celui des effigies sépulcrales du Fayoum et de Palmyre (voir pl. VIII). Des démons analogues se rencontrent dans l'art des Wei et des T'ang, ainsi que dans l'art japonais, parmi les sculptures de l'ère de Suiko.

*
* *

En sortant de ce temple, nous avons, à notre droite, un autre *vihâra*, plus ancien peut-être, creusé aussi en forme carrée. Même richesse de sculpture, même abondance d'images peintes. Nous n'y jetterons qu'un coup d'œil rapide. Le style se rapproche de celui que nous venons d'examiner. Toutefois, dans la représentation du corps humain, le brun et les teintes obscures dominent. Au fond du sanctuaire, là où se trouve, sculpté dans le rocher, un bouddha en méditation, tout à coup notre lampe, qui fouille les ténèbres, éclaire une image fantôme... Un Kinnara, à la tête humaine et au corps d'oiseau, en adoration devant l'Illuminé[1] (voir pl. IX). Singulière image sans contours et sans couleurs : on n'y distingue que quelques ombres habilement peintes, et, çà et là, des touches plus vives, indiquant les accents et définissant les volumes ; le tout fait penser à un camaïeu. Devant cette image flottant dans l'ombre, on se demande si réellement elle fut l'œuvre d'un peintre ; on croirait plutôt deviner le métier rapide d'un sculpteur qui voulut, par cette ébauche, compléter la statue



Pl. IX. *Vihâra II* (voir p. 26)

taillée à plein rocher. Il existe dans les grottes d'Ajanta plusieurs peintures analogues. Nous pouvons les considérer comme des symptômes : elles marquent le moment où la sculpture se substitua aux représentations peintes.

C'est au Ve, VIe et à la première moitié du VIIe siècle que la plupart des temples d'Ajanta furent ornés de peintures murales. Les artistes, tant moines que laïcs, appartenaient à des écoles arrivées à leur complet épanouissement et s'approchant déjà de leur décadence. Ils s'inspiraient de ce qui leur avait été légué par les générations antérieures. Ce legs, lui-même, tombait en désuétude. Le Bouddhisme faiblissait devant une véhémente renaissance du culte brahmanique, renaissance qui inaugura une nouvelle époque d'art dans l'Inde : l'âge d'or de la sculpture.

***

Des quatre chapelles ou *caityas* que possède Ajanta, deux, — grottes 9 et 10, — sont, nous l'avons dit déjà, de très ancienne date. Placés au milieu du demi-cercle formé par les temples, ils présentent, comme tous les *caityas*, une

nef arrondie en abside, entourée de piliers dégagés et surmontée d'une voûte. La lumière arrive par une large baie pratiquée au-dessus de l'entrée. Dès le seuil, le visiteur aperçoit devant lui, au fond du temple, l'autel én forme de stupa. Les murs qui sont derrière les piliers, les piliers eux-mêmes et la voûte, tout disparaissait sous des peintures. Hélas! par ce qui nous reste, il est impossible de se représenter ce que put être la richesse du temple au moment où toutes ses surfaces étaient intactes. L'impression du pèlerin entrant dans ce sanctuaire devait être analogue au sentiment qui nous saisit lorsque, pour la première fois, nous visitons cette inoubliable chapelle de Padoue, que Giotto et ses élèves transformèrent en un précieux missel enluminé. Le plus grand des deux *caityas*, grotte 10, était particulièrement riche en peintures. Sur les piliers octogonaux étaient figurés des Bouddhas dans toutes les attitudes : tantôt en méditation, tantôt prêchant (voir pl. X). Leur style rappelle d'assez près celui des Bouddhas gandhâriens et l'on peut supposer que les couleurs sont pareilles à celles qui revêtaient autrefois ces sculptures. Les carnations sont ambrées ou brun sombre. Dans les draperies, le



Pl. X. — *Caitya X*, pilier (voir p. 28)



Pl. XI. *Caitya X* (voir p. 29)

blanc domine. Rarement on voit apparaître le brun rougeâtre, couleur canonique des Bouddhistes[1]. Sur le mur, derrière les piliers, se déroulait une peinture somptueuse : l'histoire de Çaddanṭa, l'éléphant roi, en qui Bouddha, dans une de ses vies antérieures, fut incarné. Cette composition, au temps du major Gill, était encore entièrement lisible et l'on put alors en établir une copie au trait[2]. Aujourd'hui, on n'aperçoit presque plus rien, une tête d'éléphant (voir pl. XI), quelques branches de feuillage délicat, une antilope en fuite. Il est navrant, inconcevable qu'en moins de cinquante années, cette peinture qui avait survécu à tant de siècles, ait pu disparaître !

Un des linteaux ciselés de Sanchi représente le même sujet. Il est facile de constater que peintre et sculpteur ont puisé aux mêmes sources iconographiques[3].

Insistons un moment sur ce fait. Il nous prouve les relations étroites qui existaient entre la

1. *Kaṣâya*, une couleur brune, tirant vers le rouge.
2. Reprod. par Griffiths, *op. cit.*
3. Cf. à ce sujet : Essai de classement chronologique des diverses versions du Ṣaḍdanta-jâtaka, par M. A. Foucher, dans *Mélanges d'indianisme*, offert à M. Sylvain Lévi, 1911.

sculpture et la peinture indoues. Qui veut se faire une idée de ce qu'étaient les grandes compositions disparues de la peinture bouddhique, n'a qu'à consulter les bas-reliefs de cette époque et les statues qui nous en sont parvenues. Les débris d'Amaravati, de Bharhout, de Sanchi sont autant de témoignages pour nous de ce que furent jadis les sujets des peintures d'Ajanta.

Dans le grand *Caitya* de la grotte 19, ne faisons qu'un bref séjour. Pour ceux qui étudient les images sculptées du Bouddhisme dans son épanouissement le plus somptueux, ce temple contient des richesses infinies.

Tout à côté, dans la grotte 17, des peintures précieuses nous attendent. C'est ici peut-être que Mrs Herringham et ses collaborateurs s'attardèrent le plus longtemps dans un travail recueilli. Ces images semblent quelque peu antérieures à celles de la première grotte. Les murs sont historiés de scènes empruntées à la vie de Çakia-Muni, mais on y voit aussi, retracée dans un angle, la miraculeuse conquête de Ceylan ; du haut de son éléphant de combat, Vijaya, le roi légendaire, dirige ses troupes et repousse l'attaque furieuse de monstres



Pl. XII. — *Vihâra XVII*, pilier (voir p. 31)

aériens. Parmi les flots des corps enlacés, les éléphants sont comme des rochers immobiles... Les faces des piliers qui soutiennent le plafond sont décorées de figures. Quelques-unes reçoivent de l'entrée un peu de lumière. J'ai retenu particulièrement dans ma mémoire la silhouette gracieuse d'une divinité féminine, restée, il me semble, à l'état d'esquisse (voir pl. XII). Nous y trouvons d'utiles révélations sur la technique des peintres d'Ajanta. Ce métier, d'ailleurs, a été soigneusement étudié par M. Griffiths et Mrs Herringham. Sur un enduit appliqué au rocher, on dessinait les contours en rouge[1]. La préparation se faisait dans des tons verdâtres. Ensuite le peintre donnait à chaque détail sa couleur spéciale pour reprendre à nouveau le contour qu'il sertissait de noir. Les ombres venaient en dernier lieu. Elles sont rares et discrètes. Mrs Herringham remarque avec justesse que l'artiste hindou se plaisait plutôt dans la combinaison savante des couleurs que dans l'opposition des lumières et des ombres[2]. Cette 17me grotte n'a pas moins

1. Cf. Mrs. Herringham, *Burl. Mag.*, *op. cit.*

2. Je ne me souviens pas d'avoir trouvé trace de dorure à Ajanta. Sous ce rapport, ces peintures diffèrent de celles du Turkestan chinois, où l'or est fréquemment employé.

souffert que les autres. Il n'est plus question d'y retrouver des compositions entières; nous ne pouvons que relever des détails : un roi en promenade avec sa reine; un édicule aux colonnettes polychromes, sous les ombrages d'une forêt tropicale; une envolée de canards...



En revenant à la lumière du jour, arrêtons-nous dans le vestibule sculpté qui précède le temple. La porte est surmontée d'une double frise de peintures. Celle du haut est occupée par les sept Bouddhas et le Bodhisattva Maitreya (voir pl. XIII). Dans celle du bas, huit groupes de deux figures chacun, nous révèlent une fois encore que les moines hindous, tout en renonçant aux joies terrestres, n'en fuyaient pas le souvenir.

La vie et les paroles de Çakia-Muni et l'iconographie bouddhique ne sont pas toujours d'accord. L'imagination de l'artiste hindou était de nature trop ardente pour qu'il put s'arracher à ce que la vie lui offrait de sensuel et d'attrayant. Lorsque les Chinois glorifièrent Bouddha dans les grottes de Long-Men et de Touen-Houang, ils n'empruntèrent à l'icono-



Pl. XIII. — *Vihāra XVII*, entrée (voir p. 32).



Pl. XIV. *Vihara XVII*, verandah (von p. 33)

graphie indienne que ses éléments purement mystiques et rituels.

***

Avant de descendre vers le fleuve que nous entendons gronder à nos pieds, avant de reprendre les sentiers ombragés qui nous ont conduits à ces temples et qui, maintenant, vont nous ramener à notre campement lointain, jetons un dernier regard sur l'une des plus belles peintures que l'art bouddhique nous a léguées (voir pl. XIV).

D'où viennent-elles ces divinités, qui traversent les airs en un vol éperdu « comme des cygnes » ? Elles se dirigent vers une montagne escarpée que nous croyons être le Mont-Meru, l'Olympe des Indes. Au milieu du groupe figure un *deva*. Il porte la tiare des Rois. Ses poignets et son cou sont alourdis de pierres précieuses. Une longue épée semble entraver l'élan de son vol. Ses compagnes le précèdent. Ce sont des musiciennes : l'une joue de la flûte en se retournant vers son maître ; l'autre est certainement experte en l'art de faire vibrer la *vina*, dont la longue canne sonore, à l'aspect d'arme, est portée par un nain. Une branche de la *Jonesia*

Asoka, aux grappes frémissantes, semble s'épanouir à l'approche du Dieu, et des nuages blancs font autour de ces êtres divins comme une escorte de silhouettes fantastiques.

Un jour, je n'en doute pas, nous pourrons mieux définir le sujet de cette peinture.

Toutefois, une chose est dès maintenant certaine : l'artiste, qui travaillait ici pour une religion défaillante, portait en lui un nouvel idéal. Déjà son âme s'abandonnait, fervente, aux rythmes héroïques du Mahâbhârata et à ces dieux du brahmanisme restauré, pour qui des fidèles allaient bientôt, non loin d'Ajanta, transfigurer un rocher sauvage en une royale demeure !

LES INFLUENCES ÉTRANGÈRES

DANS

l'Histoire de la formation de l'Art japonais

(VIe siècle — Milieu du Xe)

PAR

Le L^t DE TRESSAN

Je dois avouer avoir été fort embarrassé lorsque M. Guimet me fit la trop grande faveur de la demande d'une conférence sur une question se rapportant à l'art japonais. J'indiquai comme sujet possible : les influences étrangères dans l'histoire de la peinture japonaise. Mais, à la réflexion, ce sujet me parut tout à la fois trop vaste et trop restreint : trop vaste parce qu'il embrassait toute l'histoire de la peinture japonaise, trop restreint parce qu'il se bornait à cette dernière, sans tenir compte de la sculpture, le premier des arts qui se développa pleinement au Japon sous l'influence continentale.

Finalement, j'en vins à choisir une tranche particulière de l'histoire de l'art japonais, mais une tranche plus large, tout en étant moins longue. J'aurai donc l'honneur d'étudier devant vous les influences étrangères qui s'exercèrent dans la formation de l'art japonais du VIe au IXe siècle.

C'est faire peut-être preuve de beaucoup d'audace que d'aborder ce difficile sujet des Ecoles bouddhiques. Je risque fort de ne rien apprendre à certains de mes auditeurs et de paraître ennuyeux à beaucoup d'autres. Mais il m'a semblé que de pareilles *synthèses provisoires* s'imposent de temps en temps. Tant pis si elles sont incomplètes ou même vouées à une future démolition. C'est, en effet, déjà beaucoup si elles ont pu fixer quelques jalons, donner naissance à la discussion, en un mot *éveiller l'intérêt*. Il est dit quelque part dans nos règlements militaires que « l'inaction seule est infamante ». Je peux donc espérer qu'il me sera beaucoup pardonné pour avoir beaucoup osé.

Mais avant de commencer cette conférence, je tiens à adresser mes remerciements a tous ceux qui, de près ou de loin, se sont efforcés de

me faciliter la tâche et, en particulier, à M. Ed. Chavannes, le maître dont les travaux font autorité en matière d'archéologie et de linguistique chinoises, à M. Pelliot, à M. Waddell le grand spécialiste d'iconographie indienne, à M. Hackin, conservateur-adjoint du Musée Guimet et à M. Dumont gardien-chef, qui a bien voulu préparer les clichés destinés aux projections.

I

Considérations générales

A l'envisager dans son ensemble, l'histoire de l'art du Japon permet de formuler un certain nombre de lois dont une des principales, sinon la plus décisive, semble être *l'alternance, pour ainsi dire rythmique, des époques d'influence étrangère et des périodes purement japonaises*. Cette loi a des causes diverses, d'ordre géographique et psychologique, en particulier.

Les conséquences de l'insularité. — Il suffit, tout d'abord, de se rappeler la principale condition géographique du Japon qui est *l'insularité*. Formé d'un long chapelet d'îles, les unes massives et les autres minuscules, on a pu le

qualifier poétiquement de « goutte d'eau devenue solide ». C'est la perle précieuse sortie des ondes, des mers d'Extrême-Orient. Perle précieuse suspendue au-dessus d'un abîme : un gouffre gigantesque s'ouvre, en effet, dès les abords de la côte orientale, celle de l'Océan Pacifique. La sonde fournit brusquement des mesures abyssales atteignant au-delà de cinq et six mille mètres. Par contre, vers l'ouest, le terrain s'abaisse doucement sous les flots de la mer du Japon dont la faible profondeur paraît correspondre à un *bassin d'effondrement.* La constitution géologique de l'archipel semble d'ailleurs le rattacher au continent qui lui fait face, dont il a dû se trouver séparé à une époque relativement récente, vers la fin de l'ère tertiaire.

Une puissante nécessité découle de cette situation géographique du Japon : moins que tout autre, un peuple insulaire peut vivre replié sur lui-même. Il y a là un phénomène analogue à celui qui veut que le mariage entre parents très proches ne donne généralement que de mauvais fruits. Les rapports intellectuels et sociaux entre compatriotes ne suffisent pas à une grande nation. Il lui faut *agir* sur les

autres et sentir aussi leur réaction pour se faire une idée de ses propres forces, pour se rendre compte de ses qualités et de ses défauts. pour acquérir des notions nouvelles, aussi bien artistiques qu'économiques et sociales, pour *progresser* en un mot.

Chez un peuple dans la période de formation et sans homogénéité encore atteinte, cette nécessité se fait encore peu sentir : ce sont les différents éléments en voie d'amalgame qui jouent, les uns par rapport aux autres, le rôle d'*excitateurs*, et de leurs frottements réciproques jaillissent les idées et les actes. D'autre part, les besoins *pratiques* priment alors généralement tous les autres : « Prius vivere, deinde philosophare. » Il faut une certaine *température* de bien être social pour permettre l'éclosion et le développement des idées artistiques.

Mais les vagues déferlant sur l'immense étendue des côtes du Japon, toutes parsemées de baies favorables et enserrant une veritable *mer intérieure*, enseignèrent bien vite aux Japonais leur véritable vocation et la leur rappelèrent sans cesse par la suite : l'insulaire doit forcément vivre de l'eau et sur l'eau. Le peu de largeur des détroits, la disposition en longue

chaîne d'îles très voisines, favorisaient d'ailleurs la navigation sous sa forme la plus simple, celle du *cabotage*. D'une part, l'archipel se reliait presque par l'intermédiaire de l'île de *Tsushima* à la Corée. De l'autre, les îles *Riu-Kiu* s'avançaient jusqu'aux abords de Formose voisine de la Chine du Sud, d'où le passage aux Philippines et aux îles de la Sonde était aisé.

Alors que les prédécesseurs des Japonais, *les Aïnos*, avaient dû pénétrer dans l'archipel par l'intermédiaire de l'île Sakhaline, c'est par les deux voies du sud et de l'ouest que le Japon s'était trouvé postérieurement envahi, qu'il avait reçu les éléments *malais* et *ouralo-altaïques* dont la fusion mit de longs siècles à former une nation. C'est aussi par elles que les influences étrangères s'insinuèrent jusqu'au cœur de l'archipel et contribuèrent à créer un art magnifique.

Mais s'il est facile à un peuple insulaire d'entretenir des relations suivies avec un continent voisin, il lui est également possible de s'isoler en utilisant la barrière de la mer : les Mongols s'en aperçurent lorsque leurs invasions du XIII[e] siècle échouèrent lamentablement. Or, il

est remarquable de constater qu'après chaque période d'imitation trop exclusive de l'étranger, une réaction très marquée se produisit et c'est alors que les Japonais surent utiliser un des traits caractéristiques fort particulier de leur mentalité : nous voulons désigner ainsi *leur extraordinaire faculté d'assimilation.*

Faculté d'assimilation et de transformation de l'esprit japonais. — Chaque fois que l'esprit japonais s'est trouvé *saturé des idées étrangères*, il a eu la sagesse de s'isoler pour utiliser de façon complète les éléments empruntés. Il a, peu à peu, transformé ceux-ci suivant ses aspirations et ses besoins personnels, de manière à les rendre souvent presque méconnaissables. Ce qui se passe de nos jours sert d'ailleurs d'exemple capable d'expliquer bien des événements du passé : à la civilisation européenne, le Japon a surtout demandé son côté scientifique et matériel. Après une copie exagérée de certains de nos usages, il semble s'être ressaisi pour procéder à des emprunts plus méthodiques et mieux ordonnés. Actuellement, la vraie force morale et intellectuelle de la nation, son esprit le plus élevé, résistent fortement à l'influence occiden-

tale. Et cette résistance est surtout observable chez des hommes supérieurs ayant voyagé ou ayant été instruits en Europe : « Voici un fait surprenant, a pu dire Lafcadio Hearn, l'auteur auquel il convient de s'adresser si soüvent en matière de psychologie japonaise : l'enfant du Japon est aussi près de vous qu'un enfant européen, peut-être plus encore, parce qu'il est infiniment plus naturel et aussi plus naturellement raffiné. Cultivez son esprit, plus vous le ferez, plus vous l'éloignerez de vous. Pourquoi ? En raison de l'opposition directe de la race. Comme l'Oriental pense instantanément blanc, quand nous pensons noir, plus vous le cultiverez, plus il pensera dans la direction opposée à la vôtre... » (Traduction Marc Logé : « La lumière vient de l'Orient). » Et ce fait est facilement explicable par des *conditions religieuses, historiques et morales* très différentes de celles dans lesquelles nous nous sommes toujours trouvés placés et dont l'étude nous entraînerait malheureusement trop loin du sujet de cette conférence.

Celle-ci illustrera, en quelque sorte, la première proposition de notre thèse en montrant, après les tâtonnements inévitables des débuts,

l'art japonais se développant sous de multiples influences, du VIe au IXe siècle, jusqu'au moment de l'apogée des Ecoles bouddhiques. Par la suite, il devait se retirer dans sa « tour d'ivoire », transformer complètement les idées continentales durant la deuxième partie de l'époque des Fujiwara (950-1160) et donner enfin naissance aux admirables productions *d'un caractère tout à la fois laïque et national*, de l'ère de Kamakura (1175-1334).

Cette contre-partie de la première phase, dont l'adjonction à celle-ci forme comme un *stade complet* dans l'histoire évolutive de l'art japonais, sortira du cadre forcément restreint que j'ai dû me tracer aujourd'hui. Peut-être aurai-je d'ailleurs quelque jour l'occasion de reprendre cette causerie.

II

L'Art pré-bouddhique

La question est encore actuellement très controversée de savoir s'il exista au Japon un art pré-bouddhique *véritablement original.*

Conditions initiales peu favorables. — Les conditions locales de l'époque semblent avoir

été peu favorables à son développement. C'est seulement fort lentement que le peuple conquérant — ou les invasions successives symbolisées par ce nom de *Zimmu* que les annales japonaises placent au VIIe siècle avant notre ère, — avait pu passer d'île en île, chassant devant lui les *Ebisu* ou *Aïnos*. Bien souvent même, il dut, semble-t-il, entrer en composition avec ces tribus primitives qui, au commencement de notre ère, occupaient encore toute la partie du *Houdô* située au nord-est du plateau central.

Le « compartimentage » du sol japonais. — Le terrain offrait d'ailleurs de terribles barrières aux envahisseurs. On sait que l'orographie du Japon est la résultante de deux systèmes de plissement, l'un de direction *nord-sud*, se retrouvant dans l'île Sakhaline et aux Mariannes, l'autre orienté *nord-est—sud-ouest*, comme les plis du sud-est de la Chine. Au point de rencontre des deux systèmes, s'élève un plateau très exhaussé, entaillé par la vallée supérieure du Shinogawa et celle du Tenryugawa, et limité par deux chaînes : à l'est, celle de l'Asamayama, à l'ouest, celle du Tateyama, toutes deux dirigées nord-sud. La dernière surtout a été très longtemps de franchissement

difficile. On retrouve l'influence constante du plateau central dans le développement artistique du Japon, comme dans l'histoire politique de ce pays, demeuré si longtemps féodal, en raison de son extrême *compartimentage* physique. Les provinces situées à l'ouest furent successivement placées sous la direction de *Nara*, puis de *Kyôto* (Heian), tandis que celles de l'est devaient subir l'hégémonie de *Kamakura*, puis de *Yedo* (l'actuel Tòkyò).

Une autre raison s'opposa longtemps à l'unification de l'état japonais et ce fut le *partage en plusieurs grandes îles*. Si, au IIIe siècle de notre ère, la population était à peu près devenue homogène et possédait des institutions analogues dans les différentes parties de l'archipel, elle se trouvait répartie en plusieurs états, quasi-indépendants les uns des autres, dont *Kyû-shû* formait alors le principal, où régna la grande souveraine *Jingu* (201-269 après J.-C.), conquérante légendaire de la Corée.

Vers la fin du IIIe siècle, la puissance de l'état *Wa* du *Yamato* avait commencé à s'accroître. *Ce berceau de l'empire du Japon* comprenait l'ensemble des pays situés entre le cap *Shiwono Miseki* et le golfe de *Wakasa*, aux

abords ouest et sud du lac Biwa. Mais c'est seulement par l'empereur *Keitai* (507-531) que *Kyû-shû* fut annexée. Et depuis cette lointaine époque, l'île située à l'extrême Occident a toujours conservé un certain esprit provincial et particulariste.

Caractère de l'art pré-bouddhique. — Dans de telles conditions, antérieurement au VI[e] siècle de notre ère, ne put guère prendre naissance qu'un art au caractère nettement pratique et répondant aux programmes très simples que lui offraient *l'organisation familiale des clans* (*Uji*) et *la doctrine peu compliquée du Shintoïsme.*

L'architecture. — L'architecture se développa tout naturellement la première comme répondant au besoin le plus urgent : celui de s'abriter. Elle utilisa les matériaux résistants et légers fournis par les belles forêts du Japon, dont l'emploi se trouvait d'ailleurs commandé par les tremblements de terre si fréquents dans l'archipel. Temples destinés à commémorer les grands ancêtres des dynasties divines et humaines, et demeures des vivants, furent exécutés sur un même modèle aux lignes très sobres reflétant de lointaines influences étrangères. La cons-

truction sur pilotis, très indiquée d'ailleurs dans un pays aussi humide, et la forme de la toiture eurent peut-être une origine indonésienne. L'habitude de ménager la principale façade sur le petit côté de l'habitation correspondant au pignon, se retrouve chez les *Maori* de la Nouvelle Zélande. Le *Tori-i*, lui-même, perchoir symbolique offert au soleil, dont le décoratif, en même temps que religieux, ne tarda pas à devenir si important, se souvient étrangement des portes monumentales de l'Inde, de celle de *Sânchi* par exemple (IIe siècle avant J.-C.).

La Sculpture. — La sculpture préhistorique est représentée par ces statuettes d'argile à but funéraire et de style très naïf, dites de *Haniwa* 土 埴 輪 Elles représentent des guerriers en armes, des femmes, des chevaux harnachés et des oiseaux. Au sujet de leur origine, les annales japonaises rapportent que, jusqu'au commencement de notre ère, existait au Japon la coutume du *Junshi* 殉 死 (littéralement : suicide à la mort du maître, mais plus réellement... sacrifice offert à ce propos). Elle n'aurait été abolie qu'en l'an 2 de notre ère par *Suinin-tennô*. A l'occasion de la mort de l'impératrice *Hiwa-*

-*sa-hime*, il fut décidé de remplacer les victimes humaines par des statuettes d'argile. Or, cette dernière coutume qu'on avait d'abord crue purement autochtone, est probablement elle-même, une importation continentale. De récentes découvertes faites dans les anciennes tombes de la Mandchourie, ont, en effet, prouvé l'existence de figurines chinoises très analogues dès l'époque des *Han* (206 av. J.-C. à 221 de notre ère). Celles-ci, assez grossières peuvent être considérées comme intermédiaires entre les statuettes de même époque, mais moins primitives, du Honan et du Chantoung et celles de Haniwa. (Voir à ce sujet la Chronique d'Archéologie extrême-orientale de M. Raphaël Petrucci dans le Bulletin de la Société franco-japonaise de septembre-décembre 1911).

La Peinture. — Les premiers essais de peinture ne se produisirent guère que sous une forme purement ornementale. On semble l'avoir fréquemment employée à la décoration des monuments funéraires (Traces de peinture rouge au minium du cercueil de l'empereur Nintoku mort en 399 de notre ère; coffres funéraires découverts dans la province de Chikugo, décorés de cercles concentriques, de spirales,

voire même de guerriers armés de flèches ; cercueils du *Higo* ornés de roues et de sortes d'échelles, etc...). Rien dans tout cet ensemble n'est certes comparable aux dessins rupestres et aux peintures polychrômes de notre Dordogne ou encore des fameuses grottes d'Altamira en Espagne, pourtant d'époque très antérieure, puisque remontant au quaternaire.

Les premiers Rapports avec le Continent. — On ne sait pas exactement quelle part doit être attribuée à l'étranger dans cet art sommaire. Les annales japonaises parlent de plusieurs expéditions effectuées en Corée, mais le contrôle de ces assertions manque dans les récits chinois et coréens. Ces derniers indiquent, en effet, des dates différentes, par exemple les années 14, 73 et 121 de notre ère, durant lesquelles la presqu'île aurait été envahie. Il paraît prouvé qu'au Ve siècle, les royaumes les plus méridionaux de la péninsule payaient tribut. Jusqu'en 502, le petit état de *Kara* (Mimana), situé tout au sud de la péninsule, serait demeuré même une principauté japonaise. Mais la première date certaine, sur laquelle Japonais et Coréens sont d'accord, est celle de l'année *461* durant laquelle une ambassade du *Pekche*

百濟 (ou Kudara, au centre de la péninsule), fut reçue par le souverain du *Yamato*. Au temps de l'empereur *Yuryaku* (457-479), le prince *Anki* 安貴 descendant d'un empereur chinois de la dynastie des *Wei* 魏, vint du Japon et s'y fit naturaliser. Il aurait eu dans sa suite un prêtre nommé *Shinki* 辰貴 *Nanryû* (男龍), originaire du *Kudara* coréen, qui forma une lignée d'artistes dont le 5ᵉ reçut le titre officiel de *Yamato-eshi* « maître-peintre du Yamato ». Vers la même époque, un certain *Ishiraka* 因斯羅俄, également coréen, aurait amené avec lui une compagnie de peintres. Ceux-ci faisaient peut-être partie de ces *bé* 部 ou corporations, que le *Nihongi* signale dès l'année 463. Des tisserands, des brodeurs et des potiers auraient enfin immigré au Japon à plusieurs reprises. L'étude des caractères chinois semble avoir commencé au Vᵉ siècle.

Quoiqu'il en soit, cet art japonais des débuts, né de premiers contacts généralement passagers avec des représentants de peuples plus civilisés, dut garder longtemps un caractère quasi industriel et consister principalement dans la décoration d'objets usuels. Il fallut la venue du Bouddhisme, au milieu du VIᵉ siècle,

pour offrir aux artistes un but plus élevé, qui était la représentation de la divinité, et des programmes moins limités, l'organisation de la Société devenant plus complète.

III

La Traversée de l'Asie par l'Art et la Pensée bouddhiques

C'est en l'année 552 que le Bouddhisme fit son entrée au Japon, par l'intermédiaire de la Corée. Le fondateur de cette religion était alors mort depuis près de neuf siècles et son enseignement s'était bien modifié dans l'*espace* et dans le *temps* ; il en était d'ailleurs de même de son expression artistique.

Pour bien comprendre l'éclosion de l'art japonais, tout inspiré de la foi bouddhique, il semble donc nécessaire d'avoir présentes à la mémoire quelques dates susceptibles de servir de *jalons* et un résumé sommaire du passage de la doctrine à travers l'Asie.

Le rôle des Sédentaires et celui des Nomades. — Toute l'histoire de ce dernier est dominée par l'*action réciproque de deux éléments très differents* : les *sédentaires* et les *nomades*.

Un fait capital paraît être, en effet, la permanence de quelques *unités stables* telles que les contrées du coude septentrional de l'Indus (Gandhâra-Udyâna); le bassin du Tarim; la région du Hoang-ho, ce berceau du peuple chinois: terres fertiles que des sédentaires laborieux s'acharnèrent à cultiver malgré les insultes incessantes des nomades et les conquêtes successives subies. En changeant de possesseurs, ces pays favorisés par la nature conservèrent un même fond de population *dont l'influence fut souvent décisive*.

Le second élément comprenait tous ces *errants* des steppes qui s'étendent des déserts de Mongolie jusqu'à la Mer Caspienne, possédant un terrible climat, tour à tour de feu et de glace. Certains de ces nomades *se fixèrent* et acceptèrent la civilisation des sédentaires qu'ils avaient soumis — tel fut le cas pour les *Uetcheu* (Indo-sythes) et les *Toungouses* de la dynastie *Wei*. — D'autres continuèrent à rouler dans les plaines, principalement dans le sens de la latitude comme le voulait l'orientation même de la zône des steppes. La grande barrière issue du nord-est du Pamir (Tian-chan, Altaï) élevait une haute muraille entre les deux do-

maines principaux des nomades : à l'est la Mongolie et la Dzoungarie, à l'ouest les déserts des abords de la Mer d'Aral et de la Mer Caspienne.

Il est donc naturel que les points de passage souvent très difficiles, aient été toujours âprement disputés et parmi ceux-ci principalement ceux du nord (*Pelou*) plus largement ouverts que ceux du *Nanlou*.

Les plus importantes de ces populations flottantes, ballotées sans cesse entre l'Orient et l'Occident, furent successivement :

1° Les *Ou-Sun*[1] (烏 孫, horde tongouse) et les *Hioung-nou* (Huns) 匈 奴 que le célèbre *Pan-tchao* rejeta par delà l'Altaï à la fin du Ier siècle de notre ère.

2° Les *Jeou Jan* (ou Avares 柔 然) pendant la période la plus marquée d'émiettement de la Chine qui comprend les IVe et Ve siècles de notre ère.

3° Les *Tou-kue*[2] 突 厥, derniers descendants des *Hioung-nou*, sortis de leurs refuges des montagnes et ancêtres des Turcs. Après s'être établis au sud de l'Altaï, ils ne tardèrent pas à

1. Ou *Wou souen*..
2. Ou *Tou kiou*..

infester les frontières du nord-ouest de l'état *Wei* (milieu du VIe siècle).

Toutes ces peuplades jouèrent un certain rôle dans la transmission des idées et des doctrines, mais fort souvent aussi, elles interrompirent les relations entre les centres civilisés, rendant fort précaire le commerce qu'elles voulaient se réserver, bien que se trouvant mal préparées à le faire elles-mêmes.

Les Unités stables du terrain de parcours de la civilisation bouddhique. — Certaines des *unités stables* dont nous avons cité les noms ont eu une importance particulière dans l'histoire du Bouddhisme et de l'art que celui-ci inspira.

A) *La région du Nord de l'Inde* fut le centre d'où partit le grand courant qui se transmit progressivement jusqu'au Japon.

On sait qu'Alexandre avait étendu sa puissance, d'une part jusqu'à l'Indus, de l'autre jusqu'à l'Iaxartes (Syr Daria actuel) où il y avait fondé Alexandreschata et à sa suite, étaient entrés en Asie la civilisation et l'arthe Henistiques qui s'implantèrent à la cour des souverains grecs de Bactriane, dont le domaine atteignit les portes de l'Himalaya (IIe siècle avant notre ère). Mais, bientôt, une terrible tempête s'abattit sur

ce royaume prospère. Les *Ue-tcheu* [1] (ou Gètes) qui habitaient d'abord au nord des Nan-chan chinois et avaient été successivement rejetés : par les Hioung-nou dans la vallée de l'Ili et de là par les *Ou soun* (Toungouses) en Sogdiane (le *Ta wan* 大宛 chinois), dépossédèrent le roi Eucratide II en 141 avant notre ère et s'emparèrent de *Balkh*. Puis, vers l'an 25 après J.-C., ils s'étendirent à leur tour jusqu'à l'Indus et transférèrent leur capitale à *Jalandhâra* dans le Cachemire. On sait que leur troisième roi Kanischka (vers 78 après J.-C.) fut le grand propagateur du Bouddhisme né quatre siècles plus tôt dans le petit état des Sakyas, partie du Nepal actuel. Les Indo-scythes n'avaient pas tardé, d'ailleurs, à subir l'influence de vaincus plus civilisés qu'eux. De la rencontre en leurs territoires du Bouddhisme et des traditions hellénistiques, naquit cet art du Gandhâra dont la plus brillante période s'étend de la fin du Ier au IVe siècle de notre ère. Au cours de son grand voyage qui dura quatorze ans, le bonze *Fa hien* 法顯, parti de *Tchang-nan* (l'actuel *Si nan fu*), trouva encore le Gandhâra

1. Ou *Yue-chi*. (Indo-scythes)

parsemé de temples. En 518, *Song Yunn* et *Hoei* envoyés en ambassade par la pieuse reine Hou des Wei, constatèrent que l'empire indo-scythe était tombé aux mains des Ephtalites (*Ye ta* ou *Hod joüng* 滑 戎). Ceux-ci étaient originaires du pays de Tourfan et avaient été quelque temps les vassaux des *Jeou Jan* (Avares). Puis ils s'étaient emparés du Tarim et, franchissant le Pamir Bolor, avaient pris le Wakhan, la Sogdiane, l'Afghanistan et le Gandhâra. A cette époque, le culte bouddhique avait encore de nombreux fidèles, dans la vallée du Svat, en particulier. Le pays de Manglaor était une véritable « isle sonnante », où sans cesse retentissaient, durant la nuit, les cloches d'innombrables monastères. Par contre, lorsque *Hiuen-Tsang* 玄 奘 traversa l'Udyâna (entre 629 et 649 après J.-C.), il trouva tous les temples en ruines et le Bouddhisme en pleine décadence.

Comme l'ont démontré les savants travaux de MM. Cunningham, Bürgess, Grünwedel, Foucher, durant les époques que nous venons de résumer sommairement, l'Inde du Nord a possédé *trois écoles artistiques principales :*

1° De *250 à 100 av. J.-C.* environ (apogée vers

140), dans les états qu'avait gouvernés le fervent Açoka, une école déjà fortement influencée par l'art *grec* mais renfermant aussi de nombreux éléments *persans indianisés*. Elle correspondit à l'époque des souverains de Bactriane (Monuments d'Amaravati, de Sânchi, de Bharhut).

2° De la fin du Ier au IVe siècle de notre ère, l'*Ecole du Gandhâra* beaucoup plus franchement hellenistique que la précédente, *qui introduisit le type du Bouddha apollonien* et eut une influence capitale sur les destinées artistiques de tout l'Extrême-Orient.

3° Enfin l'*Ecole de Mathura*, intermédiaire entre la précédente et celles du reste de l'Inde, montrant une indianisation déjà marquée des motifs grecs.

B) La deuxième « unité stable » que nous avons distinguée est le *bassin du Tarim* 西域. A en croire les documents anciens, cette région non encore recouverte par les sables était alors loin de présenter son actuel aspect désertique. Au Ier siècle avant notre ère, l'auteur de l'*Histoire des premiers Han*, n'écrivait-il pas : « Au nord et au sud de cette contrée, s'étendent de hautes montagnes ; *le centre est fertile* et on y trouve une rivière. Tous les peuples de ces ter-

ritoires occidentaux (*Si yu*) *sont sédentaires*. Ils ont des enceintes murées, des champs cultivés. Leurs coutumes les différencient des *Hioung-niou* (Huns) et des *Ou Soun* (tribu tongouse). » Rien donc d'étonnant à ce que le Tarim ait été successivement la proie de toutes les peuplades à la recherche de territoires où il fît bon vivre et se reposer des intempéries de la steppe. La Chine n'y joua jamais, en somme, qu'*un rôle épisodique*, aux époques les plus brillantes de son histoire : d'abord sous les *Han*, au moment des conquêtes de *Pan tchao* (90-94 après J.-C.) puis sous les *T'ang* (1re moitié du VIIe siècle). Mais dans l'intervalle les Ephtalites, et postérieurement les Tibétains occupèrent ce Turkestan dit Chinois, dont la population sédentaire se composait au VIe siècle d'*Oïgour*. (Ces Turcs se rattachaient aux *T'ie lei* ou *Tölös* eux mêmes de race hunne).

On sait quels documents précieux pour l'histoire de l'art bouddhique, les missions Bonin, Dutreuil de Rhins, Stein, Von Lecoq, Grünwedel, Hori-Watanabe, Kozui Ootani, Pelliot, ont découvert dans les oasis à demi enfouis sous les sables. Elles ont reconstitué maillon à maillon, dans l'*espace* comme dans le

temps, la longue chaîne unissant les œuvres de l'Inde du Nord à celles de la Chine.

Le Bouddhisme, en décadence, puis chassé de l'Inde, avait trouvé dans ces pays une terre d'élection, ainsi que le prouvent les récits de tous les pélerins. Si les découvertes effectuées par M. Stein dans les environs de Khotan (à la Stupâ de Rawak et à Dandan Uilig, en particulier) sont encore très apparentées à l'art du Gandhâra, la plupart des grottes explorées par M. Pelliot, sur le pourtour nord du Tarim, s'échelonnant du VII[e] au X[e] siècle montrent dans leur style une transformation déjà très avancée des données indo-grecques sous l'influence locale (*Toumchouq*, *Kyzyl*, *Touen houang*).

C) Une région capitale pour notre étude est, sans conteste, cette Chine des *Wei* que nous connaissons tout à la fois par les annales chinoises et par les savants travaux du professeur Chûta Ito et surtout de M. Chavannes. On sait combien l'Empire du Milieu connut de tristes jours après la chûte des Heou Han en 220 de notre ère. Ce furent successivement: la *Période des trois Royaumes* (220-265) puis, après l'unité si précaire reconquise par les *Tsinn* (265-420) le

GRAND ÉMIETTEMENT PARCELLAIRE de l'*Époque du Sud et du Nord* (420-589). L'empire du Sud, qui passa entre les mains de quatre familles et qui avait sa capitale à *Kien Kang* (l'actuel Nankin) est le seul reconnu par l'histoire officielle. Les contrées du Nord ont pourtant joué un rôle essentiel dans l'histore de l'art bouddhique et cela grâce à une peuplade tongouse descendue des environs du lac Baikal au milieu du IIIe siècle de notre ère. En l'an 261 ces *T'ouo-pa* 拓 跋 ou « maîtres de la terre », comme ils s'intitulaient fort orgueilleusement, atteignirent la corne nord-est du coude du Hoang-ho. Un de leurs premiers rois fondateur de la dynastie *Wei* 魏, *T'oupa kouei* battit les Jeou Jan (Avares) et les Yen (autre peuplade tongouse plus orientale) et établit sa capitale à *Ping-t'cheng*. « C'est alors, disent les annales chinoises, que renonçant à la vie nomade les *T'ouo-pa* se construisirent un palais, un temple des Ancêtres et élevèrent des tertres aux Patrons des terres et des moissons ». (Textes historiques WIEGER). Au milieu du Ve siècle, les Wei avaient conquis la boucle du Hoang-ho, le territoire des Yen (abords du golfe du Pet-chili) et la région au nord des *Nanchan* (royaume

Nan-Leang 南 涼). Puis, en 467 le bassin du Hoai, en 469 le Chantoung, tombèrent en leurs mains.

Antérieurement à l'époque de la puissance Wei, la doctrine bouddhique, que l'empereur Ming-ti avait eu la curiosité de connaître dès l'an 65, s'était répandue depuis longtemps en Chine, mais elle n'avait pu y accomplir que peu de progrès. Les annalistes chinois montrent une grande rancune à l'égard des *Wei*, les rendent responsables de l'établissement de la littérature sectaire dans leur pays. On doit pourtant remarquer que durant les premières années du V[e] siècle, le bonze Kumarajiva venu de Koutcha, après avoir prêché la doctrine dans le bassin du Tarim, était très en faveur auprès du souverain Heou-Tsinn à *Tchang-nan* (Si-nanfu) et qu'il réédita une foule d'ouvrages bouddhiques. C'est également de Tchang-nan qu'était parti le bonze pélerin *Fahien*. Il importe enfin de signaler le rôle joué par le petit royaume *Nan-Leang* (au nôrd des Nan-chan) au IV[e] siècle et au commencement du V[e] : il servait d'intermédiaire entre le Tarim et la Chine et continua à jouer ce rôle artistique et religieux lorsqu'il eut été conquis par les *Wei* en 439.

Ces réserves faites, il est juste de constater que chez le peuple nouveau des *Wei*, la religion bouddhique trouva plus de facilités que dans la Chine du Sud où l'influence des Lettrés prédominait. Ces derniers dressaient ainsi l'acte d'accusation des bonzes. « Vivant en Chine, ils suivent *une loi exotique*. Rejetant la croyance commune, ils s'attachent à une doctrine hétérodoxe ». (Textes Wieger). C'était là, en somme, exprimer la crainte de la fondation d'un état religieux dans l'état politique et certains événements postérieurs, tels que les émeutes suscitées par des bonzes au commencement du VIe siècle, semblent l'avoir justifiée dans quelque mesure.

En 405, dans le nord de la Chine, 9 familles sur 10 professaient le Bouddhisme. Certains souverains *Wei* persécutèrent pourtant cette religion, mais sans grande idée de suite ni succès et le peuple continua à la pratiquer. On vit même le roi *T'ouo pa tsoun* se montrer si fervent bouddhiste qu'il se fit raser la tête, ordonna de *fondre une gigantesque statue de Bouddha*, déclara notables les familles qui déposeraient 600 boisseaux de grains par an dans les bonzeries et finalement se retira dans une pagode

édifiée au milieu de son parc royal. En 475, *T'ouo pa houng* supprima une grande partie des sacrifices officiels pour éviter de tuer des êtres vivants. Enfin, les vieilles chroniques ajoutent que *T'ouo pa k'iao* était fervent bouddhiste et ne faisait aucun cas des livres classiques, ce qui était bien le plus grand crime possible aux yeux des Lettrés!

A cette première periode *Wei* qui s'étend de 398 à 494, alors que la capitale était à *Ping-tcheng*, correspondent de très intéressantes sculptures de *Yun-kang* étudiées avec tant de soin par M. Chavannes et qui furent probablement exécutées vers 452-465 de notre ère. Ce sont actuellement, semble-t-il, les plus anciens specimens connus de l'art bouddhique en Chine. Il y a pourtant lieu de signaler que, d'après les annales chinoises, dès l'année 366, le Sramana 樂 僔 *Lao Tsoun* aurait consacré au culte la première des grottes de *Chatcheou* dans les *Nanchan*.

L'architecture des grottes de *Yun-kang* montre une très curieuse combinaison du style *Han* et de celui de l'ouest, comme nous aurons l'occasion de le faire constater à propos de l'architecture japonaise du VIIe siècle.

Certaines des sculptures, et en particulier celles de la grotte n° II, sont presque purement gandhâriennes. Elles représentent fréquemment les épisodes bien connus de la vie légendaire du Bouddha : le sommeil des femmes, le départ de la maison, la rencontre du vieillard, par exemple. D'autres statues, bien qu'encore très apparentées à l'art indo-grec, se montrent déjà plus hiératisées et sont bien les ancêtres des œuvres coréennes et japonaises de la fin du VIe et de la première moitié du VIIe siècle. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de les étudier en détail dans la seconde partie de cette conférence.

En 494, la capitale *Wei* fut transportée à *Lao-yang*. Dès lors commença une nouvelle floraison religieuse et cela grâce à l'extrême piété de la reine Hou. En 518-521, celle-ci envoya dans l'Inde une ambassade qui lui rapporta cent soixante dix ouvrages bouddhiques. Elle fit continuer les immenses travaux commencés dès l'an 500 dans les défilés que traverse la rivière *I* petit affluent de la Lao. En 523, les temples souterrains, dits de *Long-men* 龍 門 avaient coûté plus de huit mille journées de travail. Ils ne devaient d'ailleurs être terminés que sous les *T'ang* en 675.

La partie *Wei* des grottes de *Long-men*, renferme une merveille qui est celle de *Laokiuntong*. L'éloignement du Gandhâra s'y accentue plus qu'à Yun-kang, les symboles et les attributs sont plus chinois. Certaines figures secondaires sont néanmoins encore déhanchées et conservent ces gestes précieux chers aux artistes de l'Inde. Les images principales sont empreintes, au contraire, d'une admirable majesté. Par les attitudes et la façon dont sont rendues les draperies, ces œuvres se rapprochent davantage encore de celles du Japon de l'*Epoque de Suiko*.

D) Avant d'atteindre le Japon pour la première fois, l'art bouddhique avait pourtant à traverser un dernier milieu : nous voulons ainsi désigner LA CORÉE.

Ce pays était demeuré longtemps rebelle à la culture chinoise et cela peut-être, par crainte de l'asservissement. En 372, le bonze *Chountao* fut reçu par le *Kokurye* (le Koma japonais), l'état le plus septentrional de la péninsule. Mais ce n'est guère qu'au Ve siècle que la Corée du Nord, qui était de race *Hoei*, devint toute entière bouddhiste. En même temps que leur religion, les bonzes enseignèrent les caractères et

la littérature de la Chine. Au sud, le *Sinra* très occupé par ses luttes incessantes avec le Japon, était toujours retardataire. Et ce fait explique encore l'époque tardive a laquelle l'archipel reçut la doctrine de Gantama. Mais, à partir de 528, le *Sinra* se mit en mesure de regagner le temps perdu. L'influence des bonzes devint prépondérante et s'exprima aussi bien dans les lois et les usages que dans le culte proprement dit. *Tjin Heung* (540-576) fit bâtir le grand temple nommé par les Japonais *Kôryuji* et fondre une statue de 35.700 kin dont la dorure absorba 102 leang d'or.

IV

L'Évolution de la Doctrine bouddhique et de son Iconographie

Le Bouddhisme s'était profondément modifié au cours des siècles et durant sa traversée de l'Asie. Il est de toute nécessité de retracer les grandes lignes de son évolution pour comprendre l'art japonais qui, du VI[e] au IX[e] siècle, s'exprima sous une forme presque purement religieuse.

Passage de la Doctrine philosophique à la religion complète. — Certains auteurs, tels que M. Oldenberg, n'ont voulu retenir du Bouddhisme que sa philosophie. Ils subissaient en cela l'influence du canon pâli de l'École du Sud. — Signalons en passant que la date de la rédaction de ce dernier est actuellement assez discutée et qu'on la fait varier de 89 av. J.-C. aux premières années de notre ère. —

Il semble qu'à l'origine, la pure doctrine qui avait pour base la trinité du Bouddha, de sa Loi et de sa Communauté, ait été, en effet, surtout philosophique et consista essentiellement en ce syllogisme : « La douleur nous submerge ; elle est causée par le désir. Pour supprimer la douleur, il faut donc tuer le désir ». Faute de quoi, les désirs renaissants conduisent sans cesse à de nouvelles vies où règne toujours la loi de la souffrance. Le Bouddhisme ne se transforma que progressivement en *religion complète*, possédant un culte et des dieux, et SUSCEPTIBLE EN CONSÉQUENCE DE REPRÉSENTATION ARTISTIQUE. Il convient de remarquer d'ailleurs que le Bouddha lui-même admettait les dieux brahmaniques, en même temps que toute la conception du

monde que se faisait son époque. Mais la création de dieux bouddhiques spéciaux paraît remonter au mouvement religieux qui suivit le règne d'*Açoka* (milieu du IIIe siècle av. J.-C.). Le *Mahayâna*, ou *grand Véhicule*, ne fit, par la suite, qu'accentuer ces tendances. A l'*ataraxie* absolue du système *Hinayàna*, il vint substituer la *charité* et se proposa pour but de sauver le plus grand nombre possible d'êtres humains. La nouvelle croyance peuplait l'univers et l'éternité d'un nombre infini de Bouddhas dont le culte s'adjoignit à celui de *Sakyamuni* demeuré quelque peu anthropomorphe. Le principal de ces Bouddhas était *Amitabha*, l'*Amida* japonais, souverain du paradis de l'ouest (Soukhavati) qu'il cherchait à peupler d'élus en sa qualité de dieu sauveur. On sait que son culte devint prépondérant en Chine au commencement du Ve siècle et au XIe au Japon.

Au-dessous des Bouddhas, étaient placés les *Bodhisattvas* qui s'attardaient volontairement dans leur état de transition pour se vouer au soulagement de l'humanité. En principe, tout Bouddha était considéré comme ayant deux Bodhisattvas pour assesseurs, ces derniers lui

servant d'auxiliaires dans la tâche du salut du monde. Les Bodhisattvas, intermédiaires entre le ciel et la terre, sont souvent représentés sous une forme moins conventionnelle que les Bouddhas. Leurs images ne sont pas astreintes à reproduire les marques de perfection canonique parmi lesquelles figure la *rigidité de la région dorsale opposée au rendu du mouvement.*

La Création des dieux bouddhiques. — Comment toutes ces divinités furent-elles créées? D'après de récents travaux, et en particulier ceux de M. Waddell, il semble qu'on puisse les classer dans les types suivants :

1° *Réalisation de titres abstraits du Bouddha.* C'est ainsi qu'*Amitabha* (Amida) représentait à l'origine son qualificatif de « lumière absolue ».

2° *Qualités ou vertus d'ordre moral ou métaphysique : Avalokitesvara* (le Kwannon japonais) symbolise la compassion et *Samanthâbadra* la perfection complète.

3° *Plusieurs dieux brahmaniques* furent acceptés avec quelques modifications dans leur personnalité. Parfois même se manifestèrent des *traditions pré-aryennes*, comme dans l'adoption du dieu *Kubera* symbolisant la fertilité de la

terre. L'influence de l'hindouisme fut d'ailleurs de plus en plus marquée. On multiplia les caractères distinctifs de la même divinité et pour les exprimer en une seule image, on dut recourir au procédé des têtes et des bras multiples (Avalokitesvara aux onze faces, par exemple : le *ju ichi men Kwannon* du Japon). On en vint finalement aux exagérations monstrueuses du TANTRISME : « ce mélange de bien peu de Bouddhisme avec beaucoup de Yogisme et de Sivaisme », comme a pu le dire Wieger.

4° *L'École du Gandhâra* (fin du Ier-IVe siècle de notre ère) emprunta à la mythologie grecque les traits et les attributs des dieux de l'Olympe.

5° Enfin, d'anciens symboles se rapportant, par exemple, au mythe solaire, furent introduits. L'oiseau d'or du soleil, exprimant la splendeur de l'aurore, devint le *paon* considéré dans les *Jatakas* comme une incarnation favorite du Bouddha et employé tout à la fois comme support de certaines images divines et comme charme magique, en sa qualité d'ennemi-né des serpents. (Il devint en Chine une sorte de phénix, l'oiseau de *Hô* japonais.)

Il existe enfin une dernière catégorie de di-

vinités secondaires dont nous aurons l'occasion de montrer l'évolution dans l'Histoire artistique du Bouddhisme. Ce sont ces *grands rois gardiens ou Lokapâla*, d'une énorme importance iconographique, parce que susceptible, d'une représentation plus vivante, plus réaliste. Ils apparaissent comme les descendants lointains des dieux *élementaires* de la fin de la période védique (Agni, Yama, Savitri et Rudra), par l'intermédiaire des dieux brahmaniques des régions (*Kubera* pour le nord, *Yama* pour le sud, *Indra* pour l'est et *Varuna* pour l'ouest, auxquels se joignaient quatre autres divinités pour les points intermédiaires et deux pour le Zénith et le Nadir). Ces dieux étaient considérés comme les rois des *Nagas*, esprits-serpents, et des *Yakshas*, dont le culte se perdait dans la nuit des temps et qui se trouvèrent désormais mis au service du Bouddha (de même qu'en Bretagne, les grands convertisseurs « baptisèrent » les monuments druidiques). Pour exprimer cette idée, l'iconographie hindoue fit des esprits les *supports* des statues des Maha-rajah et les représenta sous la forme de démons et d'animaux. Nous retrouverons des figurations analogues dans l'art japonais.

Les noms sanscrits des quatre rois des régions bouddhiques sont :

1° *Vaisravana* gardien du nord, « le fils du renommé Visrava », régent pour Kubera ; le *Tamonten* 多聞 japonais.

2° *Virûdhaka*, gardien du sud, « le chéri des contrées », régent pour *Yama* le maître des enfers ; le *Komokuten* 廣目 japonais.

3° *Dhritarâshtra*, surveillant de l'est, « la naissance élevée », gouvernant pour Indra et roi des *Yakshas* ; le *Jikokuten* 持國 japonais.

4° *Virupaksha*, préposé à la garde de l'ouest, le régent de Varuna et le souverain des Nagas ; le *Zochôten* 增長 japonais.

En traversant la Chine qui possédait des pratiques religieuses très anciennes, la religion bouddhique se modifia forcément, s'imprégna d'esprit rationaliste et superstitieux tout à la fois. Le Bouddhisme chinois ne se réclame du système *Hinayâna* que pour une faible part (secte *Kiu tchee tsou*), tandis que le *Mahayâna* a toutes ses préférences. La première collection manuscrite de l'ensemble de la littérature bouddhique fut traduite en chinois de la fin du 1er siècle de notre ère au commencement du VIe. Dans l'Empire du Milieu, les

règles de la Communauté devinrent plus minutieuses et les pratiques extérieures du culte prirent une grande importance Certains dieux se transformèrent : il en fut ainsi d'*Avalokitesvara* qui devint la divinité féminine *Kwanyin* et ne perdit ce sexe qu'en entrant au Japon où elle fut adorée sous le nom de *Kwannon* 觀音. D'autre part, la permanence d'importantes traditions artistiques pré-bouddhiques, dues elles-mêmes à de multiples courants (*babylonien*, *grec mycénien* du XII[e] siècle avant notre ère, venu par la voie scythe, etc.) et l'influence croissante du « siècle » vinrent modifier l'iconographie et le style : *Cette réaction chinoise* fut surtout manifeste à partir de l'époque des *T'ang*, comme nous aurons l'occasion de le constater au cours de cette conférence.

Enfin, les *exagérations tantriques* devaient se développer très largement en Chine au commencement du VIII[e] siècle. Les *Tantrika* vinrent encore augmenter la collection si importante déjà des superstitions chinoises.

Le rôle joué par la Corée fut beaucoup plus obscur et ne sera éclairci que le jour où d'importantes trouvailles auront été faites en ce pays. Il y a là pour le Japon une tâche toute

tracée à laquelle il ne faillira certainement pas. Il est à croire, néanmoins, que ce pays dut généralement se contenter de servir d'agent de transmission et de fournir des artistes et des ouvriers. On a supposé que leur passage dans la presqu'île donna à certaines images de divinités secondaires une bonhommie souriante, due sans doute à la naïveté d'artistes primitifs, mais la preuve reste à faire.

V

La première période de l'Art japonais (552-645)

La première période de l'art japonais que nous ayons à étudier, est celle qui s'étend de 552 à 645 environ. On l'a souvent désignée du nom de l'impératrice *Suiko* (593-628), en raison de l'influence qu'eut le règne de cette dernière sur le développement religieux et artistique de son pays. Elle est également parfois qualifiée de *sino-coréenne* parce qu'UNIQUEMENT ATTRIBUABLE A L'INTERMÉDIAIRE DE LA CORÉE.

Suivant certains documents japonais, le Bouddhisme était connu au Japon dès 522 : un temple aurait même été alors construit. Mais la date

la plus certaine est l'année 552, durant laquelle l'empereur *Keimei* reçut, après bien des hésitations, les bonzes envoyés par le souverain du Pektche. Les premiers temps du Bouddhisme furent d'ailleurs très durs. Si le clan *Soga* l'acceptait, d'autres familles telles que celles des *Nakatomi* et des *Mononobe*, représentant les partis shintoïste et militaire, faisaient une violente opposition. En 577, le Japon reçut du Pektche coréen, une grande quantité de livres bouddhiques. Si en 585, la religion nouvelle fut prohibée (*Nihongi*) comme attirant des calamités sur la nation, l'empereur *Yômei* (586-587) se convertit. le triomphe des Soga et du prince Mumayado (Shôtoku Taishi) sur les Mononobe eut un résultat décisif. Devenu régent pour la reine Suiko, le prince s'efforça d'introduire au Japon la civilisation continentale sous ses formes politiques, sociales, littéraires et religieuses. Le Confucianisme vint renforcer certains principes du Shintoïsme et forma le fond des célèbres *Dix-sept Articles* rédigés par Shôtoku (604). Mais toutes les préférences de ce dernier, en matière purement religieuse, allèrent au Bouddhisme. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les bonzes reconnaissants

l'aient presque divinisé. En 594, parut un décret ordonnant d'enseigner la doctrine et d'élever des temples. Dès la fin du VI[e] siècle, plus de quarante étaient construits, et parmi ceux-ci le célèbre sanctuaire d'Horyùji édifié de 593 à 607, mais dont le *Kondô* (ou temple d'or), détruit en 670 par un de ces incendies si fréquents au Japon, dut être refait au commencement du VIII[e] siècle. Enfin en 624, le Bouddhisme fut reconnu religion d'état. Il y avait alors plus de 400 temples! Ces quelques dates essentielles permettront de *situer notre étude.*

Considérations générales. — Celle-ci fera ressortir quelques faits capitaux qu'il nous paraît opportun de résumer dès maintenant.

Le premier semble être *le développement distinct de l'architecture et de la sculpture.* Alors que, durant notre moyen-âge, cette dernière sortit pour ainsi dire de la première et fut finalement appelée à jouer un des rôles principaux après avoir seulement contribué à l'ornementation, les deux arts demeurèrent à l'origine et pour très longtemps séparés au Japon. Les premiers temples consistaient le plus souvent en de grandes salles destinées à renfermer des statues. M. Foucher a pu faire une remarque

analogue dans l'étude de l'art du Gandhâra : « Les couvents avaient fini par être habités, outre la population flottante des moines, par un peuple fixe de statues. »

Le deuxième fait est *le rôle prépondérant joué par la sculpture* durant les premiers siècles. On jugeait celle-ci d'un emploi commode pour l'instruction des foules et ce n'est guère qu'à partir du IXe siècle que la peinture fut appelée à jouer un rôle un peu important.

Il faut enfin signaler, en troisième lieu, la *permanence des types architecturaux*.

Depuis le VIIe siècle, les grandes lignes de l'architecture japonaise n'ont guère varié. N'a-t-on pas qualifié, d'une manière générale, cet art de « plus routinier de tous, ou, si l'on préfère, de plus difficile à influencer » ? C'est qu'il s'agissait toujours, en somme, de satisfaire des besoins analogues. C'est aussi parce que le style arriva presqu'entièrement créé au Japon.

Mais, dans ce pays, on attacha un soin tout particulier à rechercher des sites favorables et à disperser harmonieusement les bâtiments dans de beaux parcs ombragés d'arbres splendides où ils jouaient en quelque sorte le rôle

d'*accidents* de la nature. De là le désordre apparent qu'offrent les plans des temples qui sont plus éloignés de la symétrie que ceux de Chine. C'est d'ailleurs là un des premiers points de ressemblance existant entre les temples japonais et les Sanghâramas de l'Inde. En outre, dans ces deux sortes de monuments, on est appelé à reconnaître la même juxtaposition d'enceintes renfermant chacune un ou plusienrs bâtiments. Ce dispositif était d'ailleurs fort rationnel au Japon où les craintes d'incendie étaient extrêmes et où il y avait, par conséquent, intérêt à séparer les édifices les uns des autres. D'autre part, en raison des tremblements de terre, on se voyait contraint de remplacer le développement en hauteur par celui en surface.

Si nous descendons dans le détail, nous constatons bien d'autres analogies entre les temples de l'Inde et ceux du Japon. Les uns comme les autres étaient en même temps des couvents et des sanctuaires et il était convenable de séparer les lieux d'habitation de ceux du culte. La version chinoise du Prâtimoksa n'interdit-elle pas au moine de « placer une statue de Bouddha dans une chambre située

au-dessus de celle où il demeure ? » (Beal, « Catena of buddhist scriptures »).

Dans les Sanghâramas, comme dans les temples japonais, l'élément essentiel est une enceinte carrée ou rectangulaire renfermant un ou plusieurs édifices. La cour de l'enceinte principale d'Hôryûji, par exemple, est entourée d'une galerie couverte ou *Kwairyô* remplaçant les cellules des couvents de l'Inde qui occupent fréquemment cette place. A l'intérieur, on trouve un *Daikodo* ou « grand temple des conférences » rappelant l'*upasthâna çalâ* qui servait aux réunions des moines au Gandhâra. Le célèbre *Kondô* et la pagode (tô) sont enfin respectivement très apparentés au *vihara* isolé et au *stûpa* qui s'élevaient, en général, dans l'enceinte du *Sanghârama*. De la pagode, en particulier, M. Maître a pu dire, dans sa pénétrante étude, « L'Art du Yamato » : « Il y a cependant bien des raisons de croire qu'elle représente le terme final de l'évolution du *stûpa* hindou, modifié peu à peu par la substitution du bois à la pierre et par l'influence de constructions chinoises antérieures. La pagode d'Hôryûji, avec sa flèche où s'emmanchent neuf cercles superposés, survivance des parasols

qui surmontaient le stûpa, et avec ses cinq toitures en retrait les unes sur les autres... est restée en tous cas le prototype des innombrables pagodes qu'on a érigées dans la suite. » Il est intéressant de noter ce nombre de *cinq* terrasses qui correspond « au chiffre décidément normal de cinq ombrelles » que M. Foucher a pu constater dans le stûpa de type ancien. La pagode de l'est du Yakushiji, datant de la fin du VII[e] siècle, est assez analogue à celle d'Hôryûji, mais elle comporte une alternance de six toitures, tantôt en saillie les unes par rapport aux autres, tantôt en retrait. La pagode existait déjà à l'époque *Wei* du Nord, comme le prouvent certaines sculptures des grottes de *Long-men* (par exemple, pagode à trois toits représentés en bas-relief dans la grotte X : commencement du VI[e] siècle).

Dans son récent ouvrage : « L'Architecture, l'Orient médiéval et moderne, » M. François Benoit a donné une coupe très intéressante de la moitié de l'élévation de la pagode d'Hôryûji. L'ossature en est essentiellement constituée par un grand mât servant d'axe à une cage. Dans les terrasses étagées et les toitures, sont très adroitement combinés les éléments verti-

caux, horizontaux et obliques. Ces arcs à grande portée qui existent dans certaines charpentes de notre moyen-âge, sont absents de la structure des combles japonais. La ferme à entraits est également ignorée. La toiture est généralement supportée par un *empilement de poutres horizontales réunies par des consoles*. Ces dernières, qu'on retrouve aussi bien dans le le temple d'Hòryùji que dans celui du Todaiji — datant de 752 — sont fréquemment discernables dans les sculptures de décor architectural des grottes de Yun-kang, du Ve siècle (par exemple dans celle numérotée V par M. Chavannes), comme le montrera une de nos projections. Elles sont à trois bras et portent en japonais le nom caractéristique de *Hijiki* 肱木 (Littéralement : bois coudé). D'après le professeur Ito, ce genre de console paraît remonter à une origine *Han*. Ce n'est pas d'ailleurs là le seul point de ressemblance existant entre la plus ancienne architecture du Japon et celle de l'époque *Wei*. Il faudrait encore noter d'analogues balustrades à décor géométrique et des motifs ornementaux très proches parents à Yun kang et à Hôryûji : tels que des touffes ou des guirlandes de chèvrefeuille, se transfor-

mant parfois en ces sortes d'arabesques chères à l'époque de Suiko, dont la souplesse d'origine indienne, contraste vivement avec la raideur du décor des balustrades ci-dessus mentionnées.

Sans revenir sur le choix du site déjà signalé — dont bien des légendes de fondations de temples, que devaient illustrer les *Yemakimonos* célèbres de la fin du XIII[e] et du XIV[e] siècles, faisaient remonter le mérite à la divinité honorée elle-même, — l'originalité de l'architecture japonaise consiste essentiellement dans la simplicité des lignes des belles époques, l'emploi presque exclusif et très habile du bois, commandé tout à la fois par la fréquence des tremblements de terre auxquels résistent mieux des éléments doués d'une certaine souplesse, et par la richesse des forêts de l'Archipel.

La Sculpture. — La sculpture de la première période artistique japonaise est ENTIÈREMENT D'IMPORTATION ÉTRANGÈRE. Quelques-unes des œuvres actuellement conservées ont pu même être exécutées en Corée. On sait qu'au VI[e] siècle, l'art de fondre le bronze était connu dans ce pays ainsi que des procédés de dorure de cet alliage.

D'autre part, le Nihongi signale, durant la même époque. l'envoi de nombreuses statues au Japon, par les souverains coréens. Beaucoup d'artistes de l'époque de Suiko étaient probablement originaires de Corée, comme le laissent supposer leurs noms. Enfin, le célèbre *Tori* 鳥 était petit-fils d'un certain *Shiba tattô Kurama* 鞍 馬 *tsukuri* (fabricant de selles) de profession et venu de la Chine méridionale, suivant la tradition. Il est à croire que cette origine célestiale n'eut aucune influence sur le développement du talent du sculpteur, étant donné la profession peu artistique de son grand-père.

En réalité, la Corée elle-même ne fit guère que transmettre l'art de l'époque *Wei* du nord comme nous allons nous efforcer de le prouver.

Il importe tout d'abord de remarquer qu'aux époques primitives, la MATIÈRE utilisée par le sculpteur dut avoir une influence tyrannique sur le style, en raison du plus ou moins de difficulté qu'offrait son travail. Ce n'est que progressivement que l'artiste put se libérer de cette entrave au libre essor du ciseau. C'est ainsi qu'on a pu classer parmi les plus anciennes statues en bronze, les images de divinités de-

bout qui présentent une forme assez aplatie et dont les vêtements s'étalent de chaque côté du corps comme des sortes de *nageoires*. A l'origine, ces statues auraient été formées de deux parties exécutées en repoussé et rivées par leurs bords. Par la suite, les excroissances latérales auraient été utilisées de façon décorative pour figurer des détails des vêtements et de la chevelure. Cette hypothèse est assez vraisemblable. — L'Histoire de l'Art du Japon publiée à l'occasion de notre exposition de 1900, qui est une assez médiocre traduction du grand ouvrage « Dai Nippon Teikoku bijitsu Ryakushi », déclare à ce propos que : « De fait, un grand nombre de Bouddhas conservés en Corée sont ainsi fabriqués. On peut donc penser, est-il ajouté, que ce pays est le lieu d'origine d'un pareil arrangement. »

Mais, d'autre part, si l'on examine les sculptures des grottes *Wei* de *Yun-kang*, on y constate la présence de très analogues statues et celles-là EN PIERRE (par exemple, dans la grotte n° II. Chavannes, pl. CXIII, n° 217). Comme les artistes coréens ne firent qu'imiter les œuvres *Wei*, on est amené à penser que c'est en voulant les copier assez gauchement qu'ils ont pu

être conduits à employer le procédé des deux plaques de métal repoussé réunies. L'origine chinoise de celui-ci est d'ailleurs plausible.

Les images japonaises de divinités en bronze représentées debout, ont bien d'autres points communs avec celles de Yun-kang auxquelles nous venons de faire allusion. Elles sont empreintes du même caractère naïf; leurs figures sont de forme aussi carrée. Analogies encore dans le manque de proportions, la coiffure, les attitudes et les gestes. Il est d'ailleurs utile de remarquer que c'est aux moins bonnes statues de Yun-kang, *à celles qui sont le plus chinoises* que s'applique surtout la comparaison. L'étude des vêtements est enfin pleine d'enseignements. Ils consistent souvent en une robe montante ou seulement en une draperie recouvrant le corps à partir des reins. Mais, dans les deux cas, une longue écharpe forme châle sur les épaules. Ses deux extrémités viennent se croiser vers les genoux pour remonter ensuite assez gracieusement, chacune sur un bras. *Or, cette écharpe est habituelle dans les statues Wei* avec un analogue arrangement. Un autre dispositif se trouve parfois dans les œuvres japonaises du VII[e] siècle : les extrémités de l'écharpe se

rencontrent non plus devant le corps, mais sur le côté, à proximité d'un des bras replié. Le vêtement du bas modèle parfois les jambes comme dans les statues du Gandhâra, ou bien encore consiste en un drapé à plis symétriques.

La seconde catégorie de statues en bronze que nous ayons à examiner comprend les images divines assises, qui comportent une technique assez spéciale. Les plus admirables de toutes appartiennent à la Collection de la Maison impériale japonaise et, avec elles, on peut suivre l'évolution du type. L'attitude est généralement le même ; la jambe droite repliée sur la gauche et le coude droit appuyé sur le genou du même côté, ce qui occasionne un léger mouvement du corps en avant. Ces statues sont certes loin d'être parfaites au point de vue anatomique. Certaines personnes non averties pourront même les trouver un tant soit peu barbares, mais elles ne leur refuseront pas un style plein de grandeur que sont loin de posséder beaucoup d'œuvres postérieures. Le haut du corps est le plus souvent nu et seulement paré de colliers, avec adjonction de bracelets à proximité des épaules. Les draperies recouvrant les jambes et le siège carré sont traitées



YUN KANG. Grotte N° 11 (1re période de l'Époque Wei du Nord vers 452-495).

Le cheval KANTHAKA en adoration devant le Bouddha son maître.

Extrait de Chavannes : Mission archéologique dans la Chine septentrionale.



Statue en bronze :
KWANNON

Appartenant à la Collection de la Maison Impériale japonaise (1re moitié du VIIe siècle).





Statue en bois : Śakravarti Cintamani Avalokitesvara (Kwannon) du Koryuji de Kyoto (1re moitié du VIIe siècle).

de façon très particulière. Les festons de leur partie inférieure rappellent quelque peu ceux de l'*himation* d'une célèbre Athena Promakos de l'Acropole datant du VIe siècle avant notre ère (fig. 308 du t. VIII de l' « Histoire de l'Art dans l'Antiquité » de Perrot et Chipiez), ou encore les plis de la tunique d'une autre Minerve provenant du fronton du temple d'Aphaia à Eynie (vers 480-470 av. J.-C.). On les retrouve fréquemment dans les sculptures de Yun-kang, avec une analogue répartition symétrique ; par contre, ils sont très rares au *Gandhâra*. Il y a donc lieu d'en attribuer surtout l'origine AUX ESSAIS MALHABILES D'IMITATEURS MINUTIEUX de draperies trop compliquées, plutôt qu'à un parti pris de style bien arrêté. Les images du même genre exécutées un peu plus tardivement montrent une plus grande souplesse dans le rendu des plis. D'autre part, des œuvres contemporaines *mais en bois* sont déjà moins raides, plus gracieuses. Tel est le cas pour le *Nyôrin Kwannon* du temple Chûguji de Nara (reproduit dans Tajima : « Selected Relics of japanese Art», t. III) et aussi pour une très belle statue de la collection royale de Dresde.

Dans aucune œuvre japonaise, à ma connais-

sance, on ne rencontre cette position si curieuse des images sculptées de Yun-kang et de la cave *Lao-kiun-tong* de Long Men, représentées assises, les jambes croisées en X et recouvertes de draperies aux plis cannelés tombant symétriquement de chaque côté. Cette attitude est peu fréquente au Gandhâra (Foucher : « L'Art gréco-bouddhique », fig. 151, p. 299 : Collection des Guides de Mardân). Il est très amusant de la retrouver dans quelques-unes des statues de notre XII[e] siècle debout ou assises (Eglise de Souillac, Lot ; Cloître Saint-Etienne de Toulouse)[1]. On doit en voir l'origine dans le désir de l'artiste de donner un peu de vie à son œuvre, ce qu'il ne peut faire, dans l'iconographie bouddhique, que par le mouvement des bras ou des jambes, tout au moins pour les Bouddhas astreints à la rigidité de la région dorsale. Et encore doit-on ajouter que les gestes des bras étaient également réglés par certaines prescriptions canoniques.

Toutes les œuvres que nous venons d'analyser sont de faible hauteur. Plus considérables apparaissent deux trinités célèbres du Kondò de

1. Origine peut-être byzantine de cette position ?

Hôryùji, l'une et l'autre attribués à *Tori*. La plus ancienne représente Yakushi le dieu de la pleine sagesse, flanqué de ses deux assesseurs *Yakuô* et *Yakujô*. Elle aurait été exécutée en 607, sur la demande de Suiko et du prince Shotoku. La seconde datant de 626 est consacrée au *Shaka Sanzon* (litt., les trois saints de Shaka) : Sakya ayant à ses côtés Monju et Fugen. — Certains estiment que ce groupe figure Amida avec Kwannon et Seishi. — Le socle de la statue centrale est, dans les deux cas, recouvert du bas de la robe s'étalant largement en nappe d'autel et offrant des plis et des festons symétriques, du type de ceux déjà signalés dans les statuettes assises. Le style général est sobre et austère, le geste précis et froid.

M. Hovelaque et après lui M. Maître, ont proposé de voir des œuvres d'inspiration plus purement coréenne dans quelques images à l'aspect candidement débonnaire, au corps gras et à la tête très forte, parmi lesquelles se signalent un *Kwannon* debout d'Hôryùji et un *Miroku* en bronze doré qui figura à notre Exposition de 1900. Les preuves manquent par malheur totalement pour avoir le droit d'être affirmatif. L'allure barbare de ces statues peut

tout aussi bien provenir de l'influence d'une de ces peuplades primitives qui nomadisait aux abords des frontières nord de la Chine et de la Corée. Les draperies qui moulent les jambes ont, d'autre part, une lointaine parenté gandhârienne.

Il reste à dire un mot des auréoles des divinités qui remplacent le nimbus de l'Inde du Nord. Celles-ci sont fort variées et sont décorées, tantôt en relief, tantôt en ajourage, mais toutes peuvent être ramenées à deux types généraux, celui dit « forme de bateau » *funagata* 舟形 et celui voulant reproduire la perle sacrée. L'un et l'autre sont observables à *Yun-kang* et à *Long-men* et ont été vraisemblablement CRÉÉS HORS DU GANDHÂRA. Ces auréoles remplacent tout à la fois le nimbe et le dais des bas-reliefs. On dut juger plus convenable d'isoler ainsi la divinité, tant en la glorifiant qu'en l'ombrageant d'une sorte de parasol honorifique. (A comparer avec les sculptures de l'Inde du Nord où le Bouddha est assis sous l'arbre sacré dont les feuilles se recourbent sur sa tête).

Tel est, semble-t-il, tout le bilan de la sculpture japonaise à l'époque de Suiko. Après l'avoir sommairement exposé, nous nous croyons



La trinité de Yakushi du Kondo de Horyuji
Statues en bronze exécutées en 607 et attribuées à Tori



Portrait de Shotoku Taishi (Exécuté vers 673-686)
Collection de la Maison impériale du Japon

fondé à conclure que cet art est très nettement inspiré de l'époque *Wei du Nord*, cette dernière l'ayant elle-même reçu de l'Inde du Nord, mais après l'intervention de ces contrées de l'est du Pamir auxquelles la Chine donnait le nom de *Si-yu*.

La Peinture. — Pour les raisons déjà signalées, nous ne possédons presqu'aucune peinture appartenant à la première époque japonaise. C'est même miracle que le fameux tabernacle de l'impératrice Suiko, conservé dans le Kondô d'Horyûji soit parvenu jusqu'à nous. Il mérite d'ailleurs un moment d'attention. Et tout d'abord an point de vue architectural, parce que c'est une charmande pagode en réduction formée de trois parties superposées : le *daizu* ou base, le *Sumiza*, ou trône (littéralement « siège du Mont Sumi » ou Sumeru, pic fabuleux sur lequel aurait prêché le Bouddha) et le *Kyûden* (sanctuaire). Le toit terminal est exactement du style de ceux des temples figurés dans la pierre à *Yun kang :* même forme, même assemblage de tuiles plates ou demi-cylindriques, même ornement relevé à chaque extrémité. (Celui-ci porte le nom de *Kütsugata* 靴形, littéralement : « en forme de soulier » ; ornement

qui serait d'origine Han). — Secondement à cause des motifs décoratifs ciselés sur cuivre qui ornent la base et les montants. Parmi ceux-ci reviennent souvent le chèvrefeuille gandhârien et ces arabesques dérivées du feuillage, également observables à Yun-kang. — Troisiémement enfin à cause des peintures de couleur jaune et rouge sur fond noir, exécutées en *mitsuda* (siccatif obtenu, semble-t-il, en faisant bouillir de la litharge 密陀 ou oxyde de plomb cristallisé, avec de l'huile), dont le Kokka de juillet 1905 (n° 182) a donné de parfaites reproductions.

D'une manière générale, les Bodhisattva aux longues écharpes flottantes qui ornent les portes du tabernacle offrent de grandes ressemblances avec les statues de la même époque, mais ici l'artiste semble avoir eu la main plus libre. Ces figures sont moins pataudes que les images divines en bronze représentées debout. Les plantes graciles peintes sur les montants des portes sont charmantes et assez proches de la nature. Sur les quatre panneaux du « trône », des peintures religieuses figurent : la matérialisation des quatre volontés dernières du Boudha; la silhouette étrange du Mont *Sumi* (Su-

meru) QUI TIENT DE LA PAGODE ; une adoration de reliques par deux personnages symétriquement accroupis sur des piédestaux et enfin les trois phases de la légende du Bodhisattva qui s'élança du haut d'un rocher pour donner son corps en pâture à une tigresse affamée, sur le point de manger ses petits. La *Jâtaka mâlâ* a laissé un beau récit de cette parabole : « Là, le Bodhisattva aperçut dans une grotte de la montagne une tigresse épuisée de souffrance pour avoir mis bas. — Ses yeux étaient éteints, la faim creusait son ventre et elle couvait comme une proie les petits sortis d'elle... Je vais donc précipiter mon corps du haut de la falaise et, par sa mort, je sauverai cette bête du crime de tuer ses petits. Ayant dit, joyeux d'abandonner cette vie pour le salut d'autrui, merveille dont s'effara le cœur impassible des dieux, il se précipita. Au bruit de sa chute, la tigresse étonnée distraite de la pensée de tuer ses petits, leva les yeux : elle aperçut le corps sans vie du Bodhisattva, se jeta dessus et se mit à le dévorer. » (D'après la traduction anglaise Kern).

Dans ces peintures, certains détails sont surement originaires de l'Inde du Nord : par exemple le déhanchement légèrement marqué

des Bodhisattvas ornant les portes du *kyûden* comme aussi la courbe gracieuse donnée au corps du saint qui se jette dans le repaire du fauve. Mais l'influence chinoise apparaît très nette dans la façon conventionnelle dont sont rendus les rochers et le mont Sumi, dans les animaux fantastiques gardant le reliquaire et dans les modifications subies par les peintures d'Apsâras volantes. Ces dernières ont des liens de parenté avec certaines fresques du Turkestan chinois.

Dans la peinture de l'époque de Suiko, comme dans la sculpture, se rencontrent donc d'analogues éléments étrangers, mais suivant les œuvres, tel ou tel d'entre eux a une importance prédominante.

V

La deuxième période : 645-794

A. *Les Eléments d'influence.* — La deuxième grande période de formation de l'art japonais est marquée par L'OUVERTURE DES RELATIONS DIRECTES AVEC LA CHINE.

Comment ce fait a-t-il pu se produire ? Quelles

ont été ses conséquences ? C'est ce qu'il nous faut tout d'abord exposer.

Après la longue période de désagrégation de la Chine qui s'est étendue de la chute des derniers *Han* à la fin du VI[e] siècle, les *Soei* 隋 ont réussi à donner une certaine unité à ce pays, Mais ils ont eu bien du mal à asseoir solidement leur dynastie. Plusieurs expéditions entreprises par *Yang ti* (605-618) réussirent très mal et préparèrent une révolution de palais. Celle-ci fut accomplie par *Li Yuan* duc de *T'ang* 唐, qui se proclama empereur en 618, sous le nom de *Kaotsou*. Mais c'est seulement en 624 qu'il parvint à consolider sa puissance dans tout l'empire. La capitale momentanément transportée à *Lao Yang* par le dernier Soei, se trouva à nouveau établie à (Sinanfu) *Tchang nan* comme dans toutes les périodes de solide domination chinoise. Par une politique très habile. plus encore que par de grands succès militaires, les T'ang réussirent à soumettre, tout au moins moralement, les peuples voisins. Les Turcs septentrionaux (Boumin) furent anéantis, la fraction occidentale de cette peuplade (Istami) se reconnut vassale, *ce qui favorisa la liberté des routes de l'ouest*. De 630 à 638, le cé-

lèbre *Tai tsong* (627-649) reçut des envoyés de la Haute Cochinchine, du Japon, de la Corée, du Tibet et même de Perse et de Samarkand. *Les rapports devinrent particulièrement fréquents avec le Tarim* soumis vers 648-650, grâce au concours du prince turc *Achemacheull.* Ce triomphe ne fut d'ailleurs que très momentané. Dès 670, en effet, la Chine se montra impuissante à protéger le Tarim contre les Tibétains. MAIS L'INFLUENCE ARTISTIQUE DU KHOTAN continua à s'exercer dans tout le nord et l'ouest de l'empire.

La « belle façade » de la Chine des T'ang. — A étudier d'un peu près l'histoire de cette période célèbre de la Chine, on est étonné de voir combien sa grandeur politique apparente cache souvent de faiblesse : à l'intérieur, parricides et fratricides pour obtenir la succession impériale, pouvoir de favorites bientôt délaissées ; à l'extérieur, défaites fréquentes subies en Corée ou aux abords du Koukounor. Les très habiles diplomates de la cour n'avaient pas au service de leur politique des armées solides, ce qui est une condition indispensable à la véritable puissance. Ce n'est jamais, d'ailleurs, par l'esprit guerrier qu'a brillé la Chine où les

soldats ont été relégués longtemps au dernier rang. Mais l'art et la littérature brillaient d'un grand éclat, les fêtes succédaient aux réceptions d'ambassades; on composait de beaux discours, on honorait les ancêtres publiquement : en un mot l'EMPIRE AVAIT UNE BELLE FACE et c'était là l'essentiel. Les annalistes chinois se sont donc fait quelque peu illusion à eux-mêmes, bien que certains de leurs aveux naïfs éclairent souvent la situation d'une façon toute spéciale. Ce fut sous *Kao-tsung* (650-683) que l'apogée territorial de T'ang fut atteint. Le VIIIe siècle eut encore quelques bons souverains, puis ce fut la décadence qui devint irrémédiable au IXe.

Il importe encore d'attirer l'attention sur deux faits intéressants au point de vue de l'histoire de l'art : en 648, une ambassade chinoise fut envoyée dans le Magâdha indien. Menacée par une révolution, elle appela à son secours les Tibétains et finalement s'empara de la capitale Patna. — D'autre part, de 629 à 645, le célèbre pèlerin *Hiuen-tsang* fit son grand voyage dans le Tarim, l'actuel Afghanistan et le Gandhâra. Il rapporta plus de 600 ouvrages bouddhiques et de nombreuses reliques.

L'évolution du Bouddhisme. — Les premiers T'ang pourtant, se montrèrent peu enclins à favoriser le Bouddhisme. Pour des raisons surtout politiques, ils étaient revenus au Confucianisme. Si *Tai-tsong* se montra tolérant pour toutes les autres religions, jusqu'au Nestorianisme et au Zoroastrisme, il fut assez opposé à celle du Bouddha. Mais, au commencement du VIIIe siècle, se produisit un notable revirement. La puissante et terrible impératrice *Ou* devenue vieille, ordonna, en l'an 700, de fondre un Bouddha colossal. Vers cette époque, se place un fait capital pour l'histoire du Bouddhisme chinois. Un certain Amogha, originaire de l'Inde, prêcha le premier la doctrine de l'école Yoga (de 732 à 774). La FORME TANTRIQUE avec toute ses superstitions et ses figurations monstrueuses, envahit la religion et l'art. Elle eut un grand succès populaire parce qu'elle faisait une place importante à la magie et surtout parce qu'elle conciliait entre eux le culte des Ancêtres et la doctrine de Gautama, désormais bien peu reconnaissable.

L'art T'ang. — Au point de vue artistique, l'époque T'ang est considérée, par les auteurs chi-

nois, comme l'apogée splendide. IL Y A PEUT-ÊTRE LA QUELQUE EXAGÉRATION. Nous ne sommes pas, en tous les cas, en mesure de formuler un jugement très précis sur cette question. La plupart des peintures attribuées à cette époque et existant encore de nos jours sont loin de posséder une authenticité bien établie : les grands maîtres chinois — comme quelques autres..., — ont été si souvent copiés ! Les œuvres de *Li sseu hsin* (651-716) considéré comme le chef de l'Ecole dn Nord, de *Wangwei* (690-759), un des premiers adeptes de celle du Sud, de *Wou taotseu* (le Godoshi japonais, 1re moitié du VIIIe siècle), sont actuellement bien rares, s'il en existe. C'est au Japon que se trouvent peut-être encore quelques-unes d'entre elles. Presque tout le reste a sombré dans les grandes catastrophes de la Chine. Il est heureux que de nombreux ouvrages, imprimés depuis plusieurs siècles, nous aient conservé des reproductions permettant de se faire une idée sommaire du style des peintres célèbres.

Que reste-t-il donc finalement pour baser nos appréciations ? Ce sont principalement ces fresques du Turkestan chinois, ces sculptures de Long-Men, de Kang-hien qui nous ont été

révélées par les récentes missions. On y distingue :

1° Un ensemble d'éléments d'importation étrangère en voie d'amalgame, dans la transmission desquels le *Khotan* a dû jouer un rôle important en sa qualité d'intermédiaire entre l'ouest et l'est extrême et aussi de pays possédant une civilisation déjà ancienne. Ne cite-t-on pas à l'époque des *Soei* la venue en Chine *pour y exercer son art*, d'un certain *Weitche Potchena* qui aurait été apparenté à la famille royale du Khotan ? Son fils *Wei tche i Song* (ou yi Seng), né en 627 dans cette dernière contrée, aurait également peint à la cour de *Tchangnan*. Dans ce centre du Tarim QUI FUT PLUS QU'UN LIEU D'ÉTAPE, étaient venus se fondre des courants très divers : gandhârien, tibétain et même byzantin et sassanide. (Les chevaux ailés de la tombe Chouen élevée vers l'an 700 de notre ère par l'impératrice Ou, dans la province du *Chan si*, à *Hien Yang hien*, témoignent nettement de cette dernière influence.) Comme l'a fait remarquer M. Chavannes, des œuvres de transition permettent de se rendre compte de la façon dont ces emprunts sont devenus de plus en plus chinois.

2° Des sculptures religieuses se rattachant encore par certains côtés aux bas-reliefs *Wei* de la dernière époque (1re moitié du Ve siècle), mais beaucoup plus transformées par les tendances locales. Particulièrement remarquables sont ses Bodhisattvas servant d'acolytes au Grand Bouddha de Long-Men (datant de 675 après J,-C.). Nos projections montreront l'influence très marquée de telles statues sur l'art japonais de l'ère *Tempyô* (729-748).

Une mention spéciale doit être faite de ces *rois gardiens* dont la magnifique vigueur est bien loin de l'iconographie hindoue. Dans la première époque de celle-ci, à Bharhut par exemple (vers 140 av. J.-C.), ils étaient représentés sous les traits de beaux adolescents recueillis, le corps presque nu, parés de colliers et les bras croisés sur la poitrine dans une attitude de prière. A *Yun-kang* (1re époque Wei, 2e moitié du Ve siècle), les gardiens de l'entrée des grottes se souvenaient des traditions du Gandhâra par la grâce de l'attitude et les attributs (coiffure portant des ailes de Mercure, trident, vajra), mais leur allure s'était mouvementée. Enfin, à l'époque *T'ang*, nous arrivons à ce pittoresque plein de violence qui se trouve

aussi bien au Turkestan (gardien donné par M. Pelliot au Musée Guimet), qu'à *Long-Men* où existent des chefs-d'œuvres du genre et au Japon.

3° D'autres sculptures revêtent un aspect nettement profane. On doit citer dans cette catégorie les cortèges processionnels de personnages somptueusement vêtus de la grotte *Pin Yang* à Long-Men (datant de 642). Certains détails révèlent peut-être une lointaine influence des bas-reliefs *Han*, mais avec combien plus de naturel et de grâce ! En outre, on n'a plus là sous les yeux de simples silhouettes vues de profil, mais d'importantes scènes se déroulant aussi bien en profondeur qu'en largeur, qui sont fort intéressantes non seulement au point de vue purement artistique, mais encore à celui de l'histoire du costume et des mœurs (Chavannes, nos 291 à 296). Ces sculptures de Long-Men ont des analogies de style avec le rouleau de peintures du British Museum attribué à *Kou kai chih* (2e moitié du IXe siècle ap. J.-C.)[1].

1. Intitulé : *Avertissement aux dames*. Cette œuvre, comme d'ailleurs le makimono de *Lao-Shen* (la nymphe de la rivière Lao) de la collection de Mr Tuan-fang de Pékin est probablement une copie, postérieure au IVe siècle,

Elles sont l'expression du même courant national.

4° Enfin, les sculpteurs T'ang se sont montrés de puissants animaliers (autruches de *Kien-ling* et surtout chevaux de *Tchao-ling*, provenant de la sépulture de l'empereur *Tai-tsoung*, mort en 649).

Il faudrait, pour être complet, dire un mot de ces charmantes statuettes funéraires d'argile qui marquent l'apogée d'un genre existant dès l'époque Han[1].

Pour pénétrer jusqu'au Japon, cet art déjà si parfait de l'époque T'ang *trouva des routes beaucoup mieux ouvertes qu'à l'époque précédente*. Et tout d'abord, la situation de la Corée avait bien changé en un siècle. Les *Soei* étaient venus briser leur puissance contre les populations du nord de la presqu'île. Le général T'ang *Soûting fang*, victorieux du *Pektche* (Kudara) en 660, avait encore échoué contre le Kokurye (Kôma). Mais en *668*, ce dernier pays fit sa soumission. Près de 40.000 familles influentes auraient été alors déportées dans les provinces

1. Voir mon article de l'*Ostasiatische Zeitschrift*, 1e livraison : les récentes Expositions de Paris consacrées à l'art d'Extrême-Orient en 1911-1912.

méridionales et occidentales de l'Empire. Ce chiffre paraît exagéré. Quoi qu'il en soit, ces beaux succès n'eurent pas de lendemain car, dès 677, le *Sinra* devenu très puissant soumit les autres royaumes. Comme prix de la reconnaissance par la Chine de ce nouvel état de choses, il se reconnut, il est vrai, le vassal de celle-ci, mais c'était là sauver à peu de frais la « face » de l'Empire du Milieu. Par contre, l'influence de la civilisation T'ang fut très considérable sur la Corée qui devint comme « une province de la pensée chinoise »[1]. En 663, une armée japonaise s'était vu d'autre part expulser de Corée. C'en était désormais fini des prétentions conservées peut-être jusque-là sur la partie la plus méridionale de la péninsule. A la fin du XVI[e] siècle seulement, Hideyoshi devait y rentrer victorieusement.

Ce n'est d'ailleurs plus uniquement par l'intermédiaire de la Corée que le Japon subit l'influence T'ang. Au milieu du VII[e] siècle se place le fait si important de l'ouverture des relations directes entre les deux pays. On sait

1. W. Cohn : *Bildnerei der Nara Periode. Ostasiatische Zeitschrift,* fascicule 3, octobre 1912.

d'une façon certaine qu'en *631* — époque où une ambassade du Yamato fut pour la première fois reçue en Chine, — le Japon était encore fort peu connu de ce dernier état.

C. *L'influence exercée par la Chine des T'ang sur le Japon.* — La puissance *T'ang*, exagérée encore par la distance, produisit une énorme impression sur l'esprit japonais très admirateur de la force. N'est-ce pas d'ailleurs grâce au concours de la civilisation chinoise que la Corée avait repoussé finalement ses attaques? Quoi qu'il en soit, dès le nengô *Taikwa* (645-650) qui fut le premier de la chronologie japonaise, plusieurs décrets vinrent renforcer la centralisation japonaise, à l'image de la Chine. L'empereur *Tenchi* (668-671) fonda des écoles où furent enseignées la langue et la littérature chinoises. Des codes furent publiés : en *670* *Omiryô* 江近令 et en *701* (*Taihôryô* 大寳令). Mais le fait capital fut certainement l'établissement d'une capitale permanente (710) alors que jusque-là chaque souverain avait changé l'emplacement du palais impérial. Suivant la jolie comparaison d'une ancienne poésie : « Nara la verdoyante s'épanouit comme une fleur embaumée. » Le *Kojiki* 古事記 ou « recueil des

choses anciennes » fut terminé en 712. Cet ouvrage au caractère surtout légendaire se trouva complété par le *Nihongi* 日本紀 ou « Chroniques du Japon » plus historique paru en 720.

Parallèlement à la naissance de la littérature, le développement du Bouddhisme. Ce n'est guère qu'à partir de cette époque que l'on possède des renseignements précis sur les *six premières sectes japonaises, celles dites de Nara*.

Le tableau ci-contre les résume.

A ces époques encore primitives, il ne faut pas s'attendre à voir les foules pratiquer une religion bien élevée. Alors que les hautes doctrines étaient réservées à quelques initiés, la grande majorité des croyants se contentait d'implorer la divinité pour des motifs bien terrestres : protection contre les maladies et ces fléaux si nombreux de tout temps au Japon : inondations, tremblements de terre, typhons et incendies. On s'adressait donc surtout aux dieux « benoits ». Dès la période précédente, nous avons vu de nombreuses statues de *Kwannon*, ce distributeur des grâce d'Amida sauveur des hommes. Elles continuèrent à être très en vogue à la fin du VIIe et du VIIIe siècles, ainsi

NOM JAPONAIS	NOM CHINOIS	Date de l'introduction en Chine	Date de l'introduction au Japon	SYSTÈME
Jôjisu 成實	Tch'eng-cheu-tsung	Vers 410.	Vers 625 par Ek-wan; peu de succès	Hinayâna.
Sanron 三論	San-lun-tsung	En 411.	Vers 625 ; prospère au Japon.	Mahayâna.
Hôssô 法相	Fa-siang-tsung	Rapportée de l'Inde en 645 par Hiuen-tsung.	Vers 660 par Dôshò ; très prospère au Japon.	Mahayâna.
Kusha 俱舍	Kiu-chee-tsung	En 563. La secte chinoise la plus près de la pure doctrine.	Vers 658 ; peu prospère au Japon.	Hinâyâna.
Kegon 華嚴	Hoa-yen-tsung	En 418 par la traduction de l'*Avatamsakasûtra*, mais organisée au commencement du VIIe siècle seulement.	En 739 par Dôsen ; prospère au Japon.	Mahayâna.
Ritsu 律	Lu-tsung	Première moitié du VIIe siècle.	Vers 753-754 par Ganjin.	École purement chinoise.

que celles de *Yakushi*, qu'on croyait guérisseur des maladies parce que possédant la science infinie. Principalement à partir de l'ère *Tempyô* (729-748), les quatre rois gardiens eurent une vogue qui dura d'ailleurs longtemps. Il en fut de même de certaines divinités secondaires, intermédiaires entre le ciel et la terre (Kichijoten, la Sri Deva de l'Inde; Gigyei tennò ou Kala, etc.) Très importante dans l'histoire religieuse japonaise fut la fondation du *Ryobu-Shinto* 兩部神 par *Gyògi* 行基 (670-749). Sa doctrine tendit à faire entrer les *Kami* du Shintoïsme dans la religion bouddhique en tant que manifestations passagères d'un Bouddha (Gongen 權現) et fut aussi favorable à la propagation de la foi dans le peuple que le Tantrisme d'Amogha en Chine.

Division en deux périodes. — Dans la longue époque qui commence vers 645 pour se terminer en 794 (d'une façon plus précise en 784, date du transfert de la capitale à *Nagaoka* en Yamashiro qui précéda Kyòto, choisi seulement dix ans plus tard), les critiques japonais distinguent à l'ordinaire deux périodes : *A la première qui s'étend de 645 a 710*, ils donnent le nom soit de l'empereur *Tenchi Ier* (668-671), soit

encore celui du nengô *Hakuhô* (670-685). C'est surtout une époque de transition entre celle dite de *Suiko* et la *seconde période qui correspond au Nara-no jidai* (Epoque de Nara : 710-780) et est beaucoup plus glorieuse au point de vue artistique. Mais au fond, ce ne sont là que deux phases successives d'un même processus. L'époque de Nara est pourtant marquée par un mouvement religieux plus prononcé, par l'augmentation plus rapide du nombre des temples (Hasadera en 727, Dempôdô en 739, Tôdaiji en 751, Tôshôdaiji en 759, etc.). Celle-ci était due au zèle bâtisseur des grands souverains que furent *Shômu Ier* (724-748) et l'impératrice *Kôken* (749-758). Les sanctuaires provinciaux se multiplièrent comme ceux de la capitale et toutes ces constructions eurent forcément une vive répercussion artistique qui se manifesta encore *principalement dans le domaine de la sculpture.*

La Peinture. — Les quelques œuvres isolées qui ont été conservées jusqu'à nos jours ne nous permettent pas d'esquisser un tableau d'ensemble, si large soit-il, de ce que pouvait être la peinture à la fin du VIIe et du VIIIe siècles.

Elles ont bien peu de points communs les unes avec les autres et *témoignent d'influences différentes*. Le résultat de toutes les investigations tentées à leur sujet semble être que nous n'avons là sous les yeux que des œuvres dues aux initiatives particulières d'artistes étrangers venus au Japon et non soumises à une impulsion directrice.

L'une des plus connues est le portrait du prince *Shôtoku Taishi*, de la Collection Impériale. Une vieille tradition l'attribue au prince coréen *Acha*, ambassadeur en 597 ; elle ne semble guère vraisemblable. Et tout d'abord, dans ce kakemono — qui est le plus ancien connu, — l'auteur anonyme a dû se proposer de glorifier Shotoku Taishi presqu'à l'égal d'un Bouddha, en lui donnant comme acolytes deux petits princes. — (Qu'il soit signalé en passant qu'un des assistants du Fudô du Myôo-in sur le Koyasan attribué au pinceau d'*Enchin* (814-992) est un lointain descendant de ces personnages.) — Cette remarque indique *une œuvre posthume*. Mais en outre, quelques détails permettent de fixer d'une façon approximative la date à laquelle elle fut exécutée. La tablette de bois ou d'ivoire nommée *Shaku* 笏 que le prince tient dans ses

mains, et qui était portée en présence de l'empereur par des personnages privilégiés, fut mise en usage seulement sous l'empereur *Kotoku Ier* (645-654). Enfin la coiffure de Shôtoku, consistant en un curieux bonnet de soie décorée de laque, ne fut portée d'après les archéologues japonais que de 673 à 697. — Le style général de l'œuvre, une certaine raideur des attitudes, les ceintures et les armes de cour richement ornées, la forme des souliers, tout cela est *nettement chinois*. Le portrait est tracé en noir et les couleurs employées sont le pourpre, le vermillon, l'ocre, le jaune, le bleu-vert et l'argent. Les ombres sont rendues par bandes de demi-teinte accompagnant les contours et les plis, procédé observable dans certaines fresques chinoises et surtout au Khotan et connu au Japon sous le nom d'*Ungen Zaishiki*.

Les célèbres fresques d'Hôryûji ont donné lieu à beaucoup de discussions, aussi bien au sujet de leur date que de l'influence dont elles se réclament. Le *Kondô*, sur les murs duquel elles sont peintes, fut fort détérioré en 670 par un incendie. On sait d'autre part que cet édifice dut être très restauré ou même complètement

reconstruit durant le Nengô *Wadô* (708-715). On peut donc approximativement les situer dans le temps. L'ensemble : type non mongol des traits, attitudes des divinités représentées, élégance des costumes, forme des nimbes, est très visiblement INDO-GREC. La présence de fines moustaches au-dessus des lèvres de quelques Bodhisattvas est non moins caratéristique en ce sens, car on ne la trouve nulle part dans les sculptures purement hindoues. Le déhanchement prononcé, l'ornementation des bijoux, sont au contraire habituels à l'ancienne école, celle de *Sânchi* et de *Bharhût*. Quant aux fresques d'Adschânta, elles ont d'une manière générale, un aspect plus réaliste. Enfin, comparées à celles découvertes près de Khotan par M. *Stein*, à Kucha par MM. *Hori* et *Watanabe*, de même qu'à Tourfan par le comte *Kôzui Ootani*, les peintures d'Hôryûji offrent avec ces dernières des ressemblances marquées : groupement décoratif, contours des personnages exécutés au trait léger en couleur, bandes ombrées destinées à donner l'impression du relief. La part chinoise est plus difficile à déterminer : peut-être doit-on lui attribuer la facture d'animaux monstrueux ornant quelques sièges. Pour



Fresque du KONDO de Horyuji.





Le Bouddha Yakushi du temple Yakushiji de Nara
(Statue en bronze exécutée vers [illegible])

tout résumer, les fresques d'Hôryûji témoignent *d'influences indiennes et indo-grecques modifiées au Khotan et transmises ensuite sans grand changement par la Chine.* Il faut enfin remarquer que certaines de leurs particularités deviendront en quelque sorte traditionnelles : contours tracés en couleur et plis quasi-canoniques du cou des divinités, par exemple.

Une troisième œuvre fort importante dans l'histoire de la peinture du VIIIe siècle est, sans conteste, ce tableau des « Aspects du Paradis d'Amida » (Jôdô), ancêtre des Mandaras de la secte Shingon, conservé au temple de Taema et attribué à l'ère Tempyô (729-748). Exécuté sur soie, il a près de 4 mètres carrés et est inspiré d'un commentaire de sûtra (le Kwangyô shô) qui serait dû au bonze chinois Shan tao. Le centre représente un groupement de divinités formé autour d'Amida. Leur style est franchement plus chinois, plus grave aussi que celui des fresques d'Hôryûji. Certains dieux ont même des traits presque mongols. La légère moustache d'origine gandhârienne se modifie, ses extrémités se retroussant en crocs tombants. Mais les draperies, dont beaucoup découvrent l'épaule droite, et quelques atti-

tudes de divinités secondaires sont encore indo-grecques. Des édifices figurés dans les nuages, au haut de la peinture, ont donné lieu à discussion. Suivant certains, il faudrait y discerner le style de ces *Ming-tang* chinois, que l'on dit avoir été de forme carrée et recouverts d'une sorte de dôme, qui servaient de salle du trône à l'Empereur lorsqu'il convoquait les grands personnages à des assemblées générales. Il importe de faire observer que l'architecture ancienne de ces Ming-tang était déjà assez mal déterminée en 140 av. J.-C., puisque à cette époque, l'empereur *Ou* faisait rechercher comment on les construisait dans l'antiquité (textes Wieger). D'autres critiques japonaise ont émis l'hypothèse d'une influence byzantine lointaine, ce qui est très possible. Mais j'avoue ne pas être en mesure de donner une opinion personnelle, n'ayant jamais eu sous les yeux de reproduction assez satisfaisante de cette peinture d'ailleurs fort détériorée[1]. Elle a d'ailleurs pour nous un autre intérêt. Le bas et les deux côtés du tableau sont, en effet, ornés de nombreuses scènes religieuses séparées, *se passant en des*

1. *Le Kokka* d'Avril 1911 a publié un fragment de l'œuvre du temple de Taema.

lieux et en des temps différents. M. Sei-ichi-Taki (Kokka de 1911) a donc pu proposer de voir dans ces dernières une première idée de ces successions de scènes qu'offrirent plus tard les *Yemakimonos*.

Une autre catégorie de peintures annonce déjà ces derniers, dès l'époque de Nara. Nous voulons parler de ces écrits bouddhiques, sous forme de rouleaux où quelques miniatures ont été exécutées (*Kwako genzai ingwa kyô*). Mais l'illustration y est entièrement subordonnée au texte et elle a seulement pour rôle de renforcer les enseignements de celui-ci, tandis que par la suite, elle absorbera en elle tout le reste.

Ce rapide exposé permettra de se rendre compte des promesses que renfermait pour l'avenir la peinture du *Nara-no Jidai* à première vue si fragmentaire et si peu représentée. Dans celle-ci, on discerne déjà *en puissance*, plusieurs genres qui se développeront largement quelques siècles plus tard.

La sculpture. — De la deuxième époque de l'art japonais (645-794) et principalement de celle correspondant à l'apogée de Nara (710-780), nous sont, par contre, parvenues de très nombreuses sculptures.

Ce ne serait pas ici le lieu d'insister sur leur technique : M. W. Cohn dans un intéressant article en cours de publication dans l' « Ostasiatische Zeitschrift » et M. Kosaku Hamada, dans deux numéros du Kokka de 1905 (183 et 184), ont donné des renseignements détaillés à ce sujet.

Je me contenterai donc de quelques observations d'ensemble nécessaires à la clarté de ce qui suit.

1° Jusqu'à la fin du VII[e] siècle, les matières les plus employées furent encore le *bois* et le *bronze* dont les procédés de coulage s'étaient perfectionnés. Au VII[e] siècle, l'un et l'autre se rencontrèrent beaucoup moins fréquemment. Le bronze est alors réservé aux œuvres de première importance, peut-être parce que le cuivre utilisé pour des statues colossales devient trop rare. (On sait que le célèbre *Roshyâna Butsu* du *Todaiji* de *Nara* (743-748) nécessita huit refontes sucessives qui engloutirent près de 400.000 kilos de cuivre et 2.840 de zinc). Les matériaux favoris de l'ère *Tempyô* furent l'argile et le *kanshitsu* (litt., laque séchée).

2°) La couleur venait généralement recou-

vrir l'argile ou le bois. Le bronze et le *kanshitsu* furent fréquemment dorés.

3°) Il est bien difficile de reconnaître les œuvres purement japonaises de celles importées du continent ou exécutées dans l'archipel par des étrangers. D'une façon générale, la plupart des artistes durent être Coréens ou Chinois comme le prouve la consonnance des quelques noms qui sont parvenus jusqu'à nous et dont je tiens à ne pas fatiguer vos oreilles[1]. Beaucoup d'œuvres furent collectives et anonymes comme durant notre moyen-âge et le rôle de ces prêtres célèbres, qu'on cite fréquemment, *dut être tout de direction*. Le nombre de créations que l'on attribue à un *Gyôgi*, par exemple, dépasse tout ce que la vraisemblance peut accepter : invention du tour à potier, construction de ponts et de routes, propagation du *Ryôbu Shintô*, exécution d'une foule de statues, etc.

Il y aura lieu de même de ne citer que les

1. Yamaguchi Oguchi, Yakushi Tokuho, Kanashi Marako et Kimara exécutèrent en 650 les Shitennô du Kondô de Hôryùji.

Mamaro Takaichi, Kimimaro Kuninaka, Makuni Takaichi, Odama Kakinomoto furent les fondeurs du Dai Butsu de Nara (743-748).

Les artistes tels que Gigyô, Donjyô, Nyohô, qui furent employés au Toshôdaiji, sont donnés comme Chinois.

œuvres principales et caractéristiques au point de vue particulier des influences étrangères.

La première sera cet ensemble des *Shitennô* (quatre rois gardiens) en bois du Kondô de Horyûji, qui fut exécuté en 650 sur la commande de l'empereur *Kotoku* (645-651), par quatre artistes différents. Ces statues se rattachent à la catégorie dans laquelle quelques critiques ont cru discerner une inspiration coréenne. Elles offrent cet aspect un peu pataud et bien mongol, qu'on retrouve de nos jours encore chez certaines peuplades des steppes. Les seuls souvenirs de leur origine indienne sont les nimbes ronds et quelques accessoires (par exemple, la pagode-cassette des trésors). Le bas de la robe de *Tamonten* possède encore ces plis festonnés caractéristiques de l'époque de *Suiko*.

Le *Kohai* (sorte d'écran) de bronze placé derrière la triade Amida-Kwannon-Seishi du même Kondô (vers 662-771) est orné d'Apsâras (anges bouddhiques) proches parents de ceux qu'on peut discerner sur des bas-reliefs *T'ang* de *Long-Men* et sur des fresques de même époque du Turkestan chinois. L'envol des écharpes flottantes est très caractéristique et se souvient du *Gandhâra*. Ces images sont à rapprocher d'une es-

quisse un peu postérieure, exécutée en noir sur toile de chanvre et conservée au *Shosôin*. Mais, dans celle-ci, la divinité est plus maniérée dans ses attitudes, ce qui indique bien le milieu du VIIIe siècle (Le Kokka, no 216, mai 1908, en donne une reproduction).

Le grand *Yakushi Nyôrai* en bronze du Yakushiji a déjà des proportions imposantes (2m 70 et, avec le socle, 4m 10 de haut). Il doit dater des dernières années du VIIe siècle ou des toutes premières du VIIIe. (La tradition veut qu'il ait été exécuté sur l'ordre de l'impératrice *Jito* (690-696), après la mort de son époux Temmu Ier). A voir l'ensemble majestueux qu'il forme avec ses deux assesseurs, les Bosatsu *Nikkô* et *Guvakkô*, on sent les immenses progrès qu'a accomplis la technique du bronze en moins de cent ans. La statue centrale est d'un calme magnifique, le geste du dieu sobre et précis, les draperies sont bien traitées. Ses acolytes, encore déhanchés, ont une certaine *parenté « indienne »* avec les fresques du Kondô d'Horyûji. Les plis des étoffes moulant les jambes prouvent la continuité des traditions indo-grecques. Mais tout le reste, dans cette triade, est nettement *T'ang*, par exemple la

tombée du bas de la robe de la divinité centrale sur son socle, très en progrès sur l'époque précédente, et les trois grandes auréoles.

Très instructive au point de vue des influences étrangères est l'étude du socle du *Yakushi.* La partie supérieure est ornée d'une frise où l'on distingue ces pampres d'origine gréco-bouddhique passées dans l'art chinois, des oiseaux de paradis et des dragons. Au centre du panneau apparaît une curieuse image d'Atlante combien déformée depuis son expression dans l'art de la 1re période indienne (2e siècle avant notre ère) ! De chaque côté de cette figure, les arcs à extrémités relevées sont des stylisations de ces parties architecturales aussi fréquentes au *Gandhâra* qu'antérieurement à *Sânchi.* Quant aux personnages représentés au-dessous, leur aspect dravidien les assimile à ces *nagas*, génies symbolisant les anciens chefs autochtones soumis par les Aryens et maintenus dans le respect de la loi du Bouddha par leur roi *Virupaksha* (le *Zochôten* japonais), gardien de l'ouest. Ce sont ces mêmes démons qui se tordent en grimaçant sous les pieds des Shi-tennô.

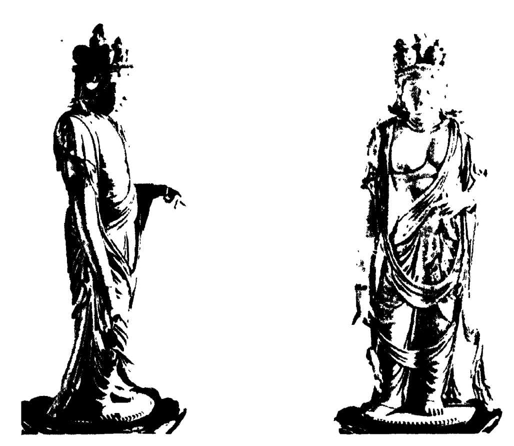
Bien plus chinois que les statues précédentes

est un Arya Avalokitesvara du Yakushiji, datant du commencement de l'ère Tempyò (vers 730) et également en bronze. L'allure de cette œuvre est beaucoup plus raide et plus éloignée de l'Inde, si l'on excepte toutefois le modelé des jambes par la draperie.

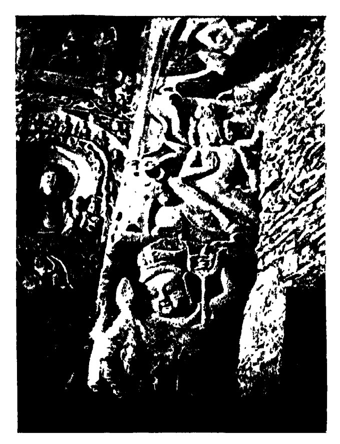
Le *Fukukensaku Kwannon* de la chapelle Sangatsudô du Tôdaiji, avec ses trois yeux et ses huit bras, qu'on croit pouvoir dater de l'année 733, époque de la construction de l'édifice, bien qu'il soit peut-être un peu postérieur, marque l'entrée dans l'iconographie bouddhique japonaise de ces divinités monstrueuses du *Tantrisme* qui commençait à être enseigné en Chine. De telles figures étonnent toujours un peu notre goût européen non au courant du symbole des attributs. La tête du dieu est surmontée d'une couronne d'argent fort richement ciselée et parée d'agates, de perles, d'émeraudes.

Fort caractéristique du milieu du VIIIe siècle est le *Ju ichimen Kwannon* (Kwannon aux onze faces) en bois du Hokkeji qu'une ancienne tradition déclare représenter les traits de l'impératrice Komyô, tout en l'attribuant à un artiste indien. On ne peut, croyons-nous, souscrire

sans réserve à cette dernière assertion : Si la statue reflète d'une façon certaine la grâce des œuvres du Gandhâra et la perfection de leurs draperies, elle est très apparentée dans l'ensemble aux Bodhisattvas assesseurs du Grand Bouddha de Long-Men (datant de 675). Mais ici l'artiste inconnu a pu se permettre sur le bois des tours de force difficilement réalisables dans la pierre. Quelques disproportions, comme la longueur exagérée *à dessein* du bras droit, étonnent à première vue. L'image assez trapue est loin de posséder la gracilité des formes de ce merveilleux *Shô-Kwannon* du temple de *Kuramadera* que devait exécuter près de cinq siècles plus tard (1226), dans un goût très japonais, le sculpteur *Jôkei*. Entre les deux statues, il y a en quelque sorte la distance qui sépare nos vierges du XIII[e] siècle de celles que Ruskin qualifie assez irrévérencieusement de « vierges au sourire de soubrette ». En allant au fond des choses, malgré la perfection raffinée de certains détails extérieurs, Kwannon du Hokkeji est loin de présenter les caractères d'un art de décadence. SA CRÉATION MARQUE, AU CONTRAIRE, UNE APOGÉE. L'expression volontaire et hautainement lointaine du visage reflète la



JU ICHI MEN KWANNON du Hokkeji de Nara
Statue en bois de l'époque Tempyo (729-748)



Partie est de l'entrée de la grotte n° IX de Yun-kang (1re Période Wei du Nord, vers 452-495). Extrait de Chavannes : Mission dans la Chine septentrionale

Le gardien de l'est DHRITARASHTRA. Au-dessus KURUKALLA une forme de TARA.

concentration de la pensée intérieure qui poursuit un rêve mystique incompréhensible au commun des croyants.

Bien plus rapproché de l'art hellénistique est ce *Gobujô* dont les traits du visage sont purement aryens. Il fait pendant à un *Gandhârva* (musicien sacré) ressemblant aux effigies qui figurent sur les monnaies grecques de Bactriane.

Durant l'époque de Nara, la représentation de toutes les divinités secondaires prend d'ailleurs une importance extrême. Celle des *dieux-gardiens* mérite une attention spéciale. Ce sont, tout d'abord, ces *Nyô* défenseurs des portes des temples (*Vajra Malla et Nârâyana*), dont l'iconographie se rapproche fort de celle des mêmes divinités *T'ang* (Long-Men) et par la vigueur de l'exécution, et par le vêtement consistant en un simple pagne. Parmi les plus célèbres, on cite ceux d'*Hôryûji* et ceux du *Kofukuji* qui paraissent postérieurs (IX[e] siècle ?).

Les *Shi-tennô* (quatre rois) du VIII[e] siècle, par exemple ceux du *Kwaidan-in* (argile) et ceux du *Sangatsudô* (Kanshitsu) du *Tôdaiji* sont également très près des statues de la même catégorie découvertes dans le bassin du Tarim

et en Chine. Mais ici, la puissance d'expression atteint une intensité admirable. Les traits bien caractérisés ne tombent pas encore dans le grimaçant comme ceux de beaucoup de figures postérieures. La noblesse de l'attitude et la beauté du geste font penser parfois aux œuvres de notre XVIIe siècle. Les armures très ajustées dont sont alors revêtus tous les *Tennô* moulent le corps de ces généraux du Bouddha prêts à conduire *Nagas* et *Yakshas* soumis à l'attaque des *Asuras* maudits. Quel chemin ont parcouru la pensée religieuse et son expression artistique depuis cette première époque de l'art indien (Bharhut, vers 140 av. J.-C.) où nous voyons les divins Maharâjah absorbés dans l'adoration et ne faisant état que de la force mystique de la prière pour préserver les régions placées sous leur garde contre toute influence ennemie ? Les *Shi-tennô* du *Kofukuji*, déjà beaucoup plus maniérés ne peuvent-être, semble-t-il, attribués qu'à la première partie de l'époque *Heianjô* (IXe siècle). Ils sont d'ailleurs fort intéressants non seulement par leur très réelle beauté, mais aussi comme exemples d'une évolution du type qui ne fera que s'accentuer par la suite.





Les deux gardiens de l'entrée d'une grotte de LONG MEN (Epoque TANG)
Extrait de Chavannes loc. cit.



NYO du Kwaidanin du Todaiji de Nara (VIII[e] siècle)
Statue d'argile.

Le courant réaliste de l'Epoque de Nara. — L'époque de Nara réserve bien des surprises. Nous pouvons constater presqu'à sa source un courant tout nouveau, *à caractère nettement réaliste.* Il apparaît dans certaines figures d'argile peint représentant les disciples du Bouddha se lamentant lors de l'entrée de leur maître dans le *Nirvâna.* Celles-ci font partie d'un des quatre groupes exécutés en 711, sous le règne de l'impératrice *Gemmyô* et demeurés depuis dans la pagode d'Hòryûji. Dans certaines scènes de Nirvâna du Gandhâra, on peut constater des tendances analogues, comme aussi dans ces fresques des Ming-oï près de Quyzyl, étudiées par M. Grünwedel, où l'on voit hommes et femmes s'entaillant, avec des gestes tragiques, poitrine et visage, pour mieux marquer leur désespoir. Mais ici le pathétique atteint son maximum d'intensité sans tomber dans une exagération affectée. On sent déjà là l'inspiration qui créera ce *Nehanzô* (Kakemono) du Kongôbuji de la province de Kii, datant de 1086, une des premières œuvres dues à un maître de pur *Yamato-ye* que nous connaissions, et un peu plus tard le *Shigizan-eugi* de *Kakuyu Sôjô* (archevêque) de *Toba* (1053-1140).

On remarquera tout particulièrement la ressemblance du bas de la figure à la mâchoire avançante des personnages figurés sur ce rouleau de peintures, avec celui de quelques *pleurants* du groupe d'argile d'*Hôryûji.*

Une autre catégorie d'œuvres comprenant tout à la fois des peintures et des statues, a exercé la sagacité des chercheurs. Elles se rattacheraient, suivant certains, au courant coréen de la période précédente. J'ai moi-même été assez près de me ranger à cet avis, mais diverses remarques faites depuis m'amènent à douter. Des fresques du Turkestan chinois représentant des divinités secondaires peuvent être rapprochées de ces œuvres japonaises. D'autre part, celles-ci offrent beaucoup d'analogies avec ces délicates figurines de terre cuite d'époque T'ang où les silhouettes féminimes déploient une grâce si naïve.

Très célèbres sont les images figurant l'Aphrodite de l'Extrême Orient, *Kichijô tennô,* expression bien transformée par l'espace et le temps de la *Sri Deva* (Lakshmi) déesse de la beauté et du bonheur de l'iconographie indienne (statuette en bois laqué et peint du Jôruriji ; délicieux *Gaku* 額, ou peinture d'ex-



Deux rois gardiens du Todaiji de Nara (VIIIe siècle



Sri Deva ou Lakshmi, la Kichijo tenno du Japon, du Joruriji de la p
de Yamashiro, Époque Tempyo (729-748) Statue en bois peint.

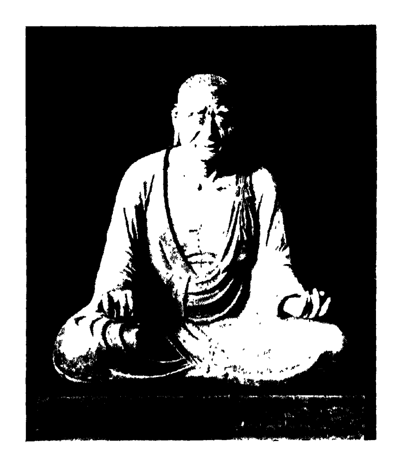
voto, du Yakushiji). Par ses délicatesses, l'art qui a présidé à l'exécution de ces chefs-d'œuvre est bien voisin de celui auquel on doit le Kwannon du Hokke-ji. Mais ici l'inspiration est moins haute et plus près de l'idéal terrestre. Dans le *Gaku* cité, les étoffes ont une légèreté et une transparence admirables. La divinité de joie, gracieuse et souriante, est vêtue comme les princesses de l'époque. Son visage aimablement rond ressemble à celui d'une déesse du Parivara de Bouddha figurée dans une fresque des Ming-Oï de Quyzyl[1].

Un paravent de six feuilles du *Shôsôin*, remontant probablement à l'année 756, appartient à la même catégorie. Il est décoré de jeunes femmes sous les arbres dont les silhouettes ont malheureusement beaucoup souffert du temps. Leurs vêtements ont été primitivement en partie recouverts de plumes dont il ne subsiste plus qu'un léger duvet. Et, à ce propos, on ne peut s'empêcher de songer à ce que les annales chinoises rapportent d'une fantaisie de l'empereur *Soei Yang ti* (605-618) : « Un jour ce souverain s'avisa d'orner de plumes les robes de

1. Grünwedel *Altbuddhistische Kultstätten in Chinesisch-Turkestan.* Figure 211, page 92.

ses dames ». Les coiffures très curieuses ont la forme d'une sorte de turban. Ces images fort naturelles *ont peut-être voulu viser au portrait.*

La statuaire de portrait. — La statuaire du VIIIe siècle s'est offert parfois un programme analogue. La statue-portrait semble être née de la représentation de certaines divinités secondaires pour lesquelles on rechercha des modèles humains. Le *Bonten* (Brahma) et le *Taishakuten* (Indra) en laque sèche de la chapelle Sangatsu-dô du Todaiji sont déjà assez voisins de certaines effigies de prêtres postérieures, par exemple de celle de ce *Vosbuandhu* du Kondô du Kofokuji où apparaît déjà nettement la transformation japonaise des données continentales. Mais sans descendre à ce IXe siècle, nous trouvons, à l'époque de Nara, un splendide portrait (en *kanshitsu*) du prêtre *Gien* conservé au temple *Okadera*. Cette image conserve encore quelques chose des habitudes bouddhiques du sculpteur, par exemple cet allongement canonique des oreilles qui n'a plus ici de raison d'être. Le modelé du corps et des draperies est assez simplifié, — en accord avec les particularités de la laque employée. — Mais la figure a une très belle expression et on sent



Portrait du prêtre GIEN du temple Okadera (VIIIe siècle)
Statue en Kanshitsu



Peinture murale du Kondo du temple Murou Ère Konin (824-833 après J.-C.).

que l'artiste inconnu a dû s'efforcer *de faire ressemblant.* (A signaler aussi la statue en *kanshitsu* du prêtre Gyôshin du Yumedono du temple d'*Hôryûji*).

Et par tous ces exemples choisis dans des genres si différents, on voit combien ce VIIIe siècle japonais doit à l'étranger, à la Chine des T'ang et au Turkestan, en particulier, mais également aussi combien *il marque de points de départ nés de cette influence continentale,* germes de l'abondante floraison des siècles qui suivront: grand art religieux porté à la perfection dans la sculpture, réalisme que développeront pleinement les œuvres laïques de l'ère de Kamakura (1185-1333) déjà entrevu, rouleaux de peintures lointains ancêtres des Ye-makimonos, premiers portraits exécutés dans l'atmosphère recueillie des sanctuaires.

VII

La IIIe Période (794-950)

Par le transport de la capitale impériale à *Heian,* la ville qui devait par la suite devenir Kyôto, s'ouvre une ère nouvelle : celle dite

HEIAN-NO JIDAI. J'ai montré ailleurs[1] qu'au point de vue particulier de l'histoire de l'art, celle-ci se divise *en deux grandes périodes* : DE 794 JUSQUE VERS 950, apogée des écoles de peinture bouddhiques (et développement des idées directrices de la statuaire de l'époque précédente), lente assimilation des idées étrangères ; DE 950 A 1167, transformation complète de ces dernières par le génie national maître de ses moyens (fin de l'époque des Fujiwara) et naissance véritable de l'art laïque.

Je n'aurai à m'occuper ici que de la première de ces périodes et encore de façon sommaire, afin de montrer l'influence des derniers apports continentaux.

L'apogée du Bouddhisme. — L'époque de *Heian* marque l'apogée du Bouddhisme au Japon, mais d'un Bouddhisme très spécial et encore plus éloigné de la pure doctrine originelle que celui des six premières écoles qui florissaient à Nara. Deux nouvelles sectes furent fondées dans l'Archipel au IXe siècle. Le prêtre *Saichô* 最澄 (nom posthume *Daigyô*

1. *Revue des Deux-Mondes.* — 1er Septembre 1912. L'Evolution de la Peinture japonaise du VIe au XIVe siècle.

Daishi 767-822) importa la secte *Tendai* 天 台 originaire de Chine où elle était très en faveur depuis la fin du VIe siècle. C'était une très large extension du système du *Mahayâna* qui tentait de concilier tous les extrêmes de la doctrine et déclarait que tout homme pouvait devenir Bouddha, en travaillant dans un sens particulier. Bien plus grande pratiquement fut d'ailleurs l'influence de la secte *Shingon* 眞 言 fondée par *Kukai* 空 海 (nom posthume Kôbô Daishi 774-834) après son retour de Chine en *806*. Elle s'incorpora des tendances très diverses : théistes, mystiques et même fétichistes. Son principal Bouddha fut *Dai Nichi Nyôrai* (Vairocana), intelligence suprême dont toutes les autres divinités ne se trouvèrent plus être que des émanations secondaires. *Kwannon et Sakya* devinrent ses assesseurs. L'influence du Tantrisme, dont le *Shingon* n'est, en somme, qu'une forme, donna une place prépondérante aux divinités terribles telles que *Fudô* chargé de la destruction des démons, généralement représenté flanqué de *Kongara* et de Seitaka. L'art japonais fut envahi de ces images de « DIEUX EN COLÈRE » à l'aspect féroce et environnées de flammes, dont l'individualité était

nettement marquée par des attributs spéciaux (Par exemple le lacet et le glaive pour Fudô).

L'enseignement ésotérique de la nouvelle doctrine attribua une grande importance aux symboles qui s'exprimèrent dans des rites et des prières. Il y eut désormais des incantations spéciales pour détourner tous les genres de calamités, en vue de la recherche des biens temporels comme des spirituels : le nom même de *Shingon* signifie « paroles efficaces » (Mantra). Les gestes rituels n'eurent pas une moindre importance. Toutes ces pratiques furent réglementées dans les canons rédigés par Kukai. Pour mieux frapper l'imagination populaire, on multiplia les cérémonies et les images divines. En s'efforçant de donner aux fidéles une représentation complète du paradis, on en vint à créer ces Mandaras 曼陀羅 « ensembles parfaits », où se trouvait figuré l'univers entier par des groupements de divinités carastéristiques. En vue d'attirer sur le monde les bénédictions du ciel, un zèle pieux conduisit clercs et laïques à manier le pinceau ou le ciseau. Les conceptions nouvelles étaient plus facilement exprimables par la peinture : de là la vogue nouvelle

de cet art jusque-là demeuré assez en retard sur la sculpture.

La Peintures de Fresques. — Comparées aux fresques d'Hôryûji, les peintures murales du IXe siècle montrent un tout autre caractère. Un des meilleurs exemples est celui fourni par la décoration des cloisons de bois du *Kondó* du temple *Murôji* du Yamato. On sent dans cette œuvre une imitation encore malhabile de la sculpture de l'époque. L'élégance gandhârienne des divinités d'Hôryûji est désormais bien loin et l'on n'a plus sous les yeux que le style T'ang avec sa recherche de la sobriété énergique du trait. Le coloris est appliqué par grandes teintes plates où dominent le rouge, le bistre et plusieurs verts et d'où les bandes ombrées, destinées à exprimer le relief, ont presque totalement disparu. L'ensemble offre un aspect assez décoratif malgré les imperfections des détails.

Les portraits de prêtres. — Non moins chinoise est l'inspiration des premiers portraits de prêtres peints, datant de l'ère *Kônin* (810-823), et conservés au *Tôji* de Kyôto. Ils représentent les sept fondateurs de la secte *Shingon*. Deux d'entre eux auraient été exécutés par *Kôbô*

Daishi en personne et les cinq autres, rapportés de Chine par ce dernier, seraient dus au pinceau du Célestial *Lichen* 李眞 (fin du VIIIe-commencement du IXe siècle). La valeur de cette attribution est d'ailleurs ici de peu d'importance. Il est, au contraire, intéressant de constater le style très chinois de ces peintures et leur *parenté avec les portraits de prêtres sculptés*. Le coloris est un peu plat. Les traits du visage sont simplement exécutés d'un pinceau léger et ne montrent pas ces empâtements de couleur blanche des œuvres postérieures de style purement japonais (*Yamato-ye*).

Les « Divinités terribles ». — Les divinités représentées sur les kakemonos peuvent être divisées en deux grandes catégories. La première comprend ces *divinités terribles* auxquelles nous avons précédemment fait allusion. Il existe, par exemple, au Japon toute une série de *Fudô*. Deux d'entre eux, actuellement dans la collection du Manjuin du Onjôji datent du milieu ou de la fin du IXe siècle et jouissent d'une très célèbre réputation. On pourrait qualifier de « bêtes fauves divines », ces exécuteurs des hautes œuvres du Bouddha dont les images se rattachent aux plus horrifiques représenta-

tions du *Tantrisme*. On sent que l'artiste s'efforce à tout prix d'inspirer la terreur. De là l'exagération d'un rictus bestial de la face, le rendu conventionnellement énergique des muscles tendus pour l'effort. Le coloris est d'un jaune lumineux rehaussé par le rouge de la draperie qui tombe de la ceinture et l'or des bijoux. Comme dans beaucoup d'autres peintures religieuses de l'époque, les contours du corps sont exécutés en vermillon.

Le *Fudô* du *Myô-ô-in*, temple du *Koyasan*, diffère notablement des précédents. Son auteur qui aurait été Enchin (Chishô Daishi : 814-892) propre neveu de *Kukai*, a voulu donner l'impression d'une force calme mais irrésistible. Une innovation qui annonce déjà les peintures du XI[e] siècle, a placé le dieu dans un embryon de paysage : il est, en effet, assis sur un amoncellement de rochers, la jambe droite pendante et la gauche repliée, dans une pose très naturelle. Seule l'expression de la face, le glaive flamboyant et le lacet nous rappellent la mission terrible du *Fudô*. L'aspect enfantin plein de candeur de l'un de ses assistants mérite d'être signalé.

Les dieux supérieurs. L'apogée des Écoles

Bouddhiques de Peinture, d'inspiration chinoise (fin du Xe commencement du XI^s siècle). — La seconde catégorie de peintures religieuses offre un tout autre caractère que celle des « dieux en colère ». Tandis que ces agents secondaires de la volonté divine semblent toujours prêts à l'action, sous sa forme la plus violente, les dieux supérieurs sont représentés plongés dans la béatitude infinie que rien ne peut troubler. Innombrables ont été les œuvres du IXe siècle appartenant à cette classe, mais malheureusement, fort peu de véritablement authentiques sont parvenues jusqu'à nous. Tel est le cas pour les peintures du grand *Kose Kanaoka* (vers 859-930) dont beaucoup de temples japonais se flattent pourtant de posséder des originaux. Le *Kwannon* aux onze faces de la collection du marquis Kaôru Inoué serait une des plus certaines. Mais ce qu'il importe surtout de mettre en lumière, c'est que le génie du fondateur de la famille *Kose* est le résultat de trois siècles d'efforts de la peinture japonaise. La fin du IXe et la première moitié du Xe siècle marquent, en effet, l'*apogée des Écoles bouddhiques d'inspiration chinoise*, avant que la transformation japonaise de la fin de l'époque

des Fujiwara ne soit venue leur donner un style fort différent.

Parmi les chefs-d'œuvre généralement anonymes de cette époque, on cite le Kokuzò 虚空藏 Bosatsu (Akasagharba, personnification de la sagesse) de la collection Kaòru Inoué qui figura à l'exposition anglo-japonaise de 1910. Mais l'exemple le plus caractéristique semble être cet *Emma-ò* (Yama Deva) du Kwanchiin du Tòji qui aurait été exécuté en 925 par le *Sozu* (Evêque) *Eri*. Une peinture très analogue, à quelques détails près (suppression des acolytes, par exemple), mais peut-être un peu antérieure, appartient à M. Tomitaro Hara de Yokohama (reproduite dans le Kokka, nº 221, octobre 1908).

L'œuvre du Kwanchiin est une de celles qui permettent de se rendre le mieux compte de la conception d'un peintre religieux japonais à l'époque où le genre avait atteint la perfection. Pour bien la comprendre, il est tout d'abord nécessaire de connaître exactement la nature du dieu représenté. L'évolution de sa personnalité est intéressante à suivre. Vers la fin de la période védique, *Yama* « roi de la mort bénie », était un des quatre dieux des éléments indiens,

parmi lesquels il représentait la TERRE. Il se trouva ensuite compris dans l'ensemble des gardiens des régions brahmaniques, tout en restant le souverain de la mort et de l'enfer qui était supposé exister *sous la terre*. On saisit ainsi facilement le terme de transition entre la conception védique et celle des Brahmanes. Dans le Panthéon bouddhique, Yama délégua son rôle de gardien du sud à *Virûdhaka* et se renferma plus exclusivement dans celui de *maître des lieux infernaux* qui lui fut conservé en Chine, comme au Japon où il est connu sous le nom d'*Emma ô* 閻魔王. Sa fonction principale est de juger les trépassés et de décider des châtiments qu'ils ont pu mériter. L'idée essentielle à exprimer par l'artiste est donc celle de la justice implacable et ininfluençable.

Le dieu est figuré de la façon la plus abstraite, la plus impersonnelle possible. Son sexe lui-même demeure indéterminé. L'immuabilité du buste, les yeux presque fermés veulent exprimer l'ataraxie complète, l'absence de tout sentiment de compassion ou de haine, et, d'autre part, une majesté pleine de sérénité. Et tout dans l'œuvre découle de ces idées maî-

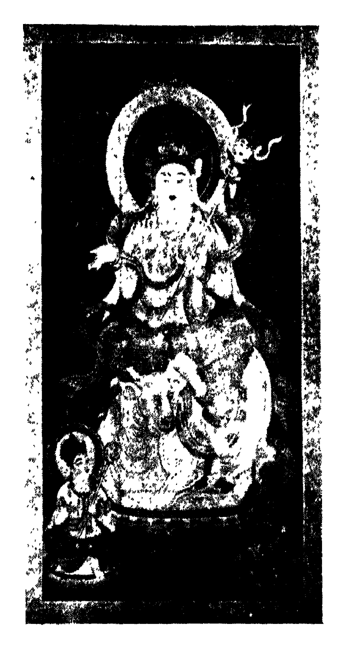


Image de Yama Deva (Emma-o) kakemono en couleurs avec application d'or exécuté en 925 et attribué au SOZU ERI. Temple Kwanchiin du Toji de Kyoto

tresses qui forment comme la *nature intime du sujet*, ce *Seidô* (ou *kokoro mochi*) que le peintre doit s'efforcer de rendre aussi intensément que possible. La composition du kakemono est parfaitement appropriée à cette conception, ainsi que le veut le principe *keisho* (ou de la forme adéquate au sujet). Le RHYTHME DES LIGNES, aussi bien dans les contours du corps du dieu que dans l'image du bœuf (Nandi) qui lui sert de support, est en effet plein de noblesse comme à l'ensemble de l'œuvre. Toutes les courbes largement ouvertes, des plis du cou, de la poitrine, répondent à une même formule. Le dessin des vêtements est lui-même calculé en conséquence, dans le but de renforcer cette belle ordonnance. Pour éviter la monotonie, le peintre a figuré l'envol d'une écharpe flottante, mais celle-ci, dans son mouvement même, conserve UNE BELLE SYMÉTRIE. La richesse des couleurs des draperies, la magnificence des applications d'or et la somptuosité des bijoux viennent encore rehausser l'effet décoratif.

En représentant les deux acolytes, le peintre s'est efforcé d'appliquer la règle du contraste (*in-yô*) et de montrer la distance qui les sépare du dieu principal dont ils ne sont que les

mandataires, les agents d'exécution. La figure auréolée, à la droite de *Yama*, symbolise la récompense du bien et le génie terrible de gauche le châtiment du mal. Les images ne sont pas astreintes à l'immobilité comme la divinité centrale. La fonction particulière dévolue à chacune d'elles est rendue d'une façon caractéristique. Il y a en elles comme une transposition de la valeur des actes qu'elles sont appelées à juger et de la nature de la sentence prononcée. L'assesseur de droite exprime la félicité parfaite, récompense des hommes ayant vécu dans l'accomplissement de la loi du Bouddha; le démon qui lui fait pendant évoque les troubles pensées et les actes criminels. Les courbes irrégulières, brisées, veulent rendre ce dernier effet.

Dans ce *kakemono* d'apogée, on SENT ENCORE L'INFLUENCE LOINTAINE DE LA SCULPTURE. On ne peut s'empêcher de songer, par exemple, à ce bas-relief ornant l'embrasure de la porte de la grotte n° IV de *Yun-kang* (Époque *Wei* du Nord. 1re période — 2e moitié du Ve siècle) et nous constatons ainsi une fois de plus la permanence des traditions iconographiques d'origine continentale. Le taureau, en particulier, — cette

monture favorite des divinités Sivaïtes : Siva, Pârvati, Mahâkâla, dans l'Inde et le Tarim, — a dans les deux œuvres une extrême ressemblance. La position assise du dieu est analogue. Mais la sculpture de *Yun-kang* est plus près de l'art du Gandhâra. Depuis, l'influence chinoise de l'époque *T'ang* est venue se faire sentir de façon prépondérante et l'image a perdu tout caractère sensuel.

Le peintre de *Butsu-ye* (image de Bouddha) ne s'applique jamais à faire œuvre réaliste. Il se préoccupe peu de la perspective. Voulant produire un effet d'une nature déterminée, il ne recule devant aucun artifice pour y parvenir, et néglige, au contraire, tout ce qui ne répond pas à ce but direct.

Le modelé est rendu de façon déjà satisfaisante par le système des lignes courbes et par la graduation légère mais savante de la nuance rose qui rend les chairs. On ne trouve dans le kakemono étudié aucun de ces empâtements qui deviendront fréquents par la suite, mais de belles teintes plates où les notes dominantes sont le rouge et le vert, utilisés dans les vêtements. Ceux-ci sont en outre parsemés de motifs décoratifs très finements traités. Plus

on examine cette œuvre, et plus on se sent subjugué par elle.

Conclusions. — Par la suite, l'art descendra progressivement des hauteurs où l'avait placé la pensée bouddhique de cette grande époque. Les dieux s'humaniseront dans leur expression et deviendront « DE BEAUX HOMMES ». Durant la seconde partie de l'époque de *Heian* (950-1167), le Japon s'engage franchement dans une voie de transformation nationale. La décadence des T'ang ne lui inspire plus que pitié et, dès 894, un décret est même venu supprimer l'ambassade résidant à *Tchang-nan* (Sinan fu). C'est seulement à partir de la fin du XIIIe siècle et surtout du XIVe, que les notions artistiques de l'époque chinoise *Song* commenceront à exercer quelque influence sur la peinture japonaise, faisant prévoir la renaissance du XVe. Mais auparavant, un art splendide d'INSPIRATION PUREMENT LAÏQUE ET NATIONALE aura pris naissance (XIe siècle) et se sera pleinement développé dans les *yemakimono* (rouleaux de peintures) des maîtres de *Yamato-ye* (fin du XIIe, XIIIe siècle). Nous avons discerné son origine lointaine dans des œuvres exécutées UN PEU EN MARGE DE LA RELIGION, telles que ces statuettes

de disciples du Bouddha se lamentant et aussi ces portraits de prêtres à tendances déjà réalistes. Et par ces quelques points de repère dans l'écoulement des siècles, nous nous trouvons à même de deviner la continuité de l'évolution de la pensée artistique japonaise, éclose de l'influence étrangère, mais ayant su parfaitement s'assimiler, puis transformer par la suite, les notions continentales.

SUR DES

ILLUSTRATIONS TIBÉTAINES

D'UNE

LÉGENDE DU DIVYĀVADĀNA

PAR

J. HACKIN

Une légende, assez tardive, attribue à une intervention du Buddha la première représentation de son image[1]. Le récit consacre ainsi, très

1. Cette légende, extraite du Divyavadana, est traduite dans l'*Introduction à l'Histoire du Bouddhisme indien* de Burnouf (p. 340-344); elle est également mentionnée avec renvoi à la traduction de Burnouf dans A. Schiefner, *Eine tibetische Lebensbeschreibung Çākya-muni's* (*Memoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, VI, p. 274). Enfin M. Laufer a ajouté à sa traduction de la première partie du *Citralakṣaṇa* (*Dokumente der indischen Kunst, erstes Heft : Malerei, Das Citralakṣaṇa nach dem tibetischen Tanjur herausgegeben und übersetzt.* Leipzig, 1913, p. 186) une traduction résumée de cette légende d'après le *Dpag bsam ljon bzaṅ* du *lama Sum-pa mkhan-po ye-çes dpal-'byor* (1702-1775); (*Ed., Sarat Chandra Das*. Calcutta, 1908, p. 136). Comparer la suite avec l'épisode de la princesse Ratnāvalī dans W. W. Rockhill, *The life of the Buddha and the early history of his order*. Londres, 1892, p. 59.

habilement, l'orthodoxie douteuse des reproductions subséquentes et leur culte même.

J'ai eu la bonne fortune de trouver sur une peinture tibétaine, faisant partie de la collection libéralement offerte au Musée Guimet par M. Jacques Bacot, quelques curieuses illustrations de cet avadāna. Le conservatisme religieux des Tibétains est bien connu; les lamas nous ont soigneusement transmis par le moyen de leurs poncifs des traditions iconographiques fort anciennes; il m'a semblé, que les illustrations de la légende qui justifie le culte de ces pieuses enluminures, méritent d'êtres publiées et confrontées avec le texte même du récit. Les inscriptions qui soulignent les différents épisodes rendent particulièrement facile et sûre la besogne d'identification.

Nous pénétrons, avec la première représentation, dans le vif du sujet[1]. Le roi Bimbisāra du Magadha se trouve dans son palais; il admire « une armure merveilleuse et toute couverte de

1. Inscription : *rgyal-po gzugs-čan sñiṅ-po la u-tra-ya-nas rin-po-čhe'i khrab bk[s]ur-ba choṅ-pas phul*. — L'armure précieuse offerte au roi Bimbisāra par Utrayana (Rudrayaṇa dans le Divyavadana) [est] remise par un marchand.



joyaux » qui lui est présentée par un envoyé du roi Rudrâyaṇa de Rōruka[1] (pl. I).

Les hommes « experts à juger les pierres précieuses » (*nor-bu mkhan*) furent ensuite appelés par le roi Bimbisāra ; on les voit (pl. I) pénétrer dans le palais[2]. « Fixez, leur dit le roi, le prix de cette armure. O roi, répondirent les joailliers, chacune de ces pierres est hors de prix ; c'est une règle que quand on ne peut pas déterminer le prix d'une chose, on en fixe la valeur à dix millions [de pièces]. Le roi Bimbisāra dit alors avec chagrin : Quel présent pourrai-je envoyer en retour au roi de Rōruka ? Puis il fit cette réflexion : Le bienheureux Buddha [est maintenant dans le royaume] ; il connaît par sa science sans égale ce que c'est qu'un roi généreux ; il possède des moyens surnaturels ; j'irai [auprès de lui], j'irai trouver le bienheureux Buddha — Ayant donc pris l'armure, il se rendit au lieu où se trouvait Bhagavat ; et quand il y fut arrivé, ayant salué, en les tou-

1. Tibétain : sgra-sgrogs. Sarat Chandra Das donne comme équivalent sanscrit Rāvaṇa (*Dpag bsam ljon bzaṅ*, Ed., Sarat Chandra Das, Calcutta, 1908, Index, p. XXVII).

2. Inscription : *nor-bu mkhan khrab-gi rin-thaṅ bčad-pa* = Les joailliers évaluent le prix de l'armure.

chant de la tête, les pieds de Bhagavat, le roi Bimbisāra lui parla ainsi : Dans la ville de Rōruka, seigneur, habite un roi nommé Rudrāyaṇa; c'est mon ami, quoique je ne l'aie jamais vu ; il m'a envoyé en présent une armure formée de cinq parties. Quel présent lui ferai-je en retour? — Fais tracer sur une pièce d'étoffe, lui répondit Bhagavat, la représentation du Tathāgata, et envoie-la-lui en présent.

« Bimbisāra fit appeler les peintres et leur dit : Peignez sur une pièce d'étoffe l'image du Tathāgata. Les Buddhas bienheureux ne sont pas faciles à aborder ; c'est pourquoi les peintres ne purent saisir l'occasion de [peindre] Bhagavat. Ils dirent donc à Bimbisāra : Si le roi donnait un repas à Bhagavat dans l'intérieur de son palais, il nous serait possible de saisir l'occasion de [peindre] le Bienheureux. Le roi Bimbisāra ayant donc invité Bhagavat à venir dans l'intérieur de son palais, lui donna un repas. Les bienheureux Buddhas sont des êtres qu'on ne se lasse pas de regarder. Quel que fût celui des membres de Bhagavat que regardaient les peintres, ils ne pouvaient se lasser de le contempler. C'est pourquoi ils ne purent saisir le moment de le peindre. Bhagavat dit

alors au roi : Les peintres auront de la peine, ô grand roi ; il leur est impossible de saisir le moment de [peindre le] Tathāgata, mais apporte la toile. Le roi l'ayant apportée, Bhagavat y projeta son ombre et dit aux peintres : Remplissez de couleurs ce contour[1]..... »

Notre peinture n'offre aucune représentation de cet épisode, mais une scène de la planche I évoque la suite du récit : le Buddha est assis, on voit, près de lui, un chevalet très rudimentaire qui supporte une toile, l'image du Maître est apparente, les contours seuls sont tracés ; un peintre agenouillé s'efforce de les remplir de couleur.

Le roi Bimbisāra et les gens de sa suite se tiennent devant le Maître. L'inscription[2] évoque l'impuissance préalable des peintres ; ces derniers, avaient eu soin d'écrire suivant les indications du Maître, à la partie inférieure de la peinture « la formule du refuge ainsi que les préceptes de l'enseignement, la production des causes et les stances suivantes :

1. Burnouf, *Introduction*, p. 341.

2. Inscription : *ri-mo mkhan-gyi[s] sku gzi-(s)byin mthoṅ čhe-sku'i 'od skye-ba ma-tchon(?)gyi gnan-pa* = Les peintres voyant le corps éclatant............. ne peuvent peindre (?). *rgyal-pos skye-lan ston-pa-la žus-pa* = Le roi demande au Maître.. ..

« Commencez, sortez [de la maison]; appliquez-vous à la loi du Buddha, anéantissez l'armée de la mort comme un éléphant renverse une hutte de roseaux.

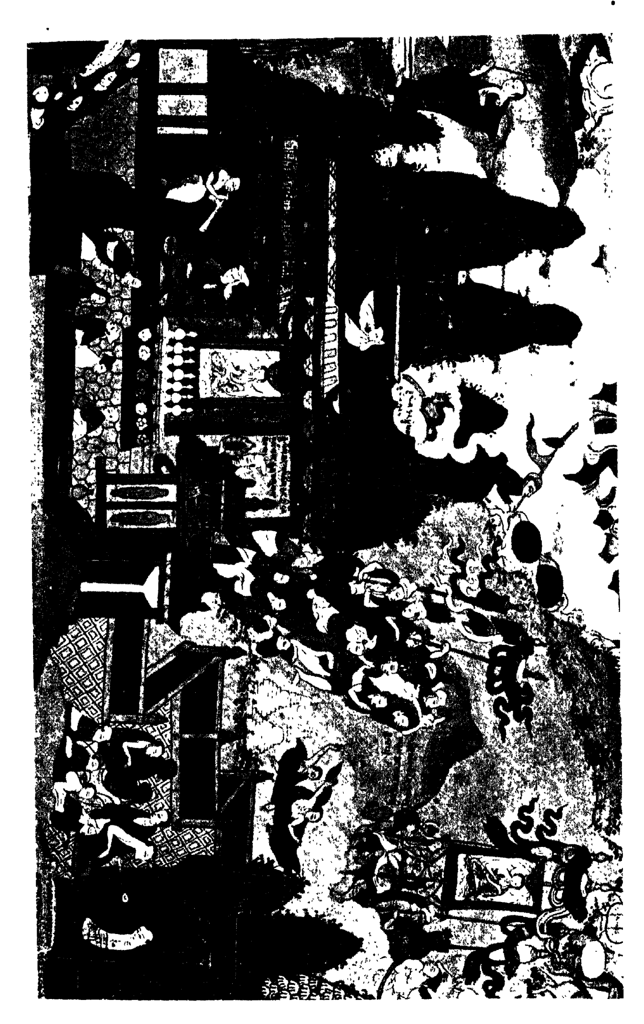
« Celui qui marchera sans distraction sous la discipline de cette loi, échappant à la naissance et à la révolution du monde, mettra un terme à la douleur.

« Si quelqu'un demande ce que sont ces sentences, il faudra répondre : La première est l'introduction, la seconde l'enseignement, la troisième la révolution du monde, la quatrième l'effort. »

Bimbisâra écrivit ensuite au roi Rudrāyaṇa pour l'inviter à recevoir avec honneur l'image du Maître. Il faut, disait-il, « que tu fasses orner la route dans une étendue de deux yojanas et demi; il faut que tu sortes toi-même avec un corps d'armée composé de quatre espèces de troupes, il faut que tu places ce présent dans un lieu large et ouvert, et que tu ne le découvres qu'après l'avoir adoré et lui avoir rendu de grands honneurs[1]. »

Rudrāyaṇa, ayant pris connaissance de cette

1. Burnouf, *Introduction*, p. 342.



lettre, témoigna d'une certaine impatience, ses conseillers le calmèrent et il se conforma aux indications énoncées. La réception de l'image du Buddha figure sur notre peinture (pl. II), la pieuse représentation est portée par un yakṣa entouré de personnages porteurs de bannières; nous nous rendons compte immédiatement que l'iconographie anticipe un peu sur la légende, l'image du Maître portée par le yakṣa est déjà découverte; le roi Rudrāyaṇa s'incline et les gens de sa suite font l'añjali[1]. La légende dit bien que le roi « sortit avec un corps d'armée composé de quatre espèces de troupes, mais que le présent, introduit dans la ville, ne fut découvert qu'après qu'on l'eut adoré et qu'on lui eut rendu de grands honneurs[2] ». — On peut voir, suivant le cortège de l'image, une longue théorie de marchands; c'est à ces honnêtes commerçants que le roi Rudrāyaṇa dut de connaître les mérites personnels du Buddha;

1. Inscription : *'phrin-yig gi don-ltar u-tra-ya-nas thaṅ-ka-la bkur-ste byas-pa* = [Se référant] au sens de la lettre, Utrayana (Rudrāyaṇa) rend hommage à l'image.

rgyal-po daṅ [b]skor-rgyal dgra-bčom-la thob-pa = Le roi et la suite royale atteignent l'état d'arhat.

2. Burnouf, *Introduction*, p. 342.

ils furent également les commentateurs zélés des enseignements inscrits sur l'image.

Rudrāyaṇa, touché par le récit des marchands, « repoussant toutes les affaires et tout autre objet, s'assit le matin, les jambes croisées, le corps droit ; et replaçant sa mémoire devant son esprit, il se mit à réfléchir sur la production des causes [successives de l'existence] qui se compose de douze termes, en l'envisageant tant dans l'ordre direct que dans l'ordre inverse, de cette manière : Cela étant, ceci est ; de la production de cela, ceci est produit », et en commençant par : « les concepts ont pour cause l'ignorance », jusqu'à ce qu'il arrivât à l'anéantissement de ce qui n'est qu'une grande masse de maux. Pendant qu'il réfléchissait ainsi sur la production des causes, qui se compose de douze termes, en l'envisageant dans l'ordre direct, fendant avec la foudre de la science la montagne d'où l'on croit voir que c'est le corps qui existe, montagne qui s'élève avec vingt sommets, il vit face à face la récompense de l'état de Çrōtāpatti et quand il eut reconnu les vérités, il récita cette stance :

« La vue de la science a été purifiée [en moi] par le Buddha, qui est le joyau du monde :

adoration à ce bon médecin dont cette guérison est certainement l'ouvrage[1] ! »

Le dernier épisode figuré sur notre peinture (pl. II) représente Rudrāyaṇa rendant hommage à l'image du Buddha[2], des offrandes sont disposées sur une table, et des personnages appartenant sans doute à la domesticité du palais s'apprêtent à rendre hommage à la représentation du Maître.

Telle est la légende, le génie précurseur de Burnouf dévoila immédiatement la manœuvre habile qui consistait « à faire remonter jusqu'au

1. Burnouf, *Introduction*, p. 344.

2. Inscription : *rgyal-po'i thaṅ-ka'i chig[s]-bćad-kyi don bsam-pas rgyan-bžugs thob-pa* = Le roi ayant médité sur le sens des stances de la peinture atteint l'état de çrotāpanna.

Remarquons tout d'abord la mention fautive *rgyan-bžugs* pour *çrotāpanna,* la forme exacte est *rgyun-du žugs-pa* (*Mahāvyutpatti*, édition E. Denison Ross. — *Memoirs of the Asiatic Society of Bengal*, vol. IV, p. 14). L'auteur de l'inscription se conforme à la légende qui reconnaît que le roi « vit face à face l'état de çrotāpatti » (Burnouf, *Introduction*, p. 344), mais il avait commis une erreur manifeste, en annonçant dans une inscription précédente (v. p. 41, rem. 1) « le roi et la suite royale atteignent l'état d'arhat ». La dignité de çrotāpanna est très inférieure à celle d'arhat et il est impossible d'admettre que le roi atteignit d'abord celle d'arhat, puis celle de çrotāpanna. Au sujet des différentes dignités et de leur gradation ; L. Feer, *Le Sūtra en 42 articles*, X, p. 14. Paris, Leroux, 1878). *Mahāvyutpatti*, Ed., Denison Ross, § XVII, p. 14.

temps de Çâkya lui-même l'origine de ce culte, qui n'a certainement pris naissance qu'après lui[1]. » — Nous savons par ailleurs que les plus anciens monuments du Bouddhisme, ceux de l'école indienne, ignorent les représentations figurées du Maître : « Dans toutes les illustrations de la biographie du Buddha, remarque M. Foucher, nous apercevons ce qu'il plaira à l'auteur, sauf le Buddha lui-même[2] ». Les bons lamas tibétains n'en continueront pas moins, la foi aidant, à faire remonter leurs pieuses reproductions de l'image du Maître à cette réprésentation légendaire ; on doit reconnaître qu'ils transmettent avec une remarquable fidélité les traditions iconographiques venues de l'Inde ; les images du Buddha, les épisodes de sa vie se répètent sans jamais varier. Les poncifs sont semblables aux modèles, employés en Occident, pour la reproduction des dessins de broderies ; cette reproduction[3] est assurée par des

1. Burnouf, *Introduction*, p. 340.

2. A. Foucher. *La porte de Sānchi* (*Annales du Musée Guimet. Bibliothèque de Vulgarisation*, t. XXXIV, p. 153-230, Paris, 1910).

3. V. détails dans L. A. Waddell, *Lamaism*, p. 331.

A défaut de poncifs, les lamas emploient un procédé de délinéation très strict, suivant des proportions invariables. Voir exemple joint à la communication du capitaine H. H. Godwin

moyens peut-être plus rudimentaires, mais basés sur le même principe. Les contours et les lignes principales du modèle sont perforés, ce modèle est appliqué sur une toile, on y projette du charbon de bois pulvérisé, qui par l'action d'un frottement passe du modèle sur la toile par les lignes pointillées ; on obtient ainsi une assez bonne reproduction qu'il suffit de reprendre à l'encre de Chine ; les couleurs sont ensuite réparties. Ces peintures, on s'en rend compte, reflètent une tradition fort ancienne. J'ai eu l'occasion de signaler[1] leur parenté avec les documents népalais décrits et étudiés par M. Foucher dans son bel ouvrage sur l'« iconographie bouddhique de l'Inde »[2], — je ne reviendrai pas sur ce sujet, — qu'il me suffise simplement de faire remarquer avec M. Foucher que ces miniatures, si voisines de nos documents tibétains « remontent par quelques-

Austen, *On the system employed in Outlining the Figures of Deities and other Religions drawings, as practised in Ladak, Zaskar, etc.*; dans J. A. S. B. vol. xxxiii (1864), p. 151-154, pl. I et II.

1. J. Hackin, *Notes d'iconographie tibétaine* (*Mélanges Sylvain Lévi*, p. 305-328). Paris, 1911.

2. A. Foucher, *Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde* (*Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Section des Sciences Religieuses*, vol. XIII). Paris, Leroux, 1900.

uns de leurs procédés jusqu'aux plus anciens monuments de l'art indien. La représentation conventionnelle des montagnes et celle des pluies de fleurs se retrouvent, par exemple, non seulement à Ajaṇṭā, mais déjà à Bharhut. D'autre part, la composition traditionnelle des scènes légendaires recule leurs origines jusqu'aux bas-reliefs indo-grecs »[1]. Monuments gréco-bouddhiques et peintures tibétaines se rejoignent ainsi par l'intermédiaire des miniatures népalaises; nous ne faisons, bien entendu, entrer en ligne de compte que les représentations du Buddha et des épisodes de sa vie ; excluant ainsi toutes les productions décadentes du Bouddhisme tantrique.

La légende permet aux lamas tibétains de rattacher leurs copies serviles à la première image du Maître. Nous savons, grâce aux travaux de MM. Grünwedel et Foucher[2], fixer plus

1. A. Foucher, *Iconographie Bouddhique*, p. 183.

2. A. Foucher, *L'origine grecque de l'image du Buddha (Annales du Musée Guimet, Bibliothèque de vulgarisation, tome XXXVIII, p. 231-272)*. Sur les origines indiennes, voir B. Laufer, *Dokumente der indischen Kunst, erstes Heft* : *Malerei, Das Citralakṣaṇa nach dem tibetischen Tanjur herausgegeben und übersetzt*, Leipzig, 1913, p. 15-17; p. 37-38.

sûrement les origines de la représentation figurée du Buddha. Le miracle fut réalisé, longtemps après la mort du Maître, par des Occidentaux et c'est leur tradition qui survit encore chez les Barbares ultramontains, qui la perpétuent tout en la méconnaissant.

DES GRANDS HOMMES

DANS

L'HISTOIRE DE L'INDE

PAR

Sylvain LÉVI

Dans un entretien précédent, nous avons cherché, à propos des Ecritures bouddhiques, comment une religion organise une collection d'ouvrages canoniques. Le problème que nous nous proposons d'étudier aujourd'hui entre encore, malgré les apparences, dans le même ordre de recherches. Comment se font les grands hommes? Quels sont les suffrages qui en règlent le choix? Ces questions, je ne prétends pas les envisager dans toute leur ampleur; indianiste, c'est dans l'Inde que je veux les étudier. Mais l'Inde est un monde si singulier qu'il est difficile de l'aborder directement; il est plus prudent de s'en rapprocher par des voies un

peu lentes; avant d'y étudier un ordre de faits, il vaut mieux se remémorer sommairement, mais avec précision, l'aspect des faits correspondants dans les sociétés qui nous sont plus familières.

Si nous nous demandons quels sont les grands hommes de l'antiquité classique, les noms affluent à notre mémoire. Le *De Viris Illustribus Urbis Romæ*, ou, pour l'appeler d'un nom moins solennel, le *De Viris* des lycéens a transporté et grisé notre première jeunesse; nous nous sommes tous sentis des héros à dix ans, tout prêts à jouer les rôles d'un Horatius Coclès, d'un Mucius Scœvola, d'un Fabius Cunctator, d'un Scipion, d'un Paul-Emile; c'est Plutarque ensuite, avec ses *Vies parallèles*, qui nous a introduits dans une société plus large, plus réelle, plus vivante, mais encore toute pénétrée d'idéal. Un peu plus tard, mieux assurés de notre jugement personnel, nous avons choisi nous-même nos grands hommes de prédilection; au gré de la mode passagère ou de nos goûts intimes, nous avons préféré soit un brasseur d'hommes comme Alexandre, soit un artiste comme Sophocle, soit un philosophe comme Socrate. Ainsi c'est un suffrage

continu qui élit et classe les grands hommes; ni Plutarque, ni l'auteur du *De Viris* n'ont eu le mérite de l'invention ou de la découverte; ils n'ont fait qu'enregistrer le verdict de l'opinion publique, tel que le temps l'avait déjà consacré. Est-ce à dire qu'un mécanisme aveugle et inconscient préside en dernier ressort à ces élections d'immortalité? ou bien encore je ne sais quelle force mystique, suggérée par le vieil adage: *Vox populi, vox Dei?* Rassurons-nous. Il nous suffit de consulter notre expérience pour résoudre la difficulté. Nous voyons assez fréquemment, dans tous les ordres de l'activité humaine, surgir des notoriétés d'abord restreintes; les unes s'éclipsent ou s'éteignent après un court éclat; d'autres persistent, gagnent en lustre, aboutissent à la réputation, ou, plus lumineuses encore, à la gloire. Survient la mort, et dès son lendemain, la postérité plutôt sévère incline à renverser les idoles de la veille pour s'affirmer à son tour. C'est l'épreuve suprême et décisive.

Nous en avons un exemple frappant, de date encore récente. Un journal populaire avait eu l'idée d'inviter ses lecteurs à désigner, parmi les illustrations du XIX[e] siècle qui venait de

finir, l'homme digne de compter comme « le grand Français » par excellence. La question intéressait le public, car les réponses vinrent nombreuses. Pasteur arriva en tête; derrière lui, dans un ordre qui importe peu, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Gambetta, Napoléon. Tous ces hommes avaient, tour à tour, et chacun à son heure, incarné et fixé un des aspects du génie de la nation. Comme on admire dans l'œuvre d'art une forme approchée de la beauté idéale qu'on rêve au fond de soi, les humbles électeurs de ce curieux plébiscite avaient salué, chacun dans son héros, le rêve obscur de grandeur qu'ils choyaient au secret de leur âme. Pasteur symbolisait la science bienfaisante, appliquée à soulager les maux de l'humanité; Hugo, la poésie qui vibre en échos à tous les appels de l'humanité, prêtant ses accents mélodieux aux souffrances, aux espérances, aux joies, aux saintes illusions; Dumas, l'imagination souveraine qui arrache l'homme aux misères de la vie quotidienne et qui le berce de ses fictions; Gambetta, la voix tumultueuse du sol natal, qui frissonne sous les douleurs de l'invasion, adjurant ses fils d'espérer toujours et quand même; Napoléon,

l'âme de la Révolution acclamée en triomphe à travers toute l'Europe. Cette liste, à coup sûr, n'est pas complète ; elle est loin d'épuiser tous les grands noms de la France au cours du XIXe siècle. Telle qu'elle est, en dépit de ses lacunes, cette liste émanée du suffrage populaire marque une nation, je veux dire, un groupe d'hommes conscients d'une tradition commune léguée par le passé et perpétuée dans l'avenir.

Les premiers Européens qui abordèrent l'étude historique de l'Inde, vers la fin du XVIIIe siècle, Wilkins, William Jones et leurs émules, ne manquèrent pas de questionner leurs informateurs sur les gloires de l'Inde ancienne. Nourris de l'esprit des Encyclopédistes, qui avaient espéré découvrir dans l'Extrême-Orient une tradition autonome, indépendante de la Bible, et susceptible de la démentir ou de l'éclipser, ils étaient tout prêts à accepter les affirmations les plus audacieuses sur le passé le plus reculé. Les brahmanes les servirent à souhait. Dans un mirage lointain, ils firent apparaître des fantômes devant qui l'Europe s'inclina. L'Inde avait son livre révélé, le Véda, trop sacré pour qu'on pût en commu-

niquer autre chose que le nom; on en parlait à mots couverts comme d'un trésor inaccessible où des sages, perdus dans la nuit des temps, auraient déposé des secrets inouïs. L'Inde avait son Moïse, un législateur marqué du sceau divin, Manou; Williams Jones, à qui revient l'honneur d'avoir le premier traduit le Code de Manou dans une langue européenne, ne le datait — par discrétion — que de douze cents ans avant l'ère chrétienne. L'Inde avait son Hercule, son Achille, ses héros d'épopée, Râma, un avatar du dieu Vichnou, descendu jadis sur la terre pour dompter les démons que commandait Râvana, Râma, le modèle accompli de la piété filiale, de l'amour conjugal, et surtout de l'honneur, lui qui accepta l'exil pour remplir un engagement pris à regret par son père, lui qui n'hésita pas à se séparer de sa Sîtâ chérie, à peine reconquise sur son ravisseur, dès que la voix du peuple réclama ce sacrifice. L'Inde enfin avait ses Périclès, ses Auguste, ses rois lettrés entourés d'une cour de lettrés, un Vikramâditya, vainqueur des Sakas, les ennemis héréditaires, avec ses neuf poètes favoris, ses « neuf Perles », groupés autour de lui comme les neuf Muses autour

d'Apollon, le protecteur, l'ami, l'émule aussi de Kâlidâsa; un Bhoja, assis sur un trône magique aux statues parlantes, amateur insatiable de bel-esprit et de pointes subtiles, toujours prêt à récompenser par cent mille pièces d'or une stance bien troussée.

Malheureusement, si les brahmanes semblaient connaître à merveille le passé le plus lointain, leur science manifestait de fâcheuses lacunes dans l'histoire d'un passé plus accessible. Rien dans leur littérature ne rappelait le nom d'Alexandre; et pourtant, le témoignage des Grecs était formel, le conquérant macédonien avait franchi l'Indus; il avait visité Taxile, lutté contre Porus, soumis tout le Penjab. L'Inde avait oublié son vainqueur, comme elle avait oublié les défenseurs de son indépendance. La longue suite des siècles qui la séparaient des âges fabuleux n'avait rien laissé de précis à son souvenir. On touchait là l'étrangeté stupéfiante de l'Inde. L'Inde, immense ramassis d'hommes, n'avait jamais été une nation. Elle avait absorbé les races les plus hétéroclites, les rudes autochthones, et les Dravidiens d'origine indécise qui peuplent aujourd'hui le sud de la péninsule, et les

envahisseurs aryens qui l'apparentaient à l'Europe, et après eux les Scythes, les Turcs, les Afghans, les Mongols. Elle ne les avait pas groupés dans un accord fraternel; elle ne les avait pas dressés les uns contre les autres comme des adversaires farouches; elle les avait dissous en poussière amorphe dans le gouffre de l'impersonnalité. L'Impersonnalité! C'est là le fond de la pensée indienne, le dogme nécessaire qui pèse sur elle, qu'elle ne discute pas, qu'elle admet comme l'évidence. On dirait qu'une fatalité de la nature, plus puissante que la raison humaine, interdit à l'Hindou de croire à la réalité de la personne humaine. « Le Moi est illusoire! » s'écrient les vieilles Oûpanichads où s'élabore et se précise la sagesse brahmanique. Et le Bouddha leur répond : « Tout ce qui est n'a point de moi! ». Et dans le triomphe de l'hindouisme, l'orthodoxie du Védânta proclame encore : « Hors de l'Etre Absolu, tout n'est que fantasmagorie! »

Dans la lumière transparente qui le baigne, dans la ligne précise des frondaisons, des fleuves, des montagnes, de l'horizon, l'Hindou ne semble percevoir plus clairement la nature que pour la nier avec plus d'assurance. Cette

impression de réalité que le monde extérieur impose pour ainsi dire à l'esprit d'un Européen, l'Hindou ne la trouve au contraire que dans le spectacle de sa vie intérieure. Mais cette vie interne où la critique de Descartes allait chercher l'affirmation suprême qui lui permettait de rebâtir le monde, n'est encore au regard d'un Hindou qu'un mirage de plus. Il acceptera sans difficulté la formule célèbre : Je pense, donc je suis ; mais il ajoutera aussitôt avec une sérénité imperturbable : Je suis, donc il y a un Etre. Tout l'effort des philosophes ne tend plus dès lors qu'à justifier ce dogme implicite, à dissocier les éléments factices du moi, à les anéantir enfin pour mettre la raison d'accord avec l'expérience intime. Une société qui se fonde sur une telle conception ne peut ressembler ni de près ni de loin à nos sociétés, inspirées de l'idéal grec, romain ou juif qui consacre la valeur de la personne humaine et qui ne craint pas même de la poser dans un duel tragique en face de la puissance divine, que cette puissance ait nom Zeus, Némésis ou Jéhova. La négation de la personne humaine s'exprime, dans l'ordre religieux, par le dogme de la transmigration ; les êtres ne sont que des

combinaisons éphémères, dues au jeu grossier de l'Illusion ; ils paraissent et disparaissent sans cesse, entraînés dans une révolution éternelle qui tantôt les fait passer de la matière brute aux splendeurs du ciel, et qui tantôt les précipite des béatitudes du paradis aux tourments des enfers. Dieu, homme, animal, plante et jusqu'aux minéraux, tout se confond, se pénètre, s'échange, sous la loi identique du même néant. Dans l'ordre social, le dogme de l'impersonnalité humaine se réalise dans la caste : l'individu est dès sa naissance le prisonnier d'un groupe qui le dominera pendant toute sa vie ; c'est dans son groupe qu'il devra prendre femme ; c'est dans son groupe qu'il devra chercher une profession ; c'est devant son groupe qu'il devra comparaître, chaque fois qu'il sera soupçonné d'en avoir violé les règles. Tout lui rappelle qu'il n'est ni le maître, ni l'artisan de sa propre vie ; il n'a sa raison d'être que dans le groupe où le jeu de ses existences passées l'a fait naître, il n'est qu'un grain de sable et ne compte que par le tas.

Qu'on s'étonne ensuite de l'ébahissement qui saisit les Grecs lors de leur premier contact avec l'Inde, comme il saisit encore le voya-

geur européen quand il débarque à Bombay! Qu'on s'étonne aussi des récits merveilleux que la Perse, la Grèce, la Chine, l'Arabie se sont transmis d'âge en âge sur ce peuple singulier, et qui se chuchotent encore discrètement sur les deux rives de l'Océan Atlantique! L'Inde est peut-être une nation de philosophes, si la philosophie n'est qu'une longue rêverie; elle n'est point une nation, au sens classique et moderne du mot. Elle est une expression géographique, inventée par des étrangers. Nous disons : « l'Inde », parce que les Perses, les Chinois après eux, ont connu d'abord le fleuve Indus comme la limite d'un autre monde. L'Inde est au propre la région du bassin de l'Indus ; avec les explorations et les conquêtes, le nom s'étendit à la péninsule entière. Mais les Hindous eux-mêmes ne surent pas le reconnaître quand ils l'entendirent, car les Perses avaient adapté aux habitudes de leur langage le nom sanscrit du fleuve. Les indigènes disaient : *Sindhu;* mais de la sifflante initiale, le perse, comme le grec où le cas nous est familier, ne retenait qu'un souffle atténué ; *Sindhu* se transforma régulièrement en *Hindu;* c'est de là que dérivent tous les noms en usage

aujourd'hui. Mais *indu* en sanscrit désigne la lune, et la lune aux clartés reposantes est le symbole de la grâce; les Hindous crurent reconnaître dans ce nom venu du dehors un hommage rendu aux charmes de leur pays. En fait, ils ne l'employèrent jamais. Leur géographie valait leur tradition historique. Leur cosmographie découpait l'univers en sept îles, disposées autour du mont Mérou comme les feuilles d'un lotus. Dans ce cadre de fantaisie, ils distribuaient au hasard les noms réels et les noms imaginaires.

Mais est-il possible qu'une civilisation qui a enfanté des chefs-d'œuvre d'art et de littérature ait vécu par une anomalie monstrueuse en dehors de l'histoire, absorbée toute entière dans un « songe intérieur » qu'elle n'achevait jamais? Le dogme de l'impersonnalité a-t-il vraiment abouti à créer une société où les caractères, les esprits, les pensées n'accusaient plus aucun relief individuel, une immense collectivité anonyme? La science européenne a voulu le savoir; elle a osé affronter ce problème redoutable, de rendre à l'histoire un passé qui appartenait uniquement à la légende. Elle y a réussi. Au prix de quels efforts? Je

n'ai point à l'exposer ici, mais je ne doute pas que la postérité rende un jour pleine justice aux ouvriers de cette tâche gigantesque. Il a fallu déchiffrer, à force de patience et de génie, des écritures antiques dont le secret s'était perdu ; il a fallu interpréter des dialectes sans lexique et sans grammaire ; il a fallu péniblement exhumer du sol les monuments enfouis, les monnaies, les médailles, les inscriptions ; il a fallu interroger dans une immense enquête les témoins lointains des époques disparues, compiler laborieusement les informations éparses chez les auteurs grecs, latins, arabes, chinois, recueillir avec une sorte de piété les indices les plus fuyants, les soumettre au contrôle rigoureux des recoupements. Mais la récompense est venue ; la science a réalisé l'œuvre qui la prolonge jusque dans le domaine de l'art. L'art a pour fonction de créer ; il emprunte à la nature, il rivalise avec elle, et il parvient même à la surpasser quand il fait entrer dans ses créations cette part d'éternité qui fait la beauté définitive, où l'humanité se retrouve et se plaît à tout jamais. La science n'a pas cet heureux privilège ; l'histoire ne crée pas, mais elle ressuscite les morts ; elle rend

à la vie les actes, les paroles, les sentiments éteints ; elle n'accède pas comme l'art à l'universel, elle n'atteint que des individus, et elle ne les saisit que dans les parcelles de leur existence ; mais après tout c'est encore de la vie humaine, des êtres qui ont pensé, joui, souffert comme nous, et si l'érudit s'appelle Burnouf, la vérité reconquise sur les forces d'ignorance et d'erreur porte en soi cette sensation d'éternité qui s'épanouit dans la beauté.

Par la science européenne, l'Inde a désormais des grands hommes. A leur tête, je voudrais nommer le Bouddha. Il est le premier dans l'ordre des temps ; il est aussi, et surtout le premier dans l'ordre de la valeur humaine. Les autres, pour grands qu'ils soient, appartiennent essentiellement à l'Inde. Le Bouddha appartient au monde. Ses leçons ont nourri d'innombrables millions d'hommes, dans l'Inde d'abord, puis chez les Iraniens, et les Sérindiens de l'Asie Centrale, et les Chinois, et les Coréens, et les Japonais, et les Tibétains, et les Mongols, et les peuples de l'Indo-Chine et ceux de l'Insulinde. Directe ou indirecte, son influence s'est propagée jusque dans l'Occident hellénique, jusque dans le monde chrétien.

Nous savons maintenant, et c'est un des résultats les plus saisissants des fouilles de l'Asie Centrale, que dans ce chapelet d'oasis égrénées entre le Pamir et la Chine propre, des moines de la doctrine bouddhique ont vécu en contact journalier avec des moines chrétiens, des prêtres de Zoroastre, des fidèles de Mânî; nous savons à quelles confusions pouvait aboutir cette Babel des croyances humaines. Nous savions depuis cinquante ans déjà que la biographie du Bouddha, transposée par un moine pieux, avait enrichi l'hagiographie chrétienne d'un nouveau saint, resté longtemps populaire entre tous dans la chrétienté entière, saint Joasaf. Je ferai volontiers bon marché des détails de la vie du Bouddha; j'avoue que nous n'avons pas de témoignage direct qui se rapporte à son temps; je reconnais que les reliques du Bouddha, exhumées à grand bruit dans ces dernières années et gravement distribuées par le gouvernement britannique entre la Birmanie, Siam et Ceylan, n'authentiquent rien et ne prouvent rien. J'ajouterai encore que la date du Bouddha reste incertaine quoique la tradition singhalaise sur l'ère du Nirvâna, fixée en 543 av. J.-C., puisse fort bien se défendre. Il n'en reste pas

moins qu'une autre secte, rivale du bouddhisme, le jainisme, se réclame de la même origine, des mêmes temps, des mêmes lieux, des mêmes personnages, que sa tradition est autonome et qu'elle offre de sérieuses garanties. Je ne veux pas me laisser aller à la tentation de redire cette Vie, tradition, légende, ou fiction, qui a charmé et exalté tant de générations humaines. J'en résumerai sèchement les lignes essentielles. Le Bouddha naît à Kapilavastou, au pied de l'Himalaya, dans la région du Térai népalais. Il est le fils d'un prince local, Soud-dhodana, qui appartient au clan des Sâkyas. Après des années d'adolescence molles et voluptueuses, quatre rencontres décident de sa vocation; il a vu tour à tour passer sous ses yeux un vieillard décrépit, un malade, un mort et un moine. Il abandonne sa jeune femme, un fils qui vient de lui naître, et part à la recherche d'un bonheur éternel. Les maîtres qu'il écoute n'arrivent pas à le satisfaire. Il pratique les plus rudes austérités sans trouver la solution du problème qui le hante. Enfin, une nuit, près de Gayâ, retiré sous le feuillage d'un arbre pippala, il voit la vérité jaillir et se développer en lui; il découvre, sans le concours

d'aucun dieu, d'aucun maître, l'enchaînement des douze causes qui relie fatalement l'existence à la douleur; une fois en possession de la chaîne, il est libre de l'anéantir. Mais il ne veut pas garder le secret d'une découverte si précieuse; il lui tarde de la divulguer. Il va rejoindre cinq de ses anciens compagnons qui l'avaient déserté dédaigneusement quand il avait renoncé à la voie classique des macérations. Il les rejoint dans la campagne lumineuse de Bénarès, et pour la première fois, il fait, selon l'expression consacrée, « tourner la Roue de la Loi ». Les traditions de toutes les écoles bouddhiques ont unanimement enregistré ce sermon que nous pouvons écouter comme la parole authentique du maître.

« [1] Alors le Sublime parla ainsi aux cinq moines : Il y a deux extrêmes, ô moines, dont celui qui mène une vie spirituelle doit rester éloigné. Quels sont ces deux extrêmes ? L'un est une vie de plaisir, adonnée aux plaisirs et à la jouissance ; cela est bas, ignoble, contraire à l'esprit, indigne, vain. L'autre est une vie de macérations : cela est triste, indigne, vain. De

1. Traduction Oldenberg-Foucher, *Le Bouddha*, p. 131.

ces deux extrêmes, ô moines, le Parfait s'est gardé éloigné, et il a découvert le chemin qui passe au milieu, qui dessille les yeux et l'esprit, qui mène au repos, à la science, à l'illumination, au Nirvâna. Et quel est, ô moines, ce chemin du milieu que le Parfait a découvert. qui dessille les yeux et l'esprit, qui mène au repos, à la science, à l'illumination, au Nirvâna ? C'est ce chemin sacré, à huit branches, qui s'appelle : foi pure, volonté pure, langage pur, action pure, moyens d'existence purs, aspirations pures, mémoire pure, méditation pure. C'est là, ô moines, le chemin du milieu que le Parfait a découvert, qui dessille les yeux et l'esprit, qui mène au repos, à la science, à l'illumination, au Nirvâna.

Voici, ô moines, la vérité sainte, sur la douleur : la naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la maladie est douleur, la mort est douleur, l'union avec ce que l'on n'aime pas est douleur, la séparation d'avec ce que l'on aime est douleur, ne pas obtenir son désir est douleur; pour abréger, le quintuple attachement (aux éléments de l'être) est douleur.

Voici, ô moines, la vérité sainte sur l'origine de la douleur : c'est la soif (d'être) qui conduit

de renaissance en renaissance, accompagnée du plaisir et de la convoitise, qui trouve çà et là son plaisir : la soif de plaisir, la soif d'existence, la soif de puissance.

Voici, ô moines, la vérité sainte sur la suppression de la douleur : l'extinction de cette soif (d'être) par l'anéantissement complet du désir, en bannissant le désir, en y renonçant, en s'en délivrant, en ne lui laissant pas de place.

Voici, ô moines, la vérité sainte sur le chemin qui mène à l'abolition de la douleur : c'est ce chemin sacré, à huit branches, qui s'appelle : foi pure, volonté pure, langage pu, action pure, moyens d'existence purs, application pure, mémoire pure, méditation pure. »

On accuse communément la doctrine du Bouddha, fondée qu'elle est sur la vérité trop réelle de la douleur, d'être une école d'inertie et de découragement. C'est elle pourtant qui a jeté dans l'action les forces somnolentes de l'Inde, elle qui a lancé ses missionnaires et ses apôtres sur les routes nouvelles de l'Orient hellénique, dans le massif presque impénétrable du Haut-Himalaya et du Pamir, dans les sables désolés du Turkestan, sur les flots des

mers inconnues. Qu'un nietzschéen l'appelle « une morale d'esclaves », soit; voyons quels hommes cette morale a pu former.

Poûrna était le plus riche marchand du port de Soupâraka, près de Bombay; il avait acquis dans le négoce une fortune immense quand des vers, entendus par hasard au cours d'un voyage sur mer, lui révèlent la doctrine du Bouddha. Il se convertit, écoute les leçons du maître, et entre en religion. « Alors Bhagavat lui demanda : Où veux-tu maintenant habiter? où veux-tu fixer ton séjour? — Je désire, répondit Poûrna, fixer mon séjour dans le pays des Sronâparantakas. — Ils sont violents, ô Poûrna, les hommes du Sronâparanta; ils sont emportés, cruels, colères, furieux, insolents. Lorsque les hommes du Sronâparanta, ô Poûrna, t'adresseront en face des paroles méchantes, grossières, insolentes, quand ils se mettront en colère contre toi et qu'ils t'injurieront, que penseras-tu de cela? — Si les hommes du Sronâparanta, ô seigneur, m'adressent en face des paroles méchantes, grossières, insolentes, s'ils se mettent en colère contre moi et qu'ils m'injurient, voici ce que je penserai de cela : Ce sont certainement des hommes bons que les

Sronâparantakas, ce sont des hommes doux, eux qui m'adressent en face des paroles méchantes, grossières, insolentes, eux qui se mettent en colère contre moi et qui m'injurient, mais qui ne me frappent ni de la main, ni à coups de pierres. — Ils sont violents, ô Poûrna, les hommes du Sronâparanta [... etc., jusqu'à] ils sont insolents. Si les hommes du Sronâparanta te frappent de la main ou à coups de pierres, que penseras-tu de cela ? — Si les hommes du Sronâparanta, ô seigneur, me frappent de la main ou à coups de pierres, voici ce que je penserai de cela : Ce sont certainement des hommes bons que les Sronâparantakas, ce sont des hommes doux, eux qui me frappent de la main ou à coups de pierres, mais qui ne me frappent ni du bâton ni de l'épée. — Ils sont violents, ô Poûrna, les hommes du Sronâparanta... ils sont insolents. Si les hommes du Sronâparanta te frappent du bâton ou de l'épée, que penseras-tu de cela ? — Si les hommes du Sronâparanta, ô seigneur, me frappent du bâton ou de l'épée, voici ce que je penserai de cela : Ce sont certainement des hommes bons que les Sronâparantakas, ce sont des hommes doux, eux qui me frappent du bâton ou de

l'épée, mais qui ne me privent pas complètement de la vie. — Ils sont violents, ô Poùrna, les hommes du Sronâparanta... ils sont insolents. Si les hommes du Sronâparanta te privent complètement de la vie, que penseras-tu de cela ? — Si les hommes du Sronâparanta, ô seigneur, me privent complètement de la vie, voici ce que je penserai de cela : Il y a des auditeurs de Bhagavat qui, à cause de ce corps rempli d'ordures, sont tourmentés, couverts de confusion, méprisés, frappés à coups d'épée, qui prennent du poison, qui meurent du supplice de la corde, qui sont jetés dans les précipices. Ce sont certainement des hommes bons que les Sronâparantakas, ce sont des hommes doux, eux qui me délivrent avec si peu de douleur de ce corps rempli d'ordures. — Bien, bien, Poùrna ; tu peux, avec la perfection de patience dont tu es doué, oui, tu peux habiter, fixer ton séjour dans le pays des Sronâparantakas. Va, Poùrna ; délivré, délivre ; arrivé à l'autre rive, fais-y arriver les autres, consolé, console ; parvenu au Nirvâna complet, fais-y arriver les autres[1] ».

1. Trad. Burnouf, *Introduction à l'Histoire du Buddhisme Indien*, p. 253.

Voilà le disciple ; voilà le maître. Voilà quelles âmes surhumaines l'Inde a pu produire. Il semble qu'un pays conscient de son unité, de son génie, doit se grouper autour de ces nobles figures pour leur vouer un culte de reconnaissance. L'Inde a oublié, je ne dis pas seulement Poûrna et ses émules, mais le Bouddha lui-même ; elle l'ignorerait encore, sans le secours des étrangers. Les missionnaires chrétiens ont pu découvrir en Chine, au Japon, au Tibet, la sainte figure du « sage des Sâkyas » avant que nul dans l'Inde pensât à le revendiquer. Et pourtant, mille ans après la naissance du Christ, le bouddhisme florissait encore dans l'Inde ; il avait des couvents prospères auprès de l'Indus, vers les bouches du Gange, au fond du Dekkhan ; il avait des Universités pieuses, d'où la science rayonnait vers la Haute-Asie et l'Extrême-Orient. Et pourtant, jusqu'à l'heure présente, le bouddhisme indien garde un suprême asile dans les replis de l'Himalaya, sur la lisière nord de la plaine gangétique, au Népal, et l'île de Ceylan, en face de la côte consacrée à Râma, reste aujourd'hui encore le foyer vivant du bouddhisme, où les prêtres de la Birmanie, du Siam, du Japon viennent s'ins-

truire et communier dans la pensée du maître. Mais l'Inde ne sait plus; de ce passé merveilleux, elle n'a conservé qu'un nom pour en faire une arme de haine : Le Bouddha dans l'orthodoxie brahmanique est un avatar perfide de Vichnou; le dieu qui a tant de fois sauvé les hommes est descendu sur la terre pour éprouver la vraie foi; il a pris le masque d'un maître d'erreur et d'hérésie, et les méchants l'ont suivi. Et, tout comme le nom du fondateur, le nom de la doctrine s'est perpétué dans les écoles pour symboliser toutes les thèses exécrées, l'impiété, le scepticisme, le rationalisme. Singulière destinée d'une religion d'amour et de bonté !

L'histoire politique de l'Inde ne manque pas plus que son histoire religieuse de figures originales et puissantes. Entre toutes, la plus saisissante et la mieux connue peut-être est celle de l'empereur Asoka, le « Constantin du Bouddhisme » mais un Constantin comme l'Inde seule pouvait en enfanter. Asoka régnait à Pâtalipoutra (le Patna moderne) sur le bord du Gange, au milieu du IIIe siècle avant Jésus-Christ (environ 270-240). Asoka pouvait se réclamer d'un ancêtre glorieux : son grand-père,

Chandragoupta, avait connu Alexandre; admis dans l'intimité du conquérant macédonien, il avait failli payer cher l'audace de ses propos; l'agilité de sa fuite l'avait seule préservé d'un châtiment mortel. Mais il avait rapidement discerné comment on domine les hommes et comment on organise un empire. Après le départ d'Alexandre, il fomenta une révolte dans la vallée du Gange où les Macédoniens n'avaient pas osé pénétrer; Nanda, qui y régnait, descendait d'une dynastie riche et puissante; il disposait d'une immense armée. Chandragoupta le renversa sans peine, avec l'aide d'un brahmane vindicatif et rusé, Chânakya, de qui le nom est encore populaire dans toute l'Inde. Chânakya est à la fois Machiavel et Richelieu. Ministre de Chandragoupta, il a servi la grandeur de son maître; théoricien, il passe pour avoir consigné ses principes dans des recueils de stances qu'on apprend encore par cœur, et aussi dans un traité en prose, souvent cité, mais réputé introuvable, et qu'on a enfin découvert et publié récemment. Dans la confusion qui suivit la mort d'Alexandre, Chandragoupta, secondé par un tel auxiliaire, eut bientôt fait de détruire la fragile organisation que les Grecs avaient impo-

sée au Penjab. L'Inde n'avait pas encore connu de grand état ; longtemps émiettée en une poussière de principautés, d'oligarchies et de républiques, elle avait passé au stage des confédérations et des royautés féodales. Instruit par l'exemple d'Alexandre, qui s'était lui-même inspiré de l'empire Achéménide, Chandragoupta étendit son domaine des bouches du Gange aux bouches de l'Indus ; il réussit même à tenir en échec Séleucus, qui prétendait recouvrer toute sa part de l'héritage d'Alexandre, et porta sa souveraineté jusque sur la rive droite de l'Indus. Héritier d'un pareil empire, Asoka pouvait vivre dans l'indolence coutumière, ordonner de grandes expéditions, triompher à son aise et fuir dans les voluptés du harem les soucis vulgaires de la vie. Mais il entendait tout autrement le devoir royal ; ce qu'il voulait, nous le savons par son témoignage même. Ses paroles gravées partout dans l'Inde, sur des rochers et sur des piliers, vivent encore, émues, fortes et graves. Il avait d'abord rêvé, lui aussi, la gloire militaire, et porté la guerre dans le pays du Kalinga, le long du golfe du Bengale. Mais le spectacle de la guerre lui donna l'horreur de la victoire.

« [1] Immense est le Kalinga conquis par le roi à la face aimée, cher aux dieux. Des centaines de milliers de créatures y ont été enlevées, cent mille y ont été frappées ; bien des fois le même nombre y sont morts. Alors le roi cher aux dieux s'est aussitôt, depuis l'acquisition du Kalinga, tourné vers la Loi, il a conçu le zèle de la Loi, il s'est appliqué à la diffusion de la Loi, si grand est le regret qu'a ressenti le roi cher aux dieux dans la conquête du Kalinga. En effet, en conquérant le territoire qui ne m'était pas soumis, les meurtres, les morts, les enlèvements d'hommes qui s'y sont produits, tout cela a été vivement et douloureusement ressenti par moi, le roi cher aux dieux. Mais voici qui a été encore plus douloureusement ressenti par moi, le roi cher aux dieux. Partout résident des brahmanes ou des sramanes ou d'autres sectes ou maîtres de maison : et parmi ces hommes, quand on veille à leurs besoins, règne l'obéissance aux autorités, l'obéissance aux pères et mères, la docilité envers les amis, les camarades, les parents, les égards pour les serviteurs, la fidélité dans les

1. J'ai reproduit, ici comme dans les autres citations des Edits, la traduction de M. Senart (*Les Inscriptions de Piyadasi*, Paris, 1881-6) avec quelques modifications.

affections. Les hommes, dans la conquête, sont exposés aux violences, à la mort, à la séparation d'avec les êtres qui leur sont chers. Quant à ceux même qui, grâce à une protection n'éprouvent aucun dommage, leurs amis, connaissances, camarades ou parents trouvent la ruine.... C'est pourquoi autant de gens ont naguère été frappés, sont morts, ont été enlevés dans le Kalinga, le roi cher aux dieux le ressent aujourd'hui cent et mille fois plus douloureusement.... En effet le roi cher aux dieux souhaite la sécurité pour toutes les créatures, le respect de la vie, la paix et la douceur. Or c'est là ce que le roi cher aux dieux considère comme les conquêtes de la Loi. C'est dans ces conquêtes de la Loi que le roi cher aux dieux trouve son plaisir, et dans son empire et sur toutes ses frontières, dans une étendue de bien des centaines de lieues. Parmi eux sont Antiochus, le roi des Yavanas, et au delà de cet Antiochus, quatre rois, Ptolémée, Antigone, Magas, Alexandre : au sud, les Codas, les Pandyas jusqu'à Ceylan... partout on se conforme aux enseignements de la Loi du roi cher aux dieux... J'y ai trouvé une joie intime, mais à vrai dire le roi cher aux dieux n'attache une grande valeur qu'aux fruits que l'on s'assure

pour l'autre vie. C'est pour cela que cette inscription de la Loi a été gravée afin que nos fils et nos petits-fils ne croient pas qu'ils doivent faire quelque autre conquête nouvelle. Qu'ils ne pensent pas que la conquête par les armes mérite le nom de conquête ; qu'ils n'en voient que l'ébranlement; la violence. Qu'ils ne considèrent comme une vraie conquête que les conquêtes de la Loi. Elles valent pour ce monde et pour l'autre ; qu'ils fassent tout leur agrément des plaisirs de la Loi, car ceux-là ont leur prix et dans ce monde et dans l'autre » (XIII[e] édit).

Ce qu'est la « Loi », Asoka le définit clairement dans un autre édit (le XI[e]) : « Voici ce que dit le roi à la face aimée, cher aux dieux. Il n'est pas d'aumône comparable à l'aumône de la Loi, l'amitié dans la Loi, la libéralité dans la Loi, la parenté dans la Loi. Voici ce qu'il faut observer : les égards envers les esclaves et les serviteurs, l'obéissance aux père et mère, la charité envers les amis, les camarades, les parents, les sramanes et les brahmanes, le respect de la vie des êtres. C'est là ce qu'il faut que dise un père ou un fils ou un frère ou un ami, un camarade, voire même un voisin, : « voici ce qui est bien, voici ce qu'il faut faire ! ». En agissant ainsi, il y a

avantage en ce monde et pour la vie à venir : il résulte un mérite infini de cette aumône de Loi ».

Le monde n'a jamais entendu de plus sublimes leçons dictées par la voix d'un monarque. Et Asoka vivait moins d'un siècle après Alexandre, deux siècles et demi avant le Christ. Le bouddhisme qui le vénère comme le plus puissant de ses protecteurs a propagé son nom dans toute l'étendue de l'Extrême-Orient ; il n'a pas craint de déformer cette grande image pour l'accommoder à ses cadres d'édification ; du souverain énergique, qui entreprit de soumettre à l'Etat la puissance croissante de l'Église bouddhique, qui prétendit régler au nom de l'Etat les lectures pieuses des moines et des laïcs, qui n'hésita pas à punir au nom de l'Etat les fautes disciplinaires du clergé, la légende bouddhique a fait un prince bigot, confit en dévotion, prosterné devant les religieux, ruiné par des prodigalités folles dans l'espoir de racheter les cruautés monstrueuses de sa jeunesse. Le jainisme a gardé dans le trésor assoupissant de ses traditions une image pâle et floue du grand roi. Le brahmanisme a tout oublié. Il a fallu la divination géniale d'un Prinsep pour retrouver le secret perdu des écritures qui avaient servi à l'empereur Asoka ;

depuis quinze cents ans peut-être, ses inscriptions n'étaient plus qu'une lettre morte ou plutôt un abracadabra magique que la terreur des ignares protégeait heureusement contre la destruction. Si l'Inde sait aujourd'hui lire et interpréter ces documents, c'est à l'Europe qu'elle le doit.

Je ne pousserai pas plus loin cette courte nomenclature. Je n'ai pas à donner une liste complète des grands noms de l'Inde ancienne. Il me suffit d'avoir montré par un petit nombre d'exemples que les grandes individualités n'ont pas manqué à l'Inde et que la terre de l'impersonnalité a elle aussi ses grands hommes. Mais, par un phénomène singulier et peut-être unique, ce n'est point à sa propre tradition qu'elle doit de les connaître. C'est la science étrangère qui par un labeur continu les lui rend lentement. Et ainsi les travaux des érudits, que le public prend volontiers pour des amusettes de dilettantes, manifestent leur grandeur réelle. La science, qui est issue de la vie, aboutit à la vie. Les philologues, les épigraphistes, les archéologues ont contribué par leurs efforts à tirer l'Inde de ce rêve stérile et décourageant où l'humanité croit voir derrière elle un âge d'or

évanoui, et se console de sa déchéance par les mensonges de la fiction. C'est par eux que l'Inde s'initie à l'idée virile de la patrie ; à connaître son passé historique, elle peut en méditer l'exemple, s'en inspirer, aspirer à l'égaler, à le surpasser peut-être. Sans doute, l'éveil d'une conscience nationale ne se fera pas dans un simple sursaut. L'Inde a cette honte d'être le pays le plus illettré du monde civilisé. Au recensement de 1901, on y comptait 947 illettrés pour 1.000 habitants. Un homme sur dix sait lire et écrire, et une femme sur cent quarante-quatre. Les Encyclopédistes du XVIIIe siècle, qui se représentaient volontiers la société comme l'œuvre des machinations sacerdotales, auraient pu chercher dans l'Inde la preuve de leurs théories. Un brahmane qui est l'honneur de la science indienne, le pandit Haraprasad Sastri, investi par le gouvernement du titre envié de Mahâmahopâdhyâya (maître de haute maîtrise), n'hésite pas à attribuer à ses confrères de caste les plus noirs desseins. Dans un poème intitulé *Le Triomphe de Vâlmîki*, il imagine un dialogue entre deux saints fameux des temps védiques, l'un Vasishtha, qui est le représentant authentique de la prêtrise, l'autre Vis-

vâmitra, sorti de la noblesse militaire, mais introduit par la violence dans les rangs des brahmanes « La première chose, déclare Vasishtha, c'est d'arrêter le cours de la pensée indépendante. Il faut faire tout pour que les classes inférieures n'aient pas la liberté de penser. — Quoi ! répond Visvâmitra, voulez-vous dire qu'une demi-douzaine de brahmanes peut obstruer le cours de la pensée indépendante parmi les peuples de la terre ? » — Vasishtha reprend : « Qu'y a-t-il de trop difficile à accomplir pour l'intelligence ? Je changerai la teneur de leur esprit à partir de l'enfance. Je les rendrai attachés aux plaisirs et aux jouissances ; je ne permettrai pas à d'autres pensées de grandir dans leur cerveau ». — « Un regard, réplique Visvâmitra, un regard sur le bleu illimité du ciel suffit à réveiller la liberté dans l'âme ».

L'audace de Vasishtha n'a pu triompher des forces invincibles de la vérité ; il a succombé sous les ruines de son œuvre. Visvâmitra saura-t-il refaire une Inde qui soit digne de ses vrais grands hommes ?

L'EXPANSION NESTORIENNE
EN ASIE

PAR

F NAU

MESDAMES, MESSIEURS,

I. *Exorde : Les pierres du Musée Guimet.* — Ce sont des pierres qui ont donné occasion à la présente conférence. Quelques-unes ont été placées ici sous vos yeux, sur cette table, sur ces fenêtres, sur ce pilier. Elles ont été offertes l'an dernier, par M. E. Hindamian, sans indication de provenance, au Musée Guimet, et nous nous sommes proposé de rechercher leur sens, leur origine, leur histoire.

La croix que vous y voyez gravée et le genre de l'écriture, qui est l'estranghélo syrien oriental, nous indiquent une origine chrétienne nestorienne. Le contenu indique des pierres tombales :

En l'année 1618 (1307 de notre ère), qui est l'année de la brebis, ceci est le tombeau de Jérémie, fidèle.

En l'année 1650 (1339 de notre ère), qui est l'année du lièvre, en turc Tebichcan (ou Tawchcan, *b* pour *w* ?), ceci est le tombeau de Cha-Dikam, chef d'église, fils de Mangou-Tach, prêtre[1].

Nous avons ainsi trouvé partout un mélange de noms chrétiens et de noms turcs. De plus, à côté de la date qui se rapporte à l'ère d'Alexandre, usitée chez les Syriens, vous avez remarqué l'indication d'un nom d'animal, emprunté au cycle de douze ans des Turcs et des Mongols. Nous avons donc ici des pierres tombales, datées du XIIIe et du XIVe siècles de notre ère, qui proviennent de chrétiens orientaux syriens, mélangés de Turcs et de Mongols, et nous allons montrer qu'elles proviennent du Turkestan, au sud de la Sibérie et près de la frontière de Chine.

Les explorateurs russes ont trouvé en effet au sud du lac Balkach, près des villes de Pichpek et de Tokmak, deux cimetières de chrétiens nestoriens, qui ont renfermé plus de 3.000 morts. On y a trouvé près de 600 pierres tumulaires avec inscription, datées du XIIIe et du XIVe siècles de notre ère. Quelques-unes ont

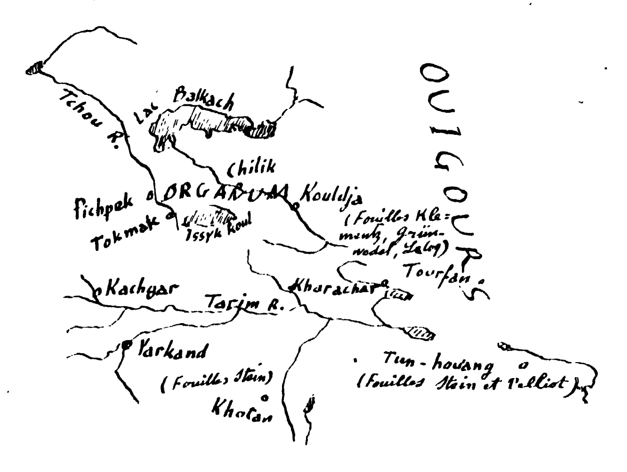
1. Voir, à l Appendice I, la reproduction de toutes les pierres et la traduction de toutes les inscriptions.

été offertes à Sa Majesté l'empereur de Russie; d'autres ont été portées au Musée Asiatique de Saint-Pétersbourg; les plus nombreuses sont restées sur place, mais leurs inscriptions, dont on a pris des photographies et des estampages, ont été éditées dans les Comptes rendus de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg[1]. C'est le cas de plusieurs pierres placées ici sous vos yeux et dont la provenance est ainsi nettement déterminée : elles ont été photographiées dans les cimetières dont je viens de vous marquer l'emplacement; leurs inscriptions ont été éditées en 1897, et les pierres, par des voies inconnues, d'étapes en étapes, sont arrivées, en 1912, au palais bâti par M. Guimet sur les rives de la Seine et dédié aux antiquités asiatiques.

La région qui nous occupe à été très peuplée, comme le montrent les ruines et les travaux d'irrigation dont les explorateurs retrouvent les restes. C'était un lieu de passage pour les barbares du nord qui contournaient les montagnes avant de se diriger vers l'Europe par le nord de la mer Caspienne, ou vers la Syrie et la Méso-

1. Cf. *Revue de l'Orient chrétien : Les pierres tombales nestoriennes du Musée Guimet*, t. XVIII (1913), p. 3, note 1.

potamie, par le Sud de cette mer. Le lac Issik-Koul, ou le lac chaud, est ainsi nommé, parce que ses eaux ne gèlent jamais ; les montagnes élevées qui l'entourent du côté nord le protègent contre les vents froids, aussi cette région était le séjour préféré d'un fils de Gengis-Khan, Djagataï, qui lui a donné son nom[1].



Croquis du Turkestan
Emplacement des cimetières nestoriens (près de Pichpek et de Tokmak) et des fouilles des missions allemandes, anglaises, françaises et russes.

1. D'après Rubruq, le pays au sud du lac Balkach porte le nom d'Organum ou Argonum (suivant les manuscrits). Il a sans doute reçu ce nom des nestoriens, que l'on nommait Argon. Cf. *Revue de l'Orient chrétien*, *loc. cit.*, p. 8-9.

Les morts qui ont été couchés sous ses pierres tombales ont vu passer les Turcs et les Mongols de Gengis- Khan et de ses premiers successeurs, en route vers la Perse, la Russie, la Pologne, la Hongrie. C'est vers 1243 en effet, que les Mongols massacraient les Russes après leur avoir promis la vie sauve, qu'ils remplissaient des sacs avec les oreilles des Polonais et des Allemands tués à la bataille de Wahlstadt, qu'ils brûlaient Cracovie et Buda-Pesth et qu'ils massacraient les captifs Hongrois, dès qu'ils n'en avaient plus besoin pour leur usage et qu'ils avaient fini d'engranger leurs récoltes. Le vieillard Georges qui a été couché sous cette pierre de granit blanc, datée de l'an 1264 de notre ère, a pu voir passer en 1253 le moine franciscain Guillaume *de Rubruquis* que nous appellerons désormais Rubruq, envoyé par saint Louis pour conclure une alliance avec le Khan des Mongols, car Guillaume a traversé ce pays, a séjourné durant douze jours dans la ville de Cailac (ou Chilik) et a chanté près de là, écrit-il, de sa voix la plus claire, un *Salve Regina*, dans une église de Nestoriens. Il a pris soin d'interroger les vivants, et son récit sera notre principal guide pour traiter des Nestoriens à son

époque et dans ces régions[1], car, pour nous, si loin des événements, nous ne pouvons qu'interroger les morts. Nous nous penchons sur ces tombes et nous demandons à leurs hôtes : « Chrétiens, nos frères, qui êtes-vous ? Comment vous trouvez-vous au milieu de ces barbares, au seuil de la Chine et de la Sibérie ? » Et nous entendons répondre : « Nous somnes les chrétiens orientaux. Les apôtres Thomas, Addaï et Marès ont instruit nos pères. Notre patriarche a demeuré à Séleucie-Ctésiphon, la capitale du roi des rois. Nos martyrs ont rougi de leur sang le sol de la Perse. Plus tard, nos ancêtres ont porté l'évangile dans l'Arabie, l'Inde, le Turkestan et la Chine. Nos corps jalonnent l'une des étapes où ils ont planté la croix au milieu des idolâtres et des barbares. »

Cette réponse contient le cadre de ma conférence. Je vais donc vous retracer brièvement les origines de l'Église orientale que nous appelons nestorienne, ses épreuves sous certains rois de Perse, son prosélytisme vers l'Arabie, l'Inde, le Turkestan et la Chine. Je terminerai par quelques mots sur son état actuel.

1. Le récit de Rubruq doit être lu en entier par qui veut avoir une idée de l'influence des nestoriens chez les Mongols.

II. *Origine du christianisme en Perse.* — La propagation du christianisme a été très rapide. Elle était favorisée en effet par la centralisation de l'empire romain et du culte juif. Les voies romaines, jalonnées de relais et parcourues dans les deux sens par les troupes, les fonctionnaires et les marchands, se prêtaient aussi bien aux déplacements des apôtres et des missionnaires ; l'obligation imposée aux Juifs de se rendre au temple unique élevé à Jérusalem, amenait tous les ans en Judée des Juifs des diverses parties du monde qui devaient ensuite raconter chez eux les événements remarquables survenus en cours de route. Les apôtres eux-mêmes, allaient d'abord de ghetto en ghetto, avec des lettres de recommandation pour les diverses communautés juives.

Les légendes orientales ne s'écartent donc pas de la vraisemblance quand elles nous montrent des apôtres et des disciples semant le christianisme dans les communautés juives de la Mésopotamie. et de la Perse. Ces provinces étaient alors soumises à la dynastie parthe des Arsacides ; le mazdéisme, ou religion du Zoroastre, était sans doute le culte dominant, mais il semble avoir manqué alors de direction centrale et avoir

consisté surtout en superstitions locales qui survivront chez les Moni du Turkestan : On adorait des arbres, des fontaines et des grottes. Certains villages allaient jusqu'à jeter des petits enfants dans le feu[1]. Ces absurdités, jointes à la tolérance que montrèrent les rois de ces régions, facilitèrent les progrès du christianisme, qui couvrait toute la Perse lorsque Sapor II voulut l'étouffer, au IV[e] siècle, pour faire du mazdéisme de l'Avesta la seule religion des Perses. La persécution augmentait chaque fois que les Perses étaient en guerre avec les Grecs ; parce que les chrétiens, soumis à la juridiction spirituelle de l'évêque d'Antioche, étaient censés être les amis des Grecs.

En dépit de ces difficultés, l'Église orientale comptait, en l'an 410, six métropoles et une quarantaine d'évêchés[2]. Je me borne à marquer les métropoles pour ne pas trop charger la carte qui est sous vos yeux[3]. Ce sont les villes de Séleucie Ctésiphon, séjour du patriarche, Beit Lapat, Nisibe, Bassora, Arbelle et Karka de

1. D'après l'histoire de Mshika-zcka.

2. Voir les signatures des évêques qui ont assisté au synode d'Isaac, en 410, dans J.-B. Chabot, *Synodicon orientale*, Paris, 1902, p. 274-275. Cf. p. 272-273 et 616-620.

3. Voir la carte ajoutée à la fin de ce travail.

Beit-Selok, auxquelles on allait bientôt joindre Rewardaschir, métropole du Fars et de l'Inde.

Littérature nestorienne. — L'activité littéraire des nestoriens a été considérable[1]. Sans parler des livres d'offices : prières, bréviaires, liturgie, ni des traductions et des commentaires de la Bible, ni des ouvrages de théologie dogmatique ou ascétique et de droit canon, ils nous ont transmis[2] des ouvrages de philosophie, traductions ou imitations du grec, des grammaires, des vocabulaires, des dictionnaires[3], des chroniques, des histoires générales et de nom-

1. Voir Rubens Duval, *La littérature syriaque*, 3e édit. Paris, 1907 ; *passim*. On prendra une idée suffisante de l'activité des écrivains nestoriens en parcourant le catalogue de leurs œuvres, rédigé vers l'an 1300, par Ebedjésus, édité, traduit et commenté par Assémani, *Bibl. orientalis*, t. III, 1.

2. On a d'abord acheté des manuscrits syriaques-monophysites-jacobites parce que les régions habitées par ceux-ci ont été visitées les premières ; puis les manuscrits nestoriens sont venus du Malabar et des contrées limitrophes de la Perse. Il y en a quelques-uns à Paris et une belle collection à Londres (British Museum), à Cambridge (Université. Provenant de M. Percy Badger et de la Société anglicane de propagation de la foi), à Berlin (provenant de M. Sachau), à Rome (Vatican).

3. Par exemple, les lexiques de Honein, de Zacharie de Merv (IXe siècle), de Bar Ali (édité par M. Hoffmann), d'Ananjésus, évêque de Hira, vers l'an 900, et surtout de Bar Bahloul (Xe siècle, édité par Rubens Duval, XL + 246 + 80 pages + 2098 colonnes grand in-4°).

breuses monographies. Les manuscrits n'ont pas la belle antiquité des manuscrits monophysites jacobites, conservés en Égypte jusqu'au siècle dernier au monastère des Syriens du désert de Scété[1], car il n'y a sans doute aucun couvent nestorien qui n'ait été saccagé un grand nombre de fois[2], mais il y a quelques *unica* précieux comme le récit de l'ambassade de Rabban Çauma en Italie, en France et en Angleterre en 1288[3]; des histoires[4], la traduction

1. Cette bibliothèque, fondée au commencement du X[e] siècle et enrichie des manuscrits confisqués par les Arabes en Syrie (d'après un colophon de manuscrit que nous a communiqué Mgr Rahmani), avait un grand nombre de manuscrits du V[e] au VII[e] siècle, qui sont maintenant quelques-uns à Rome et le plus grand nombre à Londres.

2. C'est ainsi que nous trouvons le domicile du patriarche à Séleucie, à Bagdad, à Arbèles, à Aschnou, à Kotchannès. Encore dans cette dernière résidence, les manuscrits ont été saccagés par les Kurdes. Ces sauvages, heureusement, ne les détruisent pas systématiquement. Lorsqu'ils ont pillé la bibliothèque de Séert, lors des récents massacres arméniens, ils ont surtout enlevé les plus belles reliures des livres européens, nous a dit l'archevêque de cette ville, et on a pu ramasser les feuillets épars et reconstituer les livres et les manuscrits.

3. Cf. *infra*, p. 278.

4. Par exemple, la *Chronique de Séert : Patrol. or.*, t, IV, fasc. 3; t. V, fasc. 2; t. VII, fasc. 2 et l'histoire de Bar Hadbeshabba 'Arbaya (fin du VI[e] siècle), que nous éditons dans la *Patrologie orientale*, t. IX, fasc. 5. Cf. *Revue de l'Orient chrétien*, t. XVI (1911). p. 234.

d'un ouvrage de Nestorius[1] et d'une controverse de Théodore de Mopsueste avec les Macédoniens[2], la traduction (faite sur le pehlvi) des fables du Kalila et Dimna[3], etc.

Les Perses chrétiens faisaient d'abord leurs études à Edesse et avaient donné leur nom à la plus célèbre école de cette ville[4]. Lorsque

1. *Le livre d'Héraclide de Damas*, 'J. P. Bedjan, trad. F. Nau, Paris, 1910.

2. Cf. *Revue de l'Orient chrétien*, t. XVI (1911), p. 236-237, éditée *Patr. Or.* t. IX, fasc. 5.

3. Sur le manuscrit unique de cette traduction, voir F. Nau, *Un manuscrit de Mgr Graffin : L'ancien manuscrit du Kalila et Dimna syriaque*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. XVI (1911), p. 200-204. Ajoutons encore que l'histoire d'Ahikar l'assyrien, fils d'Anaël, neveu de Tobie, n'est conservée en syriaque que dans des manuscrits de provenance nestorienne ; cf. F. Nau, *Histoire et sagesse d'Ahikar*... Paris, 1909, p. 78. Cette légende, qui renferme des sentences et des fables apparentées aux fables d'Esope, a pris grande importance depuis que la découverte des papyrus d'Eléphantine nous a montré qu'elle était vulgarisée en langage araméen, au V[e] siècle avant notre ère, depuis la Perse jusqu'au fond de l'Egypte. Des fables, dont on cherchait la source dans l'Inde, ont chance d'y avoir été portées par les Araméens.

4. C'est déjà à Edesse, à l'école de Bardesane, que la philosophie alexandrine de Valentin (êtres de raison transformés en êtres concrets), et de Marcion (dualisme, dieu bon et dieu mauvais ; lumière et ténèbres) a été élaborée pour servir de moule au christianisme. La tentative a échoué, mais de nombreuses sectes de dualistes chrétiens : Bardesanites, Marcionites, Manichéens, Audiens, Massaliens, Lampétiens, Koukéens, Mandéens, Ophites, aussi bien que les Mazdéens officiels de l'Avesta et les Mazdéens

cette école fut fermée parce qu'elle était trop favorable à Nestorius, les élèves, rentrés en Perse, songèrent à se concilier la faveur du roi en obligeant tous les chrétiens de ce royaume à embrasser la cause de Nestorius, proscrite dans l'empire grec. « De cette manière, disait l'un deux, ils détesteront les Grecs et les Grecs les détesteront ». C'est depuis cette époque (vers 457) que les adversaires de l'Église orientale lui ont donné le nom d'Église nestorienne, bien qu'elle-même ait toujours refusé de prendre ce nom. En tout cas, elle s'était séparée des Grecs, et elle s'était constituée en Église chrétienne nationale persane, protégée par certains rois au même titre que le mazdéisme[1]. Le roi Hormizd se servait de la comparaison suivante, pour faire comprendre aux mages que l'empire perse ne pouvait plus s'ap-

hérétiques (ou Moni) du Turkestan, ont continué à utiliser cette philosophie dualiste comme toutes les églises de l'Occident ont utilisé la philosophie d'Aristote. Il y a toujours eu tendance à donner à tous les dualistes le nom de manichéens, parce que c'est le plus sonore, mais cette conception est trop simpliste.

1. Balash (484-488) fut favorable aux chrétiens ; les églises furent rebâties de son temps. Il faisait bon accueil au catholicos nestorien Acace, qui se présentait chez lui, *Patr. or.*, t. VII, p. 122. Qawad (488-531) montra la même bienveillance aux chrétiens, *ibid.*, p. 125, 126. En 616, Chosrau II détruisait les églises

puyer sur eux seuls : « De même, disait-il, qu'un trône qui a quatre pieds, ne peut se tenir sur les deux pieds de derrière s'il ne s'appuie également sur les deux pieds de devant ; de même le royaume des Perses ne peut se tenir avec la seule religion des mages s'il n'y a une autre religion qui lui soit opposée. Gardez-vous de contrarier les ordonnances que j'ai faites pour la protection des chrétiens, pour la conservation de leurs lois et pour la pratique de leurs usages, car ils sont fidèles et obéissants[1] ».

L'Église orientale, grâce à la protection des rois de Perses, voyait rentrer dans son patrimoine toutes les provinces que les armes des Perses allaient conquérir vers l'Inde, la Palestine et l'Arabie ; de plus, comme elle n'avait plus à lutter pour la vie contre les mages, elle allait pouvoir développer son prosélytisme au dehors.

III. *Expansion vers l'Inde et l'Arabie.* — Il semble que les premiers agents du christia-

des orthodoxes et leur imposait le nestorianisme pour indisposer la cour de Byzance, cf. Théophane dans Migne, *P. G.*, t. CVIII, col. 654. Après la prise d'Edesse, il imposa à cette ville un évêque nestorien, Bar Hébraeus, *Chron. eccl.*, I, 264 ; III, 66.

1. *Patr. Orientalis*, t. VII, p. 196.

nisme oriental ont été les marchands. Saint Jérôme a déjà écrit que les Syriens étaient « les plus avides des hommes » ; et qu'ils « parcouraient le monde entier à la poursuite du gain [1] » ; aujourd'hui encore leurs colporteurs parcourent les Etats-Unis[2]. C'étaient ensuite les marchands qui conduisaient des prêtres avec eux. La plus ancienne voie du commerce avec l'Inde empruntait la mer Rouge et la côte sud de l'Arabie ; une autre voie plus tard emprunta le golfe persique, puis le cours du Tigre jusqu'à Bagdad[3].

Les marchandises de l'Inde, des îles environnantes et même de la Chine suivaient les côtes pour gagner le golfe persique, ou profitaient des moussons et étaient portées à Aden, d'où

1. *Negotiatoribus et avidissimis mortalium Syris nobilium puellarum nuptias vendere*, Ep. CXXX, 7, *Patr. lat.*, t. XXII, vol. 1112. — *Usque hodie autem permanet in Syris ingenitus negotiationis ardor, qui per totum mundum lucri cupiditate discurrunt et tantam mercandi habent vesaniam, ut, occupato nunc orbe romano, inter gladios et miserorum neces quaerant divitias et paupertatem periculis fugiant. In Ezech*, VIII, XXVIII, 16, *Patr. lat.*, t. XXV, col. 255. Dès l'époque romaine, les Syriens venaient jusqu'à Lyon, Genève, Besançon, Orléans, Tours, Paris. Cf. Jalabert : *Les Colonies chrétiennes d'Orientaux en Occident*, du V[e] au VIII[e] siècle, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. IX (1904), p. 96.

2. Cf. A. Zaloum, *Les chrétiens de Syrie dans l'Amérique du Nord*, dans *Echos d'Orient*, t. XV (1912), p. 427.

3. Cf. L. Duchesne, *Eglises séparées*, Paris, 1905, p. 300.

elles gagnaient ensuite Bérénice, en face d'Assouan, ou Myos-Hormos, en face de Coptos, pour être portées jusqu'au Nil et acheminées sur Alexandrie. Certains navires allaient jusqu'à Rhaytou ou Tor, au pied du Sinaï, et leur cargaison était encore portée en Egypte par les caravanes ; d'autres pouvaient s'arrêter tout le long de la cote d'Arabie jusqu'au fond du golfe d'Akaba, et leurs marchandises. lorsqu'elles n'étaient pas conservées par les Arabes, étaient portées vers Pétra, Bosra et Palmyre, pour gagner ensuite Tyr, Beyrout, Antioche et toute la Syrie. La tribu de Mahomet elle-même, autour de la Mecque, ne vivait que de négoce, et l'oncle du prophète l'emmena dès qu'il eut treize ans, pour commercer à Bosra et en Syrie. De là vint d'ailleurs la fortune de Mahomet : il acquit une telle habileté au commerce et géra si bien en Syrie les intérêts d'une riche veuve, nommée Kadidja, que celle-ci, âgée de quarante ans, lui offrit sa main, lorsqu'il n'en avait lui même que vingt-cinq, et le délivra ainsi des soucis matériels de l'existence.

Sur toutes les routes du commerce, longtemps avant l'hégire, nous trouvons des communautés nestoriennes. Au temps du catholicos

Papas (310-341), David, évêque de Bassora, « quitta son siège épiscopal pour aller évangéliser les habitants de l'Inde et il en convertit beaucoup » *Patrol. Orientalis*, t. IV, p. 292-293. C'est vers 344 que Théophile l'Indien passait de l'Arabie dans l'Inde et « y corrigeait bien des choses », en particulier la mauvaise habitude d'écouter assis la lecture de l'évangile, Philostorge, *Histoire*, l. III, ch. 45, 6; *Patr. Gr.*, t. LXV, col. 481-489. En l'année 403, saint Jérôme écrit : « Nous recevons tous les jours (à Bethléem) des foules de moines de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie », ad Laetam, *Patr. lat.*, t. XXII, col. 870. Vers 523, Cosmas Indicopleustès trouve les nestoriens dans l'île de Ceylan, à Malè où l'on récolte le poivre, à Quilon[1]. Ajoutons Angamale, où séjournait l'archevêque nestorien, Cranganor ou Muziris, port fréquenté déjà par les Romains au temps de l'empereur Auguste; Cochin, qui fut la capitale d'un royaume peuplé

1. *Patr. grecque*, t. LXXXVIII, col. 169. Cosmas ajoute au même endroit que chez les Bactres, les Huns, les Perses (Fars), les autres Indiens, les Perses-Arméniens, les Mèdes, les Elamites et dans tout le pays de Perse, il y a un nombre infini d'églises, ainsi que des évêques, des peuples chrétiens en grand nombre, beaucoup de martyrs et des ascètes. Cette énumération, comme la précédente, semble se rapporter aux nestoriens.

de nestoriens, et Meylapour ou la ville des paons, faubourg de Madras, où la tradition montrait le tombeau de l'apôtre saint Thomas[1]. Il y eut plus tard, au sud de l'Inde, un royaume chrétien éphémère ; plus tard encore on trouve une communauté nestorienne à Tannah, dans l'île de Salcette, près de Bombay[2]. Terminons

1. On admet maintenant la possibilité d'une mission de saint Thomas dans l'Inde. Il semble que les Parthes peuvent être identifiés avec les Pallavas du sud de l'Inde, comme on les a déjà identifiés avec les Pahlavas du nord ; le même peuple, les Parthes, aurait donc pris la succession d'Alexandre en Orient et aurait dominé depuis la Mésopotamie jusqu'au sud de l'Inde. On comprend que des ambassadeurs hindous aient pu venir par voie de terre jusqu'à Edesse, où Bardesane les a vus et a écrit un livre d'après leurs relations. Cf. *Patrologia syriaca*, t. II, Paris, 1907, p. 493-494. C'est par mer, cependant, que les rapports commerciaux étaient les plus actifs, comme en témoignent les monnaies romaines retrouvées, cf. J. Dahlmann, *Die Thomas-Legende*, Fribourg en B., 1912, p. 53-57.

2. Cf. H. Cordier, *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire et à la géographie*, t. X (Odoric de Pardenone), p. 72. Sur les chrétiens dans l'Inde, voir Rev. George Broadley Howard, *The Christians of S[t] Thomas and their Liturgies*, 8°, Oxford, 1864, où l'on trouve une histoire de l'église du Malabar et une traduction anglaise des anaphores de saint Jacques, saint Pierre, des douze apôtres, de Mar Denys, de Mar Xyste et de Mar Jean. Ces anaphores ont été portées au Malabar par les jacobites (monophysites) après l'année 1665. Voir aussi George Milne Rae, *The syrian Church in India*, 8°, Londres, 1892. L'auteur distingue dans l'Inde la période nestorienne, de 500 à 1599 ; la période romaine, 1599 à 1653, et la période jacobite après 1653. Les Syriens du Malabar se décomposeraient actuellement

ce qui concerne l'Inde par le mot d'un voyageur du XV[e] siècle : Conti dit « qu'à Malepur il y a un millier de nestoriens; ce sont des hérétiques qui font le service à l'église de Saint-Thomas de cette ville. *Les nestoriens sont* du reste *répandus par toutes les Indes comme les juifs dans l'Occident* ». Ivar Hallberg, *L'extrême-Orient dans la littérature et la cartographie de l'Occident des XIII[e], XIV[e] et XV[e] siècles*, Göteborg, 1907, p. 374. — Nous laissons à des savants, plus compétents que nous, l'étude de l'influx du christianisme sur le bouddhisme. Nous pouvons cependant dire que, si l'astronomie indienne, en dépit de l'antiquité fabuleuse qu'elle s'attribue, n'a rien d'important qui

en 330.000 jacobites-syriens et 110.000 romains-syriens. Les missions protestantes, qui ont commencé en 1810, ont fait jusqu'ici peu de prosélytes. Les monuments nestoriens sont quelques croix, l'une avec inscription pehlvie, une inscription de l'an 774 et un diplôme de 824. C'est à tort que l'on donne à « Jean, évêque de Perse », qui se trouvait à Nicée, le titre « d'évêque de l'Inde ». Ce dernier titre lui a été ajouté plus tard et ne figure pas dans les souscriptions du Concile. Pitra et Gelzer proposent même de lire Jean « de Perrhe » au lieu de Jean « de Perse », cf. *Georgii Cyprii descriptio orbis romani*, Leipzig, 1890, p. 150. — Nous avons édité et traduit, *Revue de l'Orient chrétien*, t. XVII (1912), p. 74-92, un récit jacobite des principaux événements du Malabar (analogue aux récits édités par Assémani et Land), et un calendrier syroromain composé par les Portugais.

n'ait été puisé chez les Grecs, cf. Delambre, *Histoire de l'astronomie ancienne*, Paris, 1817, t. I, p. 514-517 ; J.-A. Decourdemanche, *La longueur du degré terreste*, dans *Journal as.*, XI[e] série, t. I, (1913), p. 442 ; si l'image du Bouddha elle-même a été créée, longtemps après sa mort, d'après des types grecs, par les sculpteurs du Gandhâra, cf. A. Foucher, *L'origine grecque de l'image du Bouddha*, conférence faite au Musée Guimet en 1912 (*Annales*, t. XXXVIII) ; il n'est pas bien risqué d'écrire que des idées et des pratiques ont pu aussi être introduites dans le bouddhisme, longtemps après la mort du Bouddha, sous l'influence des Grecs et des nestoriens.

Les nestoriens encerclaient d'ailleurs l'Arabie. Ils avaient des évêques à Nedjran, à Sana capitale du Yemen [1], à Socotora, l'île de l'aloès, à Sohar, capitale de l'Oman, nommée alors Mazoun, à Khota [2], à Qatar, à Ha-

1. Le catholicos Timothée (780-823) ordonnait encore un évêque nommé Pierre pour cette ville. Cf. Budge, *The Book of Governors*, Londres, 1893, t. II, p. 48 ; Assémani, *Bibl. or.*, III, 2, p. 444.

2. *Synod. or.*, p. 482. M. Chabot écrit Khatta, pour identifier cette ville avec El-Khatt (Pit Ardashir, dans le Fars); mais

gar[1] dans les îles de Deirin[2], de Tharon[3] et de Mashmahiq[4], à Bassora, à Hira[5], à Da-

puisque cette ville est en Arabie (cf. *supra*), il faut l'identifier avec Khota, qui est non loin de el-Hasa, cf. A. Sprenger, *Die alte Geographie Arabiens*, Berne, 1875, 8°, p. 240 et 162.

1. A l'intérieur du Bahrein; c'était la principale ville et la résidence du gouverneur de la province, *Synod. or.*, Paris, 1902, p. 672.

2. Sans doute la plus grande des deux îles Bahreyn, dont la capitale, Menamah, a porté le nom de Tarm (Tarim, Darim ?). Au siècle dernier, sa population était encore de 70.000 habitants ; — les riches « trafiquent depuis Bassora jusqu'à Bombay, depuis Kurratchi jusqu'à Zanzibar », cf. G. Palgrave, *Une année de voyage dans l'Arabie centrale*, trad. E. Jonveaux, Paris, 1866, II, p. 259, 261.

3. Le *Synodicon*, p. 482, porte Trihan, ce qui a porté à identifier cette ville avec Tirhan, sur la rive gauche du Tigre, près de Tagrit; mais il s'agit d'un Concile régional du Bahreyn et Trihan doit être cherché dans cette région. — D'autre part, Ishou'yahb, énumérant les évêchés de ces régions, mentionne Thalôn que l'on ne sait où placer. Nous avons sans doute là deux formes du même mot : *h* et *ô* s'identifient facilement dans l'écriture nestorienne, *l* et *r* ont pu permuter. Il faut lire Tharôn. Nous retrouvons donc le Θαρω ou Θαρρω de Ptolémée, devenu Tarout (Taroot) chez certains Arabes, aujourd'hui Moharrek, du nom de sa capitale, la plus petite des deux îles du Bahreyn. C'était un entrepôt pour les marchandises, en particulier pour le musc de l'Inde; cf. A. Sprenger, *Die alte Geographie Arabiens*, Berne, 1875, p. 117; G. Palgrave, *Une année de voyage dans l'Arabie centrale*, Paris, 1866, II, p. 253.

4. Ile entre Bahrein et Oman ; évêques : Batai (410), Elias (410), Sergius (576). *Synod. or.*, p. 677.

5. Ou Khirtha (Hirta). — On trouve l'histoire des rois de Hira dans Th. Nöldeke : *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, Leyde, 1879, p. 23, 46, 69, 78, etc. — Cf. *Patr. or.*, VII, 155.

mas[1], à Bostra. Le désert était sillonné de moines et de pèlerins qui se rendaient à Jérusalem ou au Sinaï comme les musulmans vont aujourd'hui à la Mecque[2]; les Arabes polythéistes ne formaient donc qu'une espèce d'îlot au milieu des chrétiens[3] et cela nous explique déjà les nombreuses traces du christianisme que l'on trouve dans le Koran[4]. Une légende très vraisemblable, con-

1. Cf. Assémani, *Bibl. or.*, III, 2, p. 742. On connaît quelques métropolitains nestoriens de Damas, Sembaitah, sous Aba II (741-751); Shalita, vers 790; Elias Djauhari, vers 893, cf. *XIe Congrès des orientalistes*, Paris, 1897, section IV, p. 325, et *Synod. or.*, p. 671. C'est sans doute cet Elie qui figure *Patrol. or.*, t. VI, Paris, 1911, p. 485, 518, 552-555, sous le nom de Elia-Ali ben-Obéid al-Bana; cf. *Bibl. or.*, III, 1, 279, 513.

2. D'après les récits du moine Anastase, Paris, 1902, il se trouvait à la fois au Sinaï jusqu'à 600 étrangers (ch. vii, page 15); les Arméniens y venaient par groupes de 800 personnes (ch. xxxviii, p. 37); les solitaires se répandaient d'ailleurs dans les déserts voisins pour y chercher la solitude (ch. v, p. 12; xiii, p. 19); Jean le Sabaïte y voyageait durant sept ans pour expier un péché (ch. xvii, p. 22), d'autres y recherchaient les anachorètes (ch. xxii, p. 26); tous colportaient des récits de miracles (IV, p. 12; XVIII, p. 23; XXII, p. 27; XXV, p. 29; XXXI, p. 33). Les hagiographes racontaient des histoires de moines qui allaient au Sinaï et convertissaient les Arabes des environs, *Histoire de Jean et Paul*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. XV (1910), p. 58. Nous en lisons autant dans la vie de Barsauma de Nisibe, que nous résumons maintenant, *ibid.*, t. XVIII.

3. L'histoire du christianisme chez les Arabes a été résumée par Mgr L. Duchesne, membre de l'Institut, *Eglises séparées*, 2me édition, Paris, 1905, p. 336-352.

4. Par exemple, pour citer seulement ce qui concerne la Vierge :

servée à la fois chez les Syriens, les Grecs, les Arabes musulmans et les Arabes chrétiens, met Mahomet en relation avec un moine nestorien nommé Sergius Bahira, c'est-à-dire Sergius l'éprouvé, qui avait été chassé par les évêques parce qu'on lui reprochait de ne pas aimer la croix[1]. Le personnage mérite que nous nous y arrêtions un peu.

Mahomet et Sergius l'éprouvé (Bahira). — Les Grecs et les Syriens nous ont conservé son nom : Sergius. Les Syriens lui ont accolé l'épithète de

elle est fille d'Amran, *Coran*, III, 30, 31 ; LXVI, 12, et sœur d'Aaron, XIX, 29 (confusion avec Marie, sœur de Moïse) ; elle fut élevée sous la surveillance de Zacharie, père de Jean le Précurseur, III, 32 ; elle reçut une nourriture céleste, III, 32, et vécut dans l'état de virginité, XXI, 91, LXVI, 12 ; les anges lui annoncèrent qu'elle était choisie par Dieu, III, 37 ; XIX, 17, et qu'elle serait mère de Jésus-Christ, III, 38-42 ; elle enfanta Jésus, XIX, 18-35, sans connaître aucun homme, III, 42 ; XIX, 20, car il est né du souffle divin, LXVI, 12 ; cf. III, 42 ; XIX, 17 ; elle fut, pour cela, insultée par les juifs, IV, 155 ; XIX, 28-29 ; elle a été un signe pour le monde, XXI, 91, et a été transportée dans le Paradis, XXIII, 52. — Voir J. Flemming, *Neutestamentliches aus dem Koran* ; dans E. Hennecke, *Handbuch zu den neutestam. Apocryphen*, Tubingue, 1904, p. 165-171.

1. Il tenait qu'il ne devait y avoir qu'une seule croix dans chaque église, et qu'elle devait être en bois et non en une autre matière, parce que le Christ avait été crucifié sur une seule croix de bois. Voir la légende syriaque, éditée et traduite par R. Gottheil, *A Christian Bahira Legend*, dans *Zeitschrift für Assyr.*, t. XIII (1898).

Bahira (l'éprouvé), qu'ils donnent très libéralement aux docteurs et aux moines [1]. Les musulmans ne connaissent plus que cette épithète ; ils ne la comprennent pas et la tiennent pour un nom propre [2] ; ils montrent par là que leur tradition est tardive et secondaire, et qu'il nous faut donc, contrairement à ce qu'on a coutume de faire, demander aux Grecs et aux Syriens, et non aux musulmans, ce qu'était Sergius. Les solitaires avaient peuplé de proche en proche les montagnes qui bordent la mer Rouge. Ils étaient protégés par leur pauvreté, par les prodiges qu'ils opéraient ou racontaient, et en somme, par l'ambiance chrétienne qui régnait alors chez tous les Arabes, car, aux Arabes chrétiens du sud (Himyarites), de l'est, (Qatar, Bahrein, Mazoun), du nord, (Sinaï, Ghassanides) venaient

1. Au commencement de la vie de Jean le Petit, *Revue de l'Orient chrétien*, t. XVII (1912), nous le rencontrons, p. 351, l. 1 : « Histoire du père saint et *éprouvé* (Bahira) » ; p. 357, l. 4, en remontant : « Le grand fut un moine choisi et *éprouvé* (Bahira) » ; p. 366, l. 3 : « Il arriva un vieillard grand et *éprouvé* (Bahira) ».

2. A côté de Bahira, on trouve Boheira, c'est-à-dire les mêmes consonnes avec d'autres voyelles ; le texte où il est appelé Nestor veut dire seulement que c'était un nestorien, ce qui était devenu aussi la tradition commune chez les Occidentaux ; enfin, lorsque nous lisons que les Grecs le nomment Djordjis (Georges), il faut corriger la première lettre et lire Serdjis (Sergius).

de se joindre les Arabes de Hira, convertis en masse avec leur roi par Sabrishouʿ le thaumaturge, catholique nestorien de 594 à 604[1]. Plusieurs Coréïshites étaient chrétiens[2], l'ensemble de la tribu avait même assez d'idées chrétiennes pour mériter un brevet d'orthodoxie chrétienne, qui lui fut décerné par le négus lorsqu'il leur demanda leur Credo[3]. Chaque tribu avait son solitaire préféré : chez les Ganamites c'était Abou Amrou, qui marchait toujours couvert d'un cilice[4], chez les Coreïschites, c'était Sergius. On ne sait pas au juste d'où il venait :

1. Cf. Gottheil, ou Vie de Sabrishouʿ (texte édité par Bedjan, *Histoire de Mar Jabalaha*, etc., Paris, 1895, p. 322).

2. Masoudi, qui ne les énumère certes pas tous, nomme Waraca, Othman, Obaydallah, Zayd ; le premier aurait traduit une partie de l'Evangile ; le second, baptisé à Constantinople, voulait gouverner La Mekke au titre de vassal des Romains. Des Arabes chrétiens catéchisaient leurs concitoyens. Mahomet vit à la foire d'Ocâzh, Coss, fils de Sâïda, poète et orateur, de la tribu d'Iyâd, devenu évêque de Nadjran, et l'entendit prononcer des discours pleins de charme et de sagesse. Cf. Caussin de Perceval, *Essai*, Paris, 1847, t. I, p. 319-340 ; Masoudi, *Prairies d'or*, t. I, p. 136, 143, 159. Voir d'autres noms, *Prairies d'or*, t. I, p. 131-146; IV, 418.

3. Cf. Aboulféda, *Vie de Mohammed*, trad. par Noël Desvergers, Paris, 1837, p. 20 ; 83 hommes et 18 femmes d'entre les compagnons du Prophète s'étaient réfugiés en Abyssinie.

4. Cf. *Le Koran, précédé d'un abrégé de la vie de Mahomet*, par M. Savary, éd. Garnier, p. 92.

Pour Jean Damascène, c'était un moine arien[1], chassé d'Alexandrie, dit Guibert[2] : pour Théophane[3] et ceux qui le copient (Constantin Porphyrogénète[4], Georges le moine[5], Cédrénus[6]) c'est un moine chassé pour hérésie ; Georges Phrantzès sait qu'il a été chassé de Constantinople[7] et l'Anonyme sur les Sarrasins ajoute qu'il a été chassé du monastère de Callistrate[8] : Pierre le vénérable[9] et l'auteur de l'historia Longobar-

1. *De haer.*, n° 101, éd. Le Quien, I, 110 : « Mahomet, ayant connaissance de l'ancien et du nouveau Testament. et *ayant conféré avec un moine arien*, fonda sa propre secte ».

2. Migne, *Patr. lat.*, t. CLVI. col. 689 : Sergius aurait ambitionné le poste de patriarche d'Alexandrie, mais il aurait été trouvé *hérétique comme Arius* et chassé ; c'est pour se venger de la Société et de l'Eglise qu'il aurait d'abord procuré à Mahomet un riche mariage et qu'il l'aurait ensuite préparé à son rôle de prophète.

3. A l'an 21 de Héraclius, Migne, *Patr. gr.*, t. CVIII, col. 685-688.

4. *De administrando imperio*, ch. XIV, *Patr. gr.*, t. CXIII, col. 189-193.

5. L. IV, ch. 235 ; *Patr. gr.*, t. CX, col. 865.

6. *Patr. gr.*, t. CXXI, col. 809. Pour Cedrenus, Mahomet mélange les erreurs des Juifs, des Ariens et des Nestoriens.

7. *Patr. gr.*, t. CLVI, col. 885-886. Phrantzès écrit aussi que Mahomet rencontra quelques hérétiques nestoriens et ariens et qu'il cumula leurs erreurs, *ibid.*, 887.

8. Cf. *Patr. gr.*, t. CXIII, col. 192, note 66.

9. *Patr. lat.*, t. CLXXXIX, col. 653-658. *Dedit Satan successum errori, et Sergium monachum, hæretici Nestorii sectatorem, ab ecclesia expulsum, ad partes illas Arabiæ transmisit, et mona-*

dica[1] disent que Sergius était nestorien. Faut-il rappeler que Michel le Syrien[2], sans connaître Bahira, nous apprend que l'évêque Sergius, hérétique phantasiaste[3], ancien ascète, alla de Hirta au pays des Himyarites, y passa trois ans, s'y donna un successeur, nommé Moïse, et alla mourir lui-même dans les déserts de ce pays, sans doute dans les pratiques de son ancien ascétisme[4]. Nous préférons suivre la tradition syrienne

chum hæreticum pseudo-prophetæ conjunxit. Itaque Sergius... Scripturas sacras, secundum magistri sui Nestorii intellectum qui salvatorem nostrum Deum esse negabat, partim prout sibi visum est, ei exponens, simulque apocrypharum fabulis eum plenissime imbuens, Christianum nestorianum effecit. Nestorius n'a jamais nié que le Sauveur soit Dieu, mais il est possible que Sergius ait eu quelques idées personnelles à ce sujet ou encore que Mahomet l'ait mal compris.

1. Cf. *Patr. gr.*, t. CXIII, col. 192, note 66. *Fuit quidam monachus, qui Mahometum instruxit, nomine Sergius, qui in errorem Nestorii incidens, dum a monachis fuisset expulsus, in Arabiam venit et Mahometo adhæsit.*

2. *Chronique*, t. II, p. 264.

3. Ces hérétiques disent que le corps du Christ était impassible et immortel.

4. La chronologie semble bien nous conduire au commencement du VII[e] siècle, car c'est en 860 des Grecs (549) que Procope fut évêque d'Ephèse; « *il parvint à une profonde vieillesse* »; Michel, *Chronique*, II, p. 263. Sept prêtres ordonnèrent alors pour évêque le moine Eutropius, en lui imposant la main du défunt Procope, tandis qu'eux-mêmes récitaient les prières de l'ordination épiscopale ; enfin Eutropius ordonna Sergius. Voir encore ces noms dans Wright, *Catalogue of syriac mss.* (Brit.

nestorienne, qui fait de Sergius, comme nous l'avons déja dit, un moine arménien hérétique[1]. Nous trouverons plus tard à la cour de l'empe-

Mus.), p. 755. Un autre évêque, nommé Théodore, ordonné aussi par Sergius, *périt en Arabie* durant un tremblement de terre. Il eut pour successeur Etienne. Ceci nous explique pourquoi il y avait des phantasiastes (doctrine de Julien d'Halicarnasse) parmi les Arabes chrétiens chassés du Nedjran, lorsque le patriarche nestorien Timothée I[er] (780-820) leur a donné un évêque, L. Duchesne, *Eglises séparées*, Paris, 1905, p. 333. Mgr Duchesne résume en cet endroit (p. 300-336) l'histoire du christianisme chez les Himyarites (Homérites).

1. Editée par Gottheil, *loc. cit.* La même légende, remaniée par les Arabes chrétiens, figure dans de nombreux manuscrits arabes. Plusieurs sont indiqués par M. Gottheil; l'un a été résumé par M. Carra de Vaux, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. II (1897), p. 439, Mar Yshouyahb (Mar Jésus *dedit*), qui est devenu, dans un manuscrit syriaque édité aussi par M. Gottheil, Mar Yahb (Mar *dedit*), est nommé, dans l'arabe, Morhab. L'arabe est donc le terme d'une suite de transformation. Le syriaque est déjà entièrement légendaire, mais a dû conserver quelques traits primitifs. Voici le commencement du syriaque :

Par la vertu de Dieu, de notre Seigneur Jésus-Christ notre espoir, nous écrivons l'histoire de Rabban Sergis, qui est appelé le sarrasin (Sarqaiâ), l'éprouvé (Bahirâ) et le syrien (souriayâ), et on le nomme ennemi de la croix; moine qui demeura dans la montagne du Sinaï, et comment il endoctrina Mohamet. Que sa prière soit avec nous. Amen!

Mes amis, ce Rabban Sergis me raconta, à moi le moine Yshouyahb, au sujet de sa maladie, de son voyage à la sainte montagne du Sinaï, de l'empire des fils d'Ismaël, une chose après l'autre jusqu'à la fin — car il apparut à Sergis sous l'aspect de douze animaux qui s'appelaient l'un l'autre — surtout de la confession des fils d'Hagar, de l'entretien de Sergis avec Mohamet le prophète sarrasin, et des demandes et des réponses de Mohamet envers Sergis.

L'auteur remplit ensuite le programme qu'il vient de se tracer.

reur Mangou un moine arménien, parfois hérétique, nommé, lui aussi, Sergius. Ce dernier, ancien tisserand, a été porté en pleine lumière historique par les mémoires de Rubruq, et la place qu'il a su se tailler à la cour de Mangou nous fait très bien comprendre celle que son compatriote et homonyme, plus instruit que lui, a dû occuper dans la famille de la riche Kadidja et du chamelier Mohammed. D'après certains, c'est lui qui aurait poussé la veuve opulente, âgée de quarante ans, à épouser son pauvre employé, âgé de vingt-cinq[1]. Kadidja cette fois n'a sans doute pas eu besoin d'avis, mais tous les auteurs sont d'accord pour dire qu'au moment où les crises d'épilepsie de Mahomet sont venues l'effrayer et lui faire regretter son choix, c'est à Sergius « l'éprouvé » qu'elle a été demander consolation et bon conseil. Celui-ci, pour rassurer l'épouse effrayée, lui a confié que l'épilepsie était la marque des prophètes[2] et présageait à son mari d'immortelles destinées[3], et

1. D'après Guibert, *Gesta Dei per Francos*, *Patr. lat.*, t. CLVI, col. 689.

2. C'est dans des crises d'épilepsie que les sibylles prophétisaient (Enéide, VI) ; il en était encore de même, sous Louis XIV, des prophètes cévenols.

3. Il y a deux traditions. D'après Théophane, Kadidja, déjà

Kadidja — à qui il n'avait sans doute pas imposé le secret — a confié à ses amies et à ses voisines que son mari était un grand prophète, puisque Sergius « l'éprouvé », l'ascète bien connu d'elles toutes, le lui avait dit. Les femmes le racontèrent à leurs maris et « Mahomet commença à passer pour prophète parmi les Coréischites ».

Si certains admettent que la fonction crée l'organe, à plus forte raison devons-nous admettre que Sergius et Mahomet ont dû se préoccuper dès lors de justifier la renommée qu'ils venaient de créer. Le prophète, orphelin sans fortune, obligé de travailler pour un salaire quotidien, n'avait aucune instruction, Aboulféda raconte que « Dieu très haut lui ayant inspiré un grand amour de la solitude, il se retirait chaque année, pendant un mois, sur la montagne

fâchée d'avoir pris un homme pauvre, l'est encore plus lorsqu'elle s'aperçoit qu'il est épileptique. Pour la calmer, Mahomet lui dit : « Je suis honoré des visions d'un ange nommé Gabriel, et, comme je ne puis supporter sa vue, je faiblis et je tombe ». Kadidja ne voulut pas le croire, mais alla tout raconter au moine (Sergius) chassé pour hérésie, qui demeurait là. Celui-ci lui répondit : « Il a dit la vérité, et cet ange est envoyé à tous les prophètes ». D'après Phrantzès, c'est Mahomet qui va trouver Sergius et qui le prie d'intervenir près de sa femme. Dans les deux cas, Kadidja semble avoir plus de confiance en Sergius qu'en Mahomet, ce qui vérifie une fois de plus cet axiôme : Nul n'est prophète en sa maison.

de Harra, à trois milles de la Mecque, pour y prier. L'année de sa mission, au mois de Ramadhan, il s'était rendu, ainsi que sa famille, sur le mont Harra pour se mettre en retraite, lorsque, pendant la nuit dans laquelle Dieu le choisit pour son prophète, l'ange Gabriel descendit du ciel et lui dit : « Lis. — Je ne sais pas lire, répondit Mahomet ». Mais l'ange lui donna le pouvoir de lire et d'écrire, le sacra prophète et disparut à ses yeux[1].

Certainement Dieu — qu'il soit exalté ! — pouvait instruire son prophète par l'entremise de l'ange Gabriel, mais plusieurs penseront peut-être qu'il pouvait arriver plus simplement au même but par le moyen de Sergius « l'éprouvé ». Lorsque celui-ci eut ramené dans le ménage l'accord, la confiance et l'amour, il est certain que Kadidja et Mahómet durent faire de fréquents pèlerinages à sa caverne, et il n'est pas impossible que la première ait vu dans ces dévotions, ces prières et ces longues retraites annuelles, un moyen d'occuper son volage époux[2]. Pendant que courait la réputation du

1. *Vie de Mohammed*, trad. par Noël des Vergers, Paris, 1837, p. 12. Cf. *Le Koran*, éd. Garnier, p. 9.

2. On dit qu'il fut fidèle à Kadidja durant les dix ans qu'elle

prophète, Sergius devait encore le mettre à même de la justifier; lui apprendre à lire et à écrire; lui raconter l'Ancien et le Nouveau Testament, les apocryphes, l'histoire, tout ce qu'un moine — peut-être un évêque — hérétique peut avoir appris durant une longue vie d'études, de voyages et de méditations; lui faire partager ses rancœurs de proscrit; lui dire sa confiance dans un prochain avenir où le christianisme véritable, méconnu, selon lui, de ses supérieurs et de ses contemporains, régnerait enfin dans le monde. On aime à se les représenter, en face de la Mecque, de la mer Rouge et du désert d'Égypte, philosophant d'un christianisme renouvelé dans la justice et la fraternité, pendant que le soleil descend sous l'horizon, au milieu d'un rouge crépuscule, symbole des torrents de sang que la religion du glaive fera couler du Danube à l'Équateur et de la mer de Chine à l'Atlantique[1].

vécut encore. Il en eut quatre fils qui moururent tous en bas âge, et quatre filles qui furent mariées, mais dont une seule, Fatime, lui survécut. Après la mort de Kadidja, il épousa quinze femmes, et il eut commerce avec douze. Il n'eut d'enfant d'aucune, excepté de Marie l'égyptienne, qui lui donna un fils. Ibrahim, *Le Koran*, éd. Garnier, p. 108.

1. Le reste de l'histoire de Bahira peut être légendaire. Il

Mahomet et les chrétiens. — Les écrivains nestoriens reproduisent un diplôme de Mahomet[1] copié sur un registre « qui fut retrouvé en 265 (878-879 de notre ère) chez Habib le moine. Selon le témoignage de celui-ci, la copie venait de la bibliothèque de philosophie, dont il avait été conservateur avant de devenir moine ; le pacte était écrit sur une peau de bœuf qui avait jauni et portait le sceau de Mohamed ; que la paix soit avec lui ». Ce préambule laisse subsister de justes défiances, mais il n'en est pas moins vrai que les biographes de Mahomet, qui nous racontent ses luttes avec les polythéistes et surtout avec les tribus juives qui jalonnaient, elles aussi, les routes du commerce, ne nous apprennent pas qu'il ait combattu des tribus chrétiennes. Ils rapportent les termes du traité

était assez naturel de supposer qu'il avait prédit la puissance des Arabes (légende syriaque et arabe chrétienne), ou même la fin prochaine d'un monde qu'il trouvait à son point de vue si injuste et si oppresseur : cf. Paul Casanova, *Mohammed et la fin du monde*, Paris, 1911. Les auteurs musulmans, qui n'avaient pas intérêt à dévoiler la source des connaissances de Mahomet ou qui ne la connaissaient pas, ont reporté Bahira en Syrie durant la jeunesse de Mahomet, et ont écrit que le signe de la prophétie était une marque entre les épaules (et non l'épilepsie).

1. Figure dans A. Scher, *Histoire nestorienne*, II, ch. CII-CIII (en cours d'édition dans la Patrologie orientale).

qu'il conclut avec les polythéistes[1] ils racontent ses nombreuses guerres avec les Juifs[2] qui avaient voulu l'écraser durant un festin[3] et qui devaient causer sa mort par le moyen de la juive Zaïnab[4]; à côté de cela, ils rapportent les deux diplômes accordés par Mahomet aux chrétiens d'Adrok et d'Aïla[5] et le don de son manteau qu'il a fait aux chrétiens de cette dernière ville[6] ; ils transcrivent les lettres mutuelles de Mahomet et du Makaukas, chef des chrétiens d'Egypte[7]; lorsqu'ils ajoutent ensuite que, du

1. *Le Koran*, éd. Garnier. 55-56.
2. *Ibid.*, 34, 41, 43-44, 47, 57-59, etc.
3. *Ibid.*, 41.
4. *Ibid.*, p. 59.
5. *Ibid.*, p. 90-91. Yohanna (Jean), seigneur d'Aïla, prince chretien, a promis de payer chaque année 3.000 ecus d'or.

Tabari nomme ce prince Yohanna (en marge : Nedjbah) ben Rouba ; Elie de Nisibe cite ce fait d'après la « chronique des rois des Arabes » : « L'an 9 (630-631), Negbah, fils de Rouba, seigneur de Aïla, vint vers Mahomet, fils d'Abdallah, et lui apporta un tribut. Vinrent ensuite les gens d'Adrok qui s'imposèrent pour lui de 100.000 dinars. Il leur écrivit, ainsi que pour Negbah, deux diplômes avec ce qu'ils lui avaient demandé », trad. Delaporte, p. 81. — On identifie Adrok ou Adroukh (l''Αδρου de Ptolemée) avec Orak, à deux milles au nord de Petra. D'après d'autres auteurs, ses habitants payaient 100 (et non 100.000) dinars ; cf. A. Sprenger, *Die alte Geographie Arabiens*, Bern, 1875, p. 143.

6. Ce manteau est conservé dans une cassette d'or par les sultans ottomans. *Ibid.*, p. 91, note 1.
7. *Ibid.*, p. 62-63.

vivant de Mahomet, Ali a amené à l'islamisme tous les habitants de l'Arabie heureuse, à l'exception de la tribu de Nedjran qui a eu la faculté de demeurer chrétienne[1], nous attendons la mention d'un diplôme de Mahomet adressé à cette tribu et, s'il n'a jamais existé, nous comprenons qu'il a dû être bientôt imaginé et qu'il a dû paraître vraisemblable. L'exposé des motifs porte que les Arabes païens et les juifs ont combattu le Prophète de Dieu et ont discuté sa doctrine, ce que les chrétiens n'ont jamais fait. Bien plus, « As-saïd (nommé ailleurs le Seyyid Ghassani), Abdisho ibn Hedjra, Abraham le moine et Issa l'évêque, accompagnés de quarante cavaliers de Nadjran et d'autres gens qui professaient comme eux la religion chrétienne dans les régions d'Arabie et dans les régions étrangères[2] », vinrent trouver Mahomet et promirent de l'aider. Ils le soutinrent en effet contre les juifs et les polythéistes et méritèrent donc plus tard d'obtenir un diplôme de protection. Il n'est pas invraisemblable que Mahomet ait eu l'appui des chré-

1. *Ibid.*, p. 96.
2. A. Scher, *loc. cit.*

tiens; voici comme Bar Hébraeus résume cet épisode et le diplôme subséquent :

A cette époque apparut Mahomet, prophète des Arabes. Le chef des fidèles de Nagran (Himyarites), qui demeurait dans le désert, se nommait alors Saïd. Il prit des présents et des cadeaux et, en compagnie d'Ishouʿyahb leur évêque, il alla les offrir à Mahomet et il en obtint un diplôme remarquable en faveur des chrétiens[1] : les Arabes devaient se garder de toute vexation à leur égard, ne pas les obliger à prendre part aux guerres et ne pas changer leurs coutumes et leurs lois; lorsque les chrétiens voudraient restaurer une église en mauvais état, les Arabes les aideraient; les pauvres qui ne seraient ni prêtres ni moines, paieraient un tribut de quatre zouzés; les marchands et les riches paieraient douze zouzés; lorsqu'une femme chrétienne se trouverait dans la maison d'un Arabe, il ne l'obligerait pas à abandonner sa religion et ne l'empêcherait pas d'accomplir son jeûne, ses prières et ses pratiques religieuses, etc. cf. Bar Hébraeus, *Chronicon ecclesiasticum*, t. III, Louvain, 1877, p. 116; cité par Assémani, *Bibl. Or.*, III, I, p. 94.

Le catholicos Yshouyahb lui-même aurait envoyé Gabriel, évêque de Maishan, vers Maho-

1. Agapius de Mabboug écrit de Mahomet : « Les chrétiens arabes et les autres vinrent à lui, il les protégea et il leur donna des sauf-conduits ». *Patr. or.*, VIII, 457.

met, pour lui porter des présents et mille statères d'argent, et pour lui demander d'être bienveillant envers les chrétiens. Lorsque le roi de Perse, Yazdgerd, reprocha cette ambassade au catholicos, celui-ci répondit qu'il avait envoyé l'argent uniquement pour payer la capitation des chrétiens et les maintenir ainsi dans leur religion. Gabriel arriva à Yatreb après la mort de Mahomet mais il remit ses présents à Abou-Bekr et en obtint satisfaction, en dépit du juif Qa'b Al-Akhbar, qui cherchait à exciter Abou-Bekr contre les chrétiens en les accusant de porter secours aux Perses et aux Ethiopiens[1]. Le même catholicos Yshouyahb, alla trouver Omar, successeur d'Abou-Bekr, et en obtint, en 638, un diplôme[2] qui est en somme le résumé du diplôme attribué à Mahomet. Aussi l'historien nestorien croit pouvoir conclure : Les musulmans devinrent nombreux, ils habitèrent les villes persanes, ils détruisirent les pyrées ; ils honorèrent les chrétiens plus que les sectateurs de toutes les autres religions[3]. Sabrisho', métropolitain du Beit Garmaï, aurait même

1. A. Scher, *loc. cit.*, ch. CIV.
2. Figure dans A. Scher, *Histoire nestorienne*, II, ch. CIV.
3. *Ibid.*, ch. CVI.

obtenu du gouverneur arabe 'Outba l'exemption de la capitation pour les moines, les prêtres et les écoliers de cette région, et cette habitude « s'est encore conservée jusqu'à nos jours dans cette région là[1] ».

Les auteurs nestoriens se reclament encore d'un diplôme qui aurait été donné par Ali, cf. Assémani, *lcc. cit.*

Nous, les Orientaux, écrivait le nestorien Elie de Nisibe, nous n'avons reçu des musulmans — puisse Dieu les protéger — depuis le commencement de leur empire, que bien, honneur et bienfaits. Nos églises sont nombreuses dans leur pays. Ils respectent notre religion, aussi nous tenons qu'on leur doit fidélité, nous prions pour eux dans nos prières parce qu'ils sont nos maîtres pour qui nous devons prier. Ils n'agissent pas comme les Grecs qui supportaient chez eux de nombreuses communautés de ces juifs qui ont crucifié le Christ et qui leur permettaient d'exercer ouvertement leur culte et de bâtir des synagogues, pendant qu'ils ne souffraient, dans leur pays, ni une communauté ni une église des nôtres; *Beweis der Wahrheit des Glaubens*, trad. L. Horst, Colmar, 1886, p. 41 à 42.

Il semble aussi que les nestoriens ont eu motif d'accueillir les Arabes avec faveur et de leur prê-

1. *Ibid.*, ch. CIX.

ter appui contre les Perses, car ceux-ci, depuis l'an 611, les persécutaient à nouveau. Les monophysites s'étaient introduits en Perse et avaient enfin obtenu l'appui d'un chef médecin, Gabriel de Shigar, tout puissant à la cour[1], aussi, à la mort du catholique Grégoire (611), Chosroès II avait doublé le tribut payé par les nestoriens, les avait dépouillés de leurs biens et avait défendu de donner un successeur au patriarche défunt[2]. Le siège resta vacant jusqu'en 628. Il est possible que les premiers actes des Arabes aient fait espérer aux nestoriens qu'ils trouveraient chez eux plus de bienveillance que chez Chosroès II.

Les musulmans et les chrétiens. — Il fallait cependant trouver des terres aux vagabonds de l'Arabie déserte, qui voyaient souvent dans la guerre sainte un simple prétexte pour échanger leurs solitudes arides contre des terres plus fertiles ; aussi les musulmans confisquèrent bien-

1. Les jacobites avaient un primat d'Orient (de Perse) depuis Akhoudemmeh, voir sa vie ; *Patr. or.*, t. III, 1-51. Sur Gabriel, cf. *ibid.*, 75-76, et *Synod. orientale*, p. 625, 633.

2. Cf. H. Gismondi, *Amri et Slibæ versio latina*, Rome, 1897, p. 30. Un moine nestorien, nommé Georges, avait même été crucifié par ordre du roi, le 14 janvier 615.

tôt la moitié des terres des Arabes nestoriens qui entendaient rester chrétiens [1], et l'on vit des nations entières embrasser l'islamisme pour conserver leurs biens : « Ou est le grand peuple des Mazonites [2], écrivait, vers l'année 650, un patriarche nestorien ; où est le grand peuple des Mazonites, qui s'est précipité dans le gouffre de l'apostasie pour le seul amour de la moitié de ses biens ? Où sont les sanctuaires de la Karmanie et

1. Les Turcs ont renchéri sur les Arabes et, dans certains cas au moins, ont tout confisqué : « Lors de l'invasion musulmane, le Grand-Turc déclarait que toutes les terres cultivées étaient devenues sa propriété. Il en fit des fiefs religieux et laïques, réservés aux mosquées et aux mahométans. Les fiefs religieux portent le nom de *vakouf* et sont regardés comme sacrés ; les fiefs laïques sont divisés en deux classes : les *timar*, ou grandes propriétés, et les *ziamet* ou propriétés moyennes et petites. Lors de la conquête de la Macédoine, tout comme dans la Thrace, l'Epire, la Thessalie et l'Albanie, la moitié des terres cultivées fut déclarée *timar*, un tiers environ fut donné aux *vakoufs*, et le reste fut déclaré *ziamet*. Aux chrétiens, on ne laissait que les régions montagneuses..... La population rurale chrétienne ne travaille que pour le propriétaire musulman et le fisc turc. » Cf. le résumé fait par l'*Univers* du 30 oct. 1912, d'un article de M. Kléanthès Nikolaïdès, dans le périodique *Œsterreich-Ungarn*.

2. Mazoun était le nom donné en particulier à Sohar et, en général, à toute la région d'Oman ; cf. *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrout*, t. II, 1907, p. 400-401. Voir aussi, F. Nau, *Maronites, Mazonites et Maranites*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. IX (1904), p. 268-276.

de tout le Fars[1] ?» Ces conversions en masse de chrétiens nestoriens, ces peuples entiers passés à l'ennemi avec armes et bagages[2], ont exercé une profonde influence, et le christianisme, qui avait déjà laissé sa marque dans le Koran, a continué, longtemps encore, à l'imprimer sur tout le développement intellectuel et religieux de l'Islam. Lorsque les « nouveaux convertis » se sont trouvés bien encadrés, ils ont pu montrer ce zèle hargneux qui est si souvent l'apanage

1. Cf. Rubens Duval, *Isho'yahb patr archæ III. Liber epistularum*, Paris, 1905, p. 179 à 182, 192.

2. Ces conversions en masse ont porté sur le Qatar (et Bahrein), le Mazoun (ou Oman), le Fars et la plus grande partie du sud-ouest et du nord de l'Arabie, car les lieutenants de Mahomet n'avaient pas les mêmes raisons que lui pour se montrer tolérants; au sud-ouest, Ali commençait par prêcher, et, si la persuasion était insuffisante, il employait aussitôt la force; *Le Koran*, éd. Garnier, p. 96. L'islamisme était conçu comme un mouvement nationaliste obligatoire pour les Arabes ; c'est par exception qu'on se contentait d'un tribut ou d'une partie de leurs terres. Pour les non arabes (grecs, syriens, coptes), c'était l'inverse : le tribut était la règle générale et la conversion forcée était plus rare. Au Sinaï, les Arabes chrétiens furent convertis de force et les moines grecs ne furent pas inquiétés. Cf. F. Nau, *Les récits inédits du moine Anastase*, Paris, 1902, p. 45. Les Arabes chrétiens du Nedjran, qui avaient obtenu de Mahomet la faveur de payer un simple tribut, furent exilés par Omar, qui voulait réserver l'Arabie aux seuls musulmans. Ils étaient 40.000 quand ils partirent pour l'exil; cf. Jean Périer, *Vie d'Al-Hadjdjadj ibn Yousof*, Paris, 1904, p. 266.

des renégats, et devenir des chrétiens à rebours; mais lorsqu'ils ont été laissés à eux-mêmes, ils ont pu revenir pour un temps au christianisme[1] ou bien, comme M. Palgrave l'a constaté dans le nord et dans l'est de l'Arabie, ils ont mélangé des pratiques chrétiennes ou païennes aux pratiques musulmanes et sont devenus en somme des hérétiques[2]. Jusque vers l'an 900, les «saints» musulmans honorés à Bagdad, étaient empruntés à la Bible et au christianisme :

1. D'après Masoudi, *Prairies d'or*, IV, 418, c'est le cas des partisans de Hirrit (sous Mo'awiah I[er]). Cf. *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. II, 1907, p. 26.

2. Cf. W. G. Palgrave, *Une année de voyage dans l'Arabie centrale*, trad. E. Jonveaux, Paris, 1866, t. I, p. 61 et 66. Les habitants du Djorof (au nord) étaient chrétiens; ils furent convertis de force à l'islamisme, puis retombèrent dans un demi paganisme et adorèrent une divinité locale nommée Djann, quand les wahabites les obligèrent, sous peine de mort, à recevoir l'islamisme le plus pur. — *Ibid.*, p. 111 : Les Shomers avaient, pour la plupart, embrassé la foi chrétienne; mais ils adoptèrent enfin l'islamisme et retombèrent peu à peu dans la barbarie : les coutumes païennes reparurent. — *Ibid.*, 136-137. On trouve par toute l'Arabie les *Colibah* (de *Calib*, croix) qui semblent d'origine chrétienne et gardent une antipathie profonde contre le mahométisme. — *Ibid.*, II, 301-307. M. Palgrave traite de la région d'Oman; il ne sait pas qu'elle a été chrétienne et qu'on y place les Mazonites que Ptolémée mettait au nord des Himyarites; mais il constate que si les habitants ont grand soin de se couvrir d'un vernis mahométan « une observation plus attentive fait découvrir que ce sont des infidèles, pis encore, des apostats ».

c'étaient surtout les prophètes, en particulier Josué et Elie, puis les martyrs chrétiens du Nedjran et les sept dormants d'Ephèse. Vers cette époque, les provinces persanes, qui avaient produit tant d'ascètes chrétiens et une si riche littérature monastique, développèrent aussi, au sein de l'islamisme, les doctrines mystiques du soufisme, avec ses ascètes, ses thaumaturges, ses saints et une riche littérature[1]. En Syrie encore, la doctrine des Noçairis, avec ses dogmes de la Trinité et de plusieurs incarnations, semble un compromis entre l'islamisme chiite et le christianisme ; leur liturgie rappelle les pratiques du culte chrétien, leur calendrier porte encore les fêtes de Noël, de l'Epiphanie, de Pâques, de la Pentecôte, avec celles de Saint Jean-Baptiste, de Saint Jean Chrysostome, de Sainte Madeleine et de Sainte Barbe[2]. Les Yézidis eux-

1. Voir, par exemple, *Le Mémorial des saints*, traduit par A. Pavet de Courteille, sur le manuscrit ouïgour de la Bibliothèque nationale, Paris, 1889. L'auteur de l'ouvrage est Persan, comme la plupart des saints musulmans dont il raconte la vie ; quelques-uns sont de Balk et de Samarkand. Aussi l'original persan avait été traduit en turc (ouïgour) pour être mis à la portée de tous les habitants de ces régions.

2. Cf. H. Lammens : *Au pays des Nosairis*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. V (1900), p. 111-113. M. René Dussaud, sans nier l'influence du christianisme, tient que les Nosairis n'ont ja-

mêmes, ces étranges musulmans hérétiques qui passent pour être les adorateurs du diable, ont de nombreux emprunts chrétiens dans leur religion [1]. D'après un récit syriaque que nous avons entre les mains, leur principal chef, Adi, fils du Kurde Mussir, était le procureur du grand couvent nestorien de Mar Youkhanan (Jean) et d'Isho Sabran. Il en arriva à chasser les moines et à s'emparer du couvent. Le supérieur se plaignit à Batou, chef des Mongols, et ceux-ci, lorqu'ils arrivèrent à Arbelles, arrêtèrent Adi et l'envoyèrent à Maragha où on le mit à mort (1200). Ses deux fils, Charaf ed-Din et Chams ed-Din, qui avaient épousé des femmes mongoles, périrent dans les guerres entre les Mongols et les musulmans, mais ses petits-enfants allèrent trouver, avec leurs mères mongoles, le grand Khan Ahmed, lorsqu'il se fut fait musulman, et lui demandèrent le couvent nestorien. Ils l'obtinrent en 1283, lui donnèrent le nom de Cheikh Adi et il resta le lieu saint des Yézidis qui remontent à

mais été chrétiens ; aussi nous n'avons pas suivi le P. Lammens jusque-là. Cf. *Histoire et religions des Nosairis*, Paris, 1900, p. XXXV.

1. Cf. H. Lammens, *Etudes de geographie et d'ethnographie orientales*, dans *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. II, 1907, p. 392.

Yézid fils de Moawiah. Dans cette secte, dont le principal chef a été le procureur d'un couvent nestorien qu'il a fini par liquider à son profit, nous voyons en raccourci toute l'histoire de l'islamisme primitif.

Parmi tous les chrétiens, les nestoriens ont d'ailleurs eu, chez les Arabes, une situation privilégiée : leur patriarche était seul reconnu par les califes et tous les autres chrétiens étaient placés sous sa juridiction[1] ; leurs scribes, leurs

1. Cf. Assémani, *Bibl. or.*, III, 1, p. 98 à 100. Ce privilège n'empêchait pas, d'ailleurs, de fréquentes persécutions : Voici, par exemple, l'histoire du patriarche nestorien Georges, successeur d'Ishou'yabb (658 à 680) :

« Il parcourait les pays et s'occupait d'y organiser les affaires de l'Église, lorsque certains hommes qui le haïssaient l'accusèrent, auprès de l'émir des Arabes, de parcourir les pays pour ramasser de l'argent. En conséquence, l'émir lui demanda de l'or, et, comme il refusait d'en donner et qu'il endura des tourments et la prison sans en donner, l'émir se fâcha et détruisit beaucoup d'églises à 'Aqoula et dans tout le pays de Hirta. » Cf. Bar Hébraeus, *Chonicon ecclesiasticum*, III, 131.

Les massacres du Liban, d'Arménie et d'Adana nous donnent une idée de la tolérance de certains musulmans contemporains ; quant à leurs ancêtres, nous rappellerons seulement la destruction des églises d'Egypte racontée par Makrizi, *Revue de l'Orient chrétien*, t. XII (1907), p. 196 à 208 :

« A ce moment, les hommes qui faisaient la prière du vendredi sortirent des mosquées et furent témoins d'un spectacle effrayant : une poussière épaisse, la fumée de l'incendie, le tumulte de la foule qui emportait son butin faisaient songer aux horreurs du jugement dernier», Vient ensuite la conclusion

savants, leurs médecins, leurs marchands, les hommes d'état choisis parfois dans leurs rangs, ont maintenu, pour un temps, leur influence, et, pendant six à huit siècles encore, ils ont pu continuer leur prosélytisme; ils se sont maintenus dans l'île de Chypre jusqu'en l'année 1444[1] et, à Rome même, au cœur du catholicisme, vers l'année 677, le pape Donus a eu la surprise de trouver un monastère de moines syriens qui étaient nestoriens[2].

IV. *Géographie, ethnographie, rôle historique de l'Asie centrale et boréale.* — J'en arrive assez rapidement au sujet plus particulier de la présente conférence, qui est l'expansion nestorienne du côté des immenses régions du centre et du nord de l'Asie. Le mot « immense » est à peine assez expressif; un coup d'œil, jeté sur

obligée : « Les vexations des musulmans à l'égard des chrétiens furent telles que ceux-ci s'abstinrent de paraître sur la voie publique et qu'un grand nombre d'entre eux se firent musulmans ».

1. C'est aux dernières sessions du Concile de Florence que Timothée, évêque nestorien de Tarse et de Chypre, s'est converti; cf. *Oriens christianus*, t. II, 1292.

2. *Hic* (*Donus*) *repperit in urbe Roma, in monasterio qui appellatur Bœtiana, nestorionitas monachos syros, quos per diversa monasteria divisit, in quo prædicto monasterio monachos romanos instituit.* Cf. *Le Liber Pontificalis*, éd. Duchesne, t. I, p. 348.

une carte, vous montrera combien l'Europe occupe peu de place, en comparaison de l'Asie, et vous comprendrez que les Orientaux fassent de notre petite Europe une simple presqu'île du continent asiatique. La France ne forme pas la trentième partie des régions du centre et du nord de l'Asie qui vont nous occuper.

Ces régions sont en général très froides, en partie à cause de leur latitude et en partie aussi à cause de leur altitude au-dessus du niveau de la mer. De nombreuses régions sont des plateaux très élevés, où la température est toujours beaucoup plus rude que ne l'indiquerait leur latitude. Citons par exemple le plateau du Pamir, dont la latitude est celle de l'Espagne, tandis que son altitude — qui est en moyenne de 4.000 mètres et qui lui a fait donner le nom de toit du monde — le rend presque inhabitable. Il y a là sept mois d'hiver et un seul mois sans gelées nocturnes.

Les populations de ces pays, venues successivement en contact avec les Occidentaux, portaient les noms de Scythes, Parthes, Huns, Turcs, Mongols, Tartares ; elles vivaient de la pêche, de la chasse et de la garde des troupeaux ; elles étaient misérables, sauvages et barbares ;

elles s'enivraient de lait de jument aigri; elles s'habillaient de doubles vêtements de peau qu'elles laisaient pourrir sur leur corps; elles logeaient sous des tentes et dans des chariots. Lorsqu'elles devenaient trop nombreuses, elles se mettaient en route avec leurs troupeaux et leurs chars, vers des contrées plus favorisées, et elles en massacraient d'ordinaire les populations pour changer un pays bien cultivé en gras pâturages. C'est contre elles que la Chine a construit sa grande muraille et qu'Alexandre le Grand, d'après une légende, a fermé le défilé de Derbend à l'aide de portes de fer. Leur vie sauvage, leur frugalité, leur endurance, leur habileté à la chasse et à l'équitation, leur fringale des richesses et des jouissances inconnues sous leur ciel nuageux et dans leur patrie froide et pauvre, en faisaient des adversaires irrésistibles. C'est une loi de nature, semble-t-il, que les peuples riches et heureux soient antimilitaristes, c'en est une aussi que les peuples pauvres et denses soient militaristes à outrance et n'en demandent pas l'autorisation à leurs voisins; les Arabes, sortis des sables brûlants de l'Arabie, pour se ruer à travers l'Afrique et l'Espagne jusque sous les murs de

Poitiers, nous l'ont déjà montré; les Scythes, Huns, Turcs, Mongols, Tartares, descendus des steppes glacées, vont nous le montrer à nouveau. Comme pour nos fameux conquérants :

La gloire était leur nourriture
Ils étaient sans pain, sans souliers,
La nuit, ils couchaient sur la dure,
Avec leur sac pour oreiller.

Des chevauchées fantastiques les ont conduits jusqu'au fond de la Chine et de l'Inde, jusqu'en Égypte, jusqu'à Constantinople et jusqu'à Paris. Ces peuples touraniens, de race blanche et de race jaune, descendaient le long des montagnes, ou sortaient par leurs défilés, pour se réunir dans la région du lac Balkach, au nord du Pamir. La mer Caspienne les séparait ensuite en deux courants d'invasion : les uns descendaient par ce couloir entre la mer et le Pamir et frappaient aux portes de la Perse et de l'Inde; les autres par le nord de la Caspienne, se jetaient sur la Russie et l'Europe ; leur poussée se répercutait sur les peuplades successives échelonnées en Europe, comme le mouvement de la houle se propage à la surface d'une eau tranquille, et celles-ci se jetaient sur le Rhin et le Danube, pour traverser ces fleuves et

pour chercher sur l'autre rive un abri contre de féroces poursuivants. Les Romains, qui connaissaient peu l'Asie, ne comprenaient pas cette ruée des peuples qui venaient mourir sans cesse devant leurs postes du Rhin et du Danube, comme le flot vient mourir sur la grève ; ils n'y voyaient que le trop plein de la Germanie qui était, d'après eux, la grande fabrique des nations : *Magna gentium officina*. Ils se trompaient : La grande fabrique des nations, ce n'était pas la petite Germanie, c'était le centre et le nord de l'Asie. C'est de là que partaient les farouches rabatteurs, qui poussaient toutes les nations successivement sur les avant-postes des Romains, et lorsque ceux-ci ont été las de tuer et de réduire en captivité, lorsque les barrières ont été rompues, lorsque le timide gibier : Francs, Goths, Bourguignons, Alains, Saxons, Vandales se sont terrés en Italie, en Gaule, en Espagne, dans les îles et jusqu'en Afrique ; on a vu paraître les rabatteurs, les Huns.

Des légendes terrifiantes les précèdent : en Occident, Frédégaire le scholastique et Jornandès racontent qu'ils sont nés du commerce des diables avec des sorcières que les Goths

avaient chassées dans les déserts de la Scythie et qu'ils se nourrissent de chair humaine. En Orient, saint Ephrem écrit : « Ils mangent la chair des enfants et ils boivent le sang des femmes. Couverts de peaux, chevauchant le vent et la tempête, ils renversent en un clin d'œil les villes fortes ; ils rasent leurs murs et ils massacrent les hommes vaillants. Lorsque le bruit de leur arrivée se répand, on les voit surgir de partout, car ce sont des magiciens ; ils volent entre le ciel et la terre et leurs chars sont rapides comme le vent. Ils couvrent la terre comme l'ont fait les eaux du déluge et personne ne leur résiste ».

La vaillance de Mérovée et d'Aétius a délivré la France pour toujours des peuples de l'Asie centrale ; ils ont du moins laissé dans notre langue le mot *ogre*, formé du nom de l'une de leurs tribus : celle des Ougours ou Ogors, et ils sont restés jusqu'au XV[e] siècle le fléau de l'Europe et de l'Asie. Campés dans la Russie du sud, ils ont ravagé plusieurs fois la Hongrie, tandis que les tribus turques rongeaient en Asie l'empire arabe, lui succédaient enfin, prenaient encore, avec Constantinople en 1454, la succession de l'empire grec, et apparais-

saient si formidables, que le pape Calixte prescrivait la récitation de l'Angelus, pour implorer le secours du ciel contre les Turcs.

V. *Expansion nestorienne vers l'Asie centrale.* — 1° *Moyens de propagande.* — Ici encore, les marchands syriens ont sans doute servi de trait d'union entre le nestorianisme et les peuples sauvages de l'Asie centrale : Après les années de guerre, qui épuisaient également les deux adversaires, venaient souvent des années de trêve, avec relations de bon voisinage; d'ailleurs les guerres elles-mêmes n'arrêtaient pas les marchands syriens : Lorsque saint Jérôme écrivait, en l'année 403 : « les Huns apprennent le psautier; les frimats de la Scythie brûlent de la chaleur de la foi »; il ajoute bientôt : « Un amour inné du commerce demeure jusqu'aujourd'hui chez les Syriens; le désir du gain les fait courir par tout le monde; maintenant que l'empire romain est troublé par la guerre, ils poussent la folie du commerce jusqu'à chercher les richesses au milieu des glaives et des meurtres des malheureux; ils fuient la pauvreté au prix des plus grands périls ». Cf. *supra*, p. 206.

La propagande nestorienne a pris un nouvel

essor, après l'année 486, lorsque les évêques orientaux ont retenu le célibat pour les seuls moines et évêques, mais ont imposé le mariage, même après l'ordination, à tout le clergé séculier. Ils agissaient ainsi, en partie pour se distinguer davantage des hérétiques manichéens, qui condamnaient tout mariage et causaient de sérieux soucis aux rois de Perse, en partie aussi, disaient-ils, pour diminuer le nombre des scandales. En tout cas, cette mesure, qui vulgarisait le sacerdoce, rendait très facile la transformation du marchand en prêtre. La transformation réciproque — celle du prêtre en marchand — était sans doute également fréquente ; elle a choqué souvent les missionnaires latins lorsqu'ils ont découvert, au XIII[e] siècle, les missions nestoriennes ; mais elle avait peu d'importance chez des barbares comme les Huns, les Turcs, les Mongols, qui n'avaient pas d'écriture et qui voyaient volontiers, dans tout manuscrit une incantation, et, dans tout scribe, un magicien et un sorcier. Ce sont les nestoriens, en effet, qui servaient de secrétaires aux Turcs et aux Mongols. Ils ont imaginé un alphabet pour écrire la langue turque dont ils se servaient couramment en Asie centrale, et cet

alphabet a été appliqué plus tard au mongol puis au mandchou. L'alphabet pehlvi, complété par les scribes nestoriens, constitue encore aujourd'hui l'alphabet coréen.

2° *Expansion vers le Khorassan et le Turkestan.* — En l'année 424, parmi les signataires d'un concile, nous trouvons des évêques de Raï, d'Ispahan, du Ségestan, de Nischabour, de Hérat, de Merv. Vers la fin du Ve siècle, le roi de Perse, Qawad, se réfugia deux fois chez les Huns Hephtalites ; il y trouva des chrétiens qui l'aidèrent à reconquérir son trône et, depuis lors, disent les historiens, il fut toujours bien disposé pour les nestoriens. Vers 549, à la demande du chef des Huns Hephtalites, le patriarche Mar Aba lui envoya un évêque pour tout son pays. Nous avons sans doute ici l'origine du siège de Badghès et du Qadistan, résidence du roi des Hephtalites, et peut-être du siège de Balk.

Les Huns Hephtalites ont été absorbés par les Turcs vers 570, nous ne sommes donc pas surpris de lire que de nombreux Turcs, faits prisonniers par les Romains, en 581, portaient une croix sur le front[1].

1. Cf. Théophylacte Simocatta, *Histoire de l'empereur Mau-*

En 644, nous trouvons un récit de conversion de nombreux Turcs : Elie, métropolitain de Merv, qui voyageait vers l'extrémité de son diocèse, y trouve un roi turc qui partait en guerre contre un autre. Elie lui demande de renoncer à cette guerre, et le roi va jusqu'à lui promettre d'embrasser le christianisme, pourvu qu'il lui montre des prodiges comme lui en montraient les prêtres de ses idoles. Le roi fait venir ces prêtres ; ils invoquent les démons et aussitôt l'air est obscurci de nuages, tandis que les vents, le tonnerre et les éclairs faisaient rage. Alors, par une impulsion divine, dit l'historien, Elie fait le signe de la croix, il arrête aussitôt l'hallucination que les démons avaient causée, et elle s'évanouit à l'instant. Le roi se convertit avec sa tribu, l'évêque les baptise,

rice, V, 10. Les Turcs racontaient que leurs mères leur avaient gravé ces croix, sur l'avis des chrétiens, pour les préserver d'une maladie contagieuse. Au VI[e] siècle, comme au XIII[e] dans les récits de Rubruq et de Marco Polo, la croix est déjà censée agir à la manière d'une amulette. Rappelons que les nestoriens ne représentaient pas le Christ sur la croix, sans doute pour éviter les sarcasmes des Chinois, comme l'a montré le P. Havret. Une croix en bronze, rapportée de Khotan par M. Grenard en 1895, et qui se trouve maintenant au Musée Guimet, présente le même caractère, bien qu'elle provienne sans doute de chrétiens grecs ; cf. *Journal asiatique*, IX[e] série, t. VIII (1896), p. 435-437.

leur crée des diacres et des prêtres et retourne à Merv[1].

Il est intéressant de trouver ici, en 644, dans une chronique écrite vers 680, le prodige que les devins ou prêtres des Mongols prétendaient encore opérer au XIII[e] siècle. Rubruq écrit en effet, en l'année 1274 : « Les devins troublent l'air par leurs incantations. Lorsque le froid est très intense, naturellement ils n'y peuvent rien ; ils accusent alors quelques-uns du camp d'avoir provoqué cette rigueur de la température, et ceux-ci sont exécutés sans retard ». Rubruq, nous apprend encore que certains devins mongols évoquent les démons, comme nous venons déjà de le voir dans l'histoire d'Elie de Merv, en 644.

Un siècle plus tard, le patriarche Timothée écrit aux Maronites : « Le roi des Turcs avec presque tout son pays, a abandonné son antique erreur athée et s'est fait chrétien, il nous a demandé par lettres, vers 781[2] de créer un métropolitain dans son pays, ce que nous avons fait ».

1. Cf. I. Guidi, *Chronica minora, pars prior*, Paris, 1903, p. 28-29.
2. Cf. Hieronymus Labourt, *De Timotheo I, nestorianorum patriarcha* (728-823), Paris, 1904, p. 43.

Nous trouvons sans doute ici l'origine des métropoles de Kachgar et d'Al-Malig, en pays turc, car la métropole de Samarkand et celle de Chine étaient, d'après Ebed jésus, antérieures à 714.

3° *Expansion vers le Thibet.*— Un peu plus loin le même patriarche rappelle qu'il a nommé un métropolite pour le pays des Turcs et il ajoute qu'il va en nommer un pour le Thibet[1]. C'est sans doute l'origine du métropolite de Tangout.

4° *Vers la Chine.*— Timothée avait choisi une cinquantaine de moines, avait créé quelques évêques, puis il les avait envoyés convertir les idolâtres. L'un d'eux « alla jusqu'aux extrémités de l'Orient, catéchisa les peuples qui adoraient les arbres, les statues, les animaux, les poissons, les reptiles, les oiseaux, le feu et les astres » Bedjan, *Liber superiorum*, p. 262, Paris, 1901; il fut mis à mort comme il revenait en Perse, mais « les marchands et les scribes des rois, qui allaient et venaient dans ces pays pour leur négoce et pour les affaires royales », ont écrit qu'il avait converti des villes et des bourgs, qu'il y avait mis des évêques et des prêtres,

1. *Ibid.*, p. 45-46.

et qu'il avait combattu « les païens, les Marcionites, les Manichéens et toutes les impiétés ». Un autre avait été plus heureux et avait pu revenir en Perse, mais il s'était trouvé très malade pour avoir mangé du pain, parce que dans le pays d'où il venait, on ne mangeait que du riz[1]. D'après ce menu détail, nous pouvons conclure que le pays non désigné d'où il venait, était la Chine, d'autant que Timothée a créé aussi un métropolitain, nommé David, pour ce pays[2].

Inscription de Karabalgasoun. — Il est impossible de ne pas songer à rapprocher la conversion du qaghan des Turcs, mentionnée par l'historien Marès[3] et l'octroi d'un métropolitain en 781, rapporté plus haut d'après Timothée, du texte de l'inscription si célèbre, mais si obscure, de Karabalgasoun. Cf. *Journal Asiatique*, XIe série, t. I, p. 190 à 198. Après l'année 762, le qaghan des Turcs ouïgours a emmené avec lui quatre religieux, qui ont ensuite prêché la vraie

1. *Ibid.*, p. 43-45.

2. D'après Thomas de Marga, IV, 20, cf. Budge, *The Book of Governors*, Londres, 1893, t. II, p. 448 ; Assémani, *Bibl. or.*, III, 2, p. 444.

3. Marès écrit : « Timothée amena à la foi le qaghan du royaume des Turcs et d'autres rois qui lui adressaient des lettres. » Cf. Labourt, *loc. cit.*, p. 43.

religion dans ses états. Dans cette religion on a vu, non sans raison, le bouddhisme [1], parce que le lapicide du IXe siècle fait dire au qaghan qu'avant sa conversion « c'est aux démons qu'il donnait le nom de Bouddha », ce qui semble impliquer qu'il s'est converti au véritable Bouddha. On y a vu le nestorianisme [2]. et enfin le manichéisme [3]. Rien n'exclut le nestorianisme, car il ne faut pas oublier que nous sommes en présence d'un texte chinois à formules stéréotypées ; voici les phrases soi-disant manichéennes : « Ils développaient et exaltaient les deux sacrifices et pénétraient profondément les trois moments D'ailleurs le Maître de la loi était merveilleusement instruit dans la doctrine de la lumière et comprenait parfaitement les sept ouvrages. Ses capacités étaient plus hautes que le pic maritime ; son éloquence

1. Cf. W. Radloff : *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei*, Saint-Pétersbourg, 1894. Radloff semble traduire : « Les incrédules, qui ne connaissaient pas ces enseignements, donnaient au Bouddha le nom de démon ; mais maintenant ils ont compris la vérité. »

2. W. Schlegel, cité par M. É. Chavannes, *Journal asiatique*, IXe série, t. IX (1897), p. 44. M. Chavannes conclut en cet endroit que le nestorianisme est possible, mais n'est pas certain.

3. Cf. Éd. Chavannes et P. Pelliot, *Un traité manichéen retrouvé en Chine*, dans *Journal as.*, XIe série, t. I (1913), p. 199.

était comme une cascade. » *Ibid.*, p. 191. Le texte ne porte pas « les deux principes » ; si c'était intentionnel, on pourrait peut-être dire au contraire que le lapicide voulait exclure les hérétiques dualistes, mazdéens et chrétiens. Mais on peut admettre que les « deux sacrifices » est mis pour les « deux principes », car ceci n'avait pas d'importance en chinois, puisque le scribe nestorien de Si-ngan écrit : (Dieu) mit en mouvement l'éther lumineux primitif et ainsi produisit le *double principe* ». Le chinois veut simplement dire que le Maître de la loi, Jouei-si ou « la sérénité perspicace », était « un homme instruit » qui connaissait « le passé, le présent et l'avenir » (les trois moments). La « doctrine de la Lumière » (les nestoriens disaient : la foi lumineuse) est encore une métaphore analogue. Les « sept ouvrages », qui peuvent nous faire songer aux « sept vertus » peuvent aussi être rapprochés des (vingt) sept ouvrages de la Bible mentionnés sur la stèle de Si-ngan. Il n'est donc pas impossible que le qaghan ait ramené de Chine quatre missionnaires nestoriens en l'année 763, que ceux-ci aient mis dix-huit ans à sillonner et à catéchiser le pays, que le qaghan ait demandé un métropolitain en 780 et que Timo-

thée, comme il nous l'apprend, le lui ait envoyé en 781[1]. Nous ne voulons pas dire cependant qu'une solution différente soit impossible, car il y avait peut-être des qaghans et des Turcs pour tous.

Stèle de Si-ngan-fou. — En dépit des détails glanés dans les historiens syriens, l'introduction du christianisme en Chine, du VII[e] au VIII[e] siècle, resterait toujours un peu obscure,

1. L'inscription est trilingue, le chinois seul est déchiffrable. Les deux autres langues, où l'on voyait l'ouïgour et le tou-kiue, seraient l'ouïgour et le soghdien ; les nestoriens ont toujours adopté les langues des pays qu'ils habitaient : On le sait pour le pehlvi puisque, dès le V[e] siècle, deux Ma'na, élèves de l'école d'Edesse, traduisaient des ouvrages syriaques en pehlvi « et rédigeaient en pehlvi des odes religieuses, des poésies et des hymnes pour êtres chantées à l'église », *Patrol. orientale*, t. V, p. 28, et t. VII, p. 117 ; on le savait pour le chinois ; d'après la stèle de Si-ngan, et parce qu'on vient d'apprendre que le nestorien Adam a traduit 35 ouvrages syriaques en chinois ; on le savait aussi pour le turc ouïgour, car plusieurs pierres tombales nestoriennes sont rédigées dans cet idiome : c'était sans doute la langue du pays des *Argonum* ou des nestoriens, dont Rubruq écrit : « Il y avait un langage et une écriture pariteuliers..... Les nestoriens de ces contrées faisaient usage de cet idiome et de cette écriture dans les cérémonies de leur culte et pour écrire leurs livres ». On ne le savait pas pour le soghdien, mais la chose était très vraisemblable, puisque cette région était comprise entre la Perse et le pays des *Argonum*. Il n'est pas impossible que la stèle de Karabalgasoun ait été écrite entre 808 et 821 pour imiter et dépasser (puisqu'elle est trilingue) l'inscription de Singan de 781.

sans la célèbre stèle, écrite en 781 par les nestoriens de Si-ngan-fou[1].

Les inscriptions sur des stèles, c'est-à-dire sur des tablettes de pierres, étaient très communes en Chine. Le musée de Si-ngan-fou en possède une telle quantité qu'on l'a nommé « la forêt des stèles ». Sur celle qui nous occupe, et qui était très vraisemblablement un monument funéraire, les nestoriens exposent les principaux dogmes du christianisme et racontent son introduction dans la ville de Si-ngan-fou, qui était alors la capitale de la Chine, et les mesures bienveillantes dont il a été l'objet de la part de cinq empereurs chinois successifs.

En dessous de l'inscription chinoise et sur les deux tranches, on trouve, en caractères syriaques, près de quatre-vingts noms propres, qui sont, a-t-on supposé, les noms des nestoriens défunts depuis leur établissement dans cette ville, plutôt que les noms de ceux qui vivaient alors.

1. Les limites, imposées à une conférence, ne nous ont pas permis de faire connaître cette stèle autant qu'elle le mérite ; nous en donnerons donc plus loin, à l'Appendice II, une traduction annotée.

D'après cette inscription, un syrien nommé O-lo-pen apporta, en 635, les livres du christianisme à Si-ngan-fou. On les traduisit, et un édit impérial, retrouvé depuis, permit de propager cette religion et de lui construire, dans un quartier de la ville, un temple desservi par vingt et un prêtres. L'empereur suivant (560 à 684) fit construire dans chaque province une église de la religion syrienne, et conféra à O-lo-pen le titre de gardien et de chef de la grande doctrine. Après une lutte avec les bouddhistes, soutenus par l'impératrice régente, lutte particulièrement vive dans les villes de Tong Tchéoû et de Sy-Kao, l'arrivée de nouveaux syriens de la Bactriane, Lohan et Ki-lié, et surtout l'avènement d'un nouvel empereur, rendit l'avantage aux nestoriens. Ils reçurent des présents, et huit de leurs prêtres furent autorisés, par édition spécial, à exercer librement leurs cérémonies religieuses jusque dans le palais impérial (744). Un autre empereur a fait bâtir des églises nestoriennes à Ling-Tchéou, dans le Kan-sou, et en quatre autres endroits (756-762).

L'auteur de cette inscription, Adam, est connu par ailleurs. C'était un grand traducteur devant l'Eternel. En 786, comme il ne savait pas

le sanscrit, il s'était associé avec un bouddhiste qui ne savait pas le chinois, pour traduire des *sutras* du Bouddha, mais l'empereur avait trouvé la traduction diffuse et avait conseillé à Adam de se borner à traduire des ouvrages chrétiens. Il semble avoir fait son profit de cette impériale admonition, car, dans un texte chinois trouvé récemment par M. Paul Pelliot, il est dit qu'Adam a traduit en chinois trente-cinq ouvrages plus ou moins nestoriens.

D'après cette stèle, il y avait donc, avant 781, des églises nestoriennes dans au moins huit villes de Chine, dont cinq situées à l'ouest, et peut-être même une église par province. Rubruq écrira encore, cinq siècles plus tard, qu'il y a des nestoriens dans quinze villes de Chine.

Textes chinois. — On a déjà réuni un certain nombre de textes chinois qui concernent les nestoriens, malheureusement cette langue où un caractère doit souvent se traduire par une phrase, se prête peu aux discussions textuelles; on a pu dire que douze traductions d'un même texte seront toutes différentes; certaines expressions sont des clichés que tous emploient bien qu'en des sens différents, par exemple,

d'après Visdelou, les nestoriens employaient volontiers « les expressions pompeuses des bonzes » et c'est au traducteur à voir s'il doit les prendre au sens propre (bonzes bouddhistes) ou au sens figuré (prêtres nestoriens); quant aux noms propres, ils sont souvent remplacés par un nom chinois de religion qui n'a plus aucune couleur ethnique ou religieuse, heureux encore quand ils ne sont pas remplacés par un simple titre qui peut même être inexact; on comprendra qu'il a fallu longtemps pour reconnaître que le nom O-lo-pen n'est qu'une transcription chinoise du syriaque Rabban « maître », et que le nom Mouche ou Mocho n'est peut-être aussi qu'une transcription chinoise du pehlvi Mouch qui signifie également « maitre[1] ». On admet maintenant que « le roi de Foulin » doit être traduit quelquefois par « le patriarche nestorien » d'autrefois par l'em-

1. Au sujet de l'étymologie de Mouch, M. Blochet a bien voulu nous communiquer la note suivante :

« *Moush* est un mot qui se rattache au verbe â-moukh-tan « enseigner » de moukh, avec la préposition â- qui n'ajoute pas grand chose au sens. Le thème du verbe a-moukh-tan est mouz, qui paraît à l'indicatif présent sous la forme â-mouz-am « j'instruis ».

« A ce mot se rattache le persan moukh « étendard, drapeau », littéralement : « ce qui montre, ce qui fait voir. »

pereur grec, ou le sultan, ou le pape[1]. Les textes chinois constituent donc seulement quelques fils, de résistance inégale et mal connue, sur lesquels on jette, en sens divers, la longue trame de déductions provisoires. Citons du moins quelques textes recueillis par M. Hirth (*China and Roman Orient*, 1885)[2] et ensuite, en partie, par M. Ed. Chavannes dans une publication déjà utilisée, à laquelle on renverra longtemps encore, parce que la partie systématique est nettement séparée de la partie documentaire :

I. En 643, le roi de Fu-lin Po-to-li (roi de Rome, *batrik* = patriarche nestorien) envoya une ambassade offrant du verre rouge, lu-ching-ching (green gold gem) et d'autres articles. Taï-tsung, l'empereur régnant, le favorisa d'un message sous son sceau impérial, et accorda gracieusement des présents de soie...

II. En 667, il envoya une ambassade offrant Ti-ych-ka (la thériaque).

III. En 701, il envoya de nouveau une ambassade à notre cour.

1. Cf. E. Blochet, *Babylone dans les historiens chinois*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. XV (1910), p. 294-295.

2. Les textes réunis par Hirth nous ont été indiqués par M. Blochet.

Le nouveau livre des Thang résume le premier envoi et nomme l'expéditeur « le roi Po-to-li (le roi *batriq*, ou le roi patriarche) » et ajoute :

IV. Depuis 666 jusqu'à 701, il a, à plusieurs reprises, envoyé tribut à la cour chinoise.

V. En 719, au premier mois (Février ?), le souverain du royaume de *Foulin* (le patriarche nestorien) envoya un grand dignitaire (Ta-shou-ling, ou Tayu) du pays de Tokharestan offrir (à l'empereur de Chine) deux liens et deux antilopes ; peu de mois après (juillet 719 ?) [1], il envoya encore un religieux de grande vertu (Ta-te-seng) rendre hommage à la cour et apporter tribut.

VI. En 719, le Yabgou (roi) du Tokharestan, Tche-han-na-Ti-che [2], adressa une requête au trône pour présenter un astronome, *Ta-mou-che*, en demandant qu'on lui imposât des épreuves.

Ce texte est developpé dans le suivant :

VII. Au sixième mois (Juillet 719), le royaune de *Ta-che* (arabes), le royaume de *Tou-ho-lo* (Tokharestan) et le

1. Le P. Souciet écrit : « Depuis la dynastie des Han, la première lune chinoise est celle durant les jours civils de laquelle le soleil, par son mouvement vrai, entre dans les Poissons » ; *Observ. math.*, Paris, 1729, p. 182. Il semble donc que la première lune correspond à février-mars.

2. Un passage de Tabari a montré qu'il faut traduire : « Le roi de Tche-han-na (Jaghaniyan), nommé Ti-chö (Tesh). »

royaume de l'Inde du sud envoyèrent des ambassadeurs rendre hommage à la cour et apporter tribut. Pour ce qui est du royaume de *Tou-ho-lo*, le roi Tche-han-na-Ti-che[1], envoya au trône une requête pour présenter un homme versé dans l'astronomie, Ta-mou-che, disant que cet homme était d'une sagesse et d'une pénétration très profonde et qu'il n'y avait aucune question à laquelle il ne sût répondre[2]; (le roi) priait humblement l'empereur que, dans sa bonté, il fit appeler Mou-che, qu'il l'interrogeât en personne sur ce que faisaient et pensaient lui et les siens, ainsi que sur toutes les doctrines religieuses; (l'empereur) reconnaîtrait que cet homme avait bien de telles capacités; (le roi) souhaitait et demandait que (l'empereur) ordonnât qu'il lui fût fourni (à Ta-mou-che) son entretien et, en même temps, qu'on établît une église pour qu'il s'y acquittât du culte prescrit par sa religion. Son fils aîné était Ki-lie-tien.

Delambre écrit, sans doute d'après Gaubil :

VIII. L'an 721, une éclipse annoncée s'étant trouvée fausse, on fit venir à la cour le bonze[3] Y-Hang, (nommé

1. Voir la note précédente.

2. Ceci rappelle la légende d'Ahiqar, envoyé pour répondre à toutes les questions du roi d'Égypte. Cf. F. Nau, *Histoire et sagesse d'Ahikar l'assyrien*, Paris, 1909.

3. Les Chinois n'ont qu'un seul mot « seng » pour désigner soit un « bonze », soit un prêtre d'une religion quelconque ; cependant nous devons noter que, pour ce motif ou pour d'autres, Y-hang est donné partout comme bouddhiste. C'est à examiner à nouveau.

le bouddhiste Yi-hing, *Journ. as.*, XI[e] série, I, 160) qui voulut connaître la situation des principaux lieux de l'empire Il fit construire des gnomons, des sphères, des astrolabes, des quarts de cercle et d'autres instruments. Il envoya au nord et au sud deux bandes de mathématiciens, avec ordre d'observer tous les jours la hauteur du soleil et l'étoile polaire. On mesura les arcs terrestres. Il envoya à la Cochinchine, au Tonkin, observer la durée des jours et des nuits, et les étoiles qui n'étaient pas visibles sur l'horizon de Si-ngan-fou. On commença à parler de Canobus.

Dans les hauteurs du pôle, comparées à celles qui furent dans la suite observées par les Jésuites, on trouve des différences de 6'. 34', 1', et 17'.

On trouva le degré de latitude de 351 lys et 80 pas. On trouva que la polaire était à 3° du pôle. Les Jésuites ne trouvent que 200 lys au degré ; mais la valeur du ly a varié.

Y-Hang se trompa sur la précession. On voit que les Chinois recommencent perpétuellement l'Astronomie sans jamais obtenir de succès. Il fit un planétaire qui sonnait les heures. Il trouva la latitude de Sirius de 40° chinois.

Il eut une mortification sensible. Il avait annoncé deux éclipses : on avait fait tous les préparatifs et les cérémonies d'usage ; les éclipses n'eurent pas lieu. Il prétendit que son calcul était juste, et que le ciel avait changé ses mouvements. Il donnait pour exemple de

pareils changements une occultation de Sirius par Vénus.

Y-Hang préparait un traité d'astronomie ; il mourut à 45 ans. (En 727, *Journ. as.*, XI[e] série, I, 100). L'an 784, Su-Tching-Se expliqua la méthode de Y-Hang pour la quantité de l'éclipse. Il mettait le commencement du zodiaque au quatrième degré de la constellation Hiu, il divisait le jour en 1095 parties ; il prenait la moitié du mois synodique, la moitié du mois de latitude, la différence de ces deux nombres et le mouvement de latitude. Si le mouvement surpassait 279, il le soustrayait de la différence prise ci-dessus ; il divisait le reste par 66 ; le quotient lui donnait les doigts éclipsés. Si le mouvement était au-dessous de 279, l'éclipse était totale avec demeure.

En 892, Pien-Kang fait son traité du calcul des éclipses ; ce n'est au fond que la méthode de Y-Hang. *Histoire de l'astronomie ancienne*, t. 1, Paris, 1817, p. 374-375.

M. Chavannes cite encore le texte suivant : *loc. cit.*, p. 53.

IX. En 732, le neuvième mois (octobre ?) le roi de Perse(patriarche)envoya l'officier Pannami et le religieux de grande vertu Ki-lie rendre hommage à la cour et apporter tribut[1].

1. Il faut noter, à cette date, que les Chinois semblent n'avoir jamais bien distingué les mazdéens persans de l'Avesta, des

Ce fait est exposé à nouveau plus loin de la manière suivante :

X. Le huitième mois (Septembre ?) au jour keng-siu, le roi de Perse envoya l'officier Pannami et le religieux de grande vertu Ki-lie rendre hommage à la cour. (L'empereur) conféra à l'officier le titre de brave et donna au religieux un kashaya violet, ainsi que cinquante pièces de soie fine, et il les renvoya dans leurs pays.

On lit enfin dans l'inscription de Karabalgasoun[1] :

XI. Le roi de la religion (qui peut être le patriarche nestorien de Babylone) ayant appris que (les Ouigours) avaient accepté la vraie religion, loua fort leur respectueuse..... (vertu), conduisant des religieux et des religieuses, entra dans le royaume pour y répandre et y exalter (la religion). Ensuite les disciples de Mouche (on peut lire aussi Mou-tou) se succédèrent sans interruption de l'est à l'ouest, et allèrent de tous côtés prêchant et convertissant.

mazdéens hérétiques du Turkestan ou Moni. Les mazdéens, persécutés par les musulmans, tendaient à se fondre avec les bouddhistes et ont été condamnés en 732, *Journ. as.*, XI[e] série, I (1913), p. 154, et censurés sous le nom de Siun-Siun, vers 760; *ibid.*, p. 156.

1. *Journal as.*, XI[e] série, t. I (1913), p. 195-196 ; nous avons pris la fin dans la IX[e] série, t. IX, p. 45-46.

On lit encore[1] :

XII. L'an 742, le cinquième mois (Juin ?) le roi de Fou-lin (le patriarche nestorien) envoya (à la cour de Chine) un religieux de grande vertu.

Ces textes concordent avec ce que nous savons des nestoriens de Perse et de Si-ngan : Depuis l'édit de 638, les patriarches nestoriens entretiennent de bonnes relations avec la cour chinoise (*supra* I — IV). Après 713, les nestoriens étaient tournés en dérision en Chine, mais un chef des prêtres nommé Lo-han, puis un prêtre très vertueux nommé Ki-lie les relevèrent (Si-ngan, 11). C'est de Balk, où les nestoriens étaient établis depuis la conversion des Hephtalites, que partaient les envoyés du patriarche (Si-ngan, 34, *supra* V) ; le roi du pays dont ils étaient les sujets, leur donnait des lettres de créance. Par cette voie, le patriarche adressa en Chine, en février 719, un grand dignitaire (*supra*, I) et, en Juillet 719, un religieux de grande vertu qui entrait en Chine sous le couvert de l'astronomie, comme plus tard les Jésuites (*supra*, V à VII).

La différence des textes V à VII s'explique

1. IX[e] série, t. IX, p. 52.

facilement : Le religieux avait des lettres de créance et du patriarche et du roi du Tokharestan, cela résulte du texte V, mais le premier auteur n'a utilisé que les premières (V), tandis que les deux autres n'ont utilisé que les dernières (textes VI et VII). Le fait important, établi par V, c'est que le patriarche prenait le Tokharestan pour intermédiaire.

Puisqu'on admet maintenant que *Mouche* n'est pas un nom propre, mais un titre et que *Ta* n'est qu'un amplificatif : « le grand » Mouche ; ce titre, si c'est le pelhvi *Mouch* « docteur » ; analogue au syriaque « Rabban », peut s'appliquer à un nestorien quelconque, comme *Lo-han*, qui a relevé le nestorianisme (Si-ngan, 11-12) ou encore à *Mélès*, qui était de Balk (Si-ngan, 34)[1]. Si l'on préfère voir dans *Mouche*, ou mieux *Mocho*, un titre religieux, le mot lui-même et d'autres analogies encore, conduisent à le rapprocher du *Shmosho* « diacre », le « grand Mocho »

1. Rabban « notre maître », est un titre qui se donnait surtout aux moines ; O-lo-pen = Rabban était donc sans doute un moine. Chez les Nestoriens, les moines (et les évêques) n'étaient pas mariés. Le Ta-mou-che, qui avait des enfants, n'était donc pas un moine et n'avait pas droit au titre de Rabban. C'est peut-être pour cela qu'on l'a désigné par le synonyme Mouch.

est l'archidiacre[1]. Dans ce cas *Mélès* serait exclu et le *Ta-Mouche* serait *Lo-han*, car celui-ci est nommé « chef des prêtres » (Si-ngan 11) et l'archidiacre nous apparaît bien dans ces régions comme le représentant de l'évêque et « le chef des prêtres ». Cette induction semble d'ailleurs confirmée par Si-ngan, 11, qui rapproche *Lo-han* de *Ki-lie,* et par le texte VII qui semble faire de *Ki-lie*-tien le fils aîné de *Ta-Mouche*. Nous sommes conduits à dire que *Lo-han* était un *Ta-Mouche*, c'est-à-dire « un grand docteur » ou peut-être « un archidiacre ». On est bien tenté de

1. On peut évidemment tenter d'assimiler le *Mocho* au *Mozaq* des textes mazdéo-manichéens ; mais, pour en tirer quelque chose, il faudrait savoir d'abord ce qu'était le *Mozaq*. D'après un passage de l'histoire nestorienne de Mgr Scher (ch. XCVII, non encore édité), il semble que le Mozaq était le prêtre de Turcs idolâtres analogues aux tuinans de Rubruq. On lit, en effet : « Les habitants d'ʿAïn Namr, près du fleuve de Gamré, tirent leur origine des captifs que les Perses avaient amené *du Khorassan. Ceux-ci adoraient les palmiers, les arbres, les idoles et quelques figures ayant forme d'homme.* Leur plus grande idole était une chose qu'on appelait Nahrdan, *qui était servie par des prêtres, dont le chef s'appelait Marzaq.* » D'après le contexte, il peut s'agir d'un événement antérieur à 680. Il me semble que nous avons là le nom *Mozaq*, dont le vav a été changé en r par un scribe arabe.

Les prêtres de ces sauvages — seraient-ils des grands Mozaqs — n'ont aucune chance d'avoir jamais été des astronomes comparables à Y-hang.

l'identifier encore avec Y-hang qui était aussi un Ta-Mouche ou un grand docteur, bien qu'Y-hang soit nommé « bonze[1] ». Notre principale raison pour proposer cette identification, sans parler de la concordance des dates et des con-

1. Le Chinois emploie le même mot « seng » pour les prêtres et les bonzes. Si l'on admet qu'Y-hang, chef astronome en 721, est différent du religieux nestorien envoyé du Tokharestan en juillet 719, et du grand maître (Tamouche) astronome envoyé du même endroit au même moment pour répondre à toutes les questions, nous demandons, lorsque ces deux derniers sont arrivés à Si-ngan, à la fin de 720 ou au commencement de 721, quel a été le rôle du grand maître (Tamouche) astronome et à quelles questions il a répondu, puisque c'est Y-hang qui a tenu la place ; nous demandons aussi à quelle cause on peut attribuer le renouveau nestorien. L'identité serait presque certaine si le P. Gaubil a eu raison d'écrire : « L'auteur du livre où est cité ce trait d'histoire (l'envoi de Ta-mouche en 719) dit que cet homme (Ta-mouche) était comme Li-ma-theou (le père Ricci) et que les savants de la cour de Hiuen-tsong, par jalousie, firent renvoyer cet étranger ». Cité *Journ. as.*, IXe série, t. IX (1897), p. 46. Ceci ne semble pas laisser place à Y-hang, car ce serait Tamouche qui aurait renouvelé l'astronomie. L'empereur Khang-hi tend aussi à faire de Y-hang un occidental, lorsqu'il écrit qu'il a puisé sa méthode dans les écrits des Mahométans. Cité par Pauthier dans *Chine* (collection l'*Univers*), Paris, Didot, 1837, p. 313. Y-hang fut exposé à la jalousie des Hindous, comme Gaubil le dit de Ta-mouche, car, après sa mort précoce, on voulut prouver qu'il avait pillé un calendrier hindou, *Journ. as.*, XIe série, t. I, p. 160, ce qui tend encore à prouver qu'il ne venait pas de l'Inde. Dans deux ouvrages astrologiques mis sous son nom, on trouverait les noms soghdiens et perses des jours de la semaine, *Journ. as.*, XIe série, I, 167, ce qui prouverait encore qu'il venait de la Perse par Balk et non de l'Inde.

venances tirées de textes parallèles, c'est que l'astronomie de Y-hang a une tournure occidentale et grecque (*supra* VIII) et qu'Y-hang ne peut donc pas être un chaman turc, ni un sorcier Kachmirien. Il s'agissait d'ailleurs de supplanter des astronomes hindous, les Gautama, les Kaçyapa et les Kumara, *Journ. as.*, XI[e] série, I, 159, il y a donc peu de chance que Y-hang, qui devait les supplanter, ait aussi été un hindou. Le Taïmouche (Lo-han? Y-hang?) envoya des missionnaires, sous prétexte d'observer la hauteur du soleil (*supra* VIII); sa vie fut courte (VIII). Son fils aîné Ki-lie (*supra* VII) vint d'ailleurs le remplacer (Si-ngan, 11), nous connaissons une de ses missions en 732 (*supra* IX). Rentré en Perse, Ki-lie décida l'envoi d'un autre religieux, en Juin 742 (*supra* XII), qui arriva a Si-ngan en 744 (Si-ngan, 13) et qui est peut-être *Po-lun* (*Ibid*). La manière dont la stèle nous décrit l'arrivée de celui-ci « en observant le soleil et en se guidant sur les étoiles » semble bien vouloir insinuer que les nestoriens venaient comme astronomes, et confirme encore nos déductions précédentes. Le qaghan ouigour de Karabalgasoun (de 759 à 780) a pu emmener avec lui des religieux nestoriens dès 762, et ils ont pu avoir assez de

succès pour que le qaghan, quelques mois avant de mourir, ait pu demander un métropolitain que Timothée a envoyé en 781. Nous indiquons ces concordances en attendant qu'un sinologue reprenne, sur de nouvelles bases, la thèse de Schlegel favorable aux nestoriens, car, pour l'instant, c'est en faveur des manichéens qu'on sollicite les textes[1].

VI. *Reflux du Christianisme chinois chez les Turcs.* — En 845, un édit impérial ordonna aux religieux bouddhiques, au nombre de 260.500, et aux religieux nestoriens et mazdéens, ces derniers au nombre de plus de 2.000, de rentrer dans la vie laïque[2]. Cet édit n'a pas dû gêner beaucoup les nestoriens : leurs marchands plus ou moins prêtres ont dû continuer leur commerce, et les moines se sont bornés à passer dans les provinces voisines et à développer leur prosélytisme chez les tribus turques. Leur hié-

1. Si Y-hang est certainement un bouddhiste, comme on l'écrit partout, nous n'en persistons pas moins à lui identifier le Tamouche qui est arrivé en même temps que lui à Si-ngan, et la stèle de Karabalgasoun elle-même aurait une chance de plus de concerner une catégorie de bouddhistes. Les autres hypothèses ont cependant leurs chances. Tous ces docteurs (mouch) peuvent être différents.

2. *Journ. as.*, IX[e] série, t. IX (1897), p. 74.

rarchie ne semble pas avoir souffert car, une dizaine d'années plus tard, le patriarche Théodose (852-858) mentionne encore les métropolites de Raï, de Hérat, de Merv, de Samarkand, de l'Inde et de la Chine. Il les dispense de venir tous les quatre ans, comme les autres métropolites, près du patriarche, mais il leur demande de lui envoyer tous les six ans des lettres d'adhésion, d'y consigner toutes les affaires de leur pays, et d'y joindre leurs dons pour l'entretien de la maison patriarcale[1]. L'intérêt que portait le patriarche à l'observance de ce dernier point, nous assure qu'il y a toujours eu, dès lors, des relations régulières entre la Chine et le patriarche de Bagdad. En 878, de nombreux chrétiens étaient tués à Kan-fou dans le sud de la Chine, au cours d'une guerre civile[2], et le patriarche envoyait encore des moines en Chine vers 970[3].

En l'an 1009, Ebedjésus, métropolitain de

1. Assémani, *Bibl. or.*, IV, 439 ; III, 617. Cité par H. Labourt, *De Timotheo* I, Paris, 1904, p. 48-49.

2. D'après Masoudi ; cf. Assémani, *Bibl. or.*, III, 2, p. 524. Vers cette époque, l'empereur de Chine montrait, à ses visiteurs, une peinture représentant l'entrée à Jérusalem du Christ et des apôtres ; Assémani, *ibid.*

3. J. Golius, dans ses notes à Alfraganus, *Elementa astronomica*, Amsterdam, 1669, p. 76, dit que Abulfergius, vers 350 de l'hégire (961), a appris d'un moine du Nagran, envoyé en ce

Merv, écrit au patriarche nestorien que le roi des Kéraïtes, c'est-à-dire des Turcs qui demeurent entre l'Orient et le Nord, vient de se convertir avec plus de deux cent mille personnes. Lorsqu'il était à la chasse dans les montagnes, il était tombé une grande quantité de neige qui lui avait fait perdre son chemin, et il avait promis d'embrasser le christianisme s'il pouvait se sauver. Rentré chez lui sain et sauf, il avait appelé les marchands chrétiens qui se trouvaient dans sa tribu, et leur avait demandé comment il devait faire pour devenir chrétien. Ils lui avaient répondu qu'il fallait être baptisé ; le roi avait donc demandé à l'évêque de Merv d'aller le trouver ou de lui envoyer un prêtre pour baptiser sa tribu ; il désirait savoir aussi comment il pourrait observer le Carême, puisque leur seule nourriture était la viande et le lait [1].

pays avec d'autres par le Patriarche, que la ville royale de Chine se nommait alors Taichon. — Assémani, *Bibl. or.*, III, 2, p. 524, d'après le même passage remanié par Renaudot, donne l'année 987 et change Taichon en Tajouna.

1. Nous résumons ici Bar Hébraeus, *Chron. eccles.*, III, 280-282. Voici le récit de Marès, qui est sans doute la source de Bar Hébraeus ; nous utilisons la traduction manuscrite de Renaudot, Paris, *Nouv. acqu. françaises*, n° 7475, fol. 47 v.

Au temps du patriarche Jean VI († en 1323 de grecs = 1011), l'un des rois turcs se fit chrétien avec deux cent mille personnes,

Les Kéraïtes habitaient les rives de l'Orkhon, à l'est du Baïkal, ils restèrent nestoriens ; un de leurs rois* fut très célèbre en Occident sous le nom du « roi Jean ». L'exemple des Kéraïtes fut suivi par les Merkites, situés au nord, et par les

et en voici la cause : Il avait perdu son chemin un jour qu'il était à la chasse, et comme il ne savait où aller, il vit un homme qui lui offrit de le ramener sain et sauf. Comme le roi lui demandait son nom : « Je suis Mar Sergison », dit-il ; et il lui commanda de se faire chrétien. Il lui dit ensuite de fermer les yeux,*et quand le roi l'eut fait et qu'il les eut rouverts aussitôt, il vit qu'il était dans son camp. Stupéfait de ce prodige, il s'informa de la religion chrétienne, de la prière et de la sainte Ecriture. Il apprit ensuite l'oraison dominicale et celle qui commence par les mots : *Id est Pontifici qui complevit*, et le *Sanctus Deus* ou trisagion. Le métropolitain racontait que le roi lui avait fait dire de venir près de lui, et il disait que la coutume de ces Turcs était de se nourrir de viande et de lait. Le même s'était préparé une tente qui tenait lieu d'autel ou d'église ; il y avait mis une Croix et un Evangile, et lui avait donné le nom de Mar Sergison. Il avait attaché une jument dont on tirait le lait pour le mettre devant l'Evangile et la Croix ; alors il priait sur (le lait) et il en prenait une partie qu'il signait de la croix après avoir récité des prières, puis il en prenait et ensuite le reste de son peuple. Le métropolite demanda au patriarche comment il devait se conduire à leur égard, puisqu'il n'avait pas de blé. Timothée lui prescrivit de s'efforcer, par tout moyen, de leur fournir le blé et le vin autant que cela serait nécessaire pour la solennité de Pâques, et de leur défendre l'usage de la viande durant les jours de jeûne, mais de se contenter de lait ; s'ils avaient coutume de se servir de lait aigri, il faudrait changer cette habitude et se servir seulement de lait doux (Rubruq a encore constaté que les chrétiens ne voulaient pas boire de lait aigri ; en le faisant, ils auraient cru apostasier).

Naïmans situés à l'ouest ; il y avait d'ailleurs des nestoriens parmi les Ouïgours [1].

Les nestoriens chez les Mongols. — Une légende, propagée en Occident par le cardinal Pélage et par les Templiers, faisait de Gengis-khan un chrétien qui aurait aussi porté le nom de David. Le patriarche nestorien aurait intervenu près de lui en faveur du calife ; certaines de ses enseignes auraient porté la croix, cf. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. II, p. 630-632. D'après Marco Polo (ch. LXVI) des astronomes chrétiens lui auraient prédit la victoire. Son fils ainé, Djagataï, s'était fait chrétien, et Marco Polo raconte (ch. LI) que les nestoriens profitèrent de son appui pour bâtir en l'honneur de saint Jean-Baptiste, à Samarcande, une église qui aurait été plus tard le théâtre d'un prodige. Un autre fils de Gengis-khan, Ogotaï, avait pour chancelier un ouïgour chrétien, Tchingkaï, qu'il avait

1. Vers l'an 1063, le patriarche Sabarjésu-Zanbour a envoyé Georges, évêque de Cashcar, dans le Khorasan, le Ségestan et la Chine ; cf. Assémani, *Bibl. or.*, III, 2, p. 523. — Le patriarche Elie III (1176-1190) a encore nommé deux métropolitains de Kaschgar. Simon V († 1503) nomme encore un métropolitain, du nom de Jean, pour la Chine. Ses successeurs, nommés Jacques et Joseph, auraient été métropolitains de l'Inde en même temps que de la Chine. Cf. Assémani, *Bibl. or.*, t. III, 2, p. 503 et 523.

chargé d'écrire chaque jour ses actions remarquables. Le fils d'Ogotaï, nommé Couyouc, laisse le soin des affaires au même Tchingkaï, et à son précepteur Cadac qui était aussi nestorien.

Carpin vit devant la tente de Couyouc une chapelle chrétienne où l'on célébrait tous les jours l'office divin, et dit que Couyouc salariait des prêtres chrétiens, ce qui faisait croire qu'il avait l'intention de se convertir; aussi l'historien musulman Raschid se plaint-il de l'abaissement auquel les musulmans étaient réduits sous son règne; cf. d'Ohsson, II, 189, 218, 234. Plan Carpin nous a conservé les noms des clercs nestoriens attachés à la personne de Couyouc; c'étaient: « Dubarlaus,Jacobus,Michaël et iterum Jacobus ». *Recueil de la Société de Géographie*, t. IV, p. 771. Le premier nom est sans doute *Goubarlaha* « l'homme de Dieu ».

Les relations de Rubruq et de Marco Polo nous renseignent sur les nestoriens au temps de Mangou et de Khoubilaï. Ajoutons que l'empereur Abaga (1264-1282) passait pour chrétien. Il ne l'était sans doute pas, mais il avait épousé la princesse Marie, fille de Michel Paléologue, empereur de Byzance, et protégeait le christianisme, comme on l'a déjà vu. Il faisait

bénir les vêtements destinés à son usage personnel avec ordre de les plonger dans les eaux sacrées du Jourdain et de les mettre en contact avec le tombeau du Christ. Les rois mongols, les khans et leurs enfants se découvraient la tête et s'agenouillaient devant Yabalaha (Marc) patriarche nestorien de 1280 à 1317[1]. Certaines monnaies bilingues d'Abaga portent au revers, au milieu du champ, une croix entourée d'un cercle avec ces mots : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Dieu unique[2] ». Sous cet empereur, un nestorien, nommé Mar Sergis, fut gouverneur, durant trois ans, de la ville de Tchen-kiang fou (Kiang-Sou) et y construisit deux églises (1278 à 1280). L'inscription commémorative de l'érection de l'une de ces églises porte la date de 1281 et mentionne l'existence de douze monastères de la Croix[3] par tout l'em-

1. Comme exemple de l'influence des légendes chrétiennes sur les Turcs musulmans, citons le poëme de la mort de la Vierge, écrit en turc oriental par Solaiman de Baqirghan (Khanat de Khiva), vers l'an 1200 ; cf. *Congrès des orientalistes d'Alger*, 1905, IIIe partie, Paris, 1907, p. 28 sqq.

2. Il existe aussi des dirhems d'Argoun, empereur de 1284 à 1291, qui portent la croix et la légende chretienne au lieu du symbole sunnite; cf. *Journal as.*, IXe série, t. VII (1896), p. 516-517, 521, 533.

3. M. Chavannes écrit dans le texte douze « églises » de la

pire, dont sept construits par Mar Sergis seul. Celui-ci avait fait venir de l'Inde le chorévèque Mar Ha-si-ya (Isaïe ou Osée ?[1]) pour desservir l'une des églises. Cf. *Journal Asiatique,* IX[e] série, t. VIII (1896), p. 333-334 et 406-407; t. VII, p. 514.

On a retrouvé des pierres tombales crucifères à Tchagan-Nor où était un palais de Khoubilaï, en Mandchourie[2]. Nayan, roi de ce pays, était baptisé et avait la croix sur ses enseignes. Au Japon même, on trouverait un médecin nestorien, nommé Rimitsu et des missionnaires, dès le temps de l'empereur Shomu (724-728), cf. Gor-

croix; mais la note, qui renferme la traduction du Chinois, porte douze « monastères » de la croix, et nous croyons que ce mot seul est exact, car les églises étaient beaucoup plus nombreuses, puisqu'on trouve mention en 1315 de soixante-douze diocèses chrétiens; *ibid., Journ. as.*, IX[e] série, t. VIII, p. 416. Les monastères, par contre, étaient peu nombreux, à cause du peu de goût des nestoriens pour le célibat; aussi nous avons vu qu'en 845 il n'y avait en Chine que 2.000 religieux nestoriens et mazdéens (contre 268.500 bouddhistes), *Journ. as.*, IX[e] série, t. IX, (1897), p. 74.

1. Rapprocher ce personnage de *Esya*, astronome et médecin syrien, l'un des quatre premiers commissaires qui ont dirigé, à ses débuts, l'administration du culte chrétien, qui occupa de hautes positions à la cour mongole de 1263 à 1320, et eut cinq fils, tous fonctionnaires : Elie, Denha, Issa, Georges, Luc, *Journ. as.*, IX[e] série, t. VIII (1896), p. 409-411.

2. *Journ. as.*, *ibid.*, p. 428-429.

don et Lloyd, cités dans *The Church Quarterly Review*, t. LXXV, 1913, p. 312-313.

VII. *Point culminant de l'église nestorienne.* — Nous sommes arrivés au point culminant de l'église nestorienne, qui comptait alors vingt-sept métropoles et plus de deux cents évêchés. Il y avait un évêché à Pékin ; des rois de Tangout, ou même des Ouïgours, croyaient descendre des rois mages et admettaient que leurs ancêtres étaient chrétiens depuis le moment de l'Incarnation[1]. C'est dans le Turkestan que l'arche de

1. Cf. *La flore des estoires de la terre d'Orient*, l. 1, ch. II ; l. 2, ch. XIX et XXIV, dans *Historiens des Croisades* ; documents arméniens, t. II, latin, p. 262, 301, 304 ; français, p. 123, 169, 174. Voir la lettre de l'arménien Sempad, écrite vers 1248. Il a vu les rois mages peints dans les églises de Tangath. Ce sont eux qui ont porté la foi dans ce pays, et c'est ensuite le Tangath qui a converti le khan ; Assémani, *Bibl. or.*, III, 2, p. 503 : Doqouz-Khatoun, de la tribu des Kéraïtes, grande khatoun de Houlagou, morte en 1265 « fut du lignage des trois rois qui vinrent adorer la nativité de Notre-Seigneur ». C'est ce qui nous permet de faire remonter la légende au XII[e] siècle ; elle peut être plus ancienne. Guiboga (Kitoubogha Nouïn), tué le 3 sept. 1260, gouverneur mongol de la Syrie, était aussi « du lignage des trois rois mages ». *Ibid.* — Cette légende est particulière à l'Orient. En Occident, les mages viennent de la Perse (pour quelques-uns, ils viennent d'Arabie), les artistes les représentent d'abord en prêtres de Mithra, coiffés d'une mitre ou bonnet phrygien, au nombre de deux à six ; un peu avant l'an 1000, on leur donne des couronnes en place de mitres et on en fait des

Noé se serait arrêtée, et on montrait près de Tojok-mazar la caverne qui contenait les corps des sept dormants d'Ephèse, comme on montre, à Ceylan, le pic d'où Adam est monté au ciel. Les voyageurs et les missionnaires latins nous donnent, dès le treizième siècle, de nombreux détails sur les nestoriens. Pour voir à quel point ils étaient « chez eux » par toute l'Asie, il faut lire la relation intégrale de Rubruq et voir comment à chacune de ses stations, les prêtres et les scribes nestoriens des grands chefs mongols, venaient l'examiner et lui donnaient *l'admittatur* qui lui permettait de continuer son voyage, ils en sont venus à lui permettre d'officier avec leur calice dans leur église de Karacorum. Marco Polo les trouve à Samarkand, à Yarkand, à Ouroumtsi, à Sou-Tchéou, à Cha-Tchéou, à Kan-Tchéou, à Ning-Hia, à Ta-tong fou, à Ho-kian fou, à Tchen-Kiang fou, à Li-Kiang fou. Louis de Varthèma (vers 1506) trouve à Benghala des marchands nestoriens qui venaient de Sarnau ou Ayoutha, l'ancienne capi-

rois; l'un d'eux devient un nègre. Depuis le V[e] siècle, leurs noms sont : Melichior (Melchior), Balthasar et Guthaspa (Gaspar, Godophar). Cf. Hugo Kehrer, *Die heiligen drei Kœnige in literatur und Kunst*; Leipzig, 1909, 2 vol. 8°.

tale du Siam ; ils le conduisent au Pégou où le roi avait mille chrétiens à son service ; ils le conduisent encore avec eux lorsqu'ils vont commercer à Bornéo, à Java et jusqu'aux îles Moluques. Sa qualité de voyageur chrétien occidental lui valait d'ailleurs grande considération : « Quand je leur disais, écrit-il, que j'avais vu la relique de la Sainte Face, et la terre de saint Pierre, de saint Paul et de plusieurs autres saints, ils me disaient secrètement que si je voulais aller avec eux, je serais un très grand seigneur pour avoir vu les choses dessus dites[1]. L'affection pour les anciens souvenirs du christianisme n'était pas moins grande au nord de la Chine, car deux nestoriens Marc et Çauma, quittèrent Pékin vers 1275, pour aller jusqu'à Jérusalem vénérer les lieux saints, et lorsque, d'étapes en étapes, ils furent arrivés en Mésopotamie, et que Marc eut été choisi pour patriarche nestorien, l'autre, Çauma, vint à Rome, à Paris et à Londres apporter des lettres de l'empereur mongol Argoun et proposer une alliance, mais, partout, il demandait d'abord à vénérer les reliques qui s'y trouvaient conservées : à Paris il a visité la Sainte

1. Cf. H. Cordier, *Recueil de voyages et de documents*, t. IX, Paris, 1888.

Chapelle pour y voir la couronne d'épines et le morceau de la sainte croix que l'on y conservait.

Voici comme spécimen, quelques pages de leur histoire[1] :

Histoire du Père des Pères et du chef des pasteurs, Mar Yahbalaha (Dieudonné) catholique patriarche de l'Orient et de Rabban Çauma (notre maître, le jeûneur) visiteur général, qui étaient des Turcs orientaux.

Il y avait un homme fidèle, libre, pieux, riche des biens du monde et de la nature, nommé Shiban le visiteur ; il demeurait dans la ville nommée Kanbalig (Pékin), c'est-à-dire la ville impériale du pays de l'est. Il épousa légalement une femme nommée Qiamtha et, longtemps après, ils n'avaient pas d'héritiers. Il supplièrent Dieu....... et elle enfanta un fils et ils lui donnèrent le nom de Çauma (jeûneur)..... Quand il eut l'âge d'apprendre, ils le donnèrent au maître (malfana) qui convenait, ils l'instruisirent soigneusement devant lui dans les sciences ecclésiastiques ; ils le fiancèrent et se réjouirent en lui, il fut jugé digne de recevoir l'ordination (le degré) des prêtres....il fut sacristain (Qankaya) de l'église de

1. Tous les manuscrits dérivent de l'exemplaire unique conservé à Kotchannès, chez le patriarche nestorien. Le Père Bedjan a donné une première édition : *Histoire de Mar Jab-Alaha, patriarche, et de Raban Sauma*, Paris, 1895, 205 pages, suivie bientôt d'une seconde : *Histoire de Mar-Jabalaha, de trois autres patriarches, d'un prêtre et de deux laïques nestoriens*, Paris, 1895, 574 pages. M. J.-B. Chabot a traduit l'ouvrage syriaque en français : *Histoire de Mar Jabalaha* III, Paris, 1895.

(Pékin).... Quand il eut dix ans, il voulut se faire moine. Ses parents le supplièrent de ne pas les quitter, il passa encore trois ans avec eux, puis il distribua ce qu'il possédait aux pauvres ; il prit l'habit monacal et fut tonsuré par le saint Père, l'évêque Mar Georges, métropolitain. Il se fit une cellule à part et il y demeura enfermé durant sept ans. Il songea ensuite à s'éloigner des hommes.... Il partit et marcha jusqu'à la distance d'une journée loin de (Pékin) et il trouva un endroit où il y avait une caverne et près d'elle une fontaine d'eau sur cette montagne et il y demeura en paix ; il fut gratifié de la grâce de son maître ; sa renommée se répandit dans le pays, et les hommes commencèrent à se réunir près de lui pour entendre sa parole.

Pendant ce temps, il y avait dans la ville de Kôshang du pays de l'Orient un homme fidèle et juste,... nommé Bainiail, archidiacre ; il avait quatre enfants et le plus jeune se nommait Marc (Marqos) ; celui-ci s'instruisit plus que ses frères dans les sciences ecclésiastiques.... après quinze jours de fatigue il arriva près de Rabban Çauma qui lui conseilla de retourner chez ses parents. Marc ne le voulut pas et, trois ans plus tard il reçut la tonsure, c'est-à-dire l'habit monacal, de l'évêque Mar Nestorius, métropolitain ; et ils pratiquaient dans cette montagne la pureté et la sainteté....

Certain jour ils pensèrent à quitter cette région et à aller vers l'Occident pour avoir l'avantage d'être bénis par les reliques des saints martyrs et des pères catho-

liques (patriarches).... Les chrétiens cherchèrent en vain à les détourner, ils partirent (vers 1275) et arrivèrent à Kŏshang où ils dirent qu'ils allaient à Jérusalem. Les maîtres de la ville qui étaient les parents (gendres) du roi des rois le Khan, et qui se nommaient Kônbôga et Aybôga les firent venir et leur dirent[1].... Pourquoi quittez-vous notre pays et allez-vous en Occident ? Nous avons grand souci de faire venir d'Occident des Pères et des moines dans ce pays-ci, comment donc pourrions-nous vous permettre d'en partir ! ...

Ils allèrent de là à la ville de Thangouth, et les habitants, lorsqu'ils surent qu'ils allaient à Jérusalem, sortirent tous au devant d'eux, car la foi des habitants de Thangouth est très ardente et leur esprit est pur....

Ils allèrent de là en deux mois au pays de Lôtoun et c'est à peine si, tous les huit jours, ils pouvaient trouver des eaux douces.... Au bout de six mois, les moines partirent de là et vinrent au pays de Kashgar et ils trouvèrent la ville dépeuplée, car elle avait été pillée par les ennemis....Ils arrivèrent près du roi Qaidou sur le Talas (?); ils allèrent le trouver et lui demandèrent un ordre pour que personne ne pût leur nuire dans son pays.... Ils arrivèrent à grand peine au Khorasan, et entrèrent au saint monastère de Mar Çéhioun qui est près de la ville de Tous, et ils furent bénis par l'évêque qui y était et par les moines....

1. Kônbôga et Aybôga sont connus par ailleurs. Ils étaient de la lignée du roi Jean.

Laissons-les continuer leur pèlerinage, à la suite duquel Marc fut consacré métropolitain de la Chine et de Wang (la droite), tandis que Rabban Çauma était fait visiteur général, en 1280. L'année suivante, à la mort du catholicos, Marc, sous le nom de Jabalaha (Dieudonné) était choisi pour le remplacer (1281) et il envoyait bientôt Rabban Çauma en mission à Constantinople, à Rome, à Paris (où il arriva en 1288) et jusqu'en Angleterre. Il portait des lettres de l'empereur mongol Argoun, pour proposer aux rois chrétiens une alliance contre les musulmans. La lettre d'Argoun au roi de France, Philippe le Bel, est encore conservée à Paris[1].

Voici l'interrogatoire que les cardinaux firent subir à Rabban Çauma à Rome :

Les cardinaux lui dirent :

Où demeure le Catholique et lequel des apôtres a instruit votre région ? — Il leur répondit : Mar Thomas

1. La lettre d'Argoun, que Buscarell aurait remise à Philippe le Bel et qui est encore conservée à Paris ; cf. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, IV, 71, a été portée en réalité par Rabban Sauma, ou Çauma, car elle porte : « par l'envoyé, Mar Bar Seuma, Sakhora », *ibid*. *Sakhora* est le titre *Se'oura* « visiteur », de Rabban Sauma. Voir les *Documents de l'époque mongole*, publiés par le rince Roland Bonaparte.

et Mar Addaï et Mar Mârî ont instruit notre région et nous gardons jusque maintenant les ordonnances qu'ils nous ont transmises. — Ils lui dirent : Où est le siège du Catholique ? — Il leur dit : A Bagdad. — Ils demandèrent : Et toi, qu'es-tu là ? — Et il répondit : Le diacre de la cellule (du patriarche) et le maître des disciples et le visiteur général. — Ils dirent : Il est étonnant, puisque tu es chrétien et diacre du siège patriarcal de l'Orient, que tu sois venu pour un message du roi des Mongols. — Il dit : Sachez, ô nos pères, que beaucoup de nos pères sont allés au pays des Mongols, des Turcs et des Chinois et les ont instruits ; et maintenant les chrétiens mongols sont nombreux ; il y en a, parmi les enfants des rois et parmi les reines, qui sont baptisés et qui confessent le Messie, et ils ont des églises avec eux dans le camp ; ils respectent beaucoup les chrétiens et il y a de nombreux fidèles parmi eux. Mais le roi, parce qu'il a commerce d'amitié avec mon seigneur le Catholique et qu'il a la volonté de prendre la Palestine et les pays de Syrie, vous demande du secours pour prendre Jérusalem. Il m'a choisi et envoyé, afin, parce que je suis chrétien, que ma parole trouve créance près de vous. — Ils lui dirent : Quelle est ta croyance et quelle voie choisis-tu ? celle que tient aujourd'hui monseigneur le Pape ou une autre ? — Il répondit : Pour nous, Orientaux, personne du Pape n'est venu près de nous ; mais les saints apôtres que je viens de rappeler nous ont instruits et,

jusque maintenant, nous tenons ce qu'ils nous ont transmis. — Ils lui dirent : comment crois-tu? Récite ta foi. — Il leur répondit : Je crois en un Dieu caché, éternel, sans commencement et sans fin, Père, Fils et Saint-Esprit, trois hypostases égales et non séparées qui n'ont pas en elles ce qui précède et ce qui suit, ni ce qui est jeune et ce qui est vieux ; en nature ils sont un, mais en hypostase ils sont trois : le Père engendre, le Fils est engendré et le Saint-Esprit procède. Dans les derniers jours, l'une des hypostases de la Trinité royale, le Fils, a revêtu un homme complet, Jésus-Christ, de Marie vierge sainte, et il lui a été uni selon la personne et, par lui, il a sauvé les mondes, lui qui est né, dans sa divinité, éternellement du Père et, dans son humanité, temporellement de Marie. Mais l'union (de la divinité avec l'humanité) est inséparable, indéchirable et éternelle, union sans mélange, sans combinaison et sans composition, et ce fils de l'union est Dieu parfait et homme parfait, deux natures et deux substances, une personne. — Ils lui dirent : Le Saint-Esprit procède-t-il du Père ou du Fils ou (sont-ils) séparés ? — Il répondit : Le Père et le Fils et le Saint-Esprit participent-ils aux propriétés de la nature ou sont-ils séparés ?

Le rusé oriental continue durant deux pages à intervertir les rôles et à interroger les cardinaux, puis il conclut :

Je ne suis venu des pays éloignés ni pour discuter ni pour faire connaître les affaires de la foi, mais je suis venu pour être béni par mon seigneur le Pape et par les reliques des saints, et pour faire connaître la parole du roi et du Catholique. Si cela plaît à vos yeux, laissons la dispute, et prenez la peine de commander à quelqu'un de me montrer les églises qui sont ici et les reliques des saints; vous ferez ainsi une grande grâce à votre serviteur et à votre disciple[1].

Rabban Çauma put vénérer ensuite toutes les

1. Les latins, accueillis d'abord comme des frères par les nestoriens, n'ont pas tardé à être en lutte avec eux. Rappelons encore les luttes entre latins à propos du culte des ancêtres en Chine, qui se sont terminées par l'expulsion de tous les chrétiens. Citons, à cause des détails qu'il nous donne sur les nestoriens et de son appel à la concorde, le passage suivant : « Sur l'estat du grand Caan », tiré de l'ouvrage : *Les Merveilles du monde* :

« En ladite cité de Cambalech, il y a une manière de chrétiens schismatiques que l'on dit nestoriens ; ils tiennent la manière et la guise des grieux (grecs) et point ne sont obéissants à la sainte église de Rome; mais ils sont de une autre secte, et trop grande envie ont sur tous les chrétiens catholiques qui là sont obéissant loyalement à la sainte église dessus dite ; et quand les archevêques dont par cy devant avons parlé édifiaient ces abbayes de frères mineurs dessus dites, les nestoriens de nuit les détruisaient et y faisaient tout le mal que ils pouvaient... Ces nestoriens sont plus de trente mille demeurant audit empire de Cathaï, et sont très riches gents, mais moult redoutent et craignent les chrétiens ; ils ont églises très belles et très dévotes avec croix et images en l'honneur de Dieu et des saints ; ils ont dudit empereur plusieurs offices et de lui ont-ils grandes procurations dont on croit que si ils se voulaient accorder et être tout un avec

reliques conservées à Rome, et plus tard le corps de saint Jean-Baptiste à Gênes et la couronne d'épines à Paris.

Ces détails nous intéressent plus qu'une longue énumération de noms propres ; car ils nous font vivre la vie même des nestoriens en Chine ; nous voyons qu'ils y avaient transporté leur genre de vie de la Perse et de la Mésopotamie : leurs écoles, leurs livres, le monachisme et l'ascétisme.

Quelques anecdotes d'après Rubruq. — Il nous reste heureusement encore la relation d'un occidental, qui a demeuré six mois avec eux, dans la compagnie d'un pseudo-moine arménien, qui entrait à la cour à la suite des prêtres nestoriens, et dont l'attention était toute dirigée sur les questions religieuses ; j'ai nommé le franciscain Guillaume *de Rubruquis*, que nous appellons, pour abréger, Rubruq. Toute la relation qu'il a adressée au roi saint Louis serait à lire ; nous allons du moins lui faire quelques emprunts :

ces frères mineurs et avec ces autres bons chrétiens qui là demeurent en ce pays, ils convertiraient tous ce pays et ces empereurs à la vraie foi ». Cf. *Journal asiatique*, Ire série, t. VI (1830), p. 69-70.

Dans un endroit qui passait pour être fréquenté des démons, les guides demandèrent à Rubruq de leur écrire des paroles qu'ils porteraient sur leur tête pour se préserver. Il leur écrivit le *Credo* et le *Pater*. Vers 1884, M. Bonvalot a encore trouvé le même usage dans la même région : « On achète, dit-il, un papier écrit à l'encre noire et rouge, pour assurer la réussite d'un voyage. Le rouge étant la couleur de bon augure, il importe que le talisman soit tracé à l'encre rouge à tel ou tel endroit de la page et on le porte souvent sur l'épaule ». Rubruq a constaté aussi que les Tartares se servaient beaucoup de feuilles de papier et de caractères, pour pratiquer leurs sortilèges « ce qui fait, ajoute-t-il, qu'on voit beaucoup de lettres suspendues aux murs de leurs temples ». Il est remarquable encore que ces feuilles de papier viennent d'être retrouvées sous les ruines des temples, par les explorateurs russes et allemands. Chaque feuille porte les écritures noires et rouges exigées, quelques-unes ont encore des caractères bleus. Le texte lui-même est souvent quelconque, car M. Bonvalot a constaté aussi qu'il n'avait pas d'importance, et Rubruq, nous l'avons vu, a

écrit le *Pater* et le *Credo*. Cependant on trouve souvent des invocations aux personnages qui sont censés puissants, comme Jésus, Hormuzd, Mani, Sakia-Mouni. On a retrouvé aussi deux fragments de la passion; ils nous rappellent que, pour guérir une malade, on a demandé à Rubruq de lire sur elle, par deux fois, le récit de la passion selon saint Jean.

Voici maintenant le portrait du moine arménien près de qui demeura Rubruq; il se nommait Sergius, et avait encore d'autres points de ressemblance avec Sergius Bahira, le précepteur de Mahomet. Il était noirâtre, maigre, vêtu jusqu'à mi-jambe d'une tunique en forme de cilice, il portait par-dessus un manteau noir fourré de laine et, par-dessous, une ceinture de fer, comme le Sérapion du Musée Guimet. Il venait des environs de Jérusalem où Dieu lui avait commandé par trois fois, disait-il, d'aller trouver le chef des Tartares. Il était donc venu engager Mangou-Khan à se faire chrétien; il lui avait assuré qu'en retour tout le monde lui serait soumis et que le roi des Francs et le Pape lui seraient fidèles. Certain jour de l'Epiphanie, qu'on l'avait invité à la cour pour un festin, il avait même raconté à

Rubruq qu'il y allait pour baptiser l'empereur. Un jour cependant, il eut une crise d'humilité. Il venait de s'engager trop légèrement à guérir une impératrice malade ou à livrer sa propre tête au souverain. Aussitôt rentré chez lui, il fut rempli d'inquiétude, il appela Rubruq, pleura devant lui; lui confessa qu'il n'était pas prêtre, qu'il n'était pas moine, qu'il était illettré, qu'il était tisseur de toile de sa profession, et il le pria de l'aider de ses prières. Rubruq, qui croyait la princesse possédée du démon, conseilla de faire de l'eau bénite pour l'exorciser; le moine y mit en plus de la rhubarbe en poudre et un petit crucifix en argent près duquel ils prièrent toute la nuit. La princesse but cette drogue, fit apporter du vin, s'amusa beaucoup de Rubruq, qui ne comprenait rien à ce qu'on disait, le fit boire trois fois de sa main en l'honneur de la Trinité, se trouva mieux et fut bientôt guérie. Cette guérison augmenta beaucoup le crédit du moine, et il voulut, malgré Rubruq, continuer ses cures avec l'eau bénite et la rhubarbe.

A certaines fêtes, l'empereur et les impératrices venaient à l'église et on y passait la

journée à prier, à chanter, à manger et à boire; par exemple :

En l'octave de l'Épiphanie (11 janvier 1254), l'empereur Mangou vint en l'église des nestoriens, avec sa principale femme Coutouctaï, avec plusieurs dames, son fils aîné Baltou et quelques autres de ses enfants en bas âge. On nous fit chanter, dit Rubruq, et entonner un psaume selon notre rite. Nous chantâmes la prose : *Veni sancte Spiritus*. Le khan se fit apporter nos livres : la Bible et le bréviaire, et nous demanda avec curiosité quel sens avaient les images; puis il se retira, mais la reine resta et distribua des présents à tous les chrétiens qui étaient là. On nous apporta ensuite à boire du Tarassoun, — liqueur faite avec du riz et du vin rouge, — et du coumiz ou lait fermenté. Alors la reine tenant à la main une coupe pleine, fléchit les genoux et nous demanda notre bénédiction, et tous les prêtres chantaient à haute voix, tandis qu'elle vidait sa coupe. Lorsqu'une autre fois elle but encore, nous dûmes chanter à notre tour. Quant tout le monde fut à peu près ivre, on apporta de la viande de mouton qui fut aussitôt dévorée, après cela du poisson, c'est-à-dire des carpes sans sel et sans pain; il me fallut en manger. C'est ainsi que l'on passa la journée. Lorsque l'ivresse fit chanceler la reine elle-même, elle monta dans son chariot, au milieu des chants des prêtres, et elle suivit son chemin.

Voilà comment se passa le dimanche, 11 janvier 1254, à Caracorum, à la cour du grand Khan, dont les tables de commandement étaient alors obéies depuis la mer de Chine jusqu'à la mer Méditerranée et la Hongrie.

En la veille de la Septuagésime, les prêtres, le moine et Rubruq rendirent à l'empereur et aux impératrices la visite qu'ils en avaient reçu.

Lorsque nous nous trouvâmes en présence du khan, continue Rubruq, les prêtres nestoriens lui apportèrent l'encens, et lui, il en mit une partie dans l'encensoir et ils l'encensèrent. Ensuite ils chantèrent en bénissant son breuvage; le moine arménien en fit autant après eux et nous les imitâmes. Nous allâmes ensuite à la maison du fils aîné du khan qui a déjà deux femmes et qui est logé à droite de la cour de son père. Dès que celui-ci nous vit venir, il descendit du lit sur lequel il était assis et se prosterna par terre, frappant la terre du front et adorant la croix. S'étant redressé, il la fit placer, avec la plus grande vénération, dans un endroit élevé, sur un drap neuf. Son maître est un certain prêtre nestorien, nommé David, un véritable ivrogne, qui lui donne des leçons. Il nous fit alors asseoir et donner à boire aux prêtres. Il but à son tour après avoir reçu leur bénédiction.

Ce passage nous paraît un peu méchant,

mais Rubruq écrit, un peu plus loin, que dans ces pays froids, l'ivrognerie n'est pas considérée comme chose répréhensible, ni chez l'homme ni chez la femme. D'ailleurs s'il a pensé mal du nestorien David, précepteur du jeune prince, qu'il qualifie ici d'ivrogne, il n'a pas tardé à en être puni, car, durant le carême suivant, le moine arménien, qui avait fait pour lui seul quelque petite réserve de vivres, avait astreint Rubruq et son compagnon à toutes les rigueurs du jeûne, et leur interdisait tous les mets mongols, sous prétexte qu'ils étaient préparés avec de la graisse de mouton ; il ne leur donnait donc à manger que du pain cuit sous la cendre, et à boire que de l'eau faite avec de la neige ou de la glace fondue « ce qui est une eau très mauvaise », dit Rubruq. Notre héros se rendit donc chez celui qu'il vient d'appeler l'ivrogne David, et il lui exposa sa situation. Le bon David comprit si bien les souffrances d'un homme condamné à ne boire que de la neige fondue, qu'il courut chez l'empereur, et en rapporta aussitôt pour Rubruq, de la farine, de l'huile et du vin.

Laissons-les passer chez toutes les personnes

de la cour, chanter, manger et surtout boire ; ajoutons seulement que l'empereur voulut plus tard avoir une discussion théologique entre les chrétiens, les idolâtres et les Sarrasins. Rubruq se fit l'auxiliaire des nestoriens qui ne savaient, dit-il, que répéter ce qui est dans la Bible. Il discuta d'abord avec les idolâtres. La manière dont il décrit les temples de ceux-ci et leurs idoles, rappellent les descriptions des temples bouddhiques et des bouddhas; mais les bouddhistes turcs et chinois semblent avoir été plus ou moins teintés de mazdéisme et de théories dualistes, de même que les païens chez les Ouïgours et les Mongols croyaient à un seul Dieu à cause de l'influence des chrétiens. Les idolâtres voulaient discuter sur l'origine du monde ou sur ce que deviennent les âmes après la mort. « Ils voulaient entamer ces thèses, dit Rubruq, parce qu'ils les avaient mieux étudiées; car ils sont tous de l'hérésie des Manichéens, et croient qu'une moitié des choses est mauvaise et l'autre bonne, et qu'il y a au moins deux principes, et tous pensent que les âmes passent d'un corps dans un autre ». Ce passage a encore été confirmé par les découvertes récentes, qui ont relevé des fragments mani-

chéens, ou plutôt dualistes et Mazdéens, jusque dans les temples bouddhiques. Mais ce sujet sera traité bientôt ici même par l'un de nos plus sympathiques explorateurs.

VIII. *Déclin*; *état actuel*. — Un mot, pour terminer, du déclin et de l'état actuel de l'Église nestorienne : Rome a supprimé le couvent nestorien ; Chypre s'est ralliée à Rome en 1444 ; les Portugais ont persécuté les nestoriens de l'Inde pour leur faire adopter le rite latin et ils sont devenus catholiques ou monophysites; l'Arabie a perdu son importance lè jour où le commerce a pris le chemin du cap de Bonne Espérance et il n'y reste pas un nestorien. En Chine, une persécution a fait disparaître les chrétiens latins et nestoriens. En 1342, les musulmans détruisaient la mission latine d'Almalig. A partir de 1345, il n'y avait sans doute plus de nestoriens à Pichpek... Les latins sont revenus en Chine, mais les nestoriens n'ont pu y revenir, parce que les ravages des Turcs et des Mongols en Perse et en Mésopotamie ont tari la source d'où partaient les marchands et les missionnaires. Voici, par exemple, comment les historiens

nous racontent le sort de Merv, en mars 1221 :

Le général mongol donna l'assurance au gouverneur qu'il conserverait le gouvernement de Merv, et que les habitants auraient la vie sauve... On publia l'ordre que chaque habitant sortît avec sa famille et ses effets les plus précieux ; cette multitude défila pendant quatre jours. Le prince, assis dans la plaine sur un siège doré, se fit amener les militaires captifs. On leur trancha la tête, à la vue des habitants éplorés qui n'étaient pas réservés à un meilleur sort. Les hommes, les femmes, les enfants furent séparés; l'air retentissait de leurs sanglots et de leurs gémissements. Ces malheureux, qui ne connaissaient pas encore toute la rigueur de leur destinée, furent distribués parmi les troupes et tous égorgés. On n'épargna que quatre cents artisans et un certain nombre d'enfants des deux sexes, destinés à l'esclavage. Lorsque l'armée se fut éloignée, il sortit des souterrains environ cinq mille individus; mais ils ne jouirent pas longtemps du bonheur d'avoir échappé à la mort; des troupes mongoles, qui passaient pour aller rejoindre l'armée, voulurent avoir aussi leur part du sang des Merviens; leur chef ordonna que ces malheureux vinssent lui apporter du blé hors de la ville, chacun dans le pan de sa tunique. Ils obéirent et ils furent tués. Le même corps, poursuivant sa route, passa au fil de l'épée tous les habitants fugitifs qu'il rencontra, et fut suivi d'une autre division, qui fit

également main basse sur tout ce qui se présenta à sa vue : D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, I, 279-288[1].

Vous devinez que nous pouvons enlever le drapeau qui indiquait la présence des nestoriens à Merv. La condition des nestoriens est encore devenue plus mauvaise lorsque les Turcs et les Mongols ont été convertis à l'islamisme ; car ces barbares n'ont pas imité la tolérance des Arabes[2], mais ont souvent

1. M. C. d'Ohsson porte le jugement suivant (*loc. cit.*, I, VI-VII) : « Sur les traces des Mongols, on ne voit que ruines et ossements humains. Surpassant en cruauté les peuples les plus barbares, ils égorgent de sang-froid, dans les pays conquis, hommes, femmes et enfants ; ils incendient les villes et les villages et détruisent les moissons..... Après la conquête, on voit les Mongols traiter en esclaves les faibles débris des nations vaincues, et faire gémir sous une affreuse tyrannie ceux que le fer avait épargnés. Leur gouvernement fut le triomphe de la dépravation, tout ce qui était noble et honorable fut avili ».

2. M. Palgrave a très bien mis en relief la différence des caractères turcs et arabes : « L'Arabe, livré à lui-même, tient pour également bonnes toutes les formes du culte ; il estime que la religion chrétienne ou la juive n'est pas moins vraie que l'islamisme et le paganisme ; mais aussi il ne voit aucune raison pour admettre une croyance plutôt qu'une autre, et il arrive à cette conclusion commode de ne suivre les préceptes d'aucune... Si les Arabes avaient été seuls dépositaires des dogmes musulmans ; si les Persans, les Mongols, les Turcs n'avaient pas conservé l'œuvre du Prophète, les disciples du Coran seraient aujourd'hui en bien petit nombre. » *Une année de voyage dans l'Arabie centrale*, t. I, p. 67. Cela nous explique pourquoi les Arabes ont abandonné si facilement la religion nestorienne et

poursuivi l'extermination des chrétiens[1]. Par exemple lorsque Tamerlan a pris Bagdad, vers l'an 1400, il n'a épargné que les docteurs musulmans ; tous les habitants, et surtout les chrétiens, ont été massacrés, on a construit cent vingt tours avec leurs têtes, encore il y manquait les têtes de ceux qui avaient été noyés dans le Tigre[2].

Il n'est donc resté quelques nestoriens que dans les montagnes entre la Turquie et la Perse, ou ils avaient conservé une certaine

aussi pourquoi ils ont été beaucoup plus tolérants que ne devaient l'être les Turcs. Ahmed, successeur d'Abaga (1282-1284), s'était déjà entouré de musulmans et avait ordonné de transformer les temples d'idoles et les églises en mosquées (d'Ohsson, III, 553-561). Vers cette époque encore, les Mongols portaient l'islamisme en Chine, au grand détriment du nom chrétien.

1. Nour ed-Din, par exemple, qui domina depuis l'Assyrie jusqu'à l'Egypte, écrivait que les cinq cents années durant lesquelles les musulmans, d'après le Coran, ne devaient point maltraiter les chrétiens, étant révolues, il convenait de faire disparaitre les chrétiens de tout l'empire des musulmans, « de sorte que quiconque ne se fera pas musulman doit être mis à mort ». *Chronique de Michel le syrien*, t. III, fasc. 3, p. 344.

2. On lit, par exemple, dans Dubeux et Valmont, *Tartarie*, Paris, Didot, 1848, p. 351 : « Timour attaqua de nouveau la Géorgie. Une notable partie des habitants, qui étaient chrétiens, furent sacrifiés au zèle fanatique du chef tartare et de ses soldats »..... p. 352 : « le prétexte qu'il mit en avant (pour envahir l'Inde) fut la propagation de l'islamisme... . il fit une nouvelle expédition contre les Géorgiens qui, en leur qualité de chrétiens, lui étaient odieux. »

indépendance au prix de luttes continuelles avec les Kurdes musulmans. En 1843, le Kurde Béder-Khan en a encore massacré une vingtaine de mille [1].

A l'heure actuelle, un certain nombre de nestoriens de Mésopotamie et de Perse sont unis à Rome et forment un patriarcat chaldéen d'une centaine de mille âmes. D'autres ont été sollicités par une mission presbytérienne américaine et surtout par les nombreuses missions russes qui ont préparé l'occupation russe du nord de la Perse. Le nombre des chrétiens restés nestoriens ne dépasse donc pas 80.000 dans les montagnes du Kurdistan [2]. Voilà à quoi se réduit une secte dont les fidèles ont couvert la Perse et toute l'Asie.

1. C'est durant ces massacres que les Kurdes ont déchiré le seul manuscrit conservé du *Livre d'Héraclide* de Nestorius, comme nous l'avons raconté dans l'introduction à la traduction française, Paris, 1910. — Cf. *Histoire de Béder-Khan*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. V, 1900, p. 649-653.

2. Cf. *Journal of the american or. Soc.*, t. XXII (1911), p. 81. Les évaluations varient de 70.000 à 200.000. M. Badger énumérait, en 1852, 7 métropolitains, 7 évêques, 188 prêtres, 249 églises, 11.378 familles. Cf. Steen de Jehay : *De la situation légale des sujets ottomans non musulmans*, Bruxelles, 1906, p. 30-31. — Le patriarche demeure à Kotchannès, bourg de 20 à 30 maisons, à quatre heures de marche de Djoulamerk. Tous les patriarches portent le nom de Simon ; ils se succèdent

IX. *Conclusion.* — Notre programme est rempli : Les pierres tombales des chrétiens nestoriens, relevées à la frontière de Chine, nous ont conduit à évoquer toute l'histoire de l'église orientale, son extension, et par suite son influence sur l'islamisme arabe, sur le chamanisme turc-mongol, sur le lamaïme au Thibet, sur le bouddhisme par toute l'Asie. Les nestoriens ont presque disparu, et les pays qu'ils avaient fertilisés sont restés longtemps la proie de l'arbitraire et de la violence ; mais, six siècles après leur mort, d'autres chrétiens ont repris leur tâche ; les tombes nestoriennes du Turkestan et d'Ourmia, comme les villes d'Afrique de saint Cyrille et de saint Augustin, sont redevenues terre chrétienne, et, si la ville du grand Constantin et les provinces de Syrie et de Mésopotamie, arrachées par la force au christianisme, ne lui ont pas encore été rendues, on peut affirmer du moins qu'elles devront compter avec l'influence chrétienne, et que les massacres de Merv et de Bagdad, qui

d'oncle à neveu. Pour diminuer le nombre des candidats au patriarcat, il est de règle qu'ils doivent n'avoir jamais mangé de viande. Leur mère elle-même doit n'en avoir pas mangé depuis la conception du futur patriarche.

se sont perpétués de siècle en siècle, pour aboutir, au siècle dernier, aux massacres des chrétiens du Kurdistan, du Liban, de l'Arménie et d'Adana, ne seront plus possibles.

APPENDICE I

Les pierres tombales nestoriennes du Musée Guimet

I. Découvertes en Asie centrale. — La découverte des deux cimetières nestoriens du XIIIe au XIVe siècle, distants de 55 kilomètres, situés au sud des villes de Pichpek et de Tokmak, remonte à 1885. Les inscriptions ont été vulgarisées par M. D. Chwolson dans trois publications successives[1]. Un certain nombre de pierres tombales ont pris ensuite le chemin de l'Europe. M. Chaffanjon, au cours de sa mission scientifique, en a recueilli vingt qu'il a envoyées à Paris avec vingt crânes provenant des mêmes cimetières. Nous avons trouvé les

1. Ces trois travaux ont été présentés à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, I, le 1er avril 1886, 30 pages, une planche ; II, le 8 mars 1888, 168 pages, 4 planches ; III, le 28 février 1896, 62 pages, 4 planches. Nous renverrons à ces travaux, qui ont paru à ces dates dans les *Mémoires de l'Ac. imp. des sciences de Saint-Pétersbourg*, par le nom Chwolson suivi du numéro I, II, ou III du travail, de la page et du numéro de l'inscription.

crânes au *Museum*, mais nous avons cherché vainement les pierres. Nous espérons qu'un explorateur, plus heureux que nous, les trouvera et les fera parvenir au Musée Guimet qui les attend[1]. Les treize pierres, qui ont donné occasion à ce travail, ont été offertes au Musée Guimet par M. E. Hindamian. Nous les avons déjà fait connaître dans la *Revue de l'Orient Chrétien*, t. XVIII p. 3-35. Nous reproduisons ici, avec la bienveillante autorisation de Mgr Graffin, les reproductions qu'il avait bien voulu faire exécuter pour illustrer l'article de la *Revue de l'Orient Chrétien*; Cf. *Ibid*, p. 3-4.

Les pierres tombales nestoriennes n'ont pas attiré l'attention autant qu'elles le méritaient, à cause des découvertes beaucoup plus importantes qui se sont succédées à jet continu dans ces régions. C'est à partir de 1889 que l'on a commencé à explorer le Turkestan chinois, qui a été comme le carrefour de l'Asie. C'était le chemin des caravanes, qui y entraient par Kachgar pour se diriger ensuite sur Kharachar

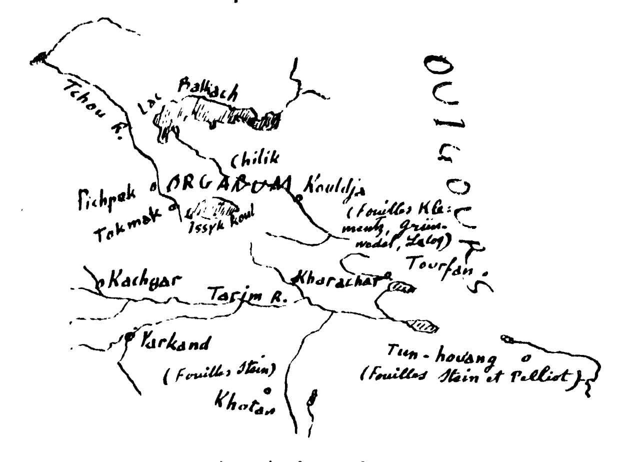
1. Nous les avons cherchées au Ministère de l'Instruction publique, au Louvre, au Museum, au Trocadéro, à l'Institut, au Musée Guimet, au Musée de Bordeaux. D'ailleurs il semble que tous les envois de M. Chaffanjon ont été adressés soit au Museum, soit au Trocadéro.

ou sur Yarkand[1]; c'était aussi le champ clos où se rendaient : du nord, les barbares turcs et mongols; de l'est, les Chinois ; de l'ouest, les Arméniens, les Perses et les nestoriens; du sud, les Indo-Scythes. La mission Dutreuil de Rhins a d'abord trouvé, dans la région de Khotan, un manuscrit sur écorce de bouleau, déchiffré depuis par M. Senart, qui était alors le plus ancien manuscrit de l'Inde, cf. *Journal as.*, IX[e] série, t. IX (1897), p. 503. M. Klementz, plus tard, a trouvé vers Tourfan, pour le compte du gouvernement russe, un grand nombre de documents, dont quelques-uns ont été édités par MM. Salemann et Radloff[2]. En 1900-1901, M. Stein, pour le compte du gouvernement de l'Inde anglaise, a exploré les environs de Kho-

1. Cf. A. Hermann, *Die alten Seidenstrassen zwischen China und Syrien*, Berlin, 1910, 8°.

2. M. Dmitri Klementz avait déjà parcouru une partie de la Sibérie et la Mongolie occidentale de 1885 à 1897 ; V. *Bulletin de la Société de Géographie*, VII[e] série, t. XX. Paris, 1899, p. 308. Avec M. Radloff, il avait relevé des anciennes inscriptions turques en caractères runiques, cf. W. Radloff, *Die altturkischen Inschriften der Mongolei*, Saint-Pétersbourg, 1894. En 1898, il a exploré Tourfan et ses environs, cf. *Nachrichten über die von der Kais. Ak. der Wis. zu Saint-Petersburg im Jahre 1898 ausgerüstete Expedition nach Turfan*, Saint-Pétersbourg, 1899, gr. in-8°, 83 pages. (Nous avons résumé ce dernier travail dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. XVII (1913), fasc. 4).

tan ; puis, en 1906-1908, le Lob-Nor et, en particulier, les environs de Touen-Houang[1]. Près de cette localité se trouve le monastère des Mille-Bouddhas, qui consiste en une collection



Croquis du Turkestan
Emplacement des cimetières nestoriens (près de Pichpek et de Tokmak) et des fouilles des missions allemandes, anglaises, françaises et russes.

de cellules décorées et peintes, creusées à même dans une haute falaise, comme les alvéoles dans un rayon de miel. Ces cellules sont un but de pèlerinage, mais n'ont en temps or-

1. Ecrit Tun-hwang sur les atlas allemands et Tun-houang sur notre croquis.

dinaire qu'un seul habitant: le prêtre taoïste qui les garde. Celui-ci avait eu la chance de découvrir une cellule murée dans laquelle on avait enfermé une bibliothèque, et M. Stein, qui eut vent de cette découverte, put ainsi se procurer près de 6.000 manuscrits enfermés, selon lui, depuis le XI[e] siècle. En somme, il adressa en Angleterre plus de 14.000 documents écrits sur bois, sur papier, sur soie, dans une douzaine d'écritures et de langages. Trois missions allemandes ont fouillé les environs de Tourfan : Grünwedel en 1902-1903; von Le Coq en 1904-1905 ; enfin Grünwedel et von Le Coq en 1905-1906. Un certain nombre de textes provenant de ces explorations ont été édités à Berlin. La France a enfin eu sa part des documents du Turkestan chinois grâce à M. Paul Pelliot, chargé, avec MM. Vaillant et Nouette, d'une mission dans ces régions en 1906. Les trois principales étapes de leur voyage ont été Toumchouq (oasis minuscule à mi-chemin entre Kachgar et Koutchar), Koutchar et Touen-Houang. M. Pelliot a trouvé un grand nombre de manuscrits dans la cellule déjà visitée par M. Stein, et en a acquis le tiers, environ 5.000 rouleaux. Les deux tiers restants (vingt caisses)

ont été depuis lors transportés à Pékin. On s'est demandé si la cellule n'avait pas été remplie à nouveau après le passage de M. Stein. Il n'est pas impossible — bien que ce soit peu vraisemblable — que l'on y ait ajouté quelques rouleaux, et cela suffit pour qu'on ne puisse pas admettre à priori qu'ils ont tous été écrits avant l'an 1035, mais cela ne leur enlève rien de leur valeur documentaire. Il importerait maintenant d'éditer et de traduire les plus importants, ou du moins, s'ils sont dans une langue inconnue, d'en donner une reproduction phototypique.

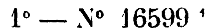
II. Les pierres tombales.

1°. — L'an 1623 des Séleucides va du 1er octobre 1311 au 30 septembre 1312 de notre ère. L'année turque semble correspondre à l'année chinoise et commence donc dans le courant de février. L'année du porc correspond à 1311 (courant de février 1311 à février 1312). La présente date se place donc de octobre 1311 à février 1312 de notre ère.

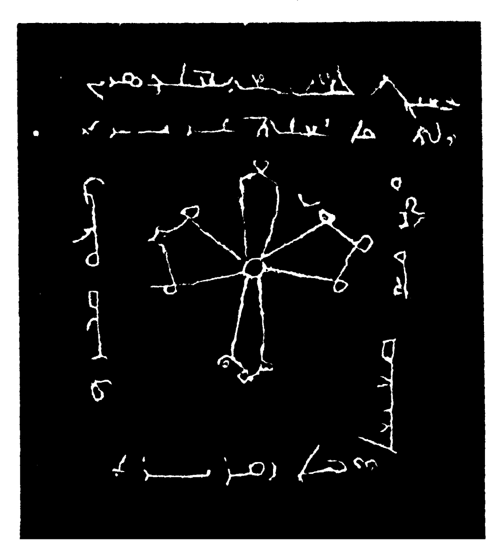
Le nom propre Pierre a la forme grecque *Pétros*.

2°. — L'année 1613 va du 1er octobre 1301 au

30 septembre 1302. M. Chwolson a lu Ajunk, mais on peut lire Ais'aq, qui semble bien cor-



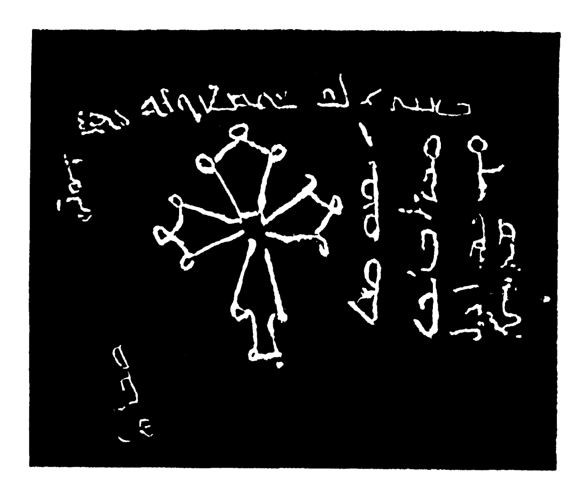
1° — N° 16599 [1]



En l'année 1623 (1311), qui est l'année du porc, ceci est le tombeau de Pierre, vieillard vénérable.

1. Les pierres sont des espèces de cailloux de granit roulés par le Tchou ou les torrents du pays. La présente a 39 × 26 × 11 centimètres de plus grandes longueur, largeur et épaisseur. Traduite par D. Chwolson, III, 18, n° 66.

2° — N° 16600[1]



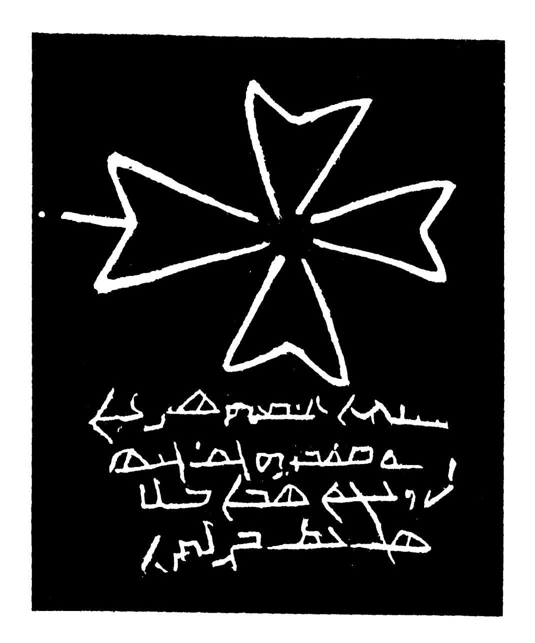
EN L'ANNÉE 1613 (1302) ; CECI EST LE TOMBEAU D'ISAAC, PRÊTRE, VIEILLARD BÉNI ; IL A BEAUCOUP TRAVAILLÉ POUR LA VILLE.

respondre à Isaac. — On lit, ici et ailleurs, l'abréviation qasho, pour qashisho, prêtre.

Cette inscription n'est pas écrite, comme d'autres, d'un beau trait continu, mais elle est formée d'une suite de trous faits avec une pointe.

1. Dimensions : 28 × 28 × 15 cm. ; éditée et traduite par Chwolson, III, 14, n° 47.

3° — N° 16601 [1]



En l'année 1575 (1264); le rat; ceci est le tombeau de Georges Arkigoun, vieillard accompli; il s'appliqua beaucoup a la prière.

L'année 1575 va du 1er octobre 1263 au 30 sep-

1. Dimensions : 38 × 29 × 7 cm.; éditée et traduite Chwolson, III, 6, n° 3, Cf. *Ibid.*, p. 54.

tembre 1264. L'année du rat va de février 1264 à février 1265.

M. Chwolson a lu 1564, mais la photographie qu'il donne planche I, bien que moins lisible que la nôtre, ne l'indique pas; de plus M. Chwolson a déjà fait remarquer lui-même que 1564 ne correspondait pas à l'année du rat; la lecture 1575 est donc certaine.

Georges est écrit Gôrgîs au lieu de la forme usuelle Gîôrgis (Giwargis).

Au lieu d'*Arkigoun*, M. Chwolson a lu Oligun; la pierre porte en réalité Arʿigoun. Nous avons vu dans l'aïn (ʿ) un caf arabe incomplet et avons donc rapproché ce mot du titre ἄρχηγος [1].

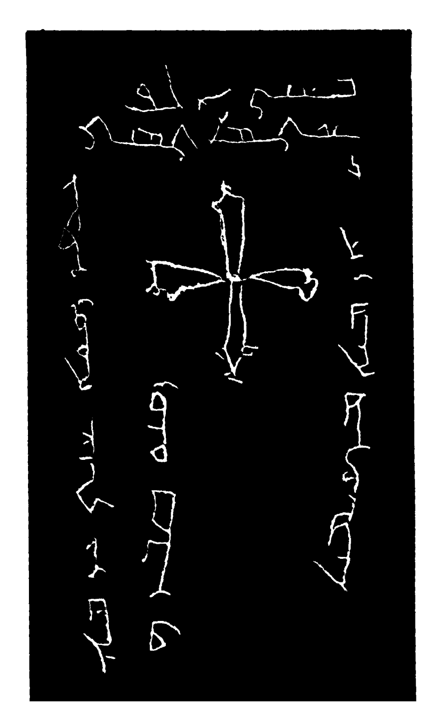
Accompli traduit melâ, où nous voyons une abréviation de meshamliâ.

Il s'appliqua traduit ʿmal (il travailla), M. Chwolson a lu kwn et a traduit « il corrigea beaucoup de paroles dans les prières. »

Un trait à gauche, indique le bas de la croix. Cette inscription était donc écrite sur colonnes, à droite de la croix, les colonnes allant de la gauche vers la droite, comme dans l'écriture turque ouïgoure et dans les inscriptions mon-

1. Cf. *Journal as.*, IXe série, t. VIII (1896), p. 108 et 110-111.

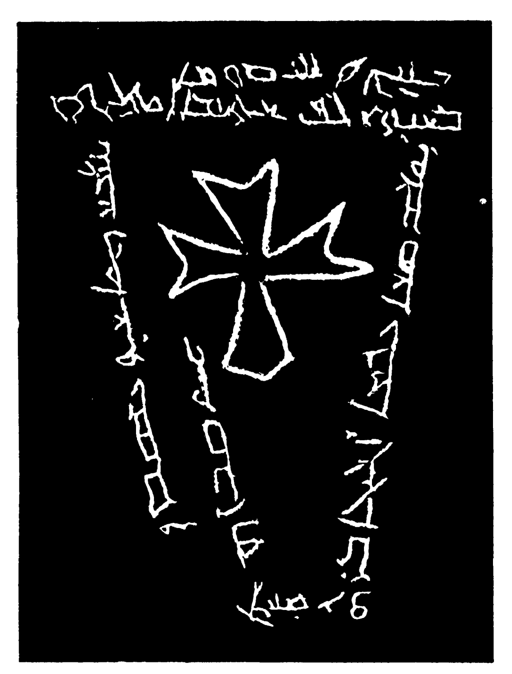
4° — N°. 16602 [1]



EN L'ANNÉE 1618 (1307), QUI EST L'ANNÉE DE LA BREBIS. CECI EST LE TOMBEAU DE JÉRÉMIE, FIDÈLE.

1. Dimensions 34 × 23 × 12 cm. Traduite Chwolson, III, 16, n° 57.

5° — N° 16606[1]



En l'année 1600. En l'année 1635 (1324) qui est l'année du rat. Ceci est le tombeau de Ioushmid, prêtre, jeune homme remarquable, fils d'Aqnian (peut-être Oshman).

1. Dimensions : 33 × 26 × 10 cm.

goles et mandchoues, dont les colonnes vont aussi de la gauche vers la droite tandis qu'elles vont de la droite vers la gauche dans l'écriture chinoise.

4°. — L'année 1618 (n° 16602) va du 1er octobre 1306 au 30 septembre 1307. L'année de la brebis va de février 1307 à février 1308.

Nous avons ici un nouveau nom emprunté à l'Ancien Testament (voir plus haut Isaac).

5°. — (N° 16606). La première ligne de l'inscription « en l'année 1600 », est assez mal gravée. Elle fait double emploi avec le commencement de la ligne suivante.

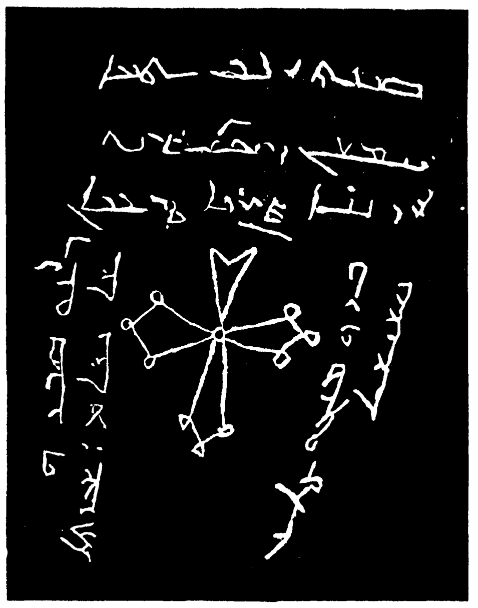
L'année 1635 va du 1er octobre 1323 au 30 septembre 1324. L'année du rat va de février 1324 à février 1325.

Le nom turc Ioushmid est fréquent dans nos inscriptions : « le prêtre Ioushmid » Chwolson, II, 19 et 87 ; « le scholastique (écolier) Ioushmid » Chw., II, 39 ; « le docteur Ioushmid » Chw., II, 48. M. Decourdemanche rapproche ce nom de Jasmin, nom turc fréquent.

Il n'est pas étonnant de voir un prêtre nommé « jeune homme », puisque, dans ces régions où ils allaient rarement, les évêques nestoriens

donnaient l'ordination sacerdotale même aux enfants en bas âge.

6° — N° 16608 [1]



En l'année 1650 (1339), qui est l'année du lièvre, en turc Tebishkan ; ceci est le tombeau de Sha-Dikam, chef d'église, fils de Mengou-Tash, prêtre.

1. Dimensions : 37 × 28 × 14 cm. Traduite Chwolson, III, 34, n° 163.

Le nom Aqnian ne se trouve pas ailleurs. Nous avons songé à une forme arménienne. Le qof pourrait être un vav, car dans nos inscriptions les vav ne sont pas isolés comme dans les manuscrits. Au lieu de *ni*, on pourrait voir les deux branches d'un schin séparées l'une de l'autre, comme en d'autres endroits (cf. *infra* nº 16609). Si l'on osait lire ensuite un mim (médial) arabe (voir ci-dessous), ce qui serait unique, on serait conduit à la lecture Oshmân (Osman), que nous n'avons pas osé donner parce qu'elle est trop inattendue.

6º. — (Nº 16608). Le schin initial du mot « six cents » est figuré par un simple trait, comme le font souvent les Arabes dans leur écriture. Nous avons déjà rencontré le caf arabe. Cette influence de l'écriture arabe constatée pour le caf et le schin nous a permis de supposer, pour la pierre précédente, qu'il fallait peut-être lire un mim (médial) arabe et lire Osman au lieu d'Aqnian.

L'année 1650 va du 1er octobre 1338 au 30 septembre 1339. L'année du lièvre va de février 1339 à février 1340.

Tebishcan pourrait se lire Tabshcan et se rapproche de la forme turque actuelle du nom

du lièvre qui est Tawchan, car *b* équivaut souvent à *v* ou *w*. Les deux lettres sh et c sont actuellement remplacées par une seule.

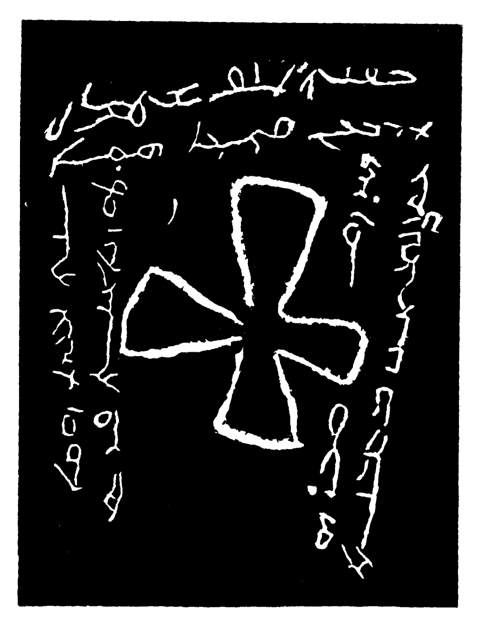
Sha-Dikam est sans doute un nom turc composé, qu'il faut rapprocher de Shah-Maliq, Chw., II, 21. Il se retrouve Chw., III, 39, où il désigne un prêtre (en 1341) ; cf. III, 50.

Le titre « chef d'église » caractérise l'Église nestorienne, et signifie sans doute « économe », d'après *Synod. orientale*, Paris, 1902, p. 414. cf. Chw., II, 34, 66. Il figure aussi dans l'inscription de Si-ngan-fou, *infra* n° 35, aussi bien que le titre de *Qankaiâ* « sacristain », n° 41, que l'on trouve encore sur nos pierres tombales.

Mengou est fréquent dans nos inscriptions. On trouve Mengkou-Tâsh, Chw., II, 15; III, 19; et Tâîsh Mingkou, II, 98. Meng-kou, possesseur de perfection (équivalent au Meng-tseu chinois) est le nom que les Mongols se donnent. *Tash* veut dire « pierre » en turc, mais, appliqué à un homme, il veut dire compagnon.

Entre Mengou-Tash et Tash-Mengou, il y a une nuance : Mengou-Tash veut dire : « celui dont le compagnon est Mengou ». Tash-Mengou veut dire : « celui qui est le compagnon de Mengou ». Mengou-Tash est le patron de

7°. — N° 16609



En l'année 1649 (1338), qui est l'année de la panthère, qui est en turc l'année Férès ; ceci est le tombeau de la fidèle Koutlouk-Awaz.

Mengou ; Tash-Mengou est le subordonné de Mengou. M. Chwolson a trouvé aussi le nom

1. Dimensions : 32 × 26 × 12 cm. Résumée par Chwolson, III, 31, n° 138.

Ai-mengkou. Il faut sans doute lire Ak-mengou, « le noble Mengou ». Ak « blanc », est la couleur qui signifie « noble », « sans tache », dans le répertoire magique des couleurs[1].

7°. — (N° 16609). Le schin du premier mot est formé de deux traits, celui du troisième mot est figuré comme dans les manuscrits.

Le *f* du second mot est une simple boucle comme dans l'écriture de nombreux documents retrouvés en Asie centrale.

L'année 1649 va du 1er octobre 1337 au 30 septembre 1338. L'année de la Panthère va de février 1338 à février 1339.

Férès, ou *Pars* est le nom persan du tigre. Il signifie aussi léopard (tacheté ; *pardus* en latin).

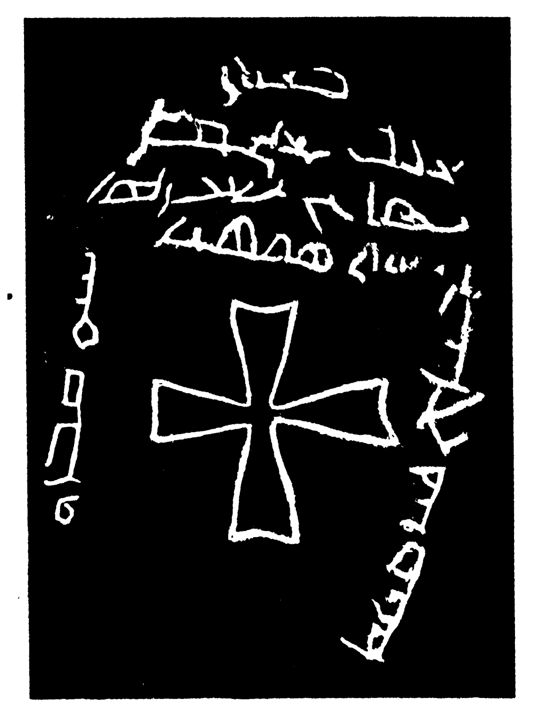
Koutlouk veut dire fortuné et fortune. *Awaz* signifie voix. Koutlouk-Awaz signifie donc « voix fortunée » ; celle dont la parole jette de bons sorts ».

M. Chwolson a lu *Ashi* au lieu de Awaz, mais la dernière lettre est un zaïn. Le schin est encore formé de deux traits dont un seul est visible sur la photographie.

Koutlouk « heureux », « fortuné » est très

1. M. Decourdemanche a bien voulu nous fournir (ici et plus bas) tous les détails relatifs aux noms turcs.

8° — N° 16598 [1]



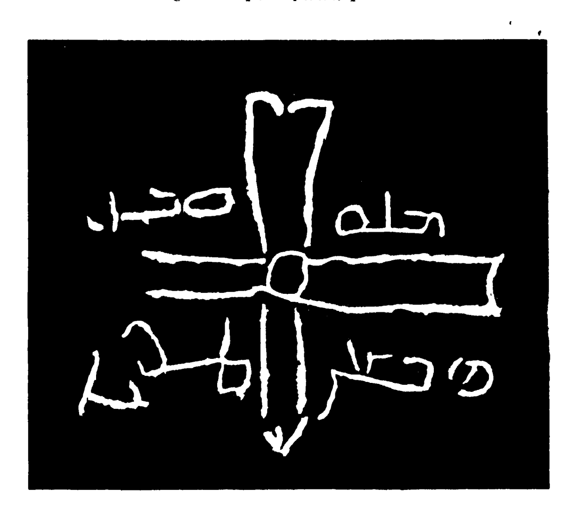
En l'année 1629 (1318), qui est l'année du cheval; ceci est le tombeau de Monan Awaz, prêtre.

1. Cette inscription et les suivantes sont conservées au Musée Guimet de Lyon. Traduite Chw., III, 22, n° 82.

fréquent dans nos inscriptions, ou seul, ou lié à un autre nom. Il s'applique aux hommes et aux femmes. On peut le comparer à nos noms Félix et Félicie.

Le mot syriaque que nous avons traduit par « la fidèle », signifie littéralement « exorciste » (*Moumantâ*, féminin de Mouminâ). Nous y avons

9e — N° 16604 [1]



Ceci est le tombeau de Seboulan (ou plutôt Sébouk), jeune fille.

1. Traduite Chw., III, 49, n° 302.

vu, comme M. Chwolson, une contraction de *mehaimanta*.

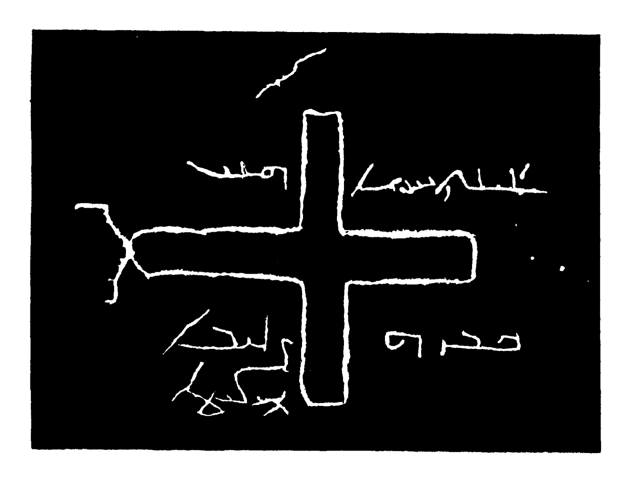
8°. — L'année 1629 (n° 16598) va du 1er octobre 1317 au 30 septembre 1318. L'année du cheval va de février 1318 à février 1319.

Monnan, « bienfaiteur », est l'un des noms de Dieu dans le chapelet musulman. Chez les chrétiens, *Monnan* a le sens de Sauveur; Monnan-Awaz signifie donc « voix du sauveur ».

M. Chwolson écrit oz au lieu de Awaz. Il écrit aussi Bouian au lieu de Monan.

9°. — La lecture *Seboulan* (n° 16604) n'est pas certaine. Nous l'avons choisie pour nous rapprocher de Sibylle. M. Chwolson a lu *Sebunç*. Il a lu en deux autres endroits : *Sibunç Tekin* et *Sibunç Tigin*. Nous avons évidemment ici le nom connu Sébouk-Téghine (Subuk-Téghin), nom du père de Mahmoud le Ghaznévide. Il faut donc lire aussi Sibouk ou Sébouk. Le dernier caractère, trop courbé pour un noun, ne l'est pas assez pour un çadé. Il a chance, joint au précédent, de former un caf final syriaque. En turc, Sebek signifie subtil.

10° — N° 16605



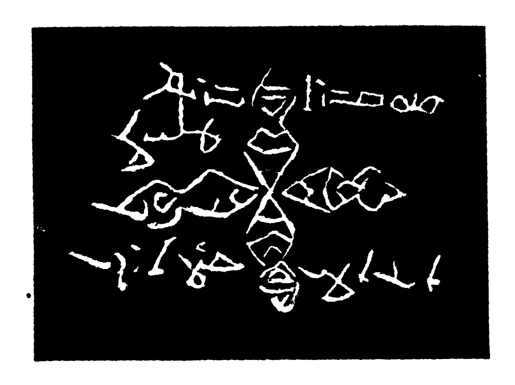
L'ANNÉE DU SERPENT ; CECI EST LE TOMBEAU DE ÇALIBA, JEUNE FILLE.

Çaliba est un nom syrien qui signifie « croix » et qui est fréquent dans nos inscriptions, cf. II, 83, III, 34. Il peut aussi désigner un homme, cf. II, 66, où il est écrit, *Çaliwa*, par permutation du *b* et du *w*.

---

1. Traduite Chw., III, 42, n° 234.

11° — N° 16607

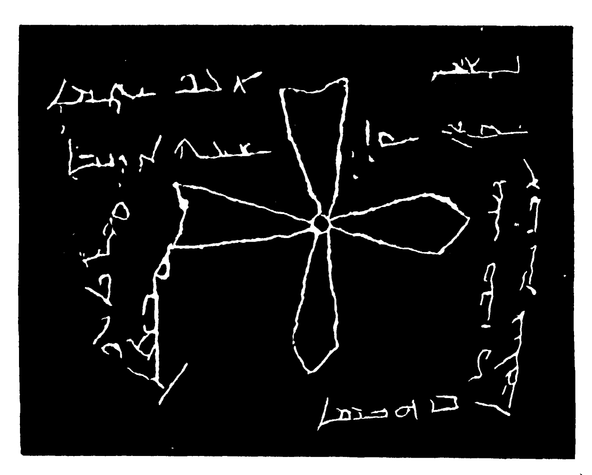


CECI EST LE TOMBEAU DE MARIE, JEUNE FILLE
LE NOM DE L'ANNÉE ÉTAIT LE BŒUF.

La dernière ligne est formée de mots turcs. M. Bouvat nous a donné le mot à mot : « l'année, son nom, bœuf était ».

Nous avons placé cette inscription et la précédente pour permettre de lire facilement les caractères, mais on voit encore que l'inscription n'était pas écrite *horizontalement*, au-dessus et au-dessous de la croix, mais *verticalement*, à gauche et à droite de la croix, la première ligne étant celle de gauche.

12° — N° 16650 [1]



EN L'ANNÉE 1650 (1339) QUI EST L'ANNÉE DU LIÈVRE, EN TURC TEBISHKAN ; CECI EST LE TOMBEAU D'ABRAHAM, JEUNE HOMME, FILS DE QIAMA.

L'année 1650 va du 1er octobre 1338 au 30 septembre 1339. L'année du lièvre va de février 1339 à février 1340.

Sur *Tebishkan*, cf. *supra*, n° 16608, p. 315-316. Le caf a encore la forme arabe.

Abraham est emprunté à l'ancien Testament, comme Isaac et Jérémie.

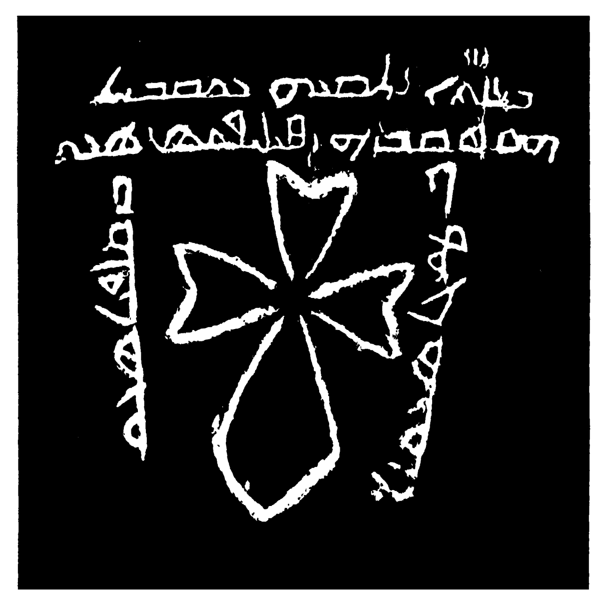
1. Traduite Chw., III, 36, n° 185.

Qiamâ (au féminin Qiamthâ), nom syrien qui signifie « la résurrection », est fréquent dans nos inscriptions et correspond à Anastase (et Anastasie), Chw., II, 31, 85 (Qiômâ), 86 ; III, 36. Il ne semble pas désigner un religieux séculier (Bar-Qiamâ) comme cela a eu lieu dans les premiers siècles où l'on devait traduire par « fils de l'alliance *ou* du pacte ».

On lit cependant, III, 18, n° 61 : « En 1619 (1308), ceci est le tombeau de Ioushmid, jeune homme, fils de Denkhâ[1], religieux (Qiamâ) ». C'est sans doute ce Denkhâ qui figure II, 36 : « En 1603 (1292), c'est le dragon, ceci est le tombeau de Denkhâ Qiômâ ». Ici M. Chwolson a traduit *Qiômâ* par *proefectus* ou *inspector*. En dépit de la différence d'une lettre, c'est sans doute le même mot rapporté au même homme. De même, le féminin *Qiamthâ*, qui peut se traduire par résurrection (Anastasie), est souvent un nom propre ; par exemple : II, p. 31 : « En l'année du porc, 1598 (1287), ceci est le tombeau de Qiamthâ, fidèle », III, p. 47, n° 261 : « Ceci est le tombeau de Qiamthâ, fidèle, d'Al-Malig (ancienne Kouldja) » ; *Ibid.*,

1. Nom syrien qu'on peut traduire par « Noël », car il sert à désigner cette fête.

13° — N° 16651 [1]



EN L'ANNÉE 1575 (1264); LE RAT; CECI EST LE TOMBEAU DE PHILIPPE, VISITEUR, FILS DE MALFANA, VISITEUR, FILS DE TOUNGA, VISITEUR.

n° 264, une pierre ne porte que le mot Qîamthâ, sans doute nom propre; p. 49, n° 294 : « Ceci est le tombeau de Qîamthâ, jeune fille ». En

1. Traduite Chw., III, 7, n 8.

un endroit cependant, ce mot est peut-être une épithète. On lit, III, p. 18, n° 67. « L'année du porc. Ceci est le tombeau de la jeune fille Pâçâk Qîamthâ », et on pourrait traduire, à la rigueur : « Pâçâk, religieuse ».

13°. — L'année 1575 (n° 16651) va du 1er octobre 1263 au 30 septembre 1264. L'année du rat va de février 1264 à février 1265.

Malfana signifie *docteur :* M. Chwolson a lu Malfia, mais il lit plus bas Tounga et non Touiga, d'ailleurs Malfia n'a pas de sens et ne se trouve pas ailleurs.

Le *n* de Tounga n'est pas sûr, mais Tenga a le sens de subtil, fin. Dans la hiérarchie mongole, le sens de ce mot est devenu greffier. secrétaire du Daroga, celui qui écrit, qui donne des ordres ; Tounga, rapproché de Tenga, donne donc un sens, sinon Tamga ne serait pas impossible. De plus, on trouve mentionné aussi Arslan Tounga, Chw., II, 44, le lion qui écrit, qui imprime ses griffes, et il n'est pas étrange de trouver ici encore ce nom de Tounga (Tenga).

Visiteur (Se'ourâ) est un titre très fréquent dans l'Église nestorienne. Il correspond à pé-

riodeute : Le mot ne figure en entier sur la figure que dans le troisième cas ; dans les deux premiers, les deux dernières lettres sont gravées derrière la pierre.

Il y avait aussi un « visiteur des visiteurs » ou « visiteur général ». C'était le titre de Rabban Çauma. Cf. *supra*, p. 279.

Cette pierre est la seule, parmi toutes celles qu'on a retrouvées, qui fasse mention du grand-père du défunt. Les autres ne mentionnent que le père.

On remarquera aussi la forme des noms propres : le grand-père portait un nom turc, le fils un nom syrien et le petit-fils un nom grec.

III. LA CHRONOLOGIE. — Les Argonum, métis de turcs et de syriens, qui ont donné leur nom au pays (Organum dans les éditions de Rubruq et Argonum dans certains de ses manuscrits) employaient le cycle de douze ans des Turcs et l'ère des Séleucides usitée chez les Syriens.

L'origine du cycle de douze ans est inconnue, mais on le trouve par toute l'Asie jusqu'au Cambodge[1] et l'on tend aujourd'hui à le rap-

1. On retrouverait même une notation analogue en Amérique.

procher des douze signes du zodiaque[1]. Comme les occidentaux ne l'ont jamais utilisé et qu'il est donc, en somme, assez peu connu, nous ajoutons, sur colonnes parallèles, les noms syriens, turcs, chinois, cambodgiens, des douze années. Nous prenons les noms syriens chez Bar Hébraeus, *Cours d'astronomie*, édité et traduit par F. Nau, Paris, 1899 (121e fascicule de la Bibliothèque de l'école des Hautes Etudés), p. 171-172 (texte p. 194); les noms turcs et chinois chez Sédillot, *Prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg*, Paris, 1853, II, p. 9, et les noms cambodgiens chez Adh. Leclerc, *Revue scientifique*, Paris, 1897, p. 715, nous ajoutons aux noms turcs et syriens les variantes que fournissent nos inscriptions, cf. Chwolson, 1888, p. 7 :

Cf. *Amerika und West Asien* par F. Bork, dans *Orientalisches Archiv.*, 4°, Leipzig, t. III (1912), p. 1-10.

1. C'est, à notre avis, le cycle de douze ans des astrologues chaldéens mentionné par Censorinus, *De die natali*, XVIII, parce qu'*il ne faut pas moins*, disent-ils, *que cette révolution de temps (12 ans) pour embrasser les époques d'abondance, de stérilite et de maladies*. Le rat symbolisait sans doute une année de famine ; le cheval une année de guerres, etc., et cette conception chaldéenne a été portée par toute l'Asie et jusqu'en Amérique.

TRADUCTION	SYRIAQUE	TURC [1]	CHINOIS	CAMBODGIEN
1. Le rat	'Ouqbrâ	Keskou (Siçkân)	Ze	Chut
2. Le bœuf	Taurâ	Outh (Oud)	Tchiu	Chhlou
3. Le tigre (panthère)	Nemrâ	Pars	Ym	Khal
4. Le lièvre	Arnebâ	Thouschkhân (Tabishkan)	Mao	Tha
5. Le dragon (crocodile)	Athaliâ (Thanînâ)	Louï	Tchen	Kung
6. Le serpent	Khéwiâ	Yilan	Siz	Mosaph
7. Le cheval	Sousiâ	Iouned (Iônt)	Ou	Momi
8. La brebis	'Erbâ	Khoui	Ouey	Mamé
9. Le singe	Qoufâ	Pitchin (Piçin)	Schìn	Vak
10. La poule (coq)	Tharnoglâ	Dakhoukh (Tàkàkou)	Yeou	Roka
11. Le chien	Kalbâ	Aït	Su	Cha
12. Le porc	Khezirâ	Thunghutz'	Haï	Kor

1. Sur les monnaies mongoles, on trouve souvent aussi, à

Pour la période couverte par nos inscriptions, l'année du rat, qui est la première du cycle, tombe les années suivantes de l'ère des Grecs : 1575 ; 1587 ; 1599 ; 1611 ; 1623 ; 1635 ; 1647. Lorsque nous lisons, par exemple (p. 311, n° 16602) : « En l'année 1618, c'est l'année de la brebis », il est facile de contrôler le synchronisme. En effet l'année de la brebis est la huitième du cycle, et puisque nous venons de voir que la première (le rat) tombe en 1611, la huitième tombe bien en 1618[1].

IV. Le pays des Argons (*Organum* ou *Argonum*). — « Le district de Pichpek et la vallée du Tchou principalement étaient autrefois très peuplés. Les chrétiens nestoriens établis dans cette région, s'y livraient à l'agriculture et avaient construit une ville fortifiée entre Pichpek et Tokmak. Les remparts de cette cita-

côté de la date arabe, le dessin de l'animal (coq, lièvre, bœuf, etc.) qui donne son nom à cette année dans le cycle mongol. Cf. F. Drouin, *Notice sur des monnaies mongoles*, dans *Journal Asiatique*, IXe série, t. VII, (1896), p. 508, 526.

1. Athalia, au VIIe siècle, désignait un prétendu dragon céleste qui causait les éclipses, Cf. F. Nau, *La cosmographie au VIIe siècle chez les Syriens*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. XV (1910), p. 254 et *Notes d'Astronomie syrienne*, dans *Journal As.* X^e^ série, t. XVI (1910), p. 219-224.

delle, quoique détruits depuis des siècles, sont encore très élevés et forment encore de véritables montagnes de terre, le plan de la ville représente une croix, ce qui la fait désigner par les Kirghiz sous le nom de Tchontorkoul, c'est-à-dire quatre grands courgans carrés ». Cf. J. Chaffanjon, *Nouvelles archives des missions scientifiques*, t. IX, Paris, 1898, p. 10 du tirage à part. Près de là est le lac Issik-Koul, dont le nom signifie eaux chaudes, « parce que ses eaux ne gèlent jamais, même par les froids les plus rigoureux; son altitude est de 1.800 mètres, mais il est garanti contre les vents du nord par la chaîne Altaï dont la hauteur moyenne dépasse 3.000 mètres. « L'hiver, la température de ses eaux est relativement élevée; s'il y tombe un peu de neige, elle fond aussitôt. C'est un centre important d'émigration des oiseaux du nord; durant l'hiver des millions d'oiseaux peuplent ces solitudes... Le niveau des eaux du lac s'abaisse chaque année de 10 à 11 centimètres; il est de 11 à 12 mètres en dessous du niveau actuel du Tchou, mais jadis il devait se déverser par cette rivière... Près de Tour Aïgir, on voit au fond du lac, à 5 ou 6 mètres de profondeur, des constructions

en briques cuites et, après chaque tempête, on retrouve sur les bords des fragments de poterie, des objets en fer, en bronze etc... La vallée de l'Illi a été autrefois très peuplée, on y rencontre à chaque pas des restes de villes, de villages et de nombreux travaux d'irrigation qui démontrent que l'agriculture a été très florissante ». J. Chaffanjon, *loc. cit.* On a d'ailleurs relevé dans cette région des images grossières taillées dans le roc : des loups, des cerfs, des chameaux, des chiens et quelques idoles bouddhiques ; cf. Ujfalvy ; *Expédition en Russie, en Sibérie et dans le Turkestan*, Paris, 1879, t. II p. 109 et 144. A l'est du lac Issik-Koul on rencontre une série de blocs de granit de forme allongée presque rectangulaires, sur lesquels sont gravés des traits de guerriers, portant généralement un glaive d'une main et une coupe de l'autre. Trois sont à droite de la route, quatre sur la route, et sept au pied de la montagne; cf. J. Chaffanjon, *loc. cit.* Cette région était d'ailleurs le séjour préféré du fils de Gengis-Khan, Djagataï, qui a donné son nom au pays et à la langue que l'on y parlait (variété du turc ouïgour). Les ruines qui se trouvent dans le lac Issik-Koul, ainsi que les

statues (tombeaux? divinités?) avaient déjà été signalées par les explorateurs russes, cf. *Zeitschrift der Ges. für. Erdkunde zu Berlin*, t. VI, 1871, p. 465-468. On a proposé d'identifier cette ville avec Tschi-gou, bâtie par les Usun dans cette région d'après les auteurs chinois, ou encore avec un monastère de moines arméniens (?) qui aurait existé au XIVe siècle sur la rive nord du lac, *Ibid.*, p. 468. L'envahissement de l'eau peut tenir à un exhaussement du sol (cette région est très exposée aux tremblements de terre) qui aura privé le lac de quelque déversoir. Il n'est peut-être pas impossible non plus que le niveau du lac Issik-Koul ait des variations périodiques comme celles qu'on a signalées pour la mer d'Aral, cf. *La Géographie*, t. IV, 1901, Paris, p. 473.

V. La communauté nestorienne. — Dans ces inscriptions, qui couvrent une centaine d'années, M. Chwolson a édité environ 300 épitaphes d'hommes. Sur ce nombre, il y a neuf archidiacres, quatre chorévêques, un périodeute, vingt-deux visiteurs, quarante-six scholastiques, trois exégètes, deux prédicateurs, huit docteurs, quinze qui ont quelque fonction

ecclésiastique et un grand nombre de prêtres. Parmi les laïques, on remarque Georges, chef d'armée; Çauma (son fils) chef d'armée et émir; et trois Ispahsalar (haut grade militaire chez les Perses), cf. Chwolson, III, 53-54.

La ville contenait sans doute un monastère, car on lit, Chw., III, 22 : « En 1631 (1320), ceci est le tombeau du surveillant (Foqoudâ) Georges, qui a beaucoup travaillé à la construction (*litt.* : à la pierre) du monastère ('Oumrâ) ». Cf. III, 58. Il est étonnant qu'on ne trouve pas mention de moines (daïraiâ), c'est sans doute pour cela que M. Chwolson donne à 'Oumrâ le sens d'*église* qu'il n'a pas dans le syriaque classique. Il semble cependant que l'école et les écoliers (scholastiques), qui sont si nombreux dans nos inscriptions, devaient se trouver dans un monastère. Nous garderons donc ce sens à 'Oumrâ.

La capitale de la province était sans doute Almaliq (Ili Baliq), que l'on identifie avec l'ancienne Kouldja, sur l'Ili, et le métropolitain était sans doute celui de Kachgar.

A côté de noms proprement turcs, on trouve les noms usuels de l'Ancien Testament : Moïse, Aaron, Abraham, Benjamin, Isaac, Élie,

David, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Israël, fils de Zacharie (III, II), ʿAzariâ, Sara ; avec les noms du Nouveau : Marc, Luc, Jean, Pierre, Simon, Thomas, Paul, Titus, Étienne, Elisabeth, Marie, Marthe, Tabita ; et les noms syriens usuels : Bar-Ṡaba l'interprète, Cyriaque, Diodore, Georges, Michel, Nestorius (II, 81 ; III, 34, 38), Malkâ. Nèšrà, Pétion, Sergis, Julitta, Julia (II, 51). Ajoutons Jésus et ses composés : ʿAbdjésu (II, 17 ; III, 39, 48), Hananjésu (III, 39), Melekjésu (Jésus est roi ?) III, 50 et Sergis bar-jésu (III, 47).

Des noms abstraits deviennent des noms propres, comme ceux qui signifient la croix ; la paix (II, 83) ; la joie (III, 48) ; la tranquillité (II, 10) ; la grâce (II, 60) ; l'apôtre (II, 91 ; III, 39) ; le rayon (III, 50) ; le docteur, Ḥosanna (II, 100, 103 ; III, 35, 39, 48) ; l'épiphanie (II, 20, 34) ; la Pâques (II, 41, 69), nom auquel on peut sans doute rattacher Pâçak (II, 76, 104 ; III, 18, 35, 39, 49) ; mais le nom le plus usité est Çauma, le jeûne (II, 26, 43, 47, 49, 58, 70, 94, etc.). M. Chwolson rapproche aussi, Kôšṭanṣ, nom très usité pour les femmes, de notre nom *Constance*. Il se trouve joint souvent à des noms syriens ; Marie Košṭanṣ ; Rébecca Kôš-

ṭanṣ ; Ṣalibâ Košṭanṣ, etc. Plusieurs femmes portent le titre mongol de Kâṭoun. On trouve quelquefois un nom syrien suivi d'un nom mongol, comme Jean Tâbgâṣ.

Un autre nom de femme très répandu, Mây-frâ (III, 36, 39, 47), peut se déduire de Afri. *fructus edidit, genuit*, et se rapprocher du titre Maphrien. On le trouve souvent écrit avec un h final, peut-être sous l'influence de l'arabe, pour souligner davantage le féminin (II, 26, 48, 56, 99 ; III, 10, 21, 39, 49). On trouve aussi Myfrah (II, 87).

Les noms géographiques ou ethniques sont peu nombreux :

Plusieurs personnes sont originaires « d'Al-Malig » (Chw., II, 31, 37, 38, 41, 42 ; III, 47). Le périodeute Shah-Maliq est fils de Georges « de Tous » (II, 21) ; cette ville avait déjà un évêque nestorien en 497, *Syn. or.*, p. 684. Une femme se nomme Terim « la chinoise » (III, II). On trouve mention de Benous, « prêtre ouïgour » (III, 24) et de Jean, évêque « arménien » (en 1324) ; cette dernière inscription est en arménien avec résumé en syriaque. On trouve mention de *Sâzîk Hindou* qu'on pourrait peut-être traduire par Sâzîk « l'Indien » (III, 32 ; cf.

III, 36). Le nom propre Târîm, qui est sans doute en relation avec le nom de la principale rivière du Turkestan chinois, figure plus de quinze fois dans nos inscriptions[1] (I, 16; II, 60, 77, 79, 90; III, 34, 35, 36, 39, 40, 41, 48). On trouve mentionnée aussi (III, 39) : Qîamtâ « de Kashgar ». Enfin on lit (III, 47) : Tata, le fidèle « Mongol ».

VI. Les autres religions[2]. — A côté du nestorianisme et du bouddhisme, se propageait la philosophie dualiste commune aux hérétiques chrétiens (comme Bardesane, Marcion, Manès, Jean d'Apamée, les Koukéens, les Mandéens etc.), aussi bien qu'aux Mazdéens et aux héré-

1. On trouve par exemple Tash-Târim « compagnon de Tarîm », Chw., II, 81. Le mot persan *Terim* veut dire « brouillard », « nuages. » De ce sens, il est arrivé à signifier « gris. » C'est le sens qu'il a quand il s'applique à un cours d'eau. Le nom de « Termez », ville de Tokharie, veut dire « la grisâtre. » Dans la classification magique des couleurs, le gris est celle de la perfection, au sens aristotélique qui place la perfection dans le degré moyen, à égale distance des extrêmes, entre l'excès et le manque, entre le blanc et le noir. Par suite « Terim » comme nom propre, veut dire parfait. – Nous devons encore ces renseignements à M. Decoùrdemanche.

2. Nous avons résumé ce qui suit dans une communication faite à la Société asiatique sous le titre : *En Asie centrale ; textes nestoriens, magiques, mazdeens, bardesanites, marcionites, manichéens, moniens ;* cf. *Journal As.*, XIe série, t. II, 1913, p. 451-463.

sies mazdéennes. Le Fihrist a écrit que les Bardesanites étaient répandus dans le royaume de la Chine et le Khorassan; quant aux Marcionites, au temps de Mar Aba (VI[e] siècle), leur nom en Perse était synonyme de chrétien[1], les manichéens restaient d'ailleurs un danger, puisque de temps à autre les évêques en découvraient dans leur troupeau et les poursuivaient aussitôt. Il y a tendance à donner le nom de manichéen à tout texte dualiste, bien que les textes de ce genre puissent être revendiqués par un grand nombre de sectes chrétiennes et mazdéennes. Car les théories dualistes, venues d'Alexandrie, et élaborées ensuite à Edesse, dès le temps de Bardesane, pour être portées de là en Perse, sont le *substratum* philosophique sur lequel toutes les sectes orientales ont construit; comme tous les Occidentaux: arabes, juifs et chrétiens, ont construit plus tard à l'aide de la philosophie d'Aristote. Dans un canevas dualiste commun, chacun introduisait sa théogonie et ses fantaisies : les chrétiens y faisaient place à l'Ancien et au Nouveau Testament, au Père, au Christ et au Saint-Esprit;

1. Cf. Bedjan, *Histoire de Jabalaha*, Paris, 1895, p. 213-214; 288.

pendant que les Mazdéens y introduisaient leurs anciens dieux : Zerouan ou Azroua, Hormuzd ou Chormuzta, le démon ou Ahriman. C'est donc à la théogonie que nous reconnaîtrons si un texte est chrétien (Bardesanite, Marcionite, Manichéen) ou Mazdéen.

Voici, comme exemple, un thème bardesanite dans lequel nous signalons les transpositions mazdéennes :

Bardesane dit[1] que ce monde est constitué de cinq êtres (les Mazdéens disent de cinq dieux) le feu, le vent, l'eau, la lumière et l'obscurité.

D'après Agapius[2], Bardesane reconnait sept éléments, dont trois, l'intellect, la force et l'esprit, sont des forces principales, tandis que les quatre autres : le feu, l'eau, la lumière et le vent sont inférieurs (certains mazdéens prônent aussi cinq dieux, ils dédoublent le vent en deux : zéphir et vent ; les mazdéens de l'Avesta prônent sept Ameshoçpends). Chacun des êtres de Bardesane se tenait en sa place[3] lorsque l'obscurité (Aharman et les siens chez les Mazdéens) monta d'en bas pour se mé-

1. D'après Moyse bar KÉPHA, traduit dans notre édition du *Livre des lois des pays*, édité et traduit *Patrol Syr*, t. II, Paris, 1907, p. 513, texte analogue à celui de Théodore bar Khouni, édité par H. POGNON, dans *Les inscriptions mandaïtes*, p. 122.

2. *Patrol. Or.*, t. VII, p. 520-521. Le texte d'Agapius a été repris par Michel le Syrien, et ensuite par Bar Hébraeus.

3. Moyse bar KÉPHA, *loc. cit.*

langer avec eux et en eux. Alors les êtres purs commencèrent tout agités à fuir devant l'obscurité (de même chez les Mazdéens) et cherchèrent un refuge dans les miséricordes du Très-Haut (les Mazdéens disent : de Zerouan ou Azroua) pour qu'il les délivrât de cette forme qui se mélangeait avec eux (de même chez les Mazdéens) et qui est l'obscurité (Aharman dans l'Avesta). Alors, au bruit de ce tumulte, descendit le Verbe de la pensée du Très-Haut, c'est-à-dire le Messie (voilà ce qui caractérise l'hérésie chrétienne ; les Mazdéens écrivent : « alors, au bruit de ce tumulte, descendit Auharmazd ou Chormuzta), il retrancha l'obscurité du milieu de ces êtres purs... et du mélange de ces êtres avec l'obscurité, leur adversaire, il fonda le monde présent (de même les Mazdéens). —Bardesanites et Mazdéens tiennent que la lutte continue et qu'elle aboutira à une purification finale[1] laquelle est faite à la seconde venue du Christ d'après les hérétiques chrétiens, et au triomphe d'Auharmazd d'après les Mazdéens.

Presque tous les textes retrouvés en Asie centrale sont donc des textes mazdéens : nous avons pu annoter tout le Khuastuanift à l'aide de textes bardesanites et d'emprunts au seul ouvrage de L. C. Casartelli : *La philosophie religieuse du mazdéisme sous les Sassanides*,

1. Voir la fin du *Livre des lois des pays*.

Paris, 1884[1]. Nous avons voulu donner ainsi un pendant au travail de M. von Lecoq qui a annoté le même ouvrage à l'aide des seuls textes manichéens. En somme, les Moni (Manichéens) du Turkestan semblent être des mazdéens hérétiques — comme on devait en voir d'autres, par exemple les Mazdakites — qui ont adopté Manès, comme les Bouddhistes et les Taoïstes devaient aussi le faire parfois. Leur Mani a d'ailleurs assez peu de ressemblance avec le Manès de l'histoire : chez les Turcs, Mani est un peintre célèbre, en même temps grand magicien, qui peignait des aquarelles de grande influence talismanique; ils paraissent même le considérer comme chinois.

Il y avait sans doute un grand nombre de sectes éphémères, car dans ces pays neufs et accueillants, chacun apportait ses livres, authentiques ou apocryphes, et avait chance de trouver de crédules auditeurs. On colportait de nombreux livres attribués à Bardesane et à Manès, les Arabes en ont eu connaissance, le Fihrist nous en a transmis la liste, sans garantie d'authenticité d'ailleurs, et on vient d'en re-

1. Dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. XVIII (1913), p. 225 à 240.

trouver quelques fragments. De petites églises se sont formées autour d'un livre ou d'un personnage, et trois ou quatre cents élus se réunissaient pour lire des livres de Mani (*Journ. As.*, t. XVIII, 1911, p. 554), comme M. Bonvalot a encore vu, non loin de là, « un mollah mystique » réunir des Turcs qui se considéraient « comme une émanation plus ou moins parfaite de la divinité ». (*De Moscou en Bactriane*, Paris, 1884, p. 66-67).

Il n'est donc pas facile de donner à chaque secte la place et la part qu'il lui revient. Les Chinois par exemple ont commencé par confondre les mazdéens hérétiques du Turkestan (Moni) avec ceux de l'Avesta et leur ont donné à tous le nom de *Moni;* plus tard, quand les musulmans ont occupé le pays des Moni (Turkestan et pays des Ouïgours), les Chinois leur ont donné, à eux aussi, le nom de Moni. C'est au traducteur à interpréter suivant l'époque et les vraisemblances.

Il faut, en tout cas, *mettre à part les textes magiques*, les amulettes, car on n'en peut tirer que peu d'indications ethniques et religieuses, vu que les nestoriens eux-mêmes devaient les écrire en cachette et que l'archi-

diacre pouvait détenir chez lui quelques amulettes au nom de Moni sans être monien, comme tant de chrétiens égyptiens ont détenu des amulettes hébraïques et gnostiques sans être pour cela juifs ou hérétiques.

Dans neuf textes soi-disant manichéens nous proposons de voir neuf amulettes[1] : la plus remarquable serait la pièce multicolore T. II, d, 171[2]. Elle forme un tout complet, pourvu que l'on commence sa lecture par le côté qui a été donné pour le verso[3] : « Au nom du sublime Azroua, prince des dieux, que ceci soit lu avec une grande joie ; que ce soit écrit avec intime affection... » Après diverses invocations, le scribe avait laissé un espace blanc qui a été

1. Cf. *Revue de l'Orient chrétien*, t. XVIII, (1913). *Les pierres tombales du Musée Guimet*, p. 15-17.

2. Editée et traduite par M. von Lecoq, *Abhandl.*, Berlin, 1911.

3. Lorsqu'une page est isolée, il peut être assez difficile de distinguer le recto du verso. Cette confusion a été faite par M. Schulthess (cf. *Journ. as.*, XIe série, t. I, 1913, p. 225) qui disposait cependant, s'il l'avait voulu, du texte grec. M. von Lecoq a pu être suggestionné par le désir de donner plus d'importance à ce feuillet multicolore. En commençant la lecture par le verso, il est complet et il n'est qu'une amulette multicolore ; en commençant par l'autre côté il est naturellement « incomplet du commencement et de la fin » ; il est « un feuillet d'un important ouvrage » ; il montre que les « manichéens », scribes de cet important ouvrage, étaient « d'habiles et multicolores calligraphes ».

rempli par Yapgoun, le premier bénéficiaire de l'amulette ; il l'a récitée et il a demandé à quiconque la réciterait après lui de formuler en sa faveur cinq souhaits qui sont ensuite énumérés, ce sont les cinq manières dont son âme devra briller dans la lumière du Paradis. Cette amulette a ensuite été suspendue aux murs d'un temple mazdéen (ou mazdéen-bouddhique), comme Rubruq en a vu, pour être ensuite récitée par d'autres. En effet, un autre qui ne donne pas son nom, écrit : « J'ai récité depuis le commencement jusqu'à la fin » et Arslan Mangou ajoute plus loin : « J'ai récité avec respect ces deux formules rituelles (ces deux pages). Que ceux qui les réciteront ne m'oublient pas dans leur action méritoire[1]. »

En somme, ce qu'il faut, ce sont des descriptions exactes, des textes et des traductions ; les théories viendront après. On comprend l'enthousiasme des initiateurs, c'est lui qui les soutient dans leurs pénibles travaux ; mais on a le devoir, plus tard, de se montrer plus exi-

1. Même si nous nous trompons quelquefois dans la désignation des neuf amulettes, il n'est pas moins vrai qu'il en existe et qu'il faut les mettre à part.

gent. Après l'enthousiasme de Bailly pour l'astronomie indienne, de Biot pour l'astronomie chinoise, de Sédillot pour l'astronomie arabe, Delambre est venu conclure : *En somme, leurs connaissances astronomiques* (*des Chinois*) *sont postérieures à celles des Grecs, auxquels ils sont en tout bien inférieurs; ils n'ont pour eux que leurs éclipses de soleil, les plus anciennes ou du moins les plus nombreuses qui nous soient parvenues; il reste à savoir si elles sont bien authentiques*[1].

L'étude critique des arts et des religions chez les asiatiques, conduira peut-être à une conclusion analogue en faveur des Grecs, qui ont influencé l'Asie soit directement soit par l'intermédiaire des Nestoriens.

1. *Histoire de l'astronomie ancienne*, t. I, Paris, 1817, p. 363.

APPENDICE II

La stèle nestorienne de Si-ngan-fou

I. HISTOIRE LITTÉRAIRE

Kircher fait connaître la stèle dans son *Prodromus Copticus*, Rome, 1636, et en donne une meilleure traduction dans sa *China illustrata*, Amsterdam, 1667. Renaudot montre que plusieurs passages de la traduction latine de Kircher n'ont pas de sens et qu'il y a plusieurs erreurs historiques et géographiques; *Anciennes relations des Indes et de la Chine*, Paris 1718, p. 234, 236. Assémani corrige, à l'aide de deux copies manuscrites, la plupart des fautes commises par Kircher dans l'interprétation du syriaque, *Bibl. Or.*, tome III, partie II, Rome, 1728, et I. H. Hall a corrigé quelques fautes d'Assémani dans *Journal of the Am. or. soc.*, t. XIII (1889), p. CXXIV-CXXVI. Mosheim tient pour l'authenticité de la stèle, *Historia Tartarorum ecclesiastica*, Helmstad, 1741, p. 9, 10.

Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, tome II, Paris 1826, p. 35 sqq., défend énergiquement l'authenticité de la stèle admise aussi par Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, Paris, 1826, p. 209, 210: les principaux adversaires de l'authenticité, ont été, du XVII[e] au XVIII[e] siècle, Horne, Spizélius, La Croze et Voltaire, et, au XIX[e], Schmidt, *Geschichte der Ost-Mongolen*, Saint-Pétersbourg, 1829, p. 384 et surtout Neumann dans *Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik*, t. I. 1830, p. 591-593 et dans *ZDMG*, t. IV, Leipzig, 1850, p. 33 sqq. Au fond, ce monument avait surtout contre lui son inattendu et son importance; il en résultait aussitôt suspicion et jalousie contre ceux qui avaient eu la chance d'être les premiers à le signaler. On disait qu'il n'y avait pas eu de nestoriens en Chine; qu'il n'y avait pas eu de ville nommée Chumdan; qu'on ne comprenait pas pourquoi la Syrie était désignée par Ta-tsin; qu'il y avait une erreur chronologique au sujet du patriarche nestorien, que jamais un empereur chinois n'aurait pu donner, en faveur des cultes étrangers, un édit rédigé comme celui qu'on lui prêtait; que les Jésuites étaient assez instruits pour fabriquer ce document en anciens caractères chi-

nois et syriaques. Toutes ces objections *à priori* se sont volatilisées devant les faits : Les nestoriens ont été répandus par toute l'Asie ; Chumdan était l'un des noms de Si-ngan-fou ; Adam qui rédigeait la stèle a été retrouvé dans un autre écrit contemporain, et M. Pelliot a trouvé la liste des ouvrages qu'il a traduits du syriaque en chinois ; nous connaissons la date exacte de la mort du patriarche nestorien (ce n'est pas 778, comme on croyait le savoir, c'est 780) ; on a retrouvé le texte original de l'édit de l'empereur Taï-Tsong et il est conforme en substance au texte de la stèle ; enfin loin de pouvoir fabriquer la stèle, les Jésuites ne pouvaient pas la traduire et ne pouvaient même pas la lire correctement ; il n'y a donc plus lieu de douter de l'authenticité. Mentionnons les traductions françaises de Claude Visdelou, dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, tome IV de l'édition in-4° de 1777-1779 (ajoutée souvent en appendice aux éditions antérieures, in-folio, de Paris, 1697, et de Maestricht, 1776) ; de Dalquié[1], imprimée par E. C. Bridgman en 1845 avec sa propre traduction anglaise et la tra-

1. La traduction française de Dalquié figurait d'abord dans *La*

duction latine de Kircher; de G. Pauthier, *L'inscription syro-chinoise de Si-Ngan-fou, monument nestorien élevé en Chine l'an 781 de notre ère*, 8°, 1858, XVI-96 pages; de P. Dabry de Thiersant, *Le catholicisme en Chine au VIIIe siècle de notre ère avec une traduction de l'inscription de Sy-ngan fou*, Paris, 1877 (il tient que l'inscription est catholique romaine et non nestorienne); du Père Henri Havret qui a publié trois volumes sur la stèle avec fac-similé, 8°, Changhaï, *Variétés sinologiques*, n° 7, 12, 20; 1895, VI + 5 pages + CVII planches; 1897, 420 pages; 1902, II + 92 pages; la traduction française du Père Havret s'arrête au milieu du texte; nous la reproduirons plus bas et la compléterons avec celle de M. Dabry de Thiersant. Nous traduisons le syriaque directement sur le fac-similé du P. Havret. Nous utiliserons aussi la traduction anglaise de A. Wylie qui a paru dans le *Nord China Herald*, nos 222, 226, 227, 232, 278, 281 à 283. (1854-1855) et qui a été reproduite avec ses commentaires, dans *The Shanghae Miscellany* en 1855 et

Chine illustrée, 1670. Une traduction anglaise a paru dans le *Chinese Repository* de mai 1845, W., p. 310. — Ajoutons Lamy et Gueluy, *Le monument chrétien de Si-ngan-fou*, Bruxelles, 1897, 4°.

1856 et dans le *Journal of American Oriental Society* t. V (1856), p. 278-336, et, sans ses commentaires, dans la brochure *The Nestorian Monument : an ancient Record of Christianity in China, with special reference to the expedition of Frits V. Holm*, edited by Paul Carus, Chicago, 1909, in-8°, 42 pages. Nous renverrons à cette traduction, (de préférence à l'édition du *Journal of Am. Or. Soc.*), par la lettre W. M. Holm a fait exécuter une réplique exacte de la stèle qui a été déposée provisoirement au *Metropolitan Museum of Art* à New-York.

II. ANALYSE

Le contenu est à la fois dogmatique et historique et il a, de plus, le grand avantage d'être daté et signé. Nous le divisons en paragraphes pour faciliter les renvois. On trouve : I. Un exposé de la religion chrétienne adapté à la phraséologie chinoise « il existe peu de compositions (chinoises), dont le style soit plus élégant, plus orné, plus élevé, plus concis et plus profond ; » écrit M. de Thiersant. (On y trouve : Dieu, la création, le péché, l'incarnation, les sacrements 1-6) ; II. L'histoire de l'introduction du christianisme en Chine et des faveurs que lui

ont conférées les empereurs Taï-Tsong, Kao-Tsong, Hiuen-Tsong, Sou-Tsong, Té-Tsong, avec l'exposé de l'organisation du culte chrétien et du rôle du prêtre Y-sse (7-18) ; III. Un résumé poétique des deux premières parties, que M. Wylie a coupé en vers, et les dates et signatures (19-32); IV. Viennent ensuite les noms syriaques des orientaux ou nestoriens (33-42).

III. TRADUCTION

Monument (rappelant) la propagation à travers l'Empire du Milieu de l'illustre religion de Ta-ts'in[1]. Eloge et Dissertation (gravés sur la) stèle (rappelant la) propagation de l'illustre Religion dans l'Empire du Milieu; composé par King-tsing[2], prêtre du monastère des grands Ts'in (et plus bas sur la même ligne, en caractères syriaques) Adam, prêtre, chorévêque et pape (papshi) de Chine (cf. *infra*, n° 33).

1. De Syrie, W.

2. Ce nom chinois signifie « illustre pureté ». King-Tsing est le compositeur de l'inscription et non un simple traducteur. Il est sans doute identique à Adam, car « toutes les personnes appartenant à la hiérarchie ecclésiastique, qui paraissent sur la stèle avec un nom chinois de religion, sont immédiatement désignées par leur nom et leurs titres syriaques ; le patriarche Hananjésu lui-même n'a pas échappé à cette loi ». *Variétés sinol.*, n° 20, p. 7.

PREMIÈRE PARTIE

DOGME[1]

1. Dieu. — En vérité, immuable en son mode et souverainement paisible, devançant toute origine, lui-même sans principe; inaccessible et pur esprit, survivant à toute fin dans son admirable essence, détenant en ses mains une mystérieuse puissance et auteur de la création; admirable dans ses saints lui le premier digne d'hommages; Il n'est autre que l'admirable substance de notre Trinité une, que le vrai seigneur (Aloha) sans principe[2]. [MM. Cha-

— En 786, Prajna, bouddhiste de Kapis'a, traduisit avec « King-Tsing, prêtre persan du monastère de Ta-Ts'in, le Shatpâramitrâ sûtra ». Comme celui-ci ne connaissait pas le sanscrit et que Prajna n'était familier ni avec le langage *hou*, ni avec la langue chinoise, l'Empereur trouva l'exposition diffuse et dit que « King-Tsing devait propager la religion du Messie et les s'ramanas faire connaître les sutras du Bouddha ». *Ibid.*, p. 5-6. Cf. *Journal as.*, IXe série, t. VIII (1896), p. 520.

1. Les Musulmans ont aussi élevé une mosquée à Si-ngan-fou, en 742, et écrit une stèle conservée. *Variétés sinol.*, no 20, p. 3.

2. Ces quatre phrases sont parallèles deux à deux selon le génie de la langue chinoise. Le P. H. Havret montre qu'elles ont été inspirées par la terminologie taoïste, *Var. sin.*, no 20, p. 10-21.

vannes et Pelliot traduisent : « le corps merveilleux de notre unité Trine, le vrai maître sans commencement Eloha » ; *Journ. as.*, X[e] série, t. XVIII (1911), p. 514. De même Visdelou, p. 165].

2. LA CRÉATION. — Séparant, en forme de croix, pour les déterminer, les quatre points cardinaux[1], il mit en mouvement l'éther primitif et ainsi produisit *le double principe*[2]. *Les ténèbres et le vide* furent transformés, et dès

1. Allusion à la définition chinoise du caractère 十 (*che*) : « *che* (dix) est le nombre le plus complet ; son trait horizontal désigne l'Est et l'Ouest, le vertical, le Sud et le Nord, et ainsi on a au complet les quatre points cardinaux et le Centre. » *Var. sin.*, n° 20, p. 22.

2. Allusion à la cosmologie chinoise : « Le suprême dominateur communiquant un souffle à la matière primitive l'a fécondée d'un double principe, parfait et imparfait ; ces deux principes, mis en mouvement, ont produit, par le groupement des molécules homogènes, les cinq élémeηts de la terre ; ils ont de même formé le ciel par les molécules plus subtiles qui s'élevèrent. » *Ibid.*, p. 23. Il ne faut donc pas voir ici un passage manichéen, mais une simple adaptation de la doctrine chrétienne orthodoxe à la manière de parler et de concevoir des Chinois. — Les Manichéens (Moniens ?) parlaient de manière toute différente, comme on peut le voir dans le *Traité manichéen retrouvé en Chine*, édité et traduit dans le *Journal asiatique*, X[e] série, t. XVIII (1911), p. 499-617. Voici, comme point de comparaison, comment les dualistes (Moniens ?) exposaient, en langue chinoise, la création : « Avant que ce monde fut établi, les deux envoyés de la Lumière qui sont Tsing-Fong (Vent pur) et Chan-Mou (Mère excellente) entrèrent dans le domaine sans lumière des gouffres d'obscurité

lors le ciel et la terre apparurent; le soleil et la lune accomplirent leur révolution, et dès lors les jours et les nuits commencèrent.

Par son travail, ayant accompli toutes choses, il façonna et dressa le premier homme; puis, lui donnant l'intégrité et l'harmonie (des facultés), il lui conféra la domination sur l'immensité des créatures. Dans sa pureté primitive, cette nature était humble et sans enflure; dans sa simplicité et sa grandeur, cette âme, à l'origine, n'avait point les appétits de la concupiscence.

3. Le péché et ses suites. — Il arriva que Satan, disséminant ses fraudes, se para de l'ornement emprunté d'une pure essence, et qu'ouvrant une brèche dans cette grandeur morale, au milieu de cet heureux état, il y introduisit la ressemblance de la confusion.

ils en retirèrent les vaillants toujours victorieux, à savoir les cinq corps lumineux divisés (les cinq éléments) et ils les firent sortir des cinq gouffres. Les cinq sortes de démons se collèrent aux cinq corps lumineux... et l'envoyé de la Lumière nommé Tsing-Fong (Vent pur), au moyen des cinq sortes de démons et des cinq corps lumineux et par la combinaison de leurs deux forces, constitua les dix cieux et les huit terres de l'Univers, etc. » Il nous semble donc évident que la phraséologie de la stèle, si elle s'écarte un peu de la nôtre à cause du génie de la langue chinoise, n'a du moins aucun rapport avec la phraséologie précédente.

De là, des sectes aussi nombreuses que les jours de l'année, qui se suivirent pressées, et tracèrent à la suite leur sillon, tissant à l'envi les filets de leurs lois. Les uns, désignant les créatures, s'appuyaient sur elles comme sur leur principe; les autres, supprimant la réalité de l'Être, se plongeaient dans la superstition; d'autres adressèrent des prières et des sacrifices pour attirer le bonheur, d'autres enfin firent parade de vertu pour en imposer aux hommes. Les pensées de la sagesse (humaine) étant en travail incessant; les passions du cœur (des partis) sans cesse en mouvement, dans cette activité fébrile qui restait sans effet, poussé à bout par ces soucis dévorants et même consumé, on accumulait les ténèbres dans cette voie de la perdition, et l'on éternisait cet éloignement du retour vers le bien.

4. L'INCARNATION. — Cependant notre Trinité s'est comme multipliée[1]; l'illustre et vénérable Messie, voilant et cachant son auguste majesté, se rendant tout semblable aux hommes, est

1. MM. Chavannes et Pelliot proposent : « Cependant le corps divisé de notre Unité Trine. » *Journal as.*, Xe série, t. XVIII (1911), p. 514 ; cf. Visdelou, p. 184, note 6. « Our Trinne, divided in nature », W., p. 325.

venu en ce monde. Les puissances angéliques publièrent la bonne nouvelle; une femme vierge enfanta le saint[1] dans la grande Ts'in[2]. Une étoile lumineuse annonça (l'heureux événement)[3], et la Perse[4], apercevant son éclat, vint lui faire hommage de ses présents.

Il accomplit les lois anciennes qu'avaient écrites les 24 saints (livres de l'Ancien Testament), direction des empires dans les conseils. Il fonda la nouvelle religion que la Trine unité, Esprit très pur, n'exprime pas au moyen de paroles, formant à la pratique des vertus par la vraie foi.

Il institua les règles des huit fins (les huit Béatitudes) pour purifier les facultés et perfectionner les saints; il ouvrit la porte[5] *des*

1. On trouve bien ici la locution des Nestoriens qui consiste à attribuer l'incarnation, la naissance et la mort du Messie au Christ, qui est, pour eux, la personne Dieu-homme, et à dire que la Vierge avait enfanté le Messie ou le Christ, Dieu-homme. Leurs adversaires préféraient attribuer la naissance et la mort à Dieu et dire que la Vierge était mère de Dieu, aussi les Nestoriens les appelaient et les appellent Théopaschites (qui attribuent les souffrances à la nature divine), bien qu'ils ne le soient pas.

2. « Dans la Syrie », W.

3. *Sic* W.

4. Po-sze.

5. Ce mot chinois avait encore le sens d'école, de doctrine, *Ibid.*, p. 48.

trois principes inaugurant la vie et supprimant la mort. Il suspendit le soleil lumineux[1] *pour triompher de l'empire de ténèbres* et, dès lors, les ruses du démon furent toutes brisées. Conduisant à la rame la barque de la miséricorde, il s'éleva aux demeures lumineuses ; dès lors, quiconque possède une âme a trouvé son salut. L'œuvre de la Toute Puissance était ainsi consommée, il monta en plein midi, homme déifié. Il laissait les 27 livres de l'Ecriture[2] où est expliquée la grande réforme pour l'ouverture des enclos spirituels.

5. Les sacrements. — Le baptême de la loi,

1. Le P. Havret apporte des textes parallèles bouddhiques pour « expliquer la phraséologie de King-Tsing ».

2. Notre nouveau Testament renferme bien 27 livres ; les Jacobites les ont tous connus, mais les Nestoriens n'en ont jamais traduit et commenté que 22. Il leur manque une épître de Pierre, deux de Jean, l'épître de Jude et l'apocalypse. Ils ont connu à certaine époque le dernier canon des apôtres traduit du grec en syriaque où l'on peut compter 27 livres, puisque l'apocalypse qui manque est remplacée par les 8 livres de Clément (Octateuque ou Constitutions apostoliques), mais nous ne savons si ce canon a eu grande diffusion chez les Nestoriens. Il s'agit plutôt ici de la division de la Bible entière en 27 livres (24 pour l'ancien Testament et 3 pour le nouveau), connue par un auteur musulman de Babylonie du IXe au Xe siècle, par le Fihrist et par un manuscrit arabe du Sinaï. Cf. G. Rothstein, *Der Canon der biblischen Bücher bei den babylonischen Nestorianern* im 9/10 Ihdt, dans *ZDMG.*, t. LVIII, 1904, p. 634.

par l'eau et par l'esprit, rend (l'âme) nette des vaines pompes (du monde) et lui donne la pureté d'une blancheur sans mélange. Le signe de la croix, que l'on tient comme un sceau, éclaire les quatre points cardinaux, qui sont ainsi unis sans exception.

Le bois que l'on frappe rend un son de miséricorde et de bienfaisance[1] ; les rites auxquels on se soumet font courir dans les voies de la vie et de la gloire. Ils laissent croître la barbe, parce qu'ils conservent les relations au dehors ; ils se rasent le sommet de la tête, parce qu'ils n'ont point de passions intérieures[2]. Ils n'entretiennent pas d'esclaves ni de captifs, faisant le même cas de la noblesse et de l'abjection parmi les hommes ; ils n'amassent ni trésors ni richesses, montrant en eux-mêmes l'exemple du dévouement et de la générosité. La purification s'obtient par la retraite et le recueillement ; la circonspection tire sa fermeté du silence et de la vigilance. Les sept heures de la louange

1. C'est sans doute une allusion à la manière d'annoncer les offices en frappant sur un bois. *Pulsant tabulam*, écrivait Rubruq.

2. Abraham de Cashcar aurait introduit la tonsure chez les moines nestoriens vers l'an 502, Assémani, *Bibl. or.*, t. III, 1, p. 155 ; t. III, 2, p. 389 ; Labourt, *Le Nestorianisme dans l'empire Perse*, Paris, 1904, p. 321.

canoniale viennent grandement au secours des vivants et des défunts[1]; le sacrifice du septième jour[2] fait recouvrer aux cœurs purifiés leur candeur.

6. ÉLOGE DE LA RELIGION. — La Doctrine vraie et constante est admirable, et dès lors difficile à définir ; ses mérites resplendissant par sa pratique, nous sommes contraints de la nommer *la Religion illustre*. Mais la doctrine, sans un sage, ne se développera pas ; un sage, sans la doctrine, ne grandira pas. Si la doctrine et le sage sont étroitement unis, l'empire (l'univers) sera dans l'éclat de la beauté.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE

7. ARRIVÉE DES MISSIONNAIRES. — Taï-tsong, l'empereur cultivé, inaugurait avec gloire et (succès) la fortune (impériale) ; plein de lumière

1. La liturgie nestorienne comporte des prières pour les défunts, cf. Assémani, *Bibl. or.*, t. III, 2, p. 342 sqq. Les sept heures sont : prime, tierce, sexte, none, vêpres, laudes, matines ; on les a établies dans les bréviaires pour répondre au texte de David : *Septies in die laudem dixi tibi.*

2. La messe du dimanche.

et de sagesse, il gouvernait son peuple. Au royaume de la grande Ts'in, il se trouva un *homme de grande vertu*[1], appelé O-lo-pen[2], qui, attiré par la nuée brillante, apporta les saints Livres, et, percevant l'harmonie des zéphirs, affronta les difficultés et les périls (du voyage).

La neuvième des années Tcheng-koan (635), il arriva à Tch'ang-ngan[3]. L'empereur envoya le grand ministre, le seigneur Fang Hiuen-ling[4], à la tête d'une escorte, au faubourg de l'Ouest, pour accueillir le visiteur et l'introduire. On traduisit les livres dans les salles de la bibliothèque ; on examina la doctrine dans l'enceinte réservée ; on en comprit à fond la

1. *Ta-tih* (et Shang-tih), titre donné aux prêtres bouddhistes, comme *Mar* aux prêtres syriens. On le trouve attribué au prêtre bouddhiste hindou Puh-Kung, sur une tablette élevée à Si-ngan-fou la même année que la tablette nestorienne, W., p. 321.

2. Alopun, W. On admet maintenant, en général, que c'est une transcription de Rabban « notre maître », titre donné surtout aux moines. Le Chinois ne peut pas rendre *r*, il le remplace d'ordinaire par *l*.

3. Si-ngan-fou, W., p. 310. Ces années commencent en 627, la neuvième année courante est donc 635, W., p. 322.

4. Ce ministre est connu par ailleurs ; il est né en 580, a été fait duc de Hing en 627, et a obtenu le duché de Wei en 631 ; il est mort en 648 ; W., *loc. cit.*, p. 303-304 ; Visdelou, p. 178, note 10.

rectitude et la vérité, et un édit spécial donna la *faculté* de la prêcher et de la transmettre[1].

8. Edit de l'an 638[2]. — La septième année de la douzième lune Tchen-Kauan du règne de l'empereur Tai-tsong (638), a paru l'édit impérial suivant :

La vraie loi (religieuse) n'a pas de nom déterminé. Les saints n'ont pas de résidence fixe ; ils courent le monde, répandant la religion, exhortant les peuples et secourant en secret la multitude. Olopen, homme d'une grande vertu, est venu du royaume éloigné de Ta-Tsing[3] pour nous offrir des livres sacrés, contenant une nouvelle doctrine dont il nous a expliqué le vrai sens, ainsi que des images (se rapportant à cette doctrine). En parcourant ces livres, en examinant attentivement cette doctrine, on reconnaît qu'elle est profonde, merveilleuse, parfaite ; que son principe fondamental est la production et l'achèvement de tout ce qui est utile et nécessaire. On constate, en outre, que le langage de cette doctrine est simple, concis, qu'il fait oublier l'instrument en bambou avec lequel on prend le poisson pour ne songer qu'au poisson ; enfin que, d'une utilité

1. Ici finit la traduction française du Père Havret.

2. Cet édit a été retrouvé dans l'ouvrage *Tang hwuy yaou*, t. XLIX, publié en 961, W., p. 331.

3. « De Syrie », W. L'ouvrage chinois de 961 porte (au lieu de *Ta-tsing*) : « le prêtre *persan* (Po-sze) Alopun », W., p. 331.

incontestable pour tous les êtres, elle est particulièrement profitable à l'homme. Il convient de la propager dans tout l'empire.

Les magistrats de cette ville devront désigner, dans le quartier de Yn-Yn-Fang[1], un endroit pour la construction d'une église de Ta-Tsing, qui sera desservie par vingt et un prêtres.

Sous la dynastie des Tsong-Tcheou, la vertu s'étant éteinte, Lao-Tsée montant sur un char est parti pour les pays d'Occident. Sous cette grande dynastie des Tang, le vent de la religion a soufflé de l'Occident et est parvenu jusqu'à nous[2].

9. L'EMPEREUR TAI-TSONG. — DESCRIPTION DE LA SYRIE. — L'empereur a ensuite ordonné de suspendre, dans l'église de Ta-tsing, son vrai portrait, qui faisait ressortir splendidement sa majesté naturelle — l'éclat du héros illuminait les portes de notre religion — ses saints vestiges ont répandu le bonheur et éclaireront

1. D'après un ouvrage chinois, dans la troisième rue à l'ouest de la cité impériale (centre de Si-ngan-fou), le troisième *fang* depuis la limite nord est appelé E-ning-fang, W., p. 311.

2. Cet édit — retrouvé par ailleurs comme nous l'avons dit — répond bien au caractère de Ta-Tsing (Taï-Tsong) qui montrait la même faveur aux bouddhistes. Il reçut avec honneur le bouddhiste Heuen-Tsang, au retour de ses voyages, avec plus de six cents livres sacrés des bouddhistes hindous, et il le chargea de les traduire sous son patronage, W., p. 332.

éternellement les fondements de notre doctrine. En parcourant avec soin les annales des royaumes de l'Occident, et en examinant les ouvrages composés par les historiens des dynasties des Han et des Ouey, on voit que le royaume de Ta-tsing (Syrie) s'étend au sud jusqu'à la mer du Corail et au nord jusqu'à la montagne des pierres précieuses ; à l'ouest, il est borné par des collines couvertes de fleurs et de bois, région des sages qui ne périssent pas tout entiers, et à l'est par une mer dont les eaux sont continuellement battues par des tempêtes (golfe Persique ?) Le pays produit une étoffe qu'on lave au moyen du feu (asbeste), des parfums assez forts pour ranimer la vie et des pierres précieuses dont l'éclat, le soir, est resplendissant. Les coutumes et les mœurs de cette contrée sont excellentes ; le pillage et le vol y sont inconnus. Les habitants, toujours gais, jouissent de la paix, de la tranquillité d'esprit, et n'ont pas d'autre religion que la religion lumineuse. Le souverain du pays n'est pas reconnu s'il n'a pas de vertus. La superficie de cette contrée et sa population sont considérables; les productions y sont abondantes, et les lettres y fleurissent avec éclat [1].

1. Il ne faut pas chercher à identifier les détails. Adam n'écrit

10. Faveurs de Kao-Tsong. — Kao-Tsong, le grand empereur (650-684), imitant avec respect les exemples de ses ancêtres, a continué l'œuvre de son père et l'a développée en ordonnant qu'on construisît dans chaque arrondissement (Tcheou) une église de la religion Ta-Tsing et en conférant à Olopen le titre honorable de gardien et de chef de la grande doctrine[1], qui, répandue dans les dix Tao, fut la source d'innombrables félicités pour tout l'empire. Les églises de la religion lumineuse remplissaient toutes les villes et des milliers de familles purent jouir des bienfaits de la religion.

11. Lutte avec les bouddhistes. — A la fin de l'année[2] dite Chen-ly (699), des prêtres de la

pas ce qu'il a vu ou ce que des hommes dignes de foi lui ont raconté, mais ce qu'il a lu *dans les historiens chinois*. Il ne faut donc voir, dans cette description, qu'une pièce de littérature chinoise qui attribuait aux pays de l'ouest (Perse, Mésopotamie, Syrie), les merveilles que les auteurs grecs reportaient plus loin vers l'ouest jusqu'à l'Atlantide et aux îles Fortunées. Les légendes chinoises visées ici ont été traduites dans l'appendice ajouté par Visdelou et Galand à la *Bibl. orientale* de d'Herbelot, p. 172-177.

1. Grand conservateur de la doctrine pour la préservation de l'État. W., p. 320, donne ce titre, d'origine bouddhiste, comme l'équivalent de pape (papshi) du Sinestan ou métropolitain de Chine que porte le prêtre Adam.

2. Ou plutôt « de la période » qui commence avec l'année chinoise correspondant à 698, et qui se termine au quatrième jour du cinquième mois en 700, W., p. 322-323.

religion de Bouddha ont cherché à déblatérer contre notre religion dans la ville de Tong Tchéou (province du Honan)[1]. Déjà, en l'année dite Sien-Tien (713)[2], des gens vulgaires et méchants l'avaient tournée en dérision et calomniée dans Sy-Kao[3]. Les mailles du filet étaient sur le point de se rompre, lorsque, heureusement un chef des prêtres de notre religion, nommé Lo-han, a repris ces mêmes mailles à l'aide d'un autre prêtre très vertueux nommé Ki-lie et de plusieurs autres prêtres remarquables, tous descendants des familles nobles de Kin-Fang (région du métal ou de l'ouest, c'est-à-dire Bactriane ou Tokharestan)[4].

1. Ce fait est très vraisemblable, car l'impératrice Woo, qui était au pouvoir de 684 à 705, après la mort de son mari Kao-Tsong, avait habité chez les nonnes bouddhistes et avait porté leur tonsure. Il n'est pas étonnant qu'elle les ait favorisées lorsqu'elle a eu le souverain pouvoir. Cf. W. *loc. cit.*, p. 304-305. Son histoire est résumée par Visdelou, p. 179-180.

2. *Sic*, W. Du huitième mois 712 au onzième mois 713, p. 323.

3. Ou Se-Haou « la capitale de l'Ouest *ou* l'ouest Haou », W., p. 310. C'est une ville à cinq ou six milles du présent Si-ngan, où Woo-wang a établi sa cour après avoir subjugué la dynastie Shang vers la fin du XII[e] siècle avant notre ère. C'est en 196 avant notre ère que Kaou-Tsoo, de la dynastie Han, a porté la cour à Chang-gan (Si-ngan-fou). *Ibid.*

4. Les Chinois ont donné les quatre éléments aux quatre points cardinaux ; la région de « l'or » est celle de l'ouest de la Chine, W., p. 309. M. Chavannes préfère le mot métal, *Journal as.*,

12. Faveurs de Hiuen-Tsong. — L'empereur Hiuen-Tsong (713-742), le très droit, a prescrit à Ning-Ouang et aux quatre autres Ouang (princes de la famille impériale)[1] de se rendre personnellement à l'église du bonheur. Des autels ont ensuite été érigés. Les colonnes de de notre religion qui, inclinées, étaient sur le point de s'écrouler, ont été relevées, et les pierres de la foi, qui menaçaient de tomber, ont été consolidées. Au commencement de la première année dite Tien pao (742) ce même empereur a donné l'ordre à un grand général, nommé Kao-Ly-Tsé[2] de transporter les images des cinq saints (ses ancêtres)[3] dans l'église de la religion lumineuse et a offert aux prêtres de cette même église cent rouleaux de soie, comme témoignage de son respect et de sa vénération

IXe série, t. IX (1897), p. 53. — Il est remarquable que Lo-han, Ki-lie et les autres viennent relever la religion nestorienne au moment où un docteur (Mouche), leur contemporain et compatriote, venait aussi à Si-ngan pour fonder un culte. Nous avons proposé, sous toute réserve d'ailleurs, de les identifier, *supra*, p. 264.

1. Au prince de Ning et à d'autres, cinq princes en tout ; W.

2. On a retrouvé la biographie de ce personnage ; il figure le second sur la liste des eunuques. Il était né à Pwan-chow, et se nommait Fung. Il fut adopté par un officier du palais nommé Kao Yen-Fuh et prit le nom de Kao, etc. Cf. W., *loc. cit.*, p. 306, 317.

3. Visdelou, p. 180-181, donne leurs noms.

pour ses ancêtres[1]. Quoique les poils de la barbe du dragon soient très loin, on peut prendre avec les mains l'arc et le sabre[2]. Les parties du front de l'empereur Taï-Tsong, situées au-dessus des yeux, à droite et à gauche, brillaient comme le soleil; on aurait cru voir l'empereur vivant et près de soi.

13. Nouveau missionnaire. — En la troisième année du règne dite Tien-Pao (744), un autre prêtre de Ta-Tsing est arrivé en Chine en observant le soleil et en se guidant sur les étoiles[3]. L'empereur à daigné l'admettre en sa présence et a informé le peuple, par un édit, que le prêtre Lohan, le prêtre Polun, le très vertueux Kié-Ho et cinq autres prêtres, pourraient pénétrer dans Ning-King-Kong (partie réservée du

1. De même, dix siècles plus tard, en 1705, l'empereur de Chine donnait dix mille onces d'argent aux jésuites pour bâtir une église à Pékin et écrivait, de sa propre main, trois inscriptions chinoises pour cette église, cf. Aimé Martin, *Lettres édifiantes et curieuses*, t. III, Paris, 1843, p. 167.

2. Allusion à Houang-ti qui, après sa mort, serait monté au ciel sur un dragon. Les grands voulurent en vain arrêter le dragon par les poils de sa barbe, et l'Empereur, touché de leur affection, leur donna son sabre et son arc qu'ils conservèrent comme de précieuses reliques ; D. de Th., d'après Visdelou, p. 183.

3. Cela semble bien indiquer que ce nestorien est venu comme astronome. Il a donc pu en être de même des précédents qui ont donné, vers 719, un renouveau au nestorianisme en Chine.

palais) et y exercer librement leurs cérémonies religieuses.

14. Faveurs impériales. — En ce temps, des tablettes de bois ont été suspendues aux murs de notre église et en ont orné le frontispice, tablettes comprenant des inscriptions élogieuses tracées par la main de l'empereur et revêtues de l'empreinte des dragons (impériaux). Elles étaient semblables à des pierres précieuses, reflétant des couleurs plus belles que celles des nuages, au soleil couchant; au milieu brillaient, comme des rayons du soleil levant, de grands caractères rouges. La bonté de cet empereur et ses bienfaits ont dépassé en hauteur le sommet des montagnes du sud et, en profondeur, celle de la mer orientale. Sans la doctrine (la loi divine) rien ne peut être — Tout ce qui est a un nom. — Sans le saint (l'empereur) rien ne peut être fait. — Ce que l'empereur fait doit être publié.

15. Faveurs de Sou-Tsong. — L'empereur Sou-Tsong (756-762), le lettré, l'intelligent, a fait bâtir des églises de la religion lumineuse dans la ville de Ling-vou et autres lieux, ainsi

que dans cinq autres principautés de l'ouest[1]. Les œuvres de ses prédécesseurs ont aussi été augmentées, on peut même dire achevées. Les portes de la fortune et du bonheur ont été ouvertes pour tous. Une grande joie a régné dans tout l'empire, qui a été solidement établi.

16. ÉLOGE DE TÉ-TSONG[2]. — L'empereur Té-Tsong (763-766), le lettré et le guerrier, s'est efforcé d'étendre les lumières des domaines sacrés et a pu diriger l'état d'une manière parfaite. A chaque anniversaire de sa naissance, il envoyait aux prêtres de *la religion lumineuse* (nestorienne) des parfums du palais, pour remercier Dieu de ses bienfaits, et des mets de sa table pour montrer l'estime qu'il avait pour les membres de cette religion. Il a marché ainsi, sans s'arrêter, dans les voies de l'utile et du beau. Aussi on peut dire qu'il a augmenté et élargi la vie de ses peuples. Le saint (empereur) peut être considéré comme une sorte de principe originel qui, par la pensée,

1. « Dans la ville de Ling-woo et dans quatre autres endroits », W. — Ling-woo est maintenant Ling-Show dans le Kan-sou. Ces cinq places sont appelées *keun*, nom d'une ancienne division territoriale de l'Empire.

2. D. de Th. écrit ici Taï comme plus haut, mais, plus loin, il écrit toujours Té. — W. écrit Taitsung.

crée peu à peu, forme et achève la substance.

17. Le ministère des cultes. — Notre empereur Té-Tsong, le vertueux, le sage, le civil, le militaire, à institué : 1° huit principes (tchin) tendant à substituer *la lumière aux ténèbres* dans l'administration et à faire prévaloir la justice dans les récompenses et les punitions des fonctionnaires ; 2° neuf règles (tcheou) en vue spécialement d'assurer et de renouveler le mandat de *la religion lumineuse* (nestorienne) qui, par cette transformation, a pu reprendre sa force originelle. Prier ouvertement sans rougir; parvenu au sommet de la grandeur, rester simple et humble ; s'appliquer à être toujours calme, maître de soi-même ; traiter les autres comme on voudrait qu'ils nous traitassent; protéger la vertu et pardonner aux autres ; être bienveillant, bon, charitable ; secourir les affligés ; aimer son semblable comme soi-même, l'aider en toutes circonstances ; être indulgent pour les fautes des autres ; telle est la voie que notre religion ordonne de suivre et qui est comme l'échelle de notre sainte Loi.

Si le vent et la pluie ont leur temps marqué, si la paix règne sur la terre, si les hommes sont bien gouvernés, si chaque chose est dans

un ordre parfait, si les vivants peuvent jouir des biens d'ici-bas, si les morts peuvent se réjouir, si nos pensées, s'élevant vers Dieu, peuvent correspondre avec l'Etre suprême, si notre nature se perfectionne, si les sentiments naturels qui dirigent nos actes sont purs et si nos actes sont droits, nous devons cela à l'effet méritoire de la force et de la puissance de *la religion lumineuse* (nestorienne).

18. LE PRÊTRE ET MINISTRE Y-SSE.—L'empereur a conféré à un des grands bienfaiteurs et maîtres de cette religion, au prêtre Y-sse[1], le titre de « Kin-tsée »[2], « Kouang-lo-ta-fou », « ta-fang-tsie-tou-fou-sse »[3], « Ché-tie-tchong-ty-kien »[4] et l'a autorisé en même temps, à porter le *Kiacha*, vêtement sacerdotal pourpre mélangé de noir[5]. Ce prêtre était d'un caractère pacifique; libéral, charitable, bienfaisant, il rem-

1. E-sze, W.
2. Titre des mandarins de premier rang.
3. Grand économe du palais et commandant militaire en second de la partie nord de l'Empire.
4. Inspecteur des examens de la salle impériale. W. étudie ces titres, p. 317-319.
5. On trouve, dans l'histoire chinoise, que l'Empereur a envoyé une robe de pourpre, en 778, à l'occasion de la mort du prêtre étranger Sun-to. L'année suivante, il a donné une robe au prêtre Ko-tsing, comme gage d'impériale faveur, W., p. 317. Cette dis-

plissait avec zèle tous ses devoirs. Il était venu en Chine de la ville très éloignée nommée Ouang-che-tche[1]. Ses connaissances ont depassé celles de trois générations. Ses talents extraordinaires atteignaient la perfection. Au commencement, l'empereur l'a attaché à sa personne dans le palais, et son nom a été inscrit parmi ceux qui habitaient sous la tente avec le prince de Fen-Yang, le duc Ko-tse-y[2], qui, portant le titre de principal secrétaire d'Etat, était chargé des affaires militaires du So-fang.

Y-sse n'a jamais profité pour lui-même de la position qu'il occupait auprès de Ko-tse-y qui l'aimait beaucoup et dont il était les ongles et

tinction que l'on trouve encore plus bas (n° 32), était donc bien usitée vers cette époque.

1. Wang-Sheh = résidence royale, traduction du sanscrit Rajagriha, ville des bords du Gange; W., p. 314. — Parce que E-sze vient d'une ville bouddhiste, W. écrit qu'il « est naturel de supposer qu'il était prêtre bouddhiste », p. 314; mais ce peut être un syrien (Isaïe ou Osée) car il y en avait quelques-uns dans toutes les villes importantes de l'Inde. — Pour Visdelou, p. 190, il faut lire Patyen ou Badian, capitale d'un royaume tartare.

2. Ou Koh Tsze-e, W. On a retrouvé aussi sa biographie. Il est né à Hwa-chow en 696, a été fait commissaire militaire du So-Fang (région du Nord) en 755, à l'occasion de la révolte de Gan-Luh-Shan, a été nommé prince de Fen-Yang en 762, est mort le sixième mois de l'année 781; cf. W., *loc. cit.*, p. 306-307; Visdelou, p. 182. — Le So-Fang est la préfecture actuelle de Ning-hia dans le Kan-Sou. W., p. 314.

les dents, en même temps qu'il était les yeux et les oreilles de l'armée. Il savait distribuer avec justice ce qui revenait à chacun, et tout ce qui lui appartenait, il le donnait aux autres. Il a offert à l'église de *la religion lumineuse* du verre de Lin-Ngan et des tapis dorés de Tsée-Ky.

Tantôt il restaurait les anciennes églises, tantôt il en augmentait les dimensions, et, en les ornant, faisait que les ailes du bâtiment et le toit étaient plus beaux que les ailes multicolores des faisans lorsqu'ils volent dans les airs. Conformément aux principes de la charité, il s'efforçait en même temps de consolider les portes de la loi par de bonnes œuvres et des aumônes. Chaque année, il réunissait pendant cinquante jours les prêtres et les fidèles des quatre églises, afin qu'ils pussent séparément se recueillir et mieux vaquer aux exercices de piété. Il faisait distribuer aux mendiants des aliments, aux pauvres des vêtements pour les garantir du froid, et aux malades des remèdes pour les guérir. Il faisait ensevelir les morts et leur procurait ainsi le repos. On n'a pas entendu dire que le charitable et bon Ta-so[1] en ait

1. Peut-être un bonze remarquable. M. Pauthier croit que c'est une transcription du sanscrit *das'ahza*, qui signifie bouddhiste.

jamais fait autant. Les docteurs de *la religion lumineuse* (nestorienne) qui, eux, portaient des vêtements blancs[1], ont connu et admiré cet homme illustre et c'est pour conserver le souvenir de ses œuvres et de ses bienfaits que son nom a été mentionné dans cette inscription qui a été gravée sur une pierre aussi durable que les rochers battus par les flots[2].

TROISIÈME PARTIE

POÉSIE

19. Résumé sous forme d'ode. — En résumé, je dirai que le vrai Seigneur n'a pas de commencement; immuable, toujours lui-même, tout-puissant, il a mis tout en mouvement et a

1. Il est important d'apprendre ici que des nestoriens, en Chine, portaient des vêtements blancs.

2. Ici se termine la partie principale de l'inscription, puisque la suite est un résumé poétique. Il n'est donc pas invraisemblable que toute cette stèle ait été écrite en l'honneur de Y-sse et qu'elle ait peut-être été élevée sur son tombeau. Cette hypothèse serait presque une certitude si Y-sse était nestorien, car il aurait été naturel de commémorer, sur la même stèle, tous les défunts nestoriens, et cela nous rendrait compte de la présence des noms syriaques.

opéré la création; il a fait surgir la terre et établi l'équilibre du ciel; il a donné sa propre substance, qui est venue[1] dans le monde pour le sauver. Alors la lumière a pris la place des ténèbres et tous les hommes sans exception ont pu connaître clairement la vérité.

20. Le très glorieux et illustre Taï-Tsong a porté la couronne impériale plus haut que les autres; profitant des circonstances, il a fait cesser les troubles, et la tranquillité a pu renaître. Il a dilaté le ciel et étendu la terre par ses œuvres. C'est sous son règne que notre très brillante, très illustre religion, a pénétré dans l'empire des Tang, qu'elle a régénéré par sa doctrine. Ce même souverain a fait traduire les saintes Ecritures et élever des églises. Cette nouvelle doctrine a été pour les vivants aussi bien que pour les morts le navire de salut qui, après un long voyage, finit par atteindre le rivage désiré. Les cent félicités sont venues ensuite et tout le peuple a joui de la paix et de la tranquillité.

1. « Divisé en nature, il est venu », W. Cette traduction exclurait tous les monophysites.

21. Kao-Tsong, marchant sur les traces de son père, a fait construire de nouvelles églises plus hautes et plus belles que celles qui existaient, et les palais de la concorde, agrandis et ornés, ont rempli tout l'empire; grâce à ce souverain si éclairé, la vraie doctrine est devenue claire pour tous et a été publiée partout. C'est lui qui, le premier, a nommé les maîtres de la loi. Chacun a pu se réjouir et, sans fatigue, jouir du calme et de la tranquillité; les maux et la misère ont cessé.

22. L'empereur Yuen-Tsong a suivi avec intelligence la voie droite de la vérité. Les tablettes impériales (qu'il a offertes à notre église) brillaient magnifiquement, et les caractères de l'écriture resplendissaient comme le soleil; les effigies impériales avaient plus d'éclat que les pierres précieuses. Le peuple respectait profondément ces tablettes et ces images. Tout était dans un ordre parfait et la joie régnait parmi les hommes.

23. Sous Hiuen-Tsong, un retour s'est opéré, mais, par son énergie, il a pu faire parvenir partout le char impérial; alors un bon soleil a lui de nouveau, un vent favorable a soufflé et les nuages du soir ont disparu.

24. Le bonheur a reparu dans le palais impérial, les miasmes pestilentiels ont disparu pour toujours, les vagues agitées sont redevenues calmes et l'empire des Hia a été relevé de la poussière.

25. L'empereur Tai-Tsong, si remarquable par sa piété impériale et sa justice, a uni par ses vertus le ciel et la terre; par ses bienfaits il a rendu la vie du peuple plus facile et fait prospérer chaque chose. Il a offert des parfums à notre église en action de grâce, et a exercé largement la charité. Sa puissance s'étendait des points où le soleil se lève jusqu'à l'endroit où le soleil se couche.

26. L'empereur Té-Tsong, en les années de son règne dites Kien-Tchong, a, par ses institutions, rendu la doctrine de la religion lumineuse plus claire aux yeux de tous; il a pacifié par ses armes les quatre mers, et, par les lettres, il a éclairé les dix mille royaumes. Il pénétrait, comme avec une lumière, les choses les plus cachées, et voyait tout, comme dans un miroir. Il a illuminé, pour ainsi dire ressuscité, le monde. Tous les barbares ont accepté ses lois.

27. La doctrine (la loi divine) est la seule qui, très vaste, répond à tout ce qui est secret et caché. Obligé de lui donner un nom, je ne puis que l'appeler l'insondable Un-Trois.

28. Le maître ou le souverain peut faire des actes ; le devoir du sujet est de les publier. C'est pourquoi j'ai érigé cette pierre qui rappellera l'heureux souvenir de cette immense félicité.

29. Cette inscription a été faite sous la grande dynastie des Tang, en la deuxième année Kien-Tchang (781), Té-Tsong étant empereur[1] ; le septième jour du mois Tai-tsou, jour férié du grand Yao-san (ev-shambat) (le dimanche)[2].

30. Sous l'administration du prêtre-évêque Ning-Tchou[3], chef de la foi lumineuse pour le Tong-fang (la région orientale).

1. L'année étant dans le signe *tso-yo*, c'est-à-dire la dixième année du cycle de Jupiter, W., p. 323-324.

2. Il s'agit du septième jour de la lune où le soleil est entré dans les Poissons. Cf. Visdelou, p. 185. Comme le soleil entre dans le Bélier aux environs du 21 mars (du moins si l'on fait coïncider le commencement du Bélier avec le point vernal, bien que la précession déplace constamment ce point dans le ciel), il est entré dans les Poissons aux environs du 19 février et le septième jour de cette lune a pu tomber le 25 février qui était un dimanche. W. propose le 4 février, p. 525.

3. Nim-xu, Visdelou, p. 172. C'est probablement le nom chinois du patriarche nestorien Hananjésus.

31. Le nommé Lieou-Sieou[1], ayant le titre de conseiller du palais et précédemment celui de membre du conseil de guerre de la ville de Tay-Cheu[2], a écrit l'inscription et l'a gravée.

32. *Au bas de l'inscription à droite, on lit, en Chinois :* L'examinateur existant, président du tribunal des rites ; le prêtre chef des temples et églises[3], décoré par l'empereur du *Kia-Cha*[4] : Y-Li.

QUATRIÈME PARTIE

TRADUCTION DU SYRIAQUE

33. Adam, prêtre[5], chorévêque et pape (pappas)[6] de Chine (Çinestan). Au temps du père des pères mar Hananišou', catholique, patriarche.

1. Lew Sew-yen, W.

2. « Et ainsi mandarin du septième ordre », V., p. 172, — Tay-Cheu est la ville de Tae-Chow, dans le Che-Keang, W., p. 314.

3. D'après W., le titre Sze-choo, « chef prêtre », pourrait correspondre à chorévêque, mais on trouve aussi dans le syriaque le titre de « chef d'église » qui pourrait convenir ici.

4. Cf. *supra*, p. 372, note 5.

5. Au mot syriaque *qashisho*, prêtre, correspond en chinois, dans cette inscription, le titre bouddhique *seng* qui vient du sanscrit Sanga.

6. D'après M. Pelliot, *papâsh* ou plutôt *papshi* ne doit pas être traduit par pape qui exigerait *papa* en syriaque : c'est encore un

34. En l'année 1092 des Grecs (781), Mar Iazedbouzid prêtre et chorévêque de Koumdân (Si-ngan-fou), ville royale, fils du défunt Mêlès, prêtre de Balkh, ville du Takhouristan[1], a élevé cette tablette de pierre[2] sur laquelle sont écrites l'économie de notre Sauveur et la prédication de nos pères aux rois des Sinoïé.

35. Adam, diacre, fils de Iazedbouzid, chorévêque. Mar Sergis, prêtre et chorévêque. Sabranišou', prêtre. Gabriel, prêtre, archidiacre et chef de l'église[3] de Koumdân (Si-ngan-fou) et de Sarg[4].

36. Mar Jean, évêque[5]. Isaac, prêtre. Joel,

titre bouddhique « maître de la loi »; cf. *Toung-Pao*, t. XII. Paris, 1911, et *Journal as.*, XI[e] série, t. I, p. 191, note 2. C'est aussi le sentiment de W. Cf. *supra*, p. 365, note 1.

1. Ou Tokharestan. Nous avons proposé de voir en Mélès (sinon en Lo-han) le docteur (Mouche) envoyé de ce pays en Chine.

2. On lit ensuite en chinois : « Hing T'ong, inspecteur de la police préfectorale, a dressé cette stèle ». F. Grenard, *Mission scientifique* (de Dutreuil de Rhins) *dans la Haute Asie*, t. III (app.), Paris, 1898, p. 152.

3. Ce titre de chef d'église, propre à l'église nestorienne, se trouve aussi sur nos pierres tombales. V., *supra*, p. 314, n° 16608.

4. On lit ici, en chinois : « Le membre du Samgha (Seng, titre bouddhique) Yé-li, sous-inspecteur de la police préfectorale, président de la cour des sacrifices, chef des monastères et décoré de la robe violette » ; F. Grenard, *loc. cit.; supra*, n° 32.

5. Son nom chinois est Ta té Iao Loun. Le titre bouddhique de *Ta-té* « grande vertu » n'est appliqué dans l'inscription qu'au

prètre. Michel, prêtre. Georges, prêtre. Mahdad Goušnasaf, prêtre. Mešihadad, prêtre. Ephrem, prêtre. Abbi, prêtre. David, prêtre. Moyse, prêtre.

37. Bacchus, prêtre et moine[1]. Elie, prêtre et moine. Moyse, prêtre et moine. ʿAbdisouʿ, prêtre et moine. Siméon, prêtre de qabra (des tombeaux). Iôḥannês, prêtre et moine[2].

38. Aaron. Pierre. Job. Luc. Mathieu. Jean, Išouʿameh. Jean. Sabrišouʿ. Išouʿadad. Luc. Constantin. Noé.

39. Izadsafas. Jean. Enoš. Mar Sargis. Isaac. Jean. Mar Sargis. Pousaï. Syméon. Isaac. Jean.

40. Jacques, prêtre. Mar Sergis, prêtre et

seul évêque qui y soit mentionné, cf. F. Grenard, *loc. cit.*, p. 153.

1. *Ikhîdaïâ*. Le sens propre est « solitaire. » Nous traduirons toujours par « moine ». Tous ces moines sont prêtres. Nous supposerions volontiers qu'on avait peut-être réservé le titre d'Arkaon aux prêtres qui étaient moines en même temps. Les moines (et non les simples prêtres nestoriens) étaient assujettis au célibat, à l'abstinence et à la vie commune ou érémitique à l'écart des endroits habités.

2. Le syriaque, au lieu de « moine », porte *îdâ*. On l'a traduit hypothétiquement par *et secretarius* (Havret, *loc. cit.*), mais si l'on remarque que ce mot est suivi aussitôt de caractères chinois, on est fondé à croire que îdâ est une abréviation du mot îkhîdaiâ « moine », que le manque de place empêchait d'écrire au long.

chorévêque, Siângatsôâ[1]. Gîgoï, prêtre et archidiacre de Koumdân et maître de lecture[2].

41. Paul, prêtre. Siméon, prêtre. Adam, prêtre. Elie, prêtre. Isaac, prêtre. Jean, prêtre. Jean, prêtre. Siméon, prêtre et vieillard. Jacques, sacristain[3].

42. 'Abdišou'. Jacques. Jean. Soubḥalmoran. Mar Sargîs. Siméon. Ephrem. Zacharie. Cyriaque. Bacchus. Emmanuel. Gabriel. Jean. Salomon. Isaac. Jean.

1. Selon M. Pelliot, c'est un titre bouddhique donné à Sergis, cf. Toung Pao, t. XII, 1911.

2. Il y avait donc aussi des écoliers comme on en trouve tant sur les pierres tombales, *supra*, p. 335.

3. Qankaiâ se traduit souvent par « portier », mais, comme il vient de κόγχη « abside », MM. Noeldeke et Chwolson préfèrent traduire par sacristain, car ce titre figure sur les pierres tombales, Chw. III, 57-58.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XL

APPENDICE I

Les pierres tombales nestoriennes du Musée Guimet

APPENDICE II

La stèle nestorienne de Si-ngan-fou

Chalon s.-Saône. – Imprimerie Française et Orientale, E. BERTRAND 778

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

SÉRIE IN-4°

I. MÉLANGES. — In-4, 8 planches hors texte...... 15 fr.

E. Guimet. Rapport sur sa mission scientifique en Extrême-Orient. — Le Mandara de Koô-boô-Daï-shi dans le temple de To-ô-dji à Kioto. — Hignard. Le Mythe de Vénus. — Chabas. De l'usage des bâtons de main chez les anciens Egyptiens et chez les Hébreux. — Ed. Naville. Ostracon égyptien du Musée Guimet. — E. Lefébure. Les races connues des Egyptiens. — Garcin de Tassy. Tableau du Kâli-Youg ou Age de fer. — P. Regnaud. La Métrique de Bhârata. — Le Pessimisme brâhmanique. — C. Alwyss. Visites des Bouddhas à Lanka (Ceylan). — J. Dupuy. Voyage au Yun-nan. — Eitel. Le Feng-shoui ou Principes de science naturelle en Chine. — Philastre. Exégèse chinoise. — Shidda. Explication des anciens caractères sanscrits. Traduit du japonais. — Conférence entre la secte Sin-Siou et la mission scientifique française.

II. MÉLANGES. — In-4............................ 15 fr.

Max Müller. Anciens textes sanscrits découverts au Japon. — Ymaïsoumi. Omi-to-King, ou Soukhavâti-vyûha-Soûtra, texte vieux-sanscrit traduit d'après la version chinoise de Koumârajiva. — P. Regnaud. La Métrique de Bhârata, texte sanscrit, suivi d'une interprétation française. — Leon Feer. Analyse du Kandjour et du Tandjour, recueils des livres sacrés du Tibet, par Csoma de Körös.

III. LE BOUDDHISME AU TIBET, par Em. de Schlagintweit, traduit de l'anglais par L. de Milloué. In-4, 40 planches hors texte........................ 20 fr.

IV. MÉLANGES. — In-4, 11 planches hors texte..... 15 fr.

E. Lefébure. Le puits de Deir-el-Bahari. — Chabas. Table à libations du Musée Guimet. — Dr Al. Colson. Sur un Hercule phallophore, dieu de la génération. — P. Regnaud. Le Pantcha-Tantra, son origine, sa rédaction, son expansion. — Rev. J. Edkins. La religion en Chine. Exposé des trois religions des Chinois.

V. FRAGMENTS DU KANDJOUR, traduits du tibétain, par L. Feer. In-4.................................. 20 fr.

VI. LE LALITA-VISTARA, ou Développement des jeux, contenant l'histoire du Bouddha Çakya-Mouni, depuis

sa naissance jusqu'à sa prédication. Première partie. Traduction française par PH. ED. FOUCAUX, professeur au Collège de France. In-4, planches........... 15 fr.

VII. MÉLANGES. — In-4, 6 planches hors texte..... 20 fr.

A. BOURQUIN. Brâhmakarma ou rites sacrés des Brâhmanes, traduit du sanscrit. — Dharmasindhu, Océan des rites religieux, par le prêtre Kâshinâtha, traduit du sanscrit. — — SENATHI-RAJA. Remarques sur la secte çivaïte de l'Inde méridionale. — A. LOCARD. Les coquilles sacrées dans les religions indoues. — COOMARA-SWAMY, Dâthâvança, histoire de la Dent-Relique du Bouddha Gautama, poème épique de Dhamma-Kitti. — GERSON DA CUNHA. Mémoire sur l'histoire de la Dent-Relique de Ceylan, précédé d'un essai sur la vie et la religion de Gautama Bouddha. — REGNAUD. Études phonétiques et morphologiques dans le domaine des langues indo-européennes.

VIII. Le YI-KING, ou Livre des Changements de la dynastie des Tcheou, traduit du chinois, avec les commentaires de Tsheng-Tsé et de Tshou-hi et des extraits des principaux commentateurs, par P.-L.-F. PHILASTRE. Première partie. In-4......................... 15 fr.

IX. LES HYPOGÉES ROYAUX DE THÈBES, par E. LEFÉBURE. — Première division : Le tombeau de Séti Ier, publié *in-extenso* avec le concours de MM. U. BOURIANT, V. LORET et ED. NAVILLE. In-4. 130 planches hors texte.................................... 75 fr.

X. MÉLANGES. — In-4, illustré de dessins et de 24 planches.. 30 fr.

MÉMOIRES RELATIFS AUX RELIGIONS ET AUX MONUMENTS ANCIENS DE L'AMÉRIQUE. La stèle de Palenqué, par CH. RAU. — Idoles de l'Amazone, par J. VERISSIMO. — Sculptures de Santa-Lucia Cosumalwhuapa (Guatémala), par S. HABEL. — Les pierres sculptées du Guatémala (Musée de Berlin), par A. BASTIAN.

MÉMOIRES DIVERS. — Le Shintoïsme, sa mythologie, sa morale, par M. A. TOMII. — Les Idées philosophiques et religieuses des Jaïnas, par S. J. WARREN. — Le Mythe de Vrishabha, par L. DE MILLOUÉ. — Le Dialogue de Çuka et de Rhamba, par G. GRANDJEAN. — La Question des aspirées en sanscrit et en grec, par P. REGNAUD. — Deux inscriptions phéniciennes inédites par C. CLERMONT-GANNEAU. — Le Galet d'Antibes, offrande phallique à Aphrodite, par H. BAZIN.

MÉMOIRES D'ÉGYPTOLOGIE. — La Tombe d'un ancien Égyptien, par V. LORET. — Les quatre races dans le ciel inférieur des Égyptiens, par J. LIEBLEIN. — Un des procédés du démiurge égyptien, par E. LEFÉBURE. — Maa, déesse de la vérité, son rôle dans le panthéon égyptien, par A. WIEDEMANN.

XI, XII. LA RELIGION POPULAIRE DES CHINOIS, par J.-J.-M. DE GROOT. — Les fêtes annuellement célébrées

à Emoui (Amoy). Traduit du hollandais, par C.-G. CHAVANNES. 2 vol. in-4, nombr. fig. et 38 planches. 40 fr.

XIII. LE RAMAYANA, au point de vue religieux, philosophique et moral, par CH.-SCHOEBEL. Un volume in-4 .... 12 fr.

Couronné par l'Institut.

XIV. ESSAI SUR LE GNOSTICISME ÉGYPTIEN, ses développements, son origine égyptienne, par E. AMÉLINEAU. In-4, planche.......... 15 fr.

XV. SIAO-HIO, LA PETITE ÉTUDE ou MORALE DE LA JEUNESSE, avec le Commentaire de Tche-Siuen, traduit du chinois, par C. DE HARLEZ. In-4, carte.. 15 fr.

XVI. LES HYPOGÉES ROYAUX DE THÈBES, par E. LEFÉBURE. In-4 en 2 fascicules avec planches........ 60 fr.

Fascicule I. Seconde division des Hypogées. Notices des Hypogées publiées avec le concours de ED. NAVILLE et ERN. SCHIAPARELLI. — Fascicule II. Troisième division. Tombeau de Ramsès IV.

XVII. MONUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'EGYPTE CHRETIENNE au IVe siècle. Histoire de saint Pakhôme et de ses communautés. Documents coptes et arabes inédits publiés et traduits par E. AMÉLINEAU. In-4 .... 60 fr.

XVIII. AVADANA ÇATAKA, Cent légendes bouddhiques, traduites du sanscrit par LÉON FEER. In-4...... 20 fr.

XIX. LE LALITA-VISTARA. Histoire du Bouddha Çakya-Mouni, par PH. ED. FOUCAUX. Deuxième partie. Notes Variantes et Index. In-4.......... 15 fr.

XX. TEXTES TAOISTES, traduits des originaux chinois et commentés par C. DE HARLEZ. Un volume in-4.. 20 fr.

XXI. XXII, XXIV, LE ZEND-AVESTA. Traduction nouvelle, avec commentaire historique et philologique, par JAMES DARMESTETER, professeur au Collège de France. 3 volumes in-4. (*Epuisé*).

I. La liturgie (Yasna et Vispéred).

II. La loi (Vendidad). L'Epopée (Yashts). — Le livre de prière (Khorda-Avesta).

III. Origines de la littérature et de la religion zoroastriennes. Appendice à la traduction de l'Avesta (Fragments des Nasks perdus, Index).

L'Institut a décerné en 1893 le prix biennal de 20,000 francs à cet ouvrage.

XXIII. Le YI-KING, traduit du chinois, avec les commentaires, par P.-L.-F. PHILASTRE. Seconde partie. In-4.......... 15 fr.

XXV. MONUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'EGYPTE CHRETIENNE. Histoire des monastères de la Basse-Egypte. Vies de saint Paul, saint Antoine, saint Macaire. Vies des saints Maxime et Domèce, de Jean le Nain, etc. Texte et traduction française, par E. AMÉLINEAU. In-4 .... 40 fr.

XXVI. I. — LA CORÉE, ou Tchôsen (la Terre du Calme matinal), par le colonel CHAILLÉ LONG-BEY. In-4, figures et planches.................................. 3 fr. 50

II. — GUIDE pour rendre propice l'Etoile qui garde chaque homme et pour connaître les destinées de l'année, traduit du coréen par HONG-TJYONG-OU et HENRI CHEVALIER. In-4 .... 5 fr.

III. — L'EXPLORATION DES RUINES D'ANTINOE et la découverte d'un Temple de Ramsès II, enclos dans l'enceinte de la ville d'Hadrien, par A. GAYET. In-4, 25 planches................................ 15 fr.

IV. — RECUEIL DE TALISMANS LAOTIENS, publiés et décrits par P. LEFÈVRE-PONTALIS. In-4, fig.. 7 fr. 50

XXVII. LE SIAM ANCIEN, Archéologie, Epigraphie, Géographie, par L. FOURNEREAU. Première partie.. In-4, nombr. figures et 84 planches .... 50 fr.

Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et par la Société de Géographie.

XXVIII, XXIX. HISTOIRE DE LA SEPULTURE ET DES FUNERAILLES DANS L'ANCIENNE EGYPTE, par E. AMÉLINEAU. I et II. 2 tomes in-4, illustrés et accompagnés de 112 planches .... 60 fr.

XXX. I. — L'AILE NORD DU PYLONE D'AMENOPHIS III A KARNAK, par C. LEGRAIN et E. NAVILLE. In-4, 17 pl .... 12 fr.

II. — L'EXPLORATION DES NÉCROPOLES GRÉCO-BYZANTINES D'ANTINO et les sarcophages de tombes pharaoniques de la ville antique, par AL. GAYET. In-4, 20 planches...................... 12 fr.

III. — HISTOIRE DE THAIS, publication des textes grecs inédits et de divers autres textes et versions par F. NAU. — L'exploration des nécropoles de la montagne d'Antinoé. Fouilles de 1901-1902, par A. GAYET. — Inscriptions grecques et coptes, par SEYMOUR DE RICCI. — Symboles asiatiques trouvés à Antinoé, par E. GUIMET. — Plantes antiques des nécropoles d'Antinoé, par ED. BONNET. In-4, 24 pl... 15 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES

SÉRIE IN-8°

I. LE RIG-VÉDA et les origines de la mythologie indo-européenne, par Paul REGNAUD. Première partie. In-8 .... 12 fr.

II. LES LOIS DE MANOU, traduites par G. STREHLY. In-8 .... 12 fr.

III. COFFRE A TRÉSOR ATTRIBUÉ AU SHOGOUN IYE-YOSHI (1838-1853). Étude héraldique et historique, par L. DE MILLOUÉ et S. KAWAMOURA. In-8, figures 10 fr.

IV. RECHERCHES SUR LE BOUDDHISME, par G. MINAYEFF, traduit du russe par ASSIER DE POMPIGNAN. Introduction par Em. SENART. In-8 .... 10 fr.

V, VI. VOYAGE DANS LE LAOS, par Etienne AYMONIER. 2 vol. in-8, avec 51 cartes .... 32 fr.

VII. LES PARSIS. Histoire des communautés zoroastriennes, par D. MENANT. Première partie. In-8, fig. et 21 planches .... 20 fr.

Couronné par l'Académie Française. — Prix Marcellin Guérin.

VIII. SI-DO-IN-DZOU. Gestes de l'officiant dans les cérémonies mystiques des sectes Tendaï et Singon (Bouddhisme japonais), d'après le commentaire de M. HORIOU-TOKI, supérieur du temple de Mitani-Dji. Traduit du japonais par S. KAWAMOURA. Introduction et annotations, par L. DE MILLOUÉ. In-8, 18 planches et reproduction fac-similé du texte .... 15 fr.

IX. LA VIE FUTURE, d'après le mazdéisme, à la lumière des croyances parallèles dans les autres religions, par N. SŒDERBLOM. In-8 .... 7 fr. 50

X. XI. HISTOIRE DU BOUDDHISME DANS L'INDE, par H. KERN, professeur à l'Université de Leyde. Traduit par M. GÉDÉON HUET. 2 vol. in-8 .... 20 fr.

XII. BOD YOUL ou TIBET, le Paradis des Moines, par L. DE MILLOUÉ. In-8, planches .... 12 fr.

XIII. LE THÉATRE AU JAPON, ses rapports avec les cultes locaux, par A. BENAZET. In-8, illustré... 7 fr. 50

XIV. LE RITUEL DU CULTE DIVIN JOURNALIER EN EGYPTE, d'après les papyrus de Berlin et les textes du temple de Séti Ier, à Abydos, par ALEXANDRE MORET. In-8, fig. et planches .... 15 fr.

XV. DU CARACTÈRE RELIGIEUX DE LA ROYAUTÉ PHARAONIQUE, par ALEXANDRE MORET. In-8, fig. et planches .... 15 fr.

XVI. LE CULTE ET LES FÊTES D'ADONIS-THAMMOUZ dans l'Orient antique, par CHARLES VELLAY. In-8, fig. et planches .... 7 fr. 50

XVII-XVIII. LE NEPAL, étude historique d'un royaume hindou, par SYLVAIN LÉVI. Tomes I, II. In-8, gravures et planches. Chaque volume.................... 10 fr.

XIX. Le NEPAL. Tome III, comprenant : une série d'inscriptions anciennes du Népal ; des notices sur quelques manuscrits népalais ; l'explication des planches ; un index général de l'ouvrage. In-8 (*sous presse*). . 10 fr.

XX-XXI. LES LIVRES SACRÉS DU CAMBODGE, par ADHÉMARD LECLÈRE. Première partie. La vie du Buddha. — La vie de Dévadatta. In-8............ 7 fr. 50
— Deuxième et troisième parties. Les Jatakas (*sous presse*).

XXII. ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE JAINA. Répertoire méthodique et analytique des travaux relatifs au jaïnisme par A. GUÉRINOT. Un volume in-8, 9 planches.. 25 fr.

XXIII. L'HISTOIRE DES IDÉES THÉOSOPHIQUES dans l'Inde par Paul Oltramare, professeur à l'Université de Genève.
I. La théosophie brahmanique. In-8.......... 10 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

SÉRIE DE VOLUMES IN-18 A 3 fr. 50

I. LES MOINES ÉGYPTIENS, par E. AMÉLINEAU: in-18, illustré.

II. PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. Première partie. Religions de l'Inde, par L. DE MILLOUÉ. In-18, illustré de 21 planches.

III. LES HÉTÉENS. Histoire d'un Empire oublié par H. SAYCE. Traduit de l'anglais, avec préface et appendices, par J. MENANT, de l'Institut. In-18, illustré.

IV. LES SYMBOLES, LES EMBLÈMES ET LES ACCESSOIRES DU CULTE CHEZ LES ANNAMITES, par G. DUMOUTIER. In-18, illustré.

V. LES YEZIDIS. Les adorateurs du diable, par J. MENANT, de l'Institut. In-18, fig.

VI. LE CULTE DES MORTS dans l'Annam et dans l'Extrême-Orient, par le lieutenant-colonel BOUINAIS et PAULUS. In-18.

VII. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE, par E. AMÉLINEAU. In-18.

VIII. LE BOIS SEC REFLEURI. Roman coréen, traduit par HONG TJYONG-OU. In-18.

IX. LA SAGA DE NIAL, traduite en français pour la première fois par R. DARESTE, de l'Institut, conseiller à la Cour de Cassation. In-18.

X. LES CASTES DANS L'INDE. Les faits et le système, par Em. SENART, de l'Institut. In-18.

XI. INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE VEDANTA, par F. MAX MÜLLER, membre de l'Institut. Traduit de l'anglais par M. LÉON SORG. In-18.

XII. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, par L. DE MILLOUÉ. 1898-1899. In-18.

XIII. L'ÉVANGILE DU BOUDDHA, raconté d'après les anciens documents, par PAUL CARUS. Traduit de l'anglais par L. DE MILLOUÉ, 1899-1900. In-18.

XIV. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, par L. DE MILLOUÉ. 1899-1900. In-18.

XV. XVI. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, en 1903-1904, par MM. MAURICE COURANT, SALOMON REINACH, EMILE CARTAILLAC, R. CAGNAT, — G. LAFAYE, PHILIPPE BERGER, SYLVAIN LÉVI, D. MENANT. 2 vol. in-18.

XVII. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, par EMILE GUIMET. In-18 illustré.
La statue vocale de Memnon (1 grav.). — Les récentes découvertes archéologiques en Egypte (10 grav.). — Les Musées de la Grèce (12 grav.). — Le théâtre chinois au XIIIe siècle.

XVIII-XX. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, en 1901-1905, par MM. R. CAGNAT, RÉVILLE, TH. REINACH, G. LAFAYE, Ph BERGER. — MENANT, S. LÉVI, LORET, CAGNAT, E. POTTIER. — S. REINACH, V. HENRY, RÉVILLE, PIERRET, HÉRON DE VILLEFOSSE. 3 volumes in-18.

XXI. LES RELIGIONS DE LA GAULE avant le Christianisme, par CH. RENEL. In-18.

XXII. BOUDHISME, par L. DE MILLOUÉ, in-18.

XXIII. CONFÉRENCES DE M. ÉDOUARD NAVILLE, AU COLLEGE DE FRANCE. La religion des anciens Egyptiens. — L'origine des Egyptiens. — Les modes de sépulture. — La Cosmogonie. — Le livre des Morts et le pessimiste égyptien. — Les mythes et les statues vocales. — Le rituel. In-18.

XXIV. CONFÉRENCES de M. CUMONT, au Collège de France. Les religions orientales dans le paganisme romain.

XXV. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, en 1906-1907.
XXVI, XXVII. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, par L. DE MILLOUÉ, en 1901-1903, 1903-1906.

PETIT GUIDE ILLUSTRÉ AU MUSÉE GUIMET, par L. DE MILLOUÉ. 5e recension 1905. In-18, nombreuses figures .... 1 fr.

INTRODUCTION AU CATALOGUE DU MUSÉE GUIMET. Aperçu sommaire des Religions des anciens peuples civilisés, par L. DE MILLOUÉ. In-18............. 1 fr. 50

CATALOGUES DES OBJETS RECUEILLIS A ANTINOE, par M. GAYET, de 1898 à 1907, et exposés au Musée Guimet. In-18, 5 brochures. Chaque.............. 0 fr. 50

LE JUBILÉ DU MUSÉE GUIMET. Vingt-cinquième anniversaire de sa fondation (1879-1904). In-8........ 3 fr. 50

REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS

Publiée sous la direction de M. Jean RÉVILLE
Professeur au Collège de France
Secrétaire de la Rédaction : M. Paul ALPHANDÉRY

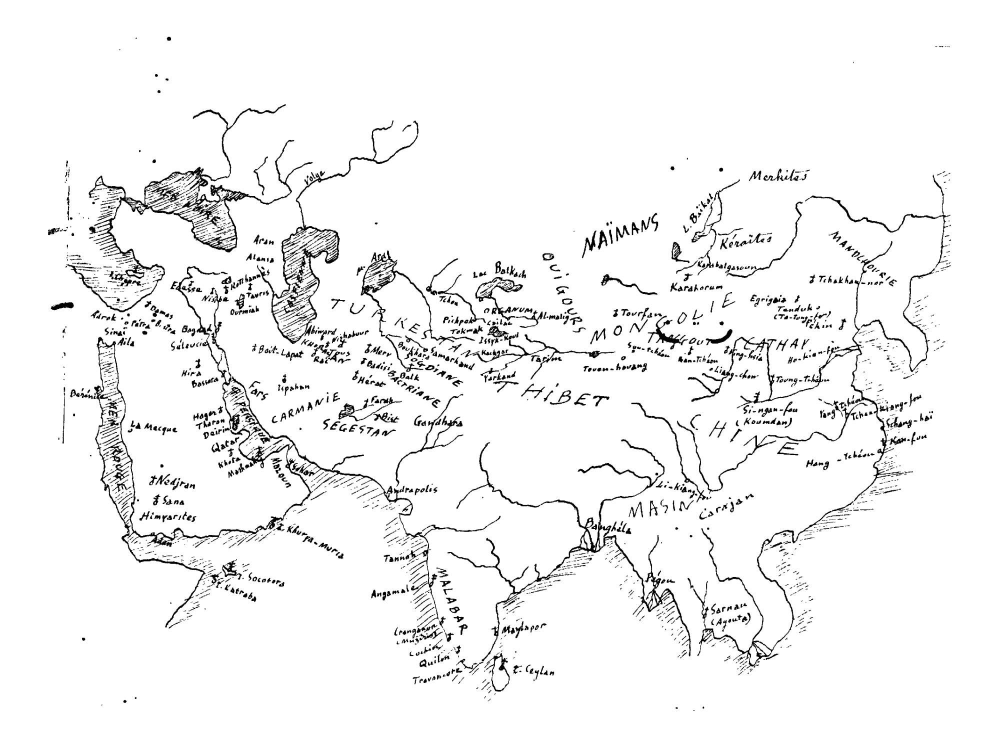
La Revue paraît tous les deux mois.

Abonnement : Paris, 25 fr.— Départements, 27 fr. 50.— Étranger, 30 fr.— Un numéro 5 fr.

La Collection complète, 1880-1907, formant 56 volumes. 600 fr.

TABLE GÉNÉRALE DE LA REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS, années 1880 à 1901 (tomes I à XLIV), par A. SCHMOLL. Un volume in-8.............. 12 fr.

— RUE BONAPARTE, 28 —



Volga
Aran
Alania
Edessa
Nisiba
Taurix
Ourmiah
Damas
Adrok
Pétra
Sinaï
Aïla
Bagdad
Séleucie
Hira
Bassora
Fars
Ispahan
Bait-Lapat
Abiward
Nichabour
Tous
Raï
Merv
Badisi
Balk
Hérat
Farah
Bist
Boukhara
Samarkand
Aral
TURKESTAN
SOGDIANE
BACTRIANE
CARMANIE
SEGESTAN
Gandhara
Bérénice
MER ROUGE
La Mecque
Hager
Tharon
Deirim
Qatar
Khota
Mashmahig
Mazoun
Sohar
Nedjran
Sana
Himyarites
Adan
I. Khurya-Muria
I. Socotora
I. Katraba
Andrapolis
Tannah
Angamale
MALABAR
Crangaour (Muziris)
Cochin
Quilon
Travancore
Maylapor
I. Ceylan
Banghéla
Pégou
Sarnau (Ayouta)
MASIN
Carajan
Li-Kiang-fou
THIBET
Tchou
Pichpek
Tokmak
Issyk-Koul
Kachgar
Yarkand
Tarim
Lac Balkach
ORGANUM
Al-malig
OUIGOURS
MAÏMANS
MONGOLIE
Tourfan
Touen-houang
Karakorum
Karabalgasoun
L. Baïkal
Kéraïtes
Merkites
Egrigaia
Tanduk (To-Tong-fou)
Pékin
Tchakhan-nor
MANDCHOURIE
CATHAY
Ho-kian-fou
Toung-Tchéou
Si-ngan-fou (Koumdan)
CHINE
Yang-Tchéou
Hang-Tchéou
Kan-fou